

HISTOIRE DE LA VIE BYZANTINE

TOME III

**L'EMPIRE DE PÉNÉTRATION
LATINE (1081-1453)**

PAR NICOLAE IORGA

BUCAREST - 1934

CHAPITRE PREMIER. — CHEVALERIE BYZANTINE.

CHAPITRE DEUXIÈME. — LA DÉCHÉANCE DE L'EMPIRE DES
COMNÈNES.

CHAPITRE TROISIÈME. — LE RECUEILLEMENT GREC EN ASIE
MINEURE.

CHAPITRE QUATRIÈME. — L'EMPIRE RESTAURÉ.

CHAPITRE CINQUIÈME. — LA DÉBÂCLE PAR LES OSMANLIS.

CAPITRE PREMIER

CHEVALERIE BYZANTINE

I. — BYZANCE ET SES VASSAUX DE CROISADE.

A la fin du onzième siècle, si mouvementé, le Pape Urbain Ier proclamait au Concile de Clermont, devant la multitude assemblée sur la place, une expédition générale des chrétiens catholiques pour la délivrance du Saint-Sépulcre. Des croix de drap rouge furent distribuées aux assistants, qui, saisis d'un enthousiasme religieux explicable par la propagande incessante que faisaient les Papes dans les derniers temps de guerre contre l'Empire, s'écrièrent : « Dieu le veut ! » (novembre 1095). Tel est au moins le récit « officiel », arrangé plus tard et employé comme incitation à la croisade.

Il n'y eut aucune organisation de ce mouvement. Le Pape s'était borné à en indiquer le but. Il ajouta une « indulgence générale » pour les croisés,¹ et leur promit la protection du Siège apostolique, ce qui produisit, dans cet âge de grande anxiété sur le sort des âmes, une forte impression. Un moine, Pierre l'Ermite, qui avait fait le pèlerinage de Jérusalem,² aurait été l'orateur populaire pour mettre en branle l'expédition³ ; de fait il parcourut seulement une partie de la France mais il dut avoir des imitateurs. Le comte de Flandre, Robert, ancien pèlerin lui-même, avait promis à l'empereur byzantin un secours de ces bonnes lances françaises qui combattaient maintenant dans cette guerre turque et dans les autres que soutenait l'Empire. Il décida de revenir en Orient, et son exemple gagna le comte de Normandie, frère du roi d'Angleterre, son beau-frère Etienne de Blois et de Chartres et Godefroi de Bouillon, duc de Lorraine ; Hugues de France arriva plus tard, par Durazzo.

Le comte de Provence, Raymond, reçut d'une autre manière le nouvel évangile de la « guerre sacrée » : il l'écouta et parut en Orient sans en avoir averti le maître,⁴ comme il en lut, du reste, avec la plupart des pèlerins ; il se refusera

¹ Lettre aux Bolognais, dans Hagenmayer, *Kreuzzugsbriefe*, n° III.

² Hagenmayer, *Peter der Eremit*, Leipzig 1879.

³ Sur la lettre que lui aurait adressée Alexis, présentant dans des termes d'une profonde humiliation le désastre, non existant, de son Empire et lui en promettant la proie en guise de récompense, Cf. P. Riant, *Alexis I Comneni ad Robertum I, comitem Flandriae, epistola spuria*, Gênes 1879 ; le même, dans la *Revue critique*, 1879 ; Gaston Paris, dans la *Revue de l'Orient latin* ; Hagenmayer, *Epistolae et chartae ad historiam primi belli sacri spectantes*, Innsbruck 1901 ; Pirenne, dans la *Revue de l'Instruction Publique* en Belgique, L (1907) ; Dölger, *Regesten*, n° 1152. Sur une lettre tout aussi fautive qu'Alexis aurait adressée aux moines du Mont Cassin, Riant, *loc. cit.*

⁴ Anne Comnène, II, p. 42-43.

avec opiniâtreté à faire l'hommage, demandant qu'Alexis lui soit, par sa présence personnelle, un simple camarade ; à peine promit-il à l'empereur « la vie et l'honneur ». **1** Les autres croisés considérèrent avec envie la situation particulière qu'il s'était gagnée ainsi. **2** Mais Godefroi de Bouillon, puis Robert de Flandre ne tarderont guère à accomplir toutes les cérémonies de l'hommage. **3** Le point de vue exact de l'Empire envers les pèlerins en train de faire des conquêtes sur un Territoire qu'il n'avait jamais cédé, à personne, est noté par Foucher de Chartres, le plus acclimaté des écrivains de la première croisade : « C'était pour tous une nécessité que de confirmer leur amitié avec l'empereur, sans le conseil et l'aide duquel nous n'aurions pas pu mener à bonne fin notre voyage, et ceux qui nous ont suivi par ce chemin, pas plus. Et, en échange, l'empereur leur offrit de ses ducats et des pièces de soie autant qu'ils en voulurent, sans compter les chevaux et les subsides dont ils avaient grand besoin pour accomplir un tel voyage ». **4**

Bohémond ne pouvait manquer d'être de la compagnie : il était bâtard, et son père avait laissé son héritage à un fils légitime : il avait donc dû se contenter du titre de duc de Tarente et de la tâche de guerroyer au profit de son oncle Roger, qui venait de se saisir de la Sicile. C'était une situation impossible pour un homme de son tempérament, qui d'ailleurs était sûr que l'on pouvait toujours se tailler un royaume en Orient au dépens de qui que ce fût : l'empereur, les Turcs, ou même ses propres compagnons, les croisés.

Ainsi fut organisée une série d'expéditions ayant un caractère vraiment militaire, qui partirent lentement par la Hongrie, bien qu'elle dût tenir à conserver pour elle-même la croisade, ou par mer, après les grandes migrations de pauvres diables et de pillards, d'humbles, de déclassés, que conduisirent au début des chefs populaires entre lesquels Pierre l'Ermite lui-même, le Koukoupétros des Byzantins, **5** prend nécessairement la première place.

L'empereur byzantin, comme il n'y eut jamais de lettre exposant la détresse de l'Empire, n'avait pas demandé cela. A un moment où Alexis était sur le point de nettoyer les nids turcs de la rive asiatique, sur laquelle ils s'étaient fourrés, dans les temples et dans les églises, ce n'était pas contre les anciens auxiliaires prêts

1 Raymond d'Agiles, ch. 2.

2 Albert d'Aix.

3 Le même, et Foucher de Chartres. Cf. nos *Chroniqueurs de la première croisade*, Paris 1928 (extrait de la *Revue historique du Sud-Est européen*, V).

4 « Erat enim omnibus hoc necesse ut sic cum imperatore amicitiam consolidarent ; sine cujus consilio et auxilio nostrum iter nequivimus expedire, neque illi qui nos erant subsequuturi eodem tramite. Quibus ideo praebuit ipse imperator de numismatibus suis et de pannis sericeis quantum placuit, et de equis et pecunia qua nimis indigebant ad tantum iter explendum. » — Les appréciations haineuses, les attaques contre l'empereur, qui a fait aveugler son prédécesseur, qui s'entoure d'eunuques, qui a une mère vraie sorcière, qui vit au milieu des esclaves et des femmes, ne viendront que plus tard, par la plume de Baudry de Dôle. Cf. le jugement de l'archevêque de Mayence, Siegfried (1064), dans les *Annales d'Altaich*. les d'Altaich. Cf. B. Kugler, *Kaiser Alexius und Albert von Aachen*, dans les *Forschungen zur deutschen Geschichte*, XXIII (1882), pp, 481-500 ; C. Caro, *Die Berichterstattung auf dem ersten Kreuzzuge*, dans les *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum*, XXIX (1912), pp. 50-62. Cf. l'opinion, juste, de M. Diehl : « C'est une erreur en effet, et qu'on n'a point assez évitée, de considérer toujours et de juger les croisades au seul point de vue de l'Occident ». Aussi « L'Empire, tout compte fait, souffrit plus qu'il ne profita ».

5 Koukou (de *cuculla*) paraît être un sobriquet, hérité des iconoclastes pour les moines ; Anne Comnène, II.

à servir qu'il aurait invité cet Occident toujours vu avec défiance, d'où venait plus de danger que de secours.¹ Le Botaniate lui-même s'était cru, du reste, assez fort « pour délivrer de Turcs l'Orient² ». Dans la lettre au comte de Flandre l'empereur ne pouvait pas se plaindre en même temps des Turcs et des Petchénègues, qui, ceux-là, étaient depuis longtemps au service de l'Empire.³ Il ne pouvait pas vouloir les pauvres paysans venant chargés de famille, *πανοικι*,⁴ ni ces grands princes gênants, ni surtout l'ancien ennemi normand. A mauvais jeu cependant il tâcha de faire bonne figure. Très correct, il donna aux croisés, sans distinction de rang ou de provenance, le libre passage, des vivres et des guides. La gendarmerie petchéneque reçut l'ordre de défendre seulement les biens et les personnes des sujets de l'Empire. Dans les villes convoitées par Bohémond furent placées des garnisons.⁵ Ceux qui demandèrent de passer sur des vaisseaux byzantins l'obtinrent, mais ceux qui s'approchaient trop des murs de Constantinople pendant le séjour que fit Godefroi aux abords de la Capitale, furent éloignés, naturellement, par la force. La flotte impériale croisa contre les pirates.

Après avoir demandé aux chefs le serment d'homme lige pour les conquêtes qu'ils voulaient faire en terre d'Empire, et seulement pour ces conquêtes, Alexis employa les plus grands efforts pour maintenir en même temps la paix chrétienne si la dignité impériale avec des hôtes aussi rudes que ces petits seigneurs de campagne qui ne voulaient pas quitter le Palais et osaient même s'asseoir sur le trône sacré des basileis, sur la chaise de Constantin le Grand, provoquant au combat singulier quiconque s'aviserait de trouver ces manières insolites et blâmables.⁶

Du reste les témoignages immédiats de ces hôtes indésirables sont concluants. Etienne de Chartres déclare avoir été reçu par Alexis « comme un fils » ; l'empereur est incomparable.⁷ Après de longs mois de discussions et de conflits, il s'était enfin débarrassé de tout ce monde désordonné et tapageur ; les « comtes » avaient prêté le serment, Bohémond un des premiers qui aurait demandé le « domesticat de l'Orient⁸ ». Alexis consentait aussi, à la façon de l'Orient, à les traiter comme ses « fils ».⁹ Les premiers contingents avaient passé

¹Cf. aussi notre *Brève histoire des croisades*, Paris 1924.

² Attaliatè, p. 307.

³ Cependant Hagenmayer la reproduit dans sa collection citée, no. I. Mais Anne Comnène présente Robert, retour de croisade, qui prête serment à l'empereur (*τὸν συνήθη τοῖς Λατίνοις ὄρκον*) et lui envoie les 500 chevaliers promis, qui combattent à Nicomédie ; I. La lettre du patriarche de Jérusalem, au nom de tous « les évêques, aussi bien grecs que latins », à « l'Eglise d'Occident » (*ibid.*, n° ix), est tout aussi peu authentique. Un Grec ne pouvait pas mettre ensemble comme « saints stratèges » : Georges, Théodore, Démètre et Blaise (qui est un évêque).

⁴ Celle pour Raoul de Pontoise, dans la *Byz. Zeitschrift*, XXX.

⁵ Anne Comnène, II pp. 31-32.

⁶Cf. nos *Narrateurs de la première croisade*, *loc. cit.* ; Cf. B. Kugler, *Komnenen und Kreuzfahrt*, dans *Byz. Zeitschrift*, XIV, pp 295-318 ; W. B. Stevenson, *The crusaders in the East*, Cambridge 1907 ; Hagenmayer, *Chronique de la première croisade*, dans la *Revue de l'Orient Latin*, VI-VIII ; Iorga, *Brève histoire des croisades* ; Schlumberger, *Byzance et les croisades*, Paris 1927.

⁷ « Hodie talis vivens homo non est sub cœlo » ; Hagenmayer, *op. cit.*

⁸ Anne Comnène, II, p. 65.

⁹ Sa lettre dans Hagenmayer, *op. cit.*, no. X. L'empereur avait donné comme otages son son gendre et son neveu ; *ibid.*, n° XI.

passé en Asie, avaient pris Xérigordon,¹ et n'avaient pas tardé à succomber bientôt sous les flèches de la première armée turque accourue sous les ordres d'un émir. Ce ne fut qu'au printemps suivant que les princes eux-mêmes se transportèrent en terre d'Asie. L'empereur les y suivit, et prit les seules mesures qu'il pouvait prendre dans sa situation : surveiller attentivement les opérations d'une armée qui excluait de toute manière sa collaboration et réclamer le cas échéant ses droits sur les conquêtes qu'elle pourrait réaliser.

Le grand nombre des lourds cavaliers armés de lances eut bientôt raison des Turcs de Nicée, qui perdirent leur ville. Le Sultan Khilidch Arslan avait conduit lui-même la bataille. Le siège de Nicée, qui conservait, d'après l'aveu d'Etienne de Chartres, « ses trois cents hautes tours et ses murs admirables² » et où se trouvait la Sultane, fille de Tzachas,³ aurait traîné, sans l'intervention des Byzantins. Ils firent en sorte que la ville, perdue depuis trois quarts de siècle, leur fût attribuée,⁴ les croisés n'ayant que la pleine propriété de leur proie.⁵

Après avoir atteint ce résultat, Alexis n'avait plus rien à faire avec les croisés. Ceux-ci allaient attaquer la Cilicie, la Syrie, et y créer des seigneuries franques que l'Empire devait considérer comme ses vassales.

Son devoir était cependant de tirer les conséquences de la prise de Nicée et de la défaite totale du Sultan à Dorylée, qui suivit immédiatement, et de reconquérir l'Asie Mineure, où la Smyrne de Tzachas, l'Éphèse de Mourad et de « Tangriberdi » (et, dans le voisinage, Chios et Rhodes) étaient musulmanes.⁶ Dans ce but il devait épargner ses forces, fût-ce même contre cet honneur chevaleresque dont la notion n'avait pas encore été reconnue et adoptée dans Byzance, réaliste des ruses et des négociations tortueuses.

Les croisés, qui reconnaissaient pour leur chef ce comte de Blois qui est la plus belle figure parmi leurs chefs, arrivèrent, après de douloureuses épreuves, au milieu des montagnes glacées du Taurus, dans la plaine d'Antioche, ville encore récemment (jusqu'en 1084) byzantine,⁷ où Isaac Comnène, son commandant, avait eu des démêlés avec le patriarche ; on y fabriquait encore des étoffes d'or, très prisées à la Cour⁸ ; une plèbe de Grecs, de Syriens et d'Arméniens était prête à accepter n'importe quel maître entre ses murs encore debout : des exactions comme celles, récentes, de l'eunuque Nicomède, n'étaient pas faites pour gagner les cœurs flétris de cette population lâche.⁹ La ville était riche en blé, vin et huile.

¹ Anne Comnène, II, p. 33.

² Hagenmayer, *op. cit.*, p. 139.

³ Anne Comnène, II, p. 75.

⁴ Hagenmayer, *op. cit.*, pp. 140, 145. Les croisés durent combattre aussi avec eux ; *ibid.*, n° X.

⁵ Plus tard Raymond d'Agiles se plaint que cette proie eût été entamée (probablement l'empereur prit-il son *pentamerium*), qu'on n'eût pas fait le don promis à l'armée, qu'on eût refusé un hospice de Latins. Tatikios le camus, délégué de l'empereur, est accablé d'injures ; ch. 3. Mais le témoignage de rectitude que donne Foucher de Chartres est formel et décisif : les *tartarones*, la menue monnaie byzantine, furent largement distribués aux conquérants.

⁶ Anne Comnène, II.

⁷ Récupérée en 969.

⁸ Bryennius, pp. 25-29, 165-157.

⁹ Attaliate, p. 181. Cf. Hagenmayer, *op. cit.*, p. 145. Sur le « pons ferreus », *ibid.*

Toutouk, le chef de cette marche du Châm, venait de mourir, et le pouvoir était partagé entre les émirs de Damas, d'Alep, d'Antioche même, de Jérusalem, qui étaient poulies Francs de vrais « rois », et l'atabek, le « vicaire », Kerbogha, qui représentait de la façon la plus nettement autonome, en Mésopotamie, à Mossoul, l'autorité du calife déchu.

L'armée chrétienne eut la ville, après de longs efforts, pour y être ensuite assiégée elle-même par l'atabek. L'envoyé grec était parti, le Sultan d'Egypte, que les croisés nommeront le Soudan, avait déclaré vouloir rester neutre.¹ La découverte, dans l'église de Saint Pierre d'Antioche, de la lance qui était l'un des instruments de la Passion du Christ, donna aux assiégés l'énergie nécessaire pour rompre la ceinture d'ennemis qui entourait la ville. Bohémond avait su se faire reconnaître la possession d'Antioche, que les croisés, écartant les droits de l'empereur, considéraient comme « l'héritage de St. Pierre ».²

Tanocrède deviendra maître d'Édesse, l'ancienne conquête d'Héraclius, ville aux « trois cents églises », d'un grand passé et d'une importance particulière pour les Syriens, où fut remanié leur alphabet et où le patriarche Jacob traduisit les « deux livres du poète Homère sur la conquête de la cité d'Ilion », Byzantine entre 1031 et 1040, elle était envahie par une population arménienne que les Turcs y avait colonisée.³

Le légat du Pape, Adhémar du Puy, simple évêque de Clermont en Auvergne, était mort. Les autres croisés demandèrent à un miracle la prise de Jérusalem, et l'obtinrent, La ville avait beaucoup souffert de la persécution du calife égyptien Abou Ali al Mansour, qui, le premier, avait voulu unifier sous le rapport de la foi tous ses sujets et qui s'attaqua à l'église même du Saint Sépulcre (1010). Dès 1058 les Fatimides, qui, réconciliés avec le califat de Bagdad, avaient réussi un moment à voir leur nom mentionné dans les prières de cette capitale, s'étaient aperçus que dans la Syrie, où des usurpateurs gouvernaient à Alep, Jérusalem même devait leur échapper : des Arméniens commandaient au Caire, où la mère du Soudan était une négresse et un Juif avait été son tuteur ; un Turc s'était saisi même de la capitale en 1068. Le régime de l'Arménien Badr et celui de son fils al-Afdal Chahinchah continuèrent après l'avènement du calife Mostali, qui, au moment de la descente des croisés en Palestine, était aux prises avec le frère qu'il avait remplacé. Le « Soudan » assista donc à la prise de la ville sainte sur ces Ortokides turcs dont la possession n'avait jamais été reconnue par le calife fatimide.⁴ Le régime des Arméniens continuera ensuite avec le fils d'al-Afdal.

Le point de vue des Égyptiens apparaît, très net, dans Raymond d'Agiles. Ils n'entendent pas céder Damas et considèrent toute cette guerre comme tendant à faciliter l'accès des pèlerins. Aussitôt que les Turcs quitteront leur hérésie sounite, principale raison pour la haine du calife, et qu'ils accepteront sa monnaie et paieront le tribut dû, il y aura un retour, et l'Égypte livrera aux croisés la bataille d'Ascalon.⁵

¹ Sur le rôle rempli en Syrie sous Rhomanos III par son envoyé Τουσπερ, Cédrenne-Skylitzès, II.

² Lettre XV, dans Hagenmayer, *op. cit.*

³ H. W. H., dans l'*Encyclopaedia britannica* (d'après des sources arabes).

⁴Cf. l'excellent récit de M. David Samuel Margoliouth, dans l'*Encyclopaedia Britannica*. Les croisés parlent dans leurs lettres de l'inquiétude que leur causaient les bruits sur la descente du « roi de Babylone » (le Caire).

⁵ Sur la bataille, surtout Foucher de Chartres.

De son côté, par égard à Jérusalem, Alexis offrit aux croisés de les accompagner jusqu'au bout, mais la conquête serait faite pour lui, et les pèlerins, une fois leur mission accomplie, repartiraient.¹ C'est-à-dire qu'on voulait traiter en simples mercenaires les « guerriers de Dieu ». Il paraît même avoir cherché à régler cette question à l'amiable avec le babylonien », et c'aurait été le but de la lettre qu'on lui mit à charge comme un acte de trahison.² Après un massacre affreux des Musulmans, il y eut un chef latin, bientôt roi, auprès du Saint-Sépulcre. Ce fut Godefroi de Bouillon, duc de Lorraine.

Des succès contre les armées égyptiennes assurèrent en quelque sorte ce lointain rejeton de la féodalité française, organisé, d'abord, tout à fait à la manière de l'Occident. Pour la protection des pèlerins, qui venaient sans cesse, en désordre, au grand désespoir des Impériaux, des Ordres de chevalerie furent organisés, comme une armée permanente du roi de Jérusalem des marchands de Pise voulurent, premiers parmi les Italiens, monopoliser à leur profit, sans s'adresser à Byzance, le commerce de la Syrie.

Pendant ce temps Alexis reprenait la côte anatolienne, brisant comme il a été déjà dit, le petit « royaume » de Tzachas et la principauté d'Éphèse. Quelques villes de l'intérieur, Sardes, Philadelphie, furent rattachées à l'Empire.³ L'empereur vit avec plaisir la conduite de Raymond de Provence, qui crut devoir s'entendre avec lui pour organiser à Tripolis, fortifiée par le duc de Chypre, un nouveau comté franc, appuyé sur la Cilicie, que venaient d'envahir, une dizaine d'années auparavant, des princes arméniens, tributaires des Turcs, descendus de leurs montagnes.⁴ Les Provençaux avaient Maraclée, Balanée, Antarade et prenaient pied, ainsi, dans la Phénicie.⁵ A la mort de Raymond, le serment sera imposé à son successeur.⁶

Mais, en dehors du fait inquiétant que les croisés, comme Etienne de Chartres, considéraient leurs conquêtes dans la « Romanie » entière comme appartenant à Dieu,⁷ et à aucun prince du monde, avec Bohémond, Tancrède et leurs alliés toute entente était décidément impossible. Ils se soumirent en quelque sorte ces

¹ Raymond d'Agiles, ch. 18.

² *Ibid.* Cf. Iorga, *Les narrateurs*. J. L. La Monte, dans le *Byzantion*, VII (il croit qu'en se retirant d'Antioche, les Byzantins auraient rendu nuls les engagements pris à leur égard) ; Rey, *Résumé chronologique de l'histoire des princes d'Antioche*, dans la *Revue de l'Orient latin*, IV (1896) ; la belle thèse américaine de Yewdale, *Bohemund* ; Morgan, dans les *Mélanges Schlumberger* XI. — Pour Édesse, Chabot, dans les *Mélanges Schlumberger*. — Sur Jérusalem : Max von Berchem, *Notes sur les croisades*. I. *Le royaume de Jérusalem et le livre de M. Röhricht*, dans le *Journal Asiatique*, 1902 ; John La Monte, *Feudal monarchy in the Latin kingdom of Jerusalem, 1100 to 1291*, Cambridge Mass., 1932 ; cf. C. R. Conder, *The Latin kingdom of Jerusalem, 1099-1291*, Londres 1897. (Pourquoi Godefroi n'a-t-il pas pris la couronne ?) ; J. B. La Monte, *To what extent was the Byzantine Empire the suzerain of the Latin crusading States* (Les Papes aussi), dans le *Byzantion*, VIII ; Gen. Angelini, *Le tombe dei rè latini a Gerusalemme*, Pérouse 1902.

³ Anne Comnène, II, pp. 95-96.

⁴ Cf. notre *Histoire de la Petite Arménie*.

⁵ Anne Comnène, II, pp. 105-106.

⁶ *Ibid.*, pp. 111, 262.

⁷ « Totius Romanae partes Deo acquisivimus » ; Hagenmayer, n° X.

Arméniens du Taurus,¹ dans lesquels Alexis ne pouvait voir que des rebelles, puis ils reprirent aux Impériaux Laodicée-Latikieh (1102). Les flottes pisane et génoise, qui venaient à leur secours, procédaient hostilement envers les Grecs, protecteurs de Venise, qui durent combattre contre ces vaisseaux de croisés.

A la fin il fallut frapper vite et fort. Les Byzantins entrèrent à Laodicée² et reprirent la Cilicie arménienne, pendant qu'un groupe de Flamands nouvellement arrivés poussaient, avec les Provençaux, jusqu'à Angora et Amasie.³ Après quoi Bohémond s'enfuit en Europe pour dénoncer aux Occidentaux la « trahison » du basileus, pendant que son lieutenant, Tancrède, reprenait la guerre au Taurus.

Devant cette activité fébrile et désordonnée de la part de chevaliers qui ne connaissaient pas le pays et suivaient toute suggestion capable d'attirer leur avidité, l'empereur appuyait une résistance ferme sur l'île de Chypre, où il envoya tour à tour un Bardas, un Boutoumitès, jadis commandant à Nicée, un Philokalès Eumathios ; Marach, Korykos (Gorigos), le principal port futur de l'Arménie et Séleucie furent fortifiées.⁴

Pendant tout un hiver, l'empereur resta à Thessalonique,⁵ guettant les mouvements de Bohémond, qui fut très fêté par les siens. L'ingouvernable Normand battit bientôt la flotte byzantine d'Isaac Kontostéphanos, qui devait lui couper le passage,⁶ et arriva donc à Durazzo, où il brûla ses vaisseaux,⁷ manifestant ainsi sa décision irrévocable de ne pas se retirer. Dans son armée, « il n'y avait pas une femme ».

Cependant, une petite guerre opiniâtre vint à bout de sa résolution et il dut conclure de sang froid un traité humiliant, qui le faisait homme lige de l'empereur. On put le voir dans la tente du basileus, par lequel il voulait être reçu en égal,⁸ assis sur un siège bas, dans l'attitude d'un vaincu ; mais il en obtenait la Cilicie à titre viager, et reconnaissait que sa principauté latine n'était que la continuation à la franque du duché grec d'Antioche, qu'il détiendra désormais avec le grand titre de sébastos (1009).

Anne Comnène donne d'après l'acte officiel (septembre 1017) l'étendue de ses possessions, avec les stratégies des Turcs Ortach et Télouch, mais sans les domaines des Roupénides arméniens.⁹ Elles pourront s'étendre jusqu'à Alep et aux environs d'Édesse, où la frontière est marquée avec le même soin, ce qui montre que pour Byzance toute occupation barbare était considérée comme purement passagère. Si le duché est seulement à vie, pour Edesse l'hérédité est

¹ Mariage de la riche fille de Taphmouz, frère de Constantin ; Albert d'Aix, dans nos *Narrateurs*. Les critiques d'Albert d'Aix contre Pancrace-Bagrart et Constantin. Sur Ochine, Raoul de Caen.

² Anne Comnène, II, pp. 96, 107-108, 122-126, 138.

³ *Ibid.*, 110-111.

⁴ *Ibid.*, II, pp. 113, 115, 118-121, 126.

⁵ *Ibid.*, pp. 141, 177, 184.

⁶ *Ibid.*, pp. 148, 165, 167-168, 171-172.

⁷ *Ibid.*, p. 184. Sur cette expédition, cf. aussi le témoignage important de Foucher de Chartres.

⁸ *Ibid.*, pp. 219, 226-228, 231, 237.

⁹ Ἡ τῶν Ρουπενίων διακράτησις. Léon et Théodore, les chefs du pays, restaient vassaux byzantins.

admise. Un subside de 200 livres de « michaïlates » permettra au Normand de poursuivre ses conquêtes.¹

Ainsi il comptait recommencer sa carrière en Asie, mais la mort le cueillit au milieu de ses préparatifs, en Italie. Tancrède, son successeur, acceptera le traité, mais plus tard seulement, et de très mauvaise grâce.²

La frontière du Danube avait été aussi rétablie, sur les traces d'Isaac Comnène,³ Comnène,³ contre une attaque coumane très sérieuse, en rapport avec les anciennes tendances séparatistes de ces régions, sur les deux rives du fleuve. De nouveau les vaisseaux impériaux traversèrent ses eaux. Les troupes byzantines attaquent l'ancienne capitale bulgare de Pliska, le Grand Preslav, Ozolimné, « le lac des Ouzes », la tour de Justinien, devenue pour ces Touraniens une « Koula » (la Turnu roumaine), Rhousion, qui conservait le souvenir des Russes, ainsi que Vitzina-Vicina sur le Bas Danube, pendant que des raids petchénegues brûlaient près de Constantinople l'église de St. Théodore.⁴ La guérilla sera continuée sous Alexis et sous Manuel Comnène, qui, en guerre contre le chef couman Lazare, passera de Demnitzikos (Zimnicea) dans la direction des Carpates.⁵

Alexis, que la podagre rendait lourd,⁶ crut devoir entreprendre alors une nouvelle campagne en Asie.⁷ Malgré une victoire remportée sur Kildich, qui était était revenu, elle n'aurait arrivé à rien si le hasard d'une trahison n'aurait écarté le Sultan.

Jean (1118-1143), fils et successeur d'Alexis,⁸ mais, non sans difficulté, car on voulait faire passer à sa place Bryennios, mari de la princesse Anne,⁹ recommencera donc la lente conquête des villes d'Asie, mettant à profit les discordes entre les émirs et le nouveau Sultan. Kastémouni passa du côté des Impériaux. Mais, au lieu d'essayer une attaque d'Iconium-Konieh ou la fortification d'une nouvelle frontière, ce troisième Comnène s'en prit aux pauvres Arméniens de Cilicie qui, il est vrai, étaient maîtres des défilés de la Syrie. Les ayant soumis, il s'en prit à Laodicée¹⁰ et se présenta devant Antioche, dont le nouveau prince, Raymond, gendre de Bohémond, fut contraint de lui faire

¹ *Ibid.*, pp. 241-246 ; cf. Dölger, *Regesten*, n° 1243. Parmi les témoins les évêques d'Amalfi et de Tarente, l'hégoumène de St. André de Brindisi, etc.

² Cf. Yewdale, *Bohemund I, prince of Antioch*, Princeton 1924.

³ Cf. Anne Comnène, I, p. 166 et suiv.

⁴ *Ibid.*, II pp. 166, 254-255, 323 et suiv., 330 et suiv. (rivière de Skoteinos), 337-338 (la flotte), 340, 343-344, 353-354, 369, 373-374, 390-391, 393, 409, 424 ; II, pp 7 et suiv., 12 et suiv., 295-297, 302 (l'empereur à Vidine).

⁵ Cinnamus, pp. 7 et suiv., 93 et suiv. Cf. *ibid.*, p. 201 et suiv ; Choniate, pp. 19 et suiv, suiv, 104.

⁶ *Ibid.*, pp. 272-274. Les Turcs s'en moquent dans leurs comédies ; Anne Comnène, II.

⁷ Cf. ses recommandations pour ses fils, les Μοῦσαι, dans Maas, *Die Musen des Kaisers Alexios I*, dans la *Byz. Zeitschrift*, XXII (1913). Cf. Caro, dans les *Neue Jahrbücher für das klassische Alterthum*, XXIX ; Pirenne, dans la *Revue de l'Instruction publique en Belgique*, L. Munro, dans l'*American Historical Review*, XXVII.

⁸ Cf. Chalandon, *Jean Comnène*, et *The earlier Comneni*, dans la *Cambridge Mediaeval History*, IV. Sa fille Marie, dans Regel, Kurtz et Korablev, *Acta Zographi*, p. 12. Des hymnes en l'honneur de Jean, 'Νέος Ἑλληνομνήμων, V, pp. 484-485

⁹ Choniate, pp. 8-13, 14 et suiv., 23-24 (son fils). Isaac, son frère, lui fut presque imposé comme corégent (*ibid.*).

¹⁰ *Ibid.*, p. 17.

l'hommage.¹ A Jérusalem le nom du basileus précédait dans les inscriptions ceux du roi qu'était devenu Godefroi et de son patriarche.² Traversant la plaine syrienne, Jean tenta même la reprise d'Alep.

Mais ses regards se portaient aussi sur ce nouveau royaume de Jérusalem, fondé « à la franque » sur l'idée que son souverain est le « vicaire de Dieu » et pas, comme l'aurait désiré Urbain II, un suppôt de l'Eglise romaine. Dans une nouvelle société, où toutes les nations de l'Occident, les marins de Gênes (1110), de Venise (1122) s'ajoutant aux autres, se rencontraient, se confondaient même parfois, avec les Syriens, les Arméniens, les Grecs, avec les Musulmans eux-mêmes, au moins par les relations d'amitié, le grec était sur les lèvres des Latins et sur les coutumes venant de l'ancienne législation byzantine tombée en folklore se grefferont maintenant les « Assises » de caractère féodal, la nécessité même du code écrit venant de la tradition « romaine ». Aussi la population mixte de la Syrie, trouvera-t-elle, sous le successeur de Jean, tout naturel que le duc d'Antioche paraisse tenant par la bride le cheval de son suzerain, le basileus, qui était pour eux, à Antioche, le maître d'hier.³

Jean, naturellement mécontent de l'attitude de tous ces Occidentaux nichés sur ses terres à lui,⁴ rêvait maintenant d'un nouveau duché du Sud, composé d'Antioche, d'Attalie et de Chypre, qu'il aurait confié à son cadet, Manuel.⁵ Transportant, comme à Gangres, les Turcs, il colonisait des « Romains ». ⁶ Il ne pensait pas à sa mort prochaine, qui l'atteignit au cours de cette expédition nouvelle, ni à la mort de son aîné et de son puîné, à l'absence du troisième fils, retenu à Constantinople, et à l'avènement de ce même prince Manuel comme empereur.⁷

II — L'EMPIRE DES BONS CHEVALIERS.

Si le but d'Alexis, du reste un « bon chevalier », avait été de « mater les ennemis sans combattre⁸ », Manuel Ier est une apparition originale dans l'empire byzantin. Il est le fils d'une princesse hongroise, et son tempérament est absolument celui d'un Latin, jusqu'au costume, car il défend de porter la barbe.⁹ Si Alexis déjà est présenté par sa fille, qui aime l'aventure chevaleresque

¹ *Ibid.*, p. 36 et suiv., résumé par Cinnamus, p. 5 et suiv.

² *Corpus inscriptionum graecarum*, IV, n° 8736.

³ Choniate, p. 56 ; Cinnamus, p. 280 (visite du roi Amaury, comme vassal, à Constantinople) ; Guillaume de Tyr, p. 691. Cf. Regel, *Fontes rerum byzantinarum*, II, pp. 358-359, dans Vasiliev, *op. cit.*, II, pp. 54-55.

⁴Cf. la lettre de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, adressée à Jean et à son patriarche, J. Gay, dans les *Échos d'Orient*, 19, II, p. 84 et suiv.

⁵ Cinnamus, p. 23.

⁶ Choniate, p. 29 (au nombre de 2.000).

⁷ *Ibid.*, pp. 24-25. Sur les affaires de Syrie à cette époque, *Chronique de Michel le Syrien, Patriarche jacobite (1166-1199)*, éd. J. B. Chabot, I-IV, Paris 1899-1910 ; son compilateur, *Abu'l Faraj, Bar Hebraeus*, trad. P. J. Bruns et Kirsch, Leipzig 1788 ; *Historia compendiosa dynastiarum*, éd. Pococke, Oxford 1663 ; *Libri Calipharum*, dans Laud, *Anecdota Syriaca*, I, Leyde 1862.

⁸ Ἀμαχεῖ τῶν ἐχθρῶν κρατεῖν ; Anne Comnène, I, pp. 318-319.

⁹ *Ibid.*, p. 64.

chevaleresque pour elle-même, pour le cliquetis du glaive, cherchant à se faire personnellement valoir, si l'ἄθλιτος γενναίος est pour elle un idéal masculin,¹ Manuel a au plus haut degré le sentiment de l'honneur, jusqu'à s'exposer au danger cent fois au cours d'une campagne pour faire hommage de ses prouesses à sa jeune femme allemande, Berthe de Sulzbach, — que d'ailleurs il trompe souvent² —, ou à sa seconde femme, une Latine, Marie, fille du prince Raymond d'Antioche.³ La bénédiction de sa couronne est donnée par les patriarches de Constantinople d'Alexandrie et d'Antioche, et des jeux sont donnés au peuple avec des cadeaux en argent.⁴

Il change plusieurs fois de cheval pendant le combat et fait lui-même des prisonniers qu'il saisit par les cheveux, en fondant sur eux. Son coursier Arrimis,⁵ car les chevaux arabes sont à la mode, est connu dans toute l'armée. Battu par les Turcs à Myrioképhalon, il rentre avec trente flèches fichées dans son bouclier, A la place de l'arc et des petits écus, de mode asiatique, il introduit les armes chevaleresques des Latins. C'est un grand chasseur et il introduit les joutes, le jeu de balle par des cavaliers (le polo) à la place des anciennes distractions orientales.

Pendant ses campagnes, il lance un défi aux Turcs avant son arrivée⁶ : on le voit poursuivre l'ennemi l'étendard à la main et, changeant en chemin les chevaux ; il se saisit lui-même de tel Turc qui, l'ayant blessé d'une flèche au pied, veut s'enfuir.⁷ On entend, au moment du danger, son cri : « En avant ». Il prétend monter le premier sur les murs d'une ville prise d'assaut et demande la faveur de tenir le drapeau.⁸ Si on lui offre un écu à la place de celui⁹ qu'il a perdu, il le refuse. Il se blesse dans une querelle, et on l'entend dire qu'il est honteux de quitter la bataille sans avoir versé un peu son sang pour l'honneur du pays.¹⁰ Ne faisant pas d'autres distinctions que celles fondées sur la vaillance, il aura comme grand domestique un Turc, baptisé Jean, Axouch.¹¹ Rien ne lui est cependant plus odieux que de raconter ses exploits : bien que ces guerres trouvèrent des descripteurs par le pinceau, il n'a cependant pas eu de chroniqueur officiel.¹²

Il parle le tchèque,¹³ même sans doute le hongrois, et probablement un peu le français et l'italien celui qui combat à la franque, envoie ces lettres de défi et n'abhorre rien autant que la fuite, malgré toutes les règles de prudence et les

¹ Cf. les passages que nous avons rassemblés dans l'Orient et l'Occident au moyen-âge, pp. 171-172, et tout ce chapitre.

² Choniate, p. 73. Cinnamus, p. 47. Les habitants d'Antioche lui avaient proposé la fille de Bohémond ; *ibid.* p. 16.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, pp. 210-211.

⁵ *Ibid.*, p. 60.

⁶ *Ibid.*, pp. 196-197.

⁷ *Ibid.*, pp. 56, 59, 61-63, 189, 193-194. Il a aussi des connaissances médicales ; *Ibid.*, p. 190.

⁸ *Ibid.*, pp. 108, 116.

⁹ *Ibid.*, p. 178.

¹⁰ *Ibid.*, pp. 128, 133. Il était possédé de cette λατινική κορόζα, dont parle Choniate, qui est le *courroux*.

¹¹ *Ibid.*, p. 65.

¹² Cinnamus, la καύχησίς ἀγεννής ; Cinnamus, p. 62.

¹³ *Ibid.*, p. 219.

stratagèmes consignés dans les anciens traités sur l'art militaire et malgré l'exemple donné plus d'un fois par Alexis. Son frère partage ses sentiments¹ : au lieu de vouloir prendre sa place, selon la coutume byzantine, il lui offre de mourir pour lui dans la mêlée. Manuel est heureux de pouvoir combler de présents aussi ses ennemis, de pouvoir leur faire les honneurs de Constantinople. Suivant l'exemple de son grand-père, qui avait offert à Aboul Kassim des courses de chevaux, des spectacles de cirque au théâtre de Constantin et l'avait créé sébaste,² il y invite une fois même le Sultan Kilidj Arslan, auquel il offre des banquets, des spectacles de chevalerie, des distractions de toute sorte ; s'il n'y avait pas eu le patriarche pour s'en scandaliser, il l'aurait mené peut-être à Sainte-Sophie.³ Devant cet hôte si rare il paraît en habit romain, vêtu de pourpre, la chaîne d'or au cou, avec le vain Sénat autour de lui.⁴

En échange, il gagne de celui que déjà Alexis intitulait μεγαλοδοξωτατοζ⁵ un magnifique traité qui fait de cet ennemi dangereux « l'ami de ses amis et l'ennemi de ses ennemis », s'engageant à conquérir dorénavant pour le basileus, à lui soumettre tous les actes de sa politique extérieure, à lui donner des contingents en Occident même.⁶ Mais, combattant avec l'argent byzantin, on ne voit pas le Turc tenir parole quant à ses conquêtes⁷ qu'après l'intervention énergique de Manuel, qui envoya aussitôt 6.000 soldats dans ces régions. Sur les territoires obtenus ainsi l'empereur colonise des chrétiens, comme l'avait fait son père.⁸ Un de ses beaux-frères est le César Roger de Capoue,⁹ Normand, qui paraît avoir eu, à la nouvelle de la mort de son beau-père Jean, l'idée de se faire proclamer par les Latins de l'armée empereur à Constantinople ; Alexandre, comte de Gravina, est chargé à plusieurs reprises de missions importantes.

Même dans le passé de sa propre famille Manuel devait trouver des exemples de chevalerie. Un prince Jean, fils d'Isaac, provoque en combat singulier un Latin auquel, d'après l'ordre de son oncle l'empereur, il devait céder son cheval arabe ; comme ce combat lui est défendu, il aime mieux passer aux Turcs que vivre parmi les siens sous le coup de cette offense.¹⁰ Marie, fille de Manuel, la Tzisména, est fiancée d'abord à un prince hongrois. Il fut question même de la marier au fils du roi Guillaume de Sicile, et elle devint enfin la femme d'un

¹ *Ibid.*, pp. 51, 62.

² Anne Comnène, I, p. 310.

³ On a attribué au fils du Turc Azzeddin, Constantin, le couvent de Koutloumouz au Mont Athos ; Langlois, *Mont Athos*, p. 23.

⁴ Cinnamus, pp. 204-208.

⁵ Anne Comnène, I, p. 433.

⁶ *Ibid.*, pp. 207-208. Des Turcs demandent le baptême, comme un certain Jean Isès ; *ibid.*, p. 238. Aussi Manuel-Isaac ; *ibid.*, pp. 298-299. Cf. *ibid.*, II, p. 200. Sur le Turc Poupakis, Cinnamus. Dans l'« *Alexiade* », I, p. 321, baptême d'« Elchanès » (Ikhan). Beaucoup de Turcs connaissent le grec et le parlent, ῥομαϊζοντες, *ibid.*, p. 361 et suiv. Ils saluent l'empereur dans le camp ; *ibid.*, II, p. 337.

⁷ *Ibid.*, p. 290. Il prend, aussi, contre son frère « Sanisan » (Chahinchah), Gangres et Angora, puis aussi Amasie (*ibid.*, p. 291). Manuel finira par soutenir Chahinchah. (*ibid.*, p. 295)

⁸ *Ibid.*, p. 297. Néocésarée s'ajoute aux terres reconquises ; *ibid.*, p. 299.

⁹ Cinnamus, pp. 36-37.

¹⁰ *Ibid.*, p. 67.

marquis de Montferrat.¹ Baudouin, le frère de l'impératrice Marie, combattit aux côtés de l'empereur à Myrioképhalon.

Toute la politique de Manuel, dessinant mieux la tendance qui s'affirme déjà sous Alexis, s'inspire de sentiments et d'idées qui ne ressemblent guère à ce qui régissait depuis six cents ans ce vieux monde byzantin, tandis qu'ils ne se distinguent en rien de ce qui forme la base, l'esprit, le but de la vie dans les fiefs d'Occident.² Même cette idée fondamentale de l'éternité, de la supériorité incomparable de l'Empire, forme naturelle du monde civilisé, se manifeste parfois d'une manière qui montre le caractère sérieux et profond du changement qui a été accompli.

Manuel ne veut plus reconquérir l'Orient ; il ne croit pas que ce soit son devoir de le tenter. Il aspire seulement à faire reconnaître partout et par chacun des maîtres de l'Asie morcelée ses anciens droits, incontestables, naturels, de souverain, dans la forme nouvelle de suzeraineté féodale. Cette suzeraineté lui suffit ; il n'entend pas aller au-delà.

Ainsi, il attaque aussitôt après son avènement Antioche,³ le prince Raymond vient cependant à Constantinople et reconnaît sa dépendance : c'est tout ce qu'il fallait à celui qui allait être lui-même duc d'Antioche, s'il n'avait pas eu la fortune de devenir empereur.

Les Turcs des émirs d'Asie Mineure recommencent leurs pillages : Manuel s'en venge cruellement en faisant tuer tous ceux des leurs qu'il retenait prisonniers. Il frappe aux portes d'Iconium, envoyant un défi au Sultan et demandant qu'on lui fixe le lieu du combat ; il poursuit de railleries le Turc, qui s'enfuit, vaincu. La femme du Sultan avait déjà préparé des vivres pour recevoir les gens de « Roum », et on voit la fille de Massoud, qui avait épousé un parent fuyard de l'empereur, paraître sur les murs comme une jeune châtelaine et présenter des excuses au vainqueur, qui en ressemblait à Saint Georges de la légende devant la fille d'empereur : les Impériaux se contentèrent de ravager les alentours de la capitale turque, mais leur chef défendit de toucher au tombeau de la mère de son ennemi, et même aux autres tombes du cimetière musulman.⁴

Cependant, des renforts arrivant aux Turcs, les Byzantins furent battus. Mais Manuel refusa la paix qui lui fut offerte dans ces conditions. Il ne l'accepta qu'après une nouvelle campagne contre Iconium : la restitution des places récemment occupées par l'ennemi lui suffit. L'Arménien Thoros, du Tarse, se révolte : il bat le vicaire impérial et s'allie aux Turcs. Le nouveau prince d'Antioche envahit l'île de Chypre, la base de la domination « romaine » dans ces régions. C'est une *offense*. Manuel arrive, met en fuite Thoros ; il entre à Antioche, juge le différend entre Renaud et son patriarche, impose au prince un autre chef d'Église grec et somme le roi de Jérusalem de comparaître devant lui. Les Antiochéniens n'oublièrent pas de sitôt le spectacle splendide de l'entrée triomphale de cet empereur vêtu d'or, couronné, étincelant de pierreries, que précédaient, à pied, deux princes et qui avait dans sa suite le roi des Francs, simplement monté et chevauchant comme un chevalier quelconque.⁵ Manuel

¹ Choniate, pp. 48-49 ; Cinnamus, p. 56. Sa femme turque combat sur les créneaux d'une ville assiégée ; Choniate, p. 72.

² *Ibid.*, pp. 221-222

³ Cinnamus, p. 30 et suiv.

⁴ *Ibid.*, pp. 45-46.

⁵ *Ibid.*, p. 183 et suiv.

resta huit jours à Antioche, et, pendant ce temps, en vertu de son droit suprême, aucun tribunal ne fonctionna auprès du sien. Le Soudan délivre des prisonniers et lui envoie des présents. Sur la route, les Turcs offrent des vivres.¹

Bientôt l'empereur demanda à tous ses vassaux les contingents qu'ils doivent lui fournir, pour punir les Turcs parce qu'ils lui ont pris Laodicée. Alors le Sultan se soumet ; il vient à Constantinople et goûte les plaisirs de la grande ville, où, pour lui, Manuel exhibe toutes ses pompes : la pourpre impériale, les ornements d'or, les pierreries de la couronne. Il éblouit le barbare et ses « mégistans ». Une grande réconciliation entre les dynastes d'Asie Mineure a lieu ainsi dans la Capitale impériale, qui est pour Manuel celle du monde.²

Quand le Soudan se montre félon, l'empereur chevalier descend en Egypte, touchant cette terre perdue depuis presque cinq cents ans, et, accompagné des Hiérosolymitains, ses vassaux, il met le siège devant Damiette, où le chroniqueur de ses exploits n'oublie pas de noter l'église de la Vierge, à la place où elle s'était reposée pendant sa fuite dans ce pays égyptien.³ Lorsque les Turcs se soulèvent, en Asie, il marche en personne contre eux, au risque d'essuyer la honte d'une terrible défaite, celle de Myrioképhalon.⁴ Mais pour un homme de cette façon la guerre ne peut pas s'arrêter là. Manuel fera malgré son âge une nouvelle campagne ; il est vainqueur cette fois, et conclut, la paix généreusement, sans rien réclamer.

Mais dans tout cela, à travers toutes ces cavalcades presque impossibles à suivre, il n'y a pas de haine. L'ensemble n'est qu'une brillante succession de tournois. Après Myrioképhalon, le Sultan envoie à l'empereur un cheval de Nisse aux freins d'argent⁵ et une épée, et l'empereur répond par une somme d'or et un vêtement de pourpre. Manuel fit supprimer par l'Eglise la sentence contre le dieu de l'Islam,⁶ mais sans épargner le Prophète et ses descendants. On se rappelle la lettre adressée par le « Sultan de Perse » à Alexis, demandant la fille de l'empereur pour son fils et offrant l'Asie Mineure et Antioche.⁷

Voici maintenant, un peu en arrière de ces événements, les chefs de la seconde croisade⁸ qui arrivent ; Conrad, qui se dit empereur, et Louis, qu'on appelle roi de France. Ce sont des « barbares chrétiens » qui sont reçus selon leur qualité. Le Turc Prosouch les accompagnera, comme jadis les Petchénègues pour les premiers croisés, pour préserver les villages de l'Empire de leurs pillages. Si un différend surgit, et le sang est versé, le turcopoule marche, suivant ses ordres, contre Frédéric de Hohenstaufen, le neveu même de l'« empereur » occidental, Si des pluies mettent en danger ces hôtes acariâtres, aussitôt Manuel leur prête secours. Il invite Conrad à Constantinople, puis, comme celui-ci regimbe, il le bat, et le fait enfin passer le Détroit. De son côté le roi de France, Louis VII, est reçu au Palais, mais il doit s'y contenter d'un siège inférieur à celui de l'empereur vraiment « romain ». Encore une fois, Constantinople peut voir un hôte de

¹ Cinnamus et Choniate. Cf. Iorga, *Gesch. des osmanischen Reiches*, I.

² Choniate, pp. 154-157.

³ Cinnamus, pp. 278 et suiv ; Choniate, pp. 212-218.

⁴ Choniate, p. 231 et suiv. D'autres sources dans Vasiliev, *op. cit.*, II, p. 72.

⁵ Ἀργοροχάλινον Νισαίον ; Choniate, p. 245. Mais il est vrai que les Turcs mutilent les morts ; *ibid.*, p. 247.

⁶ *Ibid.*, pp. 278-279, 284-285. 4 5

⁷ Anne Comnène, I, p. 314.

⁸ Sur laquelle Cinnamus, p. 67 et suiv.

distinction auquel on montre orgueilleusement la ville merveilleuse. En vain Odon de Deuil déverse-t-il son fiel sur cette capitale, une ville incomparable, où Godefroi de Bouillon avait révééré Alexis vêtu de pourpre et de brocart d'or.¹ Celui qui présente le beau parc au-delà des murs, ses grottes, ses lacs, ses villas d'été, qui s'arrête sur Sainte-Sophie, sur le Palais de Constantin, sur celui, en marbre, des Blachernes, tout enserré de murs, « avec de l'or et des peintures de tous côtés », relève sans raison, nouveau Liutprand, le caractère vulgaire de l'ensemble, la pauvreté des masses, le manque de sécurité : « Une ville sale, infecte et condamnée dans plusieurs quartiers à l'éternelle nuit. Car les riches couvrent les rues de leurs bâtiments et ne laissent aux pauvres et aux étrangers que des immondices et de l'obscurité. Les assassinats, les larcins et autres crimes qui fuient la lumière y sont fréquents, et il doit en être ainsi, car il y a presque autant de maîtres que de riches et de brigands que de pauvres ; chaque misérable a abandonné toute crainte et toute pudeur, car le crime n'est pas puni et les ténèbres sauvent quelqu'un de la vengeance publique ». ² Les protestations protestations anglaises contre la réception des croisés futurs³ seront tout aussi peu fondées.

Lorsque Conrad revient, désabusé, il trouve une réception semblable, et des vaisseaux de l'Empire le portent en Terre Sainte comme un simple pèlerin. Lorsque Louis, à son retour, use de vaisseaux normands, il est attaqué sans scrupules par la flotte impériale.⁴ Roger de Sicile, roi par la grâce du Pape, se fait roi d'Italie,⁵ mais en même temps contrefaçon d'empereur byzantin, ayant sa chancellerie grecque et cultivant dans ses fondations l'art qui s'était formé en Orient,⁶ avait demandé en mariage la fille de Jean Comnène pour son fils, dans des conditions d'égalité.⁷ On la refuse. Son successeur Guillaume prend Corfou, se présente devant Monembasie, pille Corinthe, Eubée, Thèbes, et revient chargé de butin, ramenant de nombreux prisonniers, des ouvriers surtout et des fileuses de soie, qu'il établit dans son royaume.⁸ L'amiral Kontostéphanos meurt en essayant de reprendre Corfou, qui sera cependant conquise.⁹

Les Vénitiens, qui veulent la Dalmatie, eux qui se sont querellés, puis raccommodés avec l'empereur Jean et que Manuel chassera bien vite de ses États,¹⁰ ne sont plus les esclaves fidèles de l'Empire. Cependant il faut punir l'affront. Bien qu'une flotte sicilienne se fût présentée devant Constantinople, les vaisseaux byzantins, conduits par Manuel lui-même, vont reprendre Corfou.

¹ Albert d'Aix-la-Chapelle.

² Dans Bouquet, XII ; Migne, *Patr. Lat.*, LXXXV, c. 1201 ; cf. *ibid.*, pp. 996-998.

³ Guillaume de Newbridge, éd. d'Oxford 1719, p. 68 et suiv.

⁴ Choniate, pp. 178-179. Cf. B. Kugler, *Studien zur Geschichte des 2. Kreuzzuges*, Stuttgart 1866 ; le même, *Analekten zur Geschichte des zweiten Kreuzzuges*, Tubingue 1883 ; *Νέος Ἑλληνομνημων*, XI, p. 112 et suiv.

⁵ *Περινούων καὶ Ἰταλίαν πᾶσαν* ; Cinnamus, p. 96. Cf. F. Holzach, *Die auswärtige Politik des Königreichs Sicilien vom Tode Rogers IL bis zum Frieden von Venedig, 1154-77*, thèse, Bâle 1892.

⁶ *Notre Orient et Occident au moyen-âge*.

⁷ Cinnamus, pp. 91-96.

⁸ Mais ce même Roger donne des Nouvelles en grec. Cf. Antoine Monferratos, *Ἡ ἐλληνική νεαρά τοῦ βασιλέως τῶν Νορμάννων Ῥογήρου τοῦ δευτέρου ἐν ἔ. 1150*, dans *l'Ἐπετηρίς de l'Université d'Athènes*, 1912.

⁹ Cinnamus, pp. 96-101, 115 et suiv.

¹⁰ Cf. notre *Venise* citée.

Les Normands soulèvent alors le grand joupan serbe. Ce prince représente bien autre chose que ses congénères groupés sur la « Primorié », la « Maritime », en face de l'Italie et autour du Siège archiepiscopal d'Antivari. Une « joupa », celle de Ras, au bas des montagnes du Pinde, s'est émancipée et rassemble sous l'autorité d'une dynastie entreprenante tout ce qu'elle peut atteindre de terre serbe.¹ La suprématie byzantine est, naturellement, reconnue, et des guerriers de ce chef, Némania, combattront, avec leurs lances et leurs longs écus, contre les Hongrois du Nord, dont on verra bientôt les immenses progrès.² L'ivrogne Némania, qui se fait appeler, sous l'influence du voisinage hongrois, Etienne, alors que l'autre dynastie avait pris à la Rome pontificale le nom de St Pierre, a épousé la princesse « romaine » Eudocie, fille d'Alexis, qu'il laissera plus tard, pour des soupçons d'adultère, en chemise déchirée, selon les coutumes de sa nation, pour que son frère ennemi, Vikan, la rapporte chez les Grecs de Durazzo.³ La capitale d'Etienne fut alors brûlée par l'empereur⁴ et Niche assurée assurée à l'Empire.⁵ On pense déjà à la Croatie et, plus près, à Cattaro, un port d'issue.⁶ Dans une autre série d'expéditions serbes, Manuel aura à faire avec un Primislas, un Béloch, ami des Hongrois, un Désa, imposé par Byzance et qui prête serment à Niche. Ce dernier prince pense à un mariage en Allemagne et provoque ainsi la colère de son suzerain, qui se saisit de sa personne. L'« archi-joupan », dont l'autorité s'arrête à la frontière de la Bosnie,⁷ a maintenant un patron assuré chez les Normands, mais ne les désire pas cependant dans son Balkan à lui.⁸ On verra à Constantinople le même chef serbe demander le pardon, bras et pieds nus, la corde au cou.⁹

L'empereur, brûlant la capitale de ce rebelle, le contraint à se soumettre, s'engageant à envoyer le contingent de ses guerriers dans les guerres de l'Occident comme dans celles de l'Orient.¹⁰

Plus que cela, dépassant les limites de ce foyer byzantin des Balkans, des officiers impériaux se rendront, plus tard, contre les Normands, en Italie ; ils y rassembleront des mercenaires, prendront une place après l'autre, emploieront tous les moyens, et, s'ils finiront par essuyer une défaite, ce sera seulement après avoir épuisé et ruiné le pays de l'ennemi. Jusqu'au bout la flotte impériale restera intacte, à proximité du vieil ennemi irréconciliable.

Les Hongrois¹¹ avaient commencé par être, comme tous les autres barbares, des clients de Byzance. Après avoir pris aux Slaves du Danube moyen le système

¹ Albéric, dans les *Mon. Germ. Hist.*, XXIII ; *Vie de Némania* par Domentien ; *Vie de St. Sabbas*, éd. Danicic ; *Vie de St. Siméon*, éd. Šafarik ; Allatius, *Vie de St. Démètre* par Jean Stavracious ; Stanojevic, *Vizantia i Srbi*, I, Novisad 1903 ; Vladan Georgevic, *Srbija i Greka*, Belgrade 1923 ; Radojicic, dans le *Glasnik* de Belgrade, II (1906), pp. 1-13.

² Cinnamus, pp 12, 27 ; Choniate, p. 23.

³ Cf. la thèse, en serbe, de M. J. Laskaris sur les princesses byzantines mariées en Serbie.

⁴ Cinnamus, p. 103.

⁵ *Ibid.*

⁶ Choniate, p. 206 et suiv.

⁷ Cinnamus, pp. 204, 214.

⁸ *Ibid.*, p. 104. Pour des secours que lui demande Manuel en Asie *ibid.*, p. 199.

⁹ *Ibid.*, pp. 287-238.

¹⁰ *Ibid.*, pp. 109-113.

¹¹ Théophylacte Symokattas déjà mentionne, sous Maurice, les « Ogor » soumis par les Turcs. Pour les Annales Carolingiennes, en 896, il est question des « Avari qui dicuntur

militaire et politique des voïvodes, et aux Avars celui des « bans », en slave « pan », ils cherchèrent à la Cour impériale les premiers convertisseurs. Comme Olga la Russe, qui y avait trouvé au même moment la vraie foi, deux chefs, Bolosoudès et Gylas (Gyula), y reçurent le baptême et apportèrent avec eux l'évêque grec Hiérophane.¹ Bientôt, sous l'influence des mêmes Slaves, leurs prédécesseurs, la nation eut un roi, qui d'après le kral morave, reproduisant le nom de Charlemagne, fut appelé *kirâly*. De l'armée conquérante, établie par bandes, on avait passé à la notion, d'origine franco-romaine, du territoire. La légitimité manquait encore : le Pape l'accorda à Vajk (de Vlč, slave, le loup), qui, pour être arraché à Byzance, comme on n'avait pas pu le faire pour Bogor-Boris, devint avec le baptême, sous le nom d'Etienne, roi apostolique, à mission de croisade. On ne saura jamais dans quelles conditions une nouvelle couronne byzantine fut accordée, pendant la fin de ce même onzième siècle, sous l'empereur Michel (1075), à un de ces rois chrétiens qui avaient eu à subir pendant tout un siècle la forte opposition des fidèles du vieux paganisme. Elle porte avec les portraits en émail de Michel et de son fils Constantin, celle du kral-kirâly Geysa, qui est qualifié de « Guéovitz le despote pieux roi de Turquie² ».

Mais, dès cette même époque, la royauté bénie par Rome remplaçait, après la mort du roi croate Démètre-Svonimir, la dynastie slave du Syrmium et se faisait couronner, avec l'assentiment d'Alexis Ier, pour la Dalmatie, par le clergé latin, à Biograd, la « cité blanche » de l'Adriatique.³ Les rois hongrois ayant pris donc le titre de suzerains de la Croatie et de la Dalmatie, ils y ajouteront plus tard celui de « roi de Rama ». Les petits princes serbes du Danube et de la Bosnie préféreront leur appui à la tyrannie byzantine.

Déjà le troisième Comnène, Jean, s'était opposé à l'expansion de ces « Huns », employant le moyen habile d'abriter des prétendants comme Almos ; il finit par épouser la sœur de ce client, cette princesse de Hongrie qui devint la pieuse impératrice orthodoxe Irène, fondatrice du couvent du Pantokrator.⁴ Pour s'en venger, le roi voisin attaqua Belgrade, qui ne put pas lui résister, et employa les pierres des murs pour se bâtir sur l'autre rive du Danube cette Zeugmé qui est le Zémoun, le Semlin d'aujourd'hui, destinée à être *bientôt* détruite par Manuel.⁵

Pour cette Dalmatie, pour le Syrmium, une guerre s'ouvre entre Manuel et ses parents de Hongrie. En vrai chevalier, il veut soutenir aussi la cause de ce membre de la dynastie arpadienne qui s'était réfugié dans ses États ; plus tard, il cherche à imposer le prince Béla, qui a épousé la sœur de l'impératrice et porte, avec le titre de despote, le nouveau nom d'Alexis. Autour de Semlin, de

Ungari », avec lesquels l'Empire fait la paix les faisant passer, à travers le Danube, « in regnum Bulgarorum ».

¹ Cédrène-Skylitzès, II, p. 328. Cf. *ibid.*, p. 329. Ce sont les Sarmates de l'Attaliate, les Gètes de Psellos.

² Γεωβίτζ Δο πιστός κράλης Τουρκίας, dans Marczali, *loc. cit.*, p. 105 (cf. la planche colorée en face du titre) ; Adamantios, *Ἱστορία τῆς βυζαντινῆς αυτοκρατορίας*, 2e édition, Athènes 1920, p. 168.

³ Le roi Coloman écrit lui-même : « Postquam coronatus fui Belgradi, supra mare, in urbe regia », Smičiklas, *Codex diplomaticus regni Croatiae, Dalmatiae et Slavoniae*, II, Agram 1904, p. 9. Cf. Iorga, *Formes byzantines et réalités balkaniques*, p. 115 et note 2. Cf. Šišić, *Dalmacija i ugars-kohrovatski kralj Koloman*, Zagreb 1909.

⁴Cf. Hergès, dans les *Échos d'Orient*, II, p. 70 et suiv.

⁵ Cinnamus, pp. 9-13. Nouvelle reprise de Zeugmé, *ibid.*, p. 115.

Belgrade, de Branitchévo, et jusque par les lointaines vallées moldaves, habitées par les Roumains,¹ se produisent des attaques contre les Hongrois du roi.

Les princes russes de Halitch ont conclu, à cette occasion, des alliances avec l'empereur,² auquel ils restèrent fidèles. Car dans cette Russie chrétienne, fière de son église de Ste Sophie à Kiev, de son art d'emprunt, de sa bonne monnaie à inscription mi-slave, mi-grecque, autant que de la valeur de sa « droujina » militaire, l'Empire, qui se considère comme un suzerain, entend pénétrer aussi. On a observé avec raison que la politique du grand Comnène y reconnaît, après la création des nouveaux centres, comme ce Halitch et la lointaine Souzdal, des amis dans ces princes, et dans Kiev l'orgueilleuse une rivale, presque une ennemie, le grand knèze Vladimir le Monomaque se rappelant en 1116 du rôle joué en Bulgarie, un siècle auparavant, par Sviatoslav.³ Sous Alexis encore, Mstislav, autre prince russe, aurait eu avec Byzance des rapports de parenté.⁴ Le prince polonais qui combattit pour la possession de Kiev, le grand roi Boleslas Chrabry, avait feint jadis (1018) d'en faire hommage à l'Empire.⁵ Au fond ce que voulait surtout Manuel ce fut d'empêcher la pénétration hongroise de côté des Carpates orientales, la prise de possession de ce qu'on a appelé en Occident « la Galicie », où le roi « apostolique » de Hongrie avait la mission de propager la foi latine.

Les anciens temps de la guerre des Avars pour la possession de Sirmium et de Singidunum paraissent revenir. Un duché de Niche et de Branitchévo fut créé pour défendre cette frontière,⁶ où les narrateurs de la première croisade semblent présenter surtout, de Belgrade à Niche, des autonomies locales et, de fait, les Hongrois durent renoncer pour le moment à leurs rêves de domination sur le littoral adriatique. A chaque provocation de leur part l'empereur répondit par une nouvelle campagne.⁷ Au gré de ces guerres de frontière les rois Etienne III, Ladislas et le partisan de Byzance monteront au pouvoir⁸ et en descendront.⁹ La guerre ne cessa qu'avec l'avènement de Béla, l'ancien despote et César Alexis, qui, lié envers l'Empire par le serment prêté au moment du départ, mari de la fille de Manuel, Marie,¹⁰ fit cesser les incursions habituelles dans le Sirmium et la Dalmatie.¹¹

Mais, pour comprendre cette politique à l'égard de la Hongrie, il ne faut pas perdre de vue l'origine hongroise par sa mère de celui qui, s'intitulant, à la façon

¹ *Ibid.*, p. 260.

² *Ibid.*, pp. 115, 232 et suiv. Pour le « Tauroscythe » russe Vladislav sur le Danube, à la place d'un Βασιλικας, fils de Georges, *ibid.*, pp. 236-237.

³ Cf. Vernadski, *Relations byzantino-russes au XII^e siècle*, dans le *Byzantion*, IV, p. 269 et suiv.

⁴ Sur la *Mstislavna* cf. K[urtz], dans la *Byz. Zeitschrift*, XII, pp. 686-687 ; S. Papadimitriou, dans le *Viz. Vréménik*, XI (1904), pp. 73-98.

⁵ Cf. Thietmar, éd. Kurze, p. 258 ; Halecki, dans le *Byzantion*. VII, p. 44 et suiv.

⁶ *Ibid.*, pp. 113-121, 124, 131 ; Choniate, pp. 133, 177-178.

⁷ Cinnamus, p. 132 et suiv. ; Choniate, p. 134.

⁸ Cf. Thallôczy, *Béla III es a magyar irodalom*, Budapest 1907.

⁹ Cinnamus, pp. 202-203, 204, 214, 221, 224, 227, 231, 236-237, 241, 245, 248-249, 257 et suiv. ; 263, 265, 270 et suiv. ; Choniate, pp. 164-165, 168 et suiv.

¹⁰ Cinnamus, pp. 214-215. Cf. la communication de M. Moravcsik dans les résumés publiés par le comité du Congrès d'études historiques de Varsovie en 1833.

¹¹ Cinnamus, pp. 286-287 ; Choniate, p. 221.

romaine, « Hungaricus¹ », rêva de s'asservir la Hongrie entière, comme le voudra, partant de cette même Constantinople, Soliman le Magnifique, l'empereur osmanli. Ces prétendants qu'il abritait et soutenait c'étaient des parents dont il voulait faire ses vicaires, une espèce d'« exarques » couronnés. Et, en mêlant son sang avec celui des Arpadiens, il donnera à un André II des rêves de conquêtes en Orient.

Manuel joua même un certain rôle dans les affaires d'Italie, dans la lutte acharnée entre le Pape Alexandre III et le grand empereur d'Occident, un simple roi barbare d'après les Byzantins, Frédéric Barberousse. Il entretenait une correspondance active avec les facteurs de ce conflit grandiose, envoya et reçut des émissaires ; à un certain moment, il mit une garnison byzantine dans la ville d'Ancône : c'est dans ce but que fut créé un « domestique de l'Orient et de l'Occident² ». Répondant à la visite guerrière des rois des Deux Siciles, il fit occuper, par de faux pèlerins, Bari, qui, comme punition, fut détruite par son maître, et il combattit pour Brindisi.³

On a cru à un échange de lettres avec Frédéric Barberousse, si empêtré dans ses guerres italiennes et parfois descendu au niveau militaire des villes contre lesquelles il combattait. Il faut voir un simple exercice de style dans celle, rapportée par Otto de Freisingen, où Frédéric aurait déclaré que ce « royaume de Grèce » lui appartient aussi. Il y eut, au contraire, une demande en mariage à Constantinople de la part de Frédéric (il s'agit de la fille du sébastocrator Isaac),⁴ Isaac),⁴ une autre, plus tard, pour son fils, et les « Annales de Cologne » prétendent que Manuel aurait demandé une princesse de ces régions pour son « petit-fils » Pierre. La nièce de Manuel, Théodora, fut demandée pour Henri, fils de Frédéric.⁵

Mais il y a de la réalité, beaucoup de réalité dans les négociations, plus politiques que sincères, avec le Pape. En fait de dogme, Manuel était complètement indifférent et demandait seulement que les clercs qui s'étaient pris de querelle veuillent bien s'apaiser, car autrement il convoquera un concile général⁶ sous sa présidence avec participation du Pape.⁷ Certaines personnalités politiques de l'Occident, même des cardinaux, crurent, ou plutôt feignirent de croire, que l'empereur de Rome la Nouvelle était le seul vrai. En tout cas, il devait être plus commode que l'autre pour les intérêts du Saint-Siège, auquel il aurait apporté le brillant cadeau et le gage rassurant de l'Union.⁸ Cette intervention cependant, et

¹ Zacharia von Lingenthal, ouvr. cité, III, p. 485 : Οὐγγρικὸς.

² Cinnamus, p. 102. Cf. le récit de l'entreprise d'Ancône, publié par Muratori, et Choniate, p. 125 et suiv.

³ Cf. , à côté des ouvrages de E. Curtis (en anglais) et de E. Caspar (en allemand) sur Roger II, Chalandon, *Histoire de la domination normande en Italie*, 1907, 2 vol.

⁴ Cinnamus, p. 135.

⁵ Cinnamus, p. 236. Une nièce par son frère est devenue la femme du roi de Jérusalem. Baudouin ; *ibid.*, p. 238. Philippa, sœur de l'impératrice, épousa Andronic Comnène ; *ibid.*, p. 259. Le roi de Jérusalem à Constantinople, *ibid.*, p. 280.

⁶ Cf. Dräseke, *Bischof Anselm von Havelberg und seine Gesandtschaftsreise nach Byzanz* (1176), dans la *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 1909, pp. 154, 160-181 ; Petit, *Documents inédits sur le concile de 1166*, dans le *Viz. Vreménik*, XI (1904), pp. 465-493 ; Loparev, *ibid.*, XIV (1907), pp. 334-357 ; 'Néος Ἑλληνομνήμων, XI (1904), pp. 94-128, 241-254.

⁷ Cinnamus, 275-278.

⁸ Pour la politique religieuse de Manuel, aussi son diplôme publié dans le 'Néος Ἑλληνομνήμων, XIII, p. 322 et suiv.

et ces projets ne pouvaient avoir qu'une très brève durée, car une réconciliation s'imposait entre les deux puissances suprêmes du monde latin, qui, malgré toutes les protestations des facteurs isolés ou intéressés, n'aimaient pas les « Grecs », peut-être aussi parce qu'elles ne pouvaient pas adopter leur point de vue, comprendre les conditions de leur existence et l'immuabilité d'un certain idéal.¹

Pour accomplir une œuvre si vaste, Manuel employa non seulement les moyens militaires et financiers transmis par son père, si soigneux de ses « catalogues² » mais aussi ses propres créations. Des Serbes, des Hongrois sont envoyés contre les Turcs.³

Elle était donc très bigarrée l'armée du grand Comnène. Les races y étaient représentées sans distinction. L'empereur recourt jusqu'à des pèlerins qu'il trouva une fois à Rhodes.⁴ La garnison de Thessalonique était composée même d'Ibères caucasiens et de ces Alains du Danube, parmi lesquels il y avait sans doute aussi des Roumains.⁵ Dans les rangs des combattants contre les Turcs d'Asie on trouve des Latins et des « Scythes » du même Danube.⁶ On rassemblait au moment du danger des Asiatiques, des « Paphlagoniens » et des paysans, de ces Ρωμαιοι οποφοροι, qui seraient à titre d'« esclaves⁷ ». Avec un empereur qui avait emprunté aux Hongrois leur Palatin,⁸ il est explicable qu'on eût introduit les glaives des Latins,⁹ en même temps que les barbares donnaient des drapeaux avec le dragon « à bouche d'airain » comme dans les armées du vieux roi dace Décébale.¹⁰ On adopte, des Occidentaux, les longues lances et les boucliers larges. Une cavalerie à leur façon s'organise, dont Manuel ambitionne d'être lui-même le modèle, et dans ce but il ordonne ces joutes dans lesquelles un prince de la famille impériale, combattant contre un adversaire latin, perd un œil. Les grandes chasses de la Cour servent au même but. Des Latins, on imita jusqu'au costume.¹¹ Des τζουλούκονες, au nom étrange, fonctionnaient comme valets dans ces troupes envahies par des marchands d'Asie,¹² et il arrive parfois que ce ramassis se disperse de soi-même.¹³

Pour nourrir ces bandes de conquête dont les cavaliers avaient leur solde assignée sur des villages,¹⁴ comme, plus tard, sous les Osmanlis, on recourait à des mesures d'une fiscalité excessive. Des registres d'une précision parfaite fixaient les revenus des fonctionnaires.¹⁵ On distribuait aux mercenaires les «

¹Cf. Kap Herr, *Die abendländische Politik Kaiser Manuels*, Strasbourg 1881.

² Choniate, p. 103. 2 3 4 5

³ Cinnamus, p. 199.

⁴ *Ibid.*, p. 312.

⁵ Choniate, p. 446.

⁶ *Ibid.*, p. 230.

⁷ Ὡς ὑπηρετοῦν ἐν οχήματι δούλων ; *ibid.*, p. 273. Sur leurs φόροι, *ibid.* Sur les Paphlagoniens, *ibid.*, p. 319 ; Anne Comnène, III, p. 236.

⁸ Choniate, p. 312.

⁹ *Ibid.*, p. 458.

¹⁰ *Ibid.*, p. 519.

¹¹ Cinnamus, pp. 125-126, 129.

¹² *Ibid.*, p. 49.

¹³ Cinnamus, pp. 298-299.

¹⁴ *Ibid.*, p. 273.

¹⁵ Δημόσια τόμοι ; *ibid.*, p. 306.

dons des parèques ». **1** Eustathe de Thessalonique, le panégyriste de Manuel, se plaint qu'on eût attaqué de nouveau, les biens de l'Église. **2** Au moment même où où s'ouvrait la succession de Manuel on demandait à chaque maison comme « don de joyeux avènement » deux ducats (χρῦσινοι). **3** Le « kapnikon » est si durement exigé que les gens de Corfou préfèrent se donner aux Normands. **4**

Mais ce qui anime tous ces éléments c'est un plaisir du danger, un sens de l'honneur qui n'existaient pas sous Alexis, quand les généraux vaincus pouvaient être fouettés ou promenés à travers Constantinople en habits de femme, à cheval sur un âne. **5** Le caractère religieux, même superstitieux, des campagnes a disparu : si on prend la bénédiction de la Vierge à Ste Sophie, **6** on ne verra plus, comme sous le pieux père de Manuel, la croix devant le char d'argent du basileus. **7** Et cependant c'est le même empereur qui apporte à Constantinople la pierre sur laquelle fut déposé le corps du Christ. **8**

Une flotte permanente devait stationner devant Bari, une autre vogue entre Épidame et l'Eubée. **9** Le Vestiaire Jean, un favori, qui porte des cothurnes verts, n'admet plus que les îles fournissent les vaisseaux et que les « straties de la marine » (πλεωστικαὶ στρατεῖαι) soient versées à l'Arsenal ; tout va au Trésor. **10** Appelés par un Normand, Basseville, qui voulait usurper le pouvoir, les Impériaux avaient occupé un château, y proclamant même le nom de Manuel. On était arrivé à entrer à Trani, à Giovenazzo, puis, employant les mêmes discordes normandes, à Montepeloro, à Gravina, à Monopoli et à San Germano. Tarente leur échappa cependant Mais cette tentative finit par la défaite, et le commandant byzantin Dukas resta même pris. Il fallut conclure une paix qui reconnaissait à Guillaume de Sicile le titre royal. **11**

Au fond cependant ce roi de Sicile qui se rêvait empereur n'était pour l'Empire qu'un vassal ne voulant pas se reconnaître comme tel. Les apparences étaient en effet dans ce sens.

Tel document grec accordé en 1132 à un couvent orthodoxe de son royaume par le « basileus Sikélias » (« Sikélias » est du reste ajouté au « Rougérios » θεοῦ χάριτι), ne se distingue en rien des actes délivrés à la même époque par la chancellerie impériale de Byzance. **12** Les inscriptions sont en partie latines, en

1 Τῶν παροίκων δωρεαί, *ibid.*, p. 272. Les Alains contre les Normands, *ibid.*, p. 471.

2 De Thessalonica capta, p. 510.

3 Anne Comnène, III, p. 33.

4 Choniate, p. 97.

5 Anne Comnène, III, p. 12.

6 Choniate, p. 230.

7 Anne Comnène, III, pp. 13-14. Manuel échange une terre avec un couvent, *ibid.*, p. 32. Il fait des dons, même annuels, aux églises, *ibid.*, p. 23. Il défend les moines contre leurs persécuteurs (*ibid.*, p. 276), mais permet qu'on juge dans l'après-midi des fêtes (*ibid.*). La promesse donnée au début au clergé de Ste Sophie de leur servir une rente annuelle ; Choniate, pp. 66-67.

8 Cinnamus, pp. 289-290.

9 Choniate, p. 208. Sur son σιτηρέσιον, *ibid.*, p. 210.

10 *Ibid.*, pp. 66-67.

11 Cinnamus, pp. 137-157, 162-175.

12 Gertrude Robinson, dans les *Orientalia christiana XI*⁵ (mai 1928) (extrait), à la page 316 (48).

partie grecques. Bohémond II est tout aussi « byzantin » dans ses rapports avec ses fondations, à la même époque.¹

Tout un monde d'églises, de skites se rassemblait à cette époque autour du centre de Carbona, sous la protection des Saints Elie et Anastase.²

Mais ce « latinophrone » doit tenir compte d'une opinion publique qui continue à être contre ces Latins, concurrents dans tous les domaines. On reconnaît ce sentiment dans les appréciations sur les armées de la seconde croisade, entreprise, dit Cinnamus, « pour piller au passage la terre des Romains ». Ces Ἀλαμανοὶ, ces Γερμανοὶ de Conrad ne sont au fond que des « barbares », capables de brûler les maisons des malades et les églises. Conrad aurait promis à son hôte byzantin, avec la main de sa parente, l'Italie comme dot.³ On se moque des pèlerins de l'Occident, des mendiants, des clercs qui les accompagnent, des « moines qui ne sont pas des moines » (ἀμόναχοι μόναχοι).⁴ L'empereur d'Occident est aussi peu empereur que ses vassaux des rois ; de fait le maître du faux empereur c'est le Pape.⁵ Les femmes à cheval qui accompagnent la seconde croisade effarouchent la pudeur byzantine.⁶ Et, bien entendu, les Occidentaux leur répondront de la même façon.⁷

On entretient les anciens sentiments à l'égard des Vénitiens. Ce sont pour Cinnamus des rebelles, violant les traités, des esclaves révoltés ; leur orgueil envers les Grecs de Constantinople n'épargnait pas des sébastes. Ne se riront-ils pas de l'empereur lui-même en le présentant plus tard sur une des galères de combat comme une espèce de nègre ?⁸ Aussi l'opinion publique approuva-t-elle la mesure de Manuel qui les expulsa de tout l'Empire.⁹ Mais ils armèrent une flotte, prirent Chio, descendant en pillards à Rhodes, à Lesbos, et attaquèrent la ville de Tyr ; ils parurent à l'Europe.¹⁰

L'empereur dut admettre leur retour. Mais ce sont les mêmes qu'auparavant. Ils en arrivent à frapper les Constantinopolitains ; ils dépassent même les limites de leur colonie et, épousant des Grecques, paraissent tendre à monopoliser les affaires, se confondant avec les vrais sujets de l'empereur. Ils veulent chasser leurs concurrents génois et démolissent leurs maisons. Ils sont si nombreux que, lorsque Manuel veut les en punir, les emprisonnant, il faut prendre aussi les couvents, et à peine peut-on les contenir. Ils s'échappent en partie. Pensant à une guerre, ils savent que leur vinaigre préparé d'une certaine façon peut éteindre le feu grégeois, Ils croient pouvoir compter aussi sur les Serbes et s'unissent aux Impériaux d'Occident contre Ancône.¹¹

¹ *Ibid.*, dans la suite.

² *Ibid.*, pp. 327-329. — Haskins a signalé, dans les *Harvard studies in classical philology, philology*, XXIII (1912), pp. 155-156, ce que le Midi italien a donné en fait de traductions du grec ancien.

³ Cinnamus, pp. 69, 87.

⁴ *Ibid.*, pp. 180, 182-183.

⁵ *Ibid.*, p. 219.

⁶ Choniate, p. 80. Cf., pour la croisade, p. 84 et suiv.

⁷ Guillaume de Newbridge, *loc. cit.*

⁸ *Ibid.*, p. 115.

⁹ *Ibid.*, p. 281.

¹⁰ *Ibid.*, p. 223.

¹¹ Notre Venise citée. Cf. aussi Enrico Besta, *La cattura dei Veneziani in Oriente per ordine dell' imperatore Emmanuele Comneno e le sue conseguenze nella politica interna ed esterna dei commune di Venezia*, Feltre 1902. Cl. Dölger, *Regesten*, n° 1365. Pour

Avec les Latins en général les anciens sentiments d'aversion continuent. Nous avons vu de quelle façon ils avaient été servis dans la « Panoplie » de Zygabénos, dans les œuvres de Théophylacte le Bulgare. Et cependant on négocie avec eux, sans cesse, aussitôt que les intérêts politiques, les seuls qui décident, l'ont commandé. Ainsi, lorsque Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, lui-même, demande, vers 1122-1126, à Jean Comnène et même à son patriarche constantinopolitain leur secours pour les nouveaux États francs de Terre Sainte, on se rend mieux compte de la valeur très relative des ruptures et des excommunications.¹ Et presque au même moment la doctrine orthodoxe sur la procession du Saint Esprit était défendue contre l'archevêque de Milan, Pierre Chrysolanus, par Jean de Phurnes.²

Cependant la continuelle campagne contre les Latins a fait la réputation de cet évêque de Méthone (Modon), Nicolas, admirateur de Manuel, dans l'œuvre duquel on vient de découvrir la large part de découpage et de plagiat.³ Ce qui n'empêche pas encore un concile de dogme, en 1157 (contre Sotérios),⁴ puis celui de 1166, quand on discute aussi les opinions de Constantin de Corfou et de Nicéas l'Acominate,⁵ ainsi que celles d'Andronic Kamatéros, auteur d'une « Hoplothèque sacrée⁶ ».

Cette politique sera brisée par la mort de Manuel, par la succession d'un enfant, son fils Alexis, par l'usurpation de son parent Andronic, par l'avènement de la dynastie des Ange, Isaac, Alexis, le jeune Alexis, et par l'établissement à Constantinople des croisés latins en 1204.

Avant de poursuivre ces événements il nous paraît utile de fixer le milieu d'esprit dans lequel ils devaient se passer, en examinant la littérature de l'époque.

Gênes, *ibid.*, n^{os} 1402, 1488. Pour Pise, *ibid.*, n^o 1499. Cinnamus, pp. 282-298. Cf. Choniate, pp. 225-226. Cf. aussi les sources vénitiennes, dans notre *Venise* citée.

¹ Migne, *Patr. Lat.*, CLXXXIX, c. 260-262 ; Gay, dans les *Échos d'Orient*, 1931, p. 84 et suiv.

² L'écrit de Pierre Chrysolanus, archevêque de Milan, adressé à Alexis Comnène sur la procession du Saint Esprit, dans Migne. *Patr. Gr.*, CXXVII, c. 911 et suiv. Sur les progrès du droit sous Alexis : E. M. Rhallis, *Zwei unedierte Novellen des Kaisers Alexios Komnenos*, Athènes 1898 ; *Νέος Έλληνομνήμων*, XVII, p. 373 et suiv. Cf. Dräseke, dans la *Zeitschrift für wissenschaftliche Théologie*, XLIII (1900), pp. 237-257.

³ Avec Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 85-88, C. Simonidis, *Νικολάου τοῦ ἁγιοτάτου ἐπισκόπου Μεθόνης λόγος πρὸς τὸν Λατίνον περὶ τοῦ Ἁγίου Πνεύματος*, Londres 1858 ; *Byz. Zeitschrift*, II, p. 309 ; Dräseke, *ibid.*, I, p. 438 et suiv. ; le même, dans les *Theologische Studien und Kritiken*, 1895, pp. 589-621 ; le même, dans la *Zeitschrift für wissenschaftliche Théologie*, XVIII (1898), pp. 546-571 ; XLI, p. 3 et suiv. ; XLIII (1900), p. 104 et suiv. ; le même, dans la *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, VIII, 4, IX ; Lambros, dans la *Byz. Zeitschrift*, IV, p. 363 et suiv.

⁴ Petit, Documents inédits sur le concile de 1156 et ses derniers adversaires, dans le *Viz. Vreménik*, XI, p. 465 et suiv..

⁵ Cf. *Byz. Zeitschrift*, XV, pp. 599-602. Cf. Duchesne, La propagande romaine au XIIe siècle, dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École de Rome*, XXIV (1903), pp. 75-123 ; *Νέος Έλληνομνήμων*, XI, p. 106 et suiv. ; Loparev, dans le *Viz. Vreménik*, XIV, p. 334 et suiv.

⁶ Migne, *Patr. Gr.* CXII Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 90-91.

III — MOUVEMENT LITTÉRAIRE SOUS LES COMNÈNES

Le règne d'Alexis Comnène fut, en même temps qu'une série de luttes, une époque de recueillement culturel. On voit, à côté d'autres établissements de bienfaisance, comme les hôpitaux,¹ des écoles qui s'élèvent, comme celle pour les enfants étrangers et pauvres. L'εγκύκλιον domine l'éducation.² La personnification même de cette civilisation de la fin du onzième siècle est, du reste, Anne Comnène, la fille si douée, mais si ambitieuse, de l'empereur dont elle conserva fidèlement la mémoire.

Certains des lettrés parmi les clercs byzantins de cette époque ne sont connus que par des dialogues, par des discours, comme celui de Basile d'Ochrida, archevêque de Thessalonique, à la mort de la « dame des Allemands » (δεσποίνα τῶν Ἀλαμάνων), l'impératrice Irène,³ par des vers, comme ceux de Jean Apokaukos, archevêque de Naupacte,⁴ par des lettres comme celles de Georges Bardanès, Métropolitain de Corfou,⁵ par des travaux de jurisprudence, comme en rédige Jean Comnène, chef de l'Église bulgare.⁶ Ainsi qu'on le voit le moine vivant dans le monastère ne donne plus rien, et la fabrication, même la moins sincère, des Vies des Saints a cessé.⁷

C'est plutôt avec cette tendance vers l'abstraction qui persiste à côté de celle des grandes entreprises chevaleresques d'un Manuel Comnène, lequel cultive plutôt l'astronomie, dans le sens byzantin, superstitieux, du mot, qu'il faut attribuer les grands travaux d'érudition et de technique littéraire qui seront accomplis dans la seconde moitié du douzième siècle.⁸ Tel, avant tous les autres, le grand effort de de Jean Tzetzes, un Caucasien (mort après 1158), poète et épistolographe, qui s'amuse, dans ses « Iliques », à mettre en vers nouveaux le poème homérique pour l'interpréter ensuite dans les « allégories » : il peine pour donner des commentaires à des auteurs comme Lykophron et compile les douze mille vers des « Histoires » ou des « Chiliades » ; ses seules lettres ont un intérêt

¹Cf. Diehl, dans la *Revue historique du Sud-Est européen*, 1929.

²Bryennius, p.25.

³ Cf. Regel, *Fontes rerum byzantinorum*, p. 311 et suiv. ; Vasiliowski, dans le *Viz. Vréménik*, I, pp. 55, 132 ; Joseph Schmidt, *Des Basilius ans Achrida, Erzbischofs von Thessalonich bisher unedierte Dialoge*, Munich 1901.

⁴ P. K. Polakis, 'I. Αποκαύκος, Μητροπολίτης τοῦ Ναυπάκτου, Jérusalem 1923 ; Pétridès, J. *Apokaukos, Lettres et autres documents inédits*, extrait des *Izvestia* de l'Institut russe de Constantinople, XIV (1909), pp. 69-100 ; Papadopoulos-Kérameus, dans *ἹΑθηναῖα*, XV (1903), pp. 463-478 ; Gerland, dans les *Byz.-neugr. Jahrbücher*, I, pp. 181-183 ; Al. de Stefani, dans les *Studi italiani di filologia classica*, 1900, pp. 489-496.

⁵ L. Baronius a publié onze lettres, datant de 1176-88 ; cf. Kurtz, dans la *Byz. Zeitschrift*, XV, p. 603 et suiv.

⁶ *Viz. Vréménik*, XXII, p. 41 et suiv. — Mention d'Andronic Comnène, dans Théophylacte, Théophylacte, Migne, *Patr. Gr.* CXXVI. c. 432, 453 et suiv. Andronic contre les Juifs, *ibid.*, CXXXIII, c. 797 et suiv.

⁷ Sur la vie religieuse à cette époque aussi Pétridès, Le chrysobulle de Manuel Comnène (1148) sur les biens d'église, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 1909, pp. 203-208 ; sur l'élection et déposition des hégoumènes au XIIe siècle, *Échos d'Orient*, III, p. 40 et suiv. ; J. de Ghellinck, *Le mouvement théologique du XIIe siècle*, Paris 1914.

⁸ Mais aussi le discours du patriarche Jean d'Antioche sur la vie monacale (Chalandon, *op. cit.*).

d'actualité.¹ Eustathe de Thessalonique même, qui écrit un opuscule pour la réforme de la vie monastique, s'appliquera à montrer son savoir en commentant le même Homère, mis à la mode peut-être aussi par le nouvel élan guerrier de la société byzantine, car dans Manuel il y aura aussi un reflet d'Achille, comme dans Alexandre le Grand qu'évidemment il chercha à imiter.²

Mais ce clerc, archevêque de Myre, puis de Thessalonique, cet auteur d'homélies et de recommandations pour la vie monacale, du dialogue *Théophile et Hieroclès*, en 1175, qui commenta aussi Pindare, fut en même temps un poète, comme dans la prière de la sécheresse, dans les vers pour la mort de l'empereur Manuel ou pour sa propre expulsion de la résidence thessalonicienne, et, à telle heure douloureuse de sa vie, avec le spectacle de la ville envahie par les Normands, un historien.³

Un rythme élégant, un ton biblique et, on pourrait le dire aussi, un sentiment réel, venant de l'érudition laïque, des qualités rares, distinguent ce beau discours de Basile d'Ochrida sur la mort de la femme de Manuel Comnène :⁴ le voyage par mer, l'accueil chaleureux des populations, la visite des époux à Thessalonique sont présentés dans une forme qui intéresse, et touche même.⁵ De même, le rhéteur qui magnifia les triomphes de Jean Comnène, nouvel Alexandre, sur les Gètes, les Massagètes, les Daces et les Scythes, les Ciliciens, les Isauriens, les Pamphyles, les Perses, les Assyriens et, en Europe, « les Dalmates, les Nomades », vivant sur leurs chars, du côté du Danube (les Coumans), touche, mêlant Homère à Hérodote et Tarquin à Salomon, à peine son sujet ; cependant la description de l'entrée du troisième Comnène à Antioche mérite un regard, bien que l'orateur n'eût pas assisté à la scène mémorable.

¹ Les « Chiliades » ont été publiées en 1826 par Kiessling ; le nouvel Homère par Lehr et Dübner, après Hésiode, dans la collection Didot ; l'Interprétation, par Matranga, dans les *Anecdota graeca*, II (1850), pp. 577-598 ; le Commentaire par C. G. Müller, 1811 ; la Théogonie, dans les « Abhandlungen » de l'Académie de Berlin, 1842. Des études par Spelthahn, *Studien zu den Chiliaden des Johannes Tzetzes*, Munich 1904, par Harder, *De J. Tzetzae historiarum fontibus*, Kiel 1886. ; cf. G. Hart, dans le Supplément aux *Jahrbücher für klassische Philologie*, XII (1881). Aussi Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 526 et suiv. Gustav Hait, *De Tzetzarum nomine, vitis, scriptis* (il y a aussi Isaac Tzétzes), thèse. Leipzig 1880 ; Zuretti, *Frustula tzetiana*, dans les *Miscellanea Salinas*, Païenne 1907, pp. 216-222 ; le Commentaire à Porphyre, dans la *Byz. Zeitschrift*, IV, p. 314 et suiv. ; sur ses vers, Pétridés, *ibid.*, XII, pp. 568-570 ; 'Νέος Ἑλληνομνήμων, XVI, p. 191 et suiv. Sur Isaac Tzétzés, *De metris pindaricis commentâtus*, éd. A. B. Drachmann, Copenhague 1925.

² L'opuscule dans Migne, Patr. Gr. CXXXV ; Koukoulés, dans *Ἐπετηρίς τῶν βυζαντινῶν σπουδῶν*, I.

³ Éd. Migne, Patr. Gr., CXXXV ; éd. de Tafel : *Eustathii Metropolitae Thessalonicensis opuscula*, Francfort-s.M. 1832. Cf. Max Neumann, *Estathius als kritische Quelle für den Iliastext*, dans les *Jahrbücher für Philologie*, XX, Suppl. (1893), pp. 145-340 ; Mercati, dans le *Rheinisches Muséum*, LXII (1907), p. 483 ; L. Cohn, dans l'Encyclopédie ; Pauly-Wissowa, VI, pp. 1452-1489. Monodies (avec celle de Constantin Manasse), dans les *Viz. Vreménik*, XVI, p. 283 et suiv. — On a eu tort de le confondre avec le Macrembolite et d'en faire un auteur de roman ; voyez Heisenberg, dans le *Rheinisches Muséum*, LVIII (1903), pp. 427-435, et les observations de Krumbacher, dans la *Byz. Zeitschrift*, XIII, pp. 224-225.

⁴ Le discours adressé, à une autre occasion, à Manuel par Jean Diogène, est banal (Regel, *op. cit.*, pp. 304-311).

⁵ *Ibid.*, p. 330 et suiv. — Il cite aussi le Pseudo-Callisthène, p. 303.

On reconnaît cependant le courant vers une littérature en langue parlée dans la forme de *cette* plainte contre les pillards normands à Thessalonique qui est due à un homme aussi savant que le Métropolitain Eustathe.¹ On y trouve, du reste, le même personnalisme, la même vivacité, la même passion que dans les autres écrits de cet écrivain. Aussi la même poésie que celle qui, dans l'éloge de Ste Philothée, parle des abeilles qui « développent leurs ailes dans les vergers », ne s'arrêtant pas à une seule fleur.² C'est un homme qui se plaît à décrire les régions, comme pour le thème d'Opsikion, à interpréter d'une façon ingénieuse les noms. Il parle avec une profonde compréhension de l'agriculture : « sur la mer l'activité est surajoutée et peu sympathique pour ceux qui veulent vivre longuement et sans dangers, alors qu'on aime la terre comme une mère, car elle aime aussi et embrasse ceux qui travaillent pour elle ».³ Il est animé d'un sentiment élevé pour sa patrie et pour la civilisation lorsqu'il écrit : de même que l'Océan a ses monstres, « cet autre océan, de la vie, a les peuples barbares, les hommes de la guerre et du sang, les ennemis de Dieu⁴ ». Il y a comme une sociologie chrétienne dans ses considérations sur ce qu'on doit au magistrat.⁵

De fait, ce onzième siècle est partagé entre deux tendances : celle vers les besoins de la vie actuelle et celle qui s'en détache pour chercher les modèles de l'antiquité (Eustathe lui-même expliquera Pindare). La première a des attaches avec la popularité de l'Occident ; l'autre vaincra plus tard dans le refuge asiatique de Nicée.⁶

Mais ce que l'Église byzantine de cette époque a donné de plus noble dans la pensée, de plus distingué dans la forme, de plus classique par l'éducation et de plus « moderne » pour le sentiment c'est l'œuvre, récemment exhumée et mise en valeur, de Michel Akominatos de Chonai, élève d'Eustathe de Thessalonique, dont il plaignait la mort. Contemporain, adulateur pendant la vie, critique après la mort, de tous les empereurs de son époque avant la catastrophe de 1204, à laquelle il devait survivre, il écrivit jusqu'à sa mort dans la retraite de l'île de Kéos, vers 1220, après avoir détendu contre les appétits de l'usurpateur Léon Sgouros cette petite Athènes « barbarisée » dont il était devenu archevêque. En lisant ses discours prononcés devant la ville chantée par lui dans des vers qui sont beaux, ayant parfois tout le parfum antique, on peut oublier le sujet, qui est la contrition ou le jeûne ou la façon de célébrer les fêtes, pour apprécier seulement cette langue claire et douce, cette attitude souriante qu'imposent le ciel de la cité admirable et les souvenirs partout visibles de l'antiquité. L'eurythmie hellénique distingue les épîtres dans lesquelles il est question du roi Salomon et des ruses de Satan. Si le prédicateur critique les rapports défendus avec les femmes d'autrui, — μή βλέπεις κάλλος ἀλλότριον ! — il recommande cette bonne vie de famille dont on voit la calme image sur les sarcophages du passé païen ; ces autres femmes il ne faut pas même les regarder, car le pieux archevêque sait que voir et désirer, ὄραν καὶ ἐρῶν, est au fond la même chose. Et il recourt, en rappelant David et Holopherne, qui ont péché, aux exemples de la petite semence qui donne l'arbre puissant, pour avertir contre ce qui peut sortir

¹ Ses œuvres de théologie, dans Migne, *Patr. Gr.*, CXXXV-CXXXVI.

² *Ibid.*, CXXXVI, c. 141.

³ *Ibid.*, c. 156.

⁴ *Ibid.*, c. 261.

⁵ *Ibid.*, c. 301 et suiv.

⁶ *Ibid.*, c. 359 et suiv.

pour l'âme d'un regard ou d'un geste. Ceci malgré le principe qu'il doit recommander comme évêque : la purification par les larmes et par les jeûnes.

S'il se rapporte toujours aux personnages de la Bible, ils en perdent un peu la triste austérité. Mais il montre savoir aussi ce qu'ont été les rois de l'Orient dont parle Hérodote et il sent un vrai plaisir à mentionner le Céphise et l'Hisse, qui lui disent sans doute des paroles qu'il entend et des choses à se boucher les oreilles. Il montre un profond respect à la cité qui a donné au monde la plus belle des civilisations et il se sent heureux d'avoir devant les yeux l'Acropole, dont il se rappelle la vieille gloire.

Son vrai sentiment, celui que recouvre l'enseignement de l'Église, surgit lorsque le chef de la communauté spirituelle d'Athènes, déjà si diminuée de son ancien caractère vénérable déplore les souffrances que lui ont infligées ces « Lombards », ces « pirates », « le peuple le plus ennemi et le plus cruel de tous les barbares », capable de tout s'approprier et de tout détruire. Les épreuves auxquelles sont soumis ceux qui fuient devant la persécution sont rendues avec des accents qui viennent visiblement de très loin, et l'image de la femme portant sur ses bras le nouveau né qui se laisse mourir au bout de ses fatigues est d'une humanité dont on aperçoit facilement la source. La plainte pour cet enfant qui n'a pas pu vivre est particulièrement touchante : « O enfant, enfant de ma douleur, enfant venu malheureusement à la lumière comme tu n'aurais pas dû l'être, non pas pour vivre et être utile à ta mère, mais pour rencontrer la mort en même temps que la naissance et périr au même moment que ta venue au monde... A peine as-tu vu la lumière libre, et la nuit du départ t'a recouvert ! ». Il montre les survivants de la conquête barbare promenant par les rues leurs visages mutilés, leurs corps ensanglantés. Il demande à Dieu que lui, le pasteur de ce troupeau malheureux, puisse souffrir seul pour racheter ses ouailles. Il pense à ce que diraient les glorieux Athéniens de Thémistocle, qui ont résisté à la flotte du basileus de Perse en voyant qu'un groupe d'embarcations de corsaires, sortant du refuge de Salamine et d'Égine, du Pirée, devenu leur repaire, ou descendant des montagnes, a été capable de prendre et de profaner leur ville fière.

L'archevêque d'Athènes ne devait, du reste, même après avoir pris sa retraite, jamais quitter cet horizon athénien où il avait apporté une âme de clarté et d'amour.¹

Lorsque la pensée de Michel l'Acominate se dirige vers les temps où florissait Athènes dans sa gloire classique, on se rappelle le culte des anciens souvenirs de la Thessalie qui distingue l'hommage rhétorique d'un moine inconnu, ayant dû recevoir une forte instruction hellénique, adressé à la mémoire de Photius, archevêque, à Thessalonique, du temps de l'empereur Rhomanos Lécapène,²

¹ Édition de Migne, *Patr. Gr.* CXL ; édition partielle par l'évêque russe Arsène, Novgorod 1901 ; édition complète par Sp. Lambros, 2 vol. (Μιχαήλ Ακομινάτου τοῦ Χωνιάτου τὰ σωζόμενα), Athènes 1846-80. Cf. Ellissen, *Michael Akominatos von Chonâ, Erzbischof von Athen*, Göttingue 1846. Aussi Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 468-470 ; Dräseke, dans la *Byz. Zeitschrift*, XX, p. 101 et suiv. ; Papadopoulos-Kérameus, dans l'*Ἀρμονία*, Athènes, 1902, pp. 209-224, 273-293 ; A. J. Sonny (sur la « Prosopopée », attribuée à Palamas) ; *Viz. Obozrénie*, I (1915), pp. 104-116 ; *Ἄγιος Ἐπιφάνιος Ἐπιστολὴν*, VI, p. 3 et suiv. (oraison catéchétique) ; XIV, pp. 305-306 (inédits) ; Dyobouniotés, dans *Ἐπετηρὶς τῶν βυζαντινῶν σπουδῶν*, V, p. 19 et suiv. (interprétation de 1 Apocalypse) ; *Revue Byzantine*, I, p. 104 et suiv.

² Évêque Arsène, *Pochvalnoé slovo Sv. Fotiïou Thessaliiskomou*, Novgorod 1897, p. 14.

pour ces mêmes Thessaliens. Il est question aussi, comme terme de comparaison, des jeux de l'Hellade. La situation de Thessalonique près de l'emplacement d'Amphipolis, de Pydna, de Potidée est exaltée par ce bon connaisseur du passé. Les guerres des Bulgares contre l'empereur paraîtront dans ce langage archaisant comme des entreprises des Mysiens contre le basileus des Ausones. Si on pense que l'auteur mentionne le malheur qui a atteint ces régions on se trouve porté à attribuer à ce petit écrit la même date : conquête par les Lombards de Boniface.

A côté de Michel Acominate on peut placer aussi la figure, récemment reconstituée, d'un Euthyme Malakès, écrivain dans le même genre.¹

Mais dans la province végètent des écrivains solitaires, comme ce Néophyte de Chypre qui fut aussi un poète, Dans la caverne de sa Nouvelle Sion ce bizarre ermite avait voulu créer une autre forme de la vie monacale. On s'imagine combien son esprit strictement orthodoxe et local se tourne indigné contre cet établissement des Francs en Terre Sainte qui lui était une profanation. On se demande comment dans son abri dont n'auraient pas voulu les bêtes il a pu composer ces panégyriques, ces lettres, ces interprétations et ces canons,² ces notes biographiques dont il aime à parler et auxquelles on a trouvé un charme de naïveté.³

Les historiens ne peuvent pas manquer pour un pareil tumulte guerrier, continué pendant tout son siècle. Il y en a de toute façon, mais tous devant, plus ou moins, tendre vers l'héroïque.

Le siècle s'ouvre par l'histoire universelle de Jean Zonaras, arrêtée en 1118, parce que l'auteur, qui a écrit aussi une exposition des canons et des consultations juridiques⁴ ne trouve « ni nécessaire, ni convenable » de dépasser la date de la mort d'Alexis Ier. Pour le passé, cet ouvrage qui emploie Hérodote, la Cyropédie de Xénophon, directement ou par son prédécesseur au onzième siècle, Jean Xiphilin,⁵ Dion Cassius, qu'on connaît en grande partie par lui, Plutarque, pour passer ensuite, par dessus les « Antiquités judaïques » de Josèphe, à Eusèbe, offre un grand intérêt, aussi parce que celui qui s'est proposé seulement d'abréger, de rattacher et d'harmoniser, est un savant formé à la bonne école. Mais dans la « petite île » de sa retraite, qui n'est pas nécessairement un couvent, l'ancien officier et secrétaire impérial se garde bien de revenir à la politique, qui probablement avait amené son exil, amèrement goûté, et pour son époque il ne fait que rendre le récit et l'opinion de ses prédécesseurs, jusqu'au plus récent, Skylitzès. Ce vieillard ne correspond comme direction d'esprit ni à la poésie farcie d'érudition de la princesse Anne, ni aux chantres de campagnes et de batailles. Du reste, il se défend même d'avoir voulu

¹ Papadopoulos-Kérameus, dans *Ἐπετηρίς τοῦ Πατριάρχου*, VII (1903) pp. 13-38. Cf. Krumbacher, dans la *Byz. Zeitschrift*, XIII, pp. 225-226) et Papadopoulos-Kérameus, dans *Ἡ Αθηναία*, XV (1903), pp. 479-483.

² Sur ceux de Georges Skylitzès, Pétridés, dans le *Viz. Vreménik*, X (1903), pp. 460, 494.

³ Son *Typique* a été édité par Glykys à Venise, en 1779. Cf. sur tout ce qui le concerne, L. Petit, dans les *Échos d'Orient*, II, pp. 257-268.

⁴ Sous Alexis et Jean Comnène le nomophylax en titre était Alexis Aresténos.

⁵ Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 369-70 ; Papadopoulos-Kérameus, dans la *Byz. Zeitschrift*, XI, p. 74 et suiv.

écrire une histoire dont la charge lui aurait été imposée par des amis auxquels le vieux Malalas paraissait naturellement trop vulgaire.¹

La préface de Zonaras est toute nouvelle et hautement intéressante. Elle montre une individualité consciente d'elle-même, qui ose s'expliquer. Sollicité par ces amis, dans sa retraite, à écrire un ouvrage d'histoire, il déclare ne vouloir pas produire quelque chose d'inutile aux lecteurs en racontant des batailles, en rédigeant des discours. Il ne veut pas non plus donner des résumés sans vie et il dédaigne le langage des vulgarisateurs. Il promet donc une histoire universelle, brève, il est vrai, mais intéressante.

Dès le commencement, il ajoutera à l'histoire sainte des étymologies sémitiques et mêlera des extraits de Josèphe au témoignage de la Bible, Le passage de l'Ancien Testament à l'histoire des Perses est habilement ménagé. Les sources ne paraissent jamais, bien qu'il eût annoncé une compilation. Revenu aux Hébreux de Hérode, Zonaras passera aux Romains dans leurs rapports avec la Palestine pour commencer son septième livre avec la légende d'Énée et poursuivre par l'histoire de Rome pour elle-même : des vers de Sophocle y sont mêlés à l'histoire de Pompée ; Euripide paraîtra ensuite, à côté de Dion Cassius et de Plutarque. L'Histoire du christianisme est intercalée çà et là, sans que la vie de Jésus eût occupé la place qui aurait dû lui revenir dans une autre conception. La partie qui concerne l'histoire byzantine paraît brève pour devenir plus large à l'époque de Maurice, avec des laits nouveaux, A partir de la mort d'Héraclius souvent, on a, jusqu'à Théophile, une source de tout premier ordre, basée sur des récits contemporains ; Zonaras ne les quitte que pour se lancer dans une diatribe contre l'iconoclasme.

Après la mort du Copronyme, on sent des notes contemporaines, non reliées ensemble pour que le récit redevienne unitaire avec le règne d'Irène et surtout de ses successeurs : Platon et Théodore sont présentés, malgré le caractère sacré que leur attribue la tradition, comme des ambitieux.² Il y a une note personnelle lorsque le compilateur dit ne donner qu'un avant-goût de tout ce qu'il connaît.³ Aucune critique n'est épargnée à Nicéphore, dont la mort sous les coups des Bulgares est considérée comme un événement heureux. Une large part est accordée constamment aux choses de l'Église, Zonaras étant un ennemi furieux des iconoclastes. Basile aussi est jugé sans trop de sympathie : ses origines humbles ne sont pas cachées, Pour le règne de son fils Léon, la source est visible : un écrit polémique contre Samonas, l'« Agarène », l'Arabe, favori de ce prince ; tout ce qui le touche est largement raconté. Le récit se tourne ensuite contre l'usurpateur Rhomanos ; au contraire il n'y aura que des louanges pour Nicéphore Phokas, l'autre usurpateur. Mais c'est pour Tzimiscès que commence le péan, alors que Basile II est traité d'un esprit critique. Cette époque une fois

¹ Éd. Bonn. Cf. L. Dindorf, *Επιτομή ιστοριῶν* des Zonaras, Leipzig 1868-75 ; *Johannis Zonarae epitome historiarum libri XVIII*, éd. Theodor Büttner-Wobst, 3 vol., 1897. Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 370 et suiv. ; W. Christ, *Beiträge zur kirchlichen Litteratur der Byzantiner*, Munich 1870 ; Büttner-Wobst, dans la *Byz. Zeitschrift*, I, pp. 202 et suiv., 594 et suiv. ; IV, pp. 250 et suiv., 513 ; Patzig, *ibid.*, V, p. 24 et suiv. ; *Zeitschrift für wissenschaftliche Théologie*, XXXVII. Traduction latine : Teza, dans les *Atti dell' Istituto veneto*, février 1901. Traductions slaves : Lavrov, dans le *Viz. Vreménik*, IV (1897), pp. 457-460.

² Éd. Migne, c. 1357.

³ *Ἰν' ὡς ἐκ πλήρους πίθου γεῦμα ταῦτα τοῖς τῆ ἱστορίᾳ ἐντυγχάνουσιν ἔσοιτο* ; *ibid.* Il prétend avoir raconté la révolte de Bardanès ; c. 1369.

dépassée, on se trouve enfin devant le texte de Psellos, avec tout ce qu'il contient et recèle de descriptions alambiquées, de portraits artificiels, d'intrigues de Cour.

Bientôt un compilateur se présenta pour employer ce récit d'une impersonnalité générale voulue. Mais le condamné politique,¹ « aveuglé » par ordre de Manuel Comnène, qui fut Michel Glykas est avant tout un théologien et un écrivain populaire. Il a osé interpréter les passages difficiles de l'Écriture, et tout ce qui touche à la religion est, jusque dans la brève histoire qu'il a rédigée lui-même, son faible. Et, en même temps, il est dominé par un esprit vulgaire dont nous connaissons dans la suite le créateur et celui qui, par lui-même et par ses nombreux imitateurs, imposa le genre à une société qui n'était pas prise toute entière par la fureur des batailles. Son malheur l'amène à pleurer sur le seuil des puissants, comme Théodora, la nièce de Manuel, et on comprend combien peu il avait la liberté de juger les événements : c'est pourquoi lui aussi ne dépasse pas la mort de l'empereur Alexis. Il laissa donc une œuvre dans laquelle les Pères de l'Eglise sont à côté du « Physiologue » et les proverbes qu'il avait recueillis expriment la « moralité » des événements historiques.²

Cette œuvre bizarre de Michel Glykas réunit aussi l'histoire naturelle, mise en rapport avec la création du Monde, aux récits de la Bible. Le Buffon byzantin montre un intérêt très vif pour tous les problèmes de la vie des animaux. Les lecteurs durent dévorer ces pages, d'une si attachante lecture. Car c'est un homme qui a étudié lui-même les bêtes, qui les comprend et les aime : on sent bien l'origine occidentale de ce Sicilien. A chaque moment le narrateur se rapporte à l'homme et même à ses rapports avec la divinité. De longues explications théologiques accompagnent l'apparition de l'Adam et une tentative d'explication plus libre s'attache au témoignage des Évangiles. Constantin le Grand est présenté rapidement, contre toutes les coutumes de l'historiographie byzantine et Justinien n'est pas mieux traité : les quelques pages qui lui sont consacrées regardent surtout la fondation de Ste Sophie. Dans la suite les accidents sont préférés à l'histoire politique ou religieuse : Glykas déclare que sa source est, à partir du neuvième siècle, Skylitzès.

Les lettres du même n'ont rien de contemporain : elles forment de petits traités de théologie³ et on y trouve aussi la discussion du problème si le ciel est ou non rond.

Si, Cédrenus n'a fait que récrire la chronique de Skylitzès, les événements des deux règnes après celui d'Alexis restaient encore sans historien.¹ Il faudra que

¹Cf. Hubert Pernot, dans les *Mélanges Diehl*, I, pp. 263-276.

² Sathas, *Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη*, V, pp. 54-63 ; Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, I, p. XV et suiv. ; Krumbacher, *Mittelgriechische-Sprichwörter*, pp. 112-116 ; Kurtz, dans le *Gymnasialblatta* de Munich, 30 ; Krumbacher, *Michael Glykas*, Munich 1895 ; Sophronius Eustratiadis, *Μιχαήλ τοῦ Γλυκᾶ εἰς τὰς ἀπορίας τῆς θείας γραφῆς κεφάλαια*, Athènes, I, 1906 (cf. Kurtz, dans la *Byz. Zeitschrift*, de cette année, pp. 166-172) ; Krumbacher, dans les *Mémoires de l'Académie de Munich*, 1894-5, pp. 389-460 (cf. *Byz. Litt.*, pp. 80, 380 et suiv., 806) ; *Byz. Zeitschrift*, V, pp. 54 et suiv., 210-211 ; Lambros, *ibid.*, VII, pp. 586-587 ; XVIII, pp. 422-423 ; *Viz. Vréménik*, VI, p. 524 et suiv. ; P. N. Papaguéorgiou, dans la *Νέα Ἡμέρα*, 1899, no. 1297 ; *Ἐκκλησιαστική Ἀλήθεια*, XVIII (1898), pp. 443-444. Glykas a donné aussi des scènes populaires d'un ton de mélancolique mépris pour les biens de ce monde, refusés au poète, mais avec la consolation que, si tout passe, tout change aussi ; Legrand, loc. cit., I, p. 18 et suiv.

³ Migne, *Patr. Gr.* CLVIII.

l'histoire de Manuel soit racontée, avec un bref coup d'œil sur le règne de son père, par un secrétaire ayant accompagné à travers les vallées de l'Asie Mineure son maître, C'est Jean Kinnamos, auquel la seule *vis pœtica* manqua pour avoir pu nous donner non seulement des *Mémoires* de guerre d'un civil à l'arrière-garde, mais, pour le grand Comnène, l'épopée correspondante à celle qu'Anne avait écrite pour le créateur de la dynastie.²

Il déclare ne pas être à son aise pour donner les annales d'une époque antérieure à sa naissance et cependant passe habilement par dessus les vilaines querelles de famille dans la famille des Comnènes. Il connaît des campagnes comme celle d'Italie ou celles de Hongrie, auxquelles il a participé lui-même. Envers Manuel, qu'il compare à Nicéphore Phokas et à Jean Tzimiscès,³ son attitude est celle d'un camarade plutôt que celle d'un courtisan.

Ce fut seulement après que cet édifice pesant de l'Empire chevaleresque, de l'offensive sans arrêt se fût écroulé dans la catastrophe de 1204, que, dans son abri de Nicée, recueillant des souvenirs personnels sur la fin du douzième siècle et des récits pour l'époque antérieure, Nicéas, le frère de l'archevêque d'Athènes et lui-même un maître de la forme savante des « logoi », entreprit de mener jusqu'à ce refuge grec en Asie Mineure les fastes de cette époque qui n'avait connu ni calme, ni équilibre.⁴

Maintenant on a à faire avec un homme riche, baptisé par l'évêque même de Chonai, sa patrie. Il servira le dernier des Comnènes même, le terrible Andronic, qu'il trouve à son goût parce qu'il est beau, intelligent, cultivé, doué de talents, comme sa concubine Eudocie, alors qu'il croit Manuel trop occupé de ses guerres, trop peu moral dans sa vie intime et trop sujet à l'influence du trésorier Jean, son fournisseur au moins, tout en le comparant à Thémistocle et à Jupiter lui-même, et il préfère les Ange, leurs successeurs, même l'usurpateur Alexis Dukas. Méprisant la superstition courante, aussi cette astronomie dans laquelle les empereurs trouvaient leur direction et indifférent à tout ce qui chez les historiens n'a pas un style châtié, il s'inspire de la meilleure antiquité, de Pindare à Ménandre, en homme qui s'est entouré d'œuvres d'art dont il ne pardonnera pas la destruction aux latins envahisseurs. Sa conception de l'histoire, « le livre des vivants », est haute et noble.⁵

Les belles comparaisons de Nicéas Choniate⁶ dans son « Trésor de la foi orthodoxe » pour expliquer comment, Dieu étant partout, notre prière ne l'attire pas vers nous, qui sommes, au contraire, attirés vers lui,⁷ appartiennent à ce

¹ Sur Cédreus, aussi Mommsen, *Gesammelte Schriften*, VII p. 753 ; K. Praechter, *Quellenkritische Studien zu Kedrenos*, dans les *Mémoires* de l'Académie de Munich, II (1897), pp. 3-107 ; *Byz. Zeitschrift*, VIII, p. 65 et -suiv. ; Praechter, *ibid.*, p. 224 et suiv. ; Kurt Schweinburg, *ibid.*, XXX, p. 68 et suiv. (première forme de la compilation). Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 368-369.

² Cf. , en dehors de la bibliographie dans Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 281, 'Νέος Ἑλληνομνήμων', V, p. 3 et suiv. Cf. aussi Dölger, *Regesten*, fasc. 2, pp. v-vi.

³ P. 192.

⁴ Cf. Neumann, *Griechische Geschichtschreiber und Geschichtsquellen im 12. Jahrhundert*, Leipzig 1880 ; *Nicetae Acominati Choniatae narratio de statuts antiquis quas Franci a. 1204 destruxerunt*, Leipzig 1830.

⁵ Βιβλος ζώντων ή ιστορία ; p. 5.

⁶ Il écrivit aussi des vers de circonstance. Cf. Moravcsik, *Der Hochzeitgedicht des Niketas Akominatos*, dans l'« *Egyetemes Philologiai Közlöny* », XLVII (1923), p. 47 et suiv.

⁷ Migne, *Patr. Gr.*, CXXXIV, c. 1142.

même esprit. Et nous le retrouverons dans les Homélie et les lettres de Michel l'Acornate, qui prononça aussi le panégyrique d'Eustathe¹ ; son éloge de son frère a la même note de sentimentalité.²

A côté des historiens il y aura ceux qui, pour flatter le maître, décrivent, sous les Ange, successeurs des Comnènes, de simples incidents. Ainsi, pour la tentative d'usurpation de Jean Comnène le gros, ou la victoire impériale sur les nouveaux Bulgares, ou l'arrivée des croisés alliés, Nicéphore Chrysobergès, dont les fonctions commencent vers 1160, donnera, aux occasions solennelles, aux grandes fêtes de l'Église, de l'histoire sous la forme de ces discours d'éloges qui rentraient dans son devoir de rhéteur officiel. Une pareille éloquence commandée servira tour à tour le grand Comnène Manuel, Isaac, le premier des Ange, Alexis III, vainqueur quatre fois des rebelles et du « Mysien », du « Thrace » sur les bords du Strymon, c'est-à-dire Joannice le Vlaque, et le jeune fils d'Isaac l'Ange, dont on exaltera les relations avec les « Italiens alloglosses », rappelant pour son passage de la Mer vers l'Occident César lui-même : son cheval arabe est pareil au Bucéphale d'Alexandre et ses exploits de chasse pourraient même dépasser ceux du Macédonien ; son habileté aux jeux appris en Occident remplit d'enthousiasme le courtisan lettré. Les patriarches, les hauts dignitaires de l'Empire pourront s'entendre plus d'une fois les éloges de la bouche de cet habile « maître des orateurs ». Des commentaires aux classiques, des *μυθοι*, s'ajoutent à son activité littéraire. Le ranger parmi les « sordides rhéteurs », tous du même type, est une injustice ; cet homme de talent ne faisait que bien remplir un office traditionnel.³

Le discours adressé à Isaac l'Ange, dont l'action de défense contre les Turcs en Asie est surtout exaltée, œuvre d'un autre « encomiaste » officiel, comme *μαῖστωρ τῶν ῥήτρων*, mérite d'être mis à côté, aussi pour l'information que recouvre le style ampoulé et difficile,⁴ alors que celui du protonotaire Serge Kolybas est vide et nu.⁵ De même les consolations du grand drongaire Grégoire pour la mort de l'impératrice Euphrosyne.⁶

La description de la même révolution tentée par Jean Comnène le gros, qui se fit proclamer, sous Alexis III, à Ste Sophie et en fut aussitôt chassé et mis à mort, donne, à côté de quelques autres opuscules, une place dans cette même littérature de second ordre à Nicolas le Mésarite (né 1161-1162).⁷

¹ *Ibid.*, CXL, c. 337 et suiv.

² *Ibid.*, c. 361 et suiv. Cf. *ibid.*, c. 1247 et suiv.

³ M. Treu, *Nicephori Chrysobergae ad Angelos orationes tres* ; dans le programme du Gymnase Frédéric de Breslau, 1893. Cf. *Byz. Zeitschrift*, XV, p. 125 et suiv. Il cite d'après Alfred Dove (*Die Doppelchronik von Reggio und die Quellen Salimbene's*, thèse de Leipzig, 1873) le passage de Salimbene dei Salimbeni de Parme, dans lequel il est parlé de la révolte de Jean Comnène, tué par les « Guaragni » (Varègues). ajoutant que grâce à ces troubles le jeune Alexis regagna sa liberté. — Cf. encore Lambros, *Ecthesis Chronica and Chronicon Athenarum*, Londres 1902. — Sur Etienne Tornikés, maître des rhéteurs⁹ sous Isaac, Regel, *op. cit.*, p. 254 et suiv.

⁴ Regel, *Fontes rerum byzantinorum*, p. 254 et suiv.

⁵ *Ibid.*, pp. 280-300.

⁶ *Ibid.*, pp. 300-304.

⁷ Cf. Heisenberg, *Analecta*, pp. 19 et suiv., 34-35 ; E. Martini et D. Bassi, *Un codice di Niccolo Mesarita*, dans les *Rendiconti* de l'Académie de Naples, 1903 (cf. Heisenberg, dans la *Byz. Zeitschrift*, XIII, pp. 226-227) ; Kurtz, dans la *Byz. Zeitschrift*, XVII, pp. 172-178 ; Papadopoulos-Kérameus, dans le *Viz. Vreménik*, XI, pp. 389-391 ; Kurtz, *ibid.*,

Nicolas n'est pas seulement un rhéteur habile ; son récit est lui aussi plein d'esprit satyrique, de « blague » constantinopolitaine, de vigueur et de pittoresque. L'accumulation des mots rares, l'art de répéter l'interrogation ne gâtent pas le charme de ces pages d'histoire contemporaine qui conservent tout le mouvement, tout le caprice de la vie qui passe et qu'on observe sans que la perspective se fût encore fixée. Un sentiment de profond mépris à l'égard de la population turbulente des ivrognes de Constantinople (ὁ μέθυσος, ὁ οἰνόφλυξ καὶ πάροινος) anime cette narration cinglante d'ironie. Les figures sont caricaturées, les scènes, saisies sous l'angle du ridicule. C'est vraiment du journal de parti. L'auteur a été présent, et ce sont ces impressions passionnées qu'il donne. Le cas de ces *Mémoires* instantanés est unique dans la littérature byzantine.¹

L'« épitaphe » du Mésarite pour son frère Jean, discours funèbre de l'extension de toute une « Vie de Saint », donne une autobiographie de l'auteur, des renseignements sur la vie et les études du frère qu'il pleure et de toute cette famille, entremêlés de vraies notes de chronique sur l'époque d'Andronic Comnène et de ses successeurs, jusqu'à cette prise de Constantinople par les Latins qui est décrite avec horreur. L'auteur s'arrête longuement sur les discussions entre le cardinal légat et les moines grecs pour l'union des Églises, qu'il rend d'après des notes prises sur place, et il mentionne son contemporain, originaire de l'Italie méridionale, Nicolas d'Otrante, qui y prit une part active. Partisan de l'union, il l'entend dans le sens d'une adhésion des Latins à la profession de foi des Orientaux. Le Mésarite rédigea même la lettre au Pape qu'il fit entrer dans son opuscule.² Un récit de voyage du côté de Nicée, dans lequel il y a beaucoup de choses prises sur le vif, Mésarités ayant un crayon habile pour croquer au passage les personnes qu'il rencontrait, une présentation de sa querelle avec le cardinal Pelage, au cothurne rouge duquel Nicolas, archevêque d'Éphèse et exarque d'Asie, opposa la doublure rouge de ses souliers, font partie aussi de cette œuvre, marquée sans doute d'une originalité d'écrivain qui force la couleur et souligne le dessin.

Dans son coin d'Asie, Trébizonde avait déjà eu au douzième siècle un historien, Théonas, dont on ne connaît pas les écrits.³

Des renseignements archéologiques de différentes sources, dont telle appartient à celle de l'empereur Zénon, avaient paru déjà.⁴ La préface aux *Patria Constantinopoleos* contient, maintenant, une masse de renseignements historiques touchant l'antiquité : comme on parle d'une date du règne d'Alexis Comnène, elle montre l'époque à laquelle le recueil a été rédigé. La description elle-même ne cite après Rhomanos Lécapène, qui semble appartenir à un passé

XII, p. 99 et suiv. (trois lettres synodales adressées à lui par le Métropolitain d'Épèse) ; Pargoire, dans les *Échos d'Orient*, VII, p. 219 et suiv. ; 'Νέος Ἑλληνομνήμων, I, pp. 412-415 ; Heisenberg, *Die Modestosle gende des Misantes*, dans la *Festschrift Eberhard*, p. 218 et suiv. ; *Byzantion*, II, pp. 619-628,

¹ La description de certains édifices de Constantinople, influencés par l'art perse, comme le Μουχρουτᾶς, est particulièrement précieuse. — Éd. Heisenberg, *Nikolaos Mésarités*, pp. 19-49.

² Heisenberg, *Neue Quellen zur Geschichte des lateinischen Kaisertums und der Kirchenunion. I. Der Epitaphios des Nikolaos Mesarites auf seinen Bruder Johannes*, dans les *Mémoires de l'Académie de Munich*, 1923, II-III ; *Der Bericht des Nikolaos Mesarites über die politischen und kirchlichen Ereignisse des Jahres 1214* ; *ibid.*

³ Lampros. dans le 'Νέος Ἑλληνομνήμων, I, p. 191 et suiv.

⁴ Migne, *Patr. Gr.*, CLVII, c. 685..

déjà éloigné,¹ aucun autre empereur que Tzimiscès² et Basile II, qualifié de παιδίον, l'enfant.³ L'auteur inconnu emploie Jean d'Antioche et des sources plus anciennes.

Enfin, dans les régions, doublement perdues, de l'Asie, la fin du douzième siècle donne cette grande chronique de Michel le Syrien, patriarche jacobite d'Antioche († 1199), qui montre combien la croisade avait réveillé l'ancien esprit de la race.⁴

On avait aussi, dans ce milieu très dynastique, le souci de l'éducation des princes. Les recommandations d'Alexis Comnène, fils de Jean, au « fils du prince, du César Bryennios », un bien-aimé fils,⁵ νοούτσικος, ce recueil de vers qu'on appelle « Spanéas » un caractère banal dans un style très familier. Malgré ce nom dans l'épigraphe, on ne peut découvrir par aucun détail, par aucune allusion que le bon conseiller, « empereur des Ausones », dont il est question eût été le père de la princesse Anne. Les noms mêmes des ennemis de l'Empire sont présentés dans une forme archaïque non datable. A la base il y a le discours d'Isocrate à Démonikos ; comme style, on trouve la même tournure que dans le poème,⁶ « domestique » et moral, de « Lapithès », qui n'est que du quatorzième siècle. Mais l'exhortation aux combats, aux chasses cadre avec l'époque de Manuel. C'est dans ce sens qu'est donnée la recommandation de garder l'honneur, de payer de sa personne dans les combats. Aussi le mélange de mots turcs, comme l'alai (ἀλλάγι).

. Les conseils désordonnés de « Spanéas » ne se distinguent, du reste, ni par l'idée, ni par la forme, et c'est précisément à cause de leur caractère médiocre qu'ils se gagnèrent une large popularité. Sur la même voie on arrivera, très tard, au poème d'Etienne Sachliki,⁷ qui est le « Charon des politiciens », les envoyant en Turquie ; c'est un Crétois familiarisé avec son monde musulman.

La naissance du malheureux Alexis II fut glorifiée par la « didascale œcuménique », Skizénos dans des termes hyperboliques, avec des souhaits qu'un avenir prochain devait montrer inopérants.⁸ Le prétendu hommage poétique de ce jeune prince à son père n'est qu'un maigre exercice de rhétorique

¹ *Ibid.*, CLIV, c. 564.

² *Ibid.*, c. 612.

³ *Ibid.*

⁴ Sur un évêque jacobite, Denis bar Salibi, qui explique à la même époque la Liturgie de St. Jacques, Cf. Chabot, *Corpus scriptorum orientalium, Scriptores syri*, 2^e série, XCIII, Paris 1903. — Sur la politique orientale de Manuel, le *Bulletin de la société russe palestinienne*, XXIX (1926). Sur son contemporain Bar Hebraeus, éd. Abelloos et Lamy, *Chronicon ecclesiasticum*, Paris 1872-7.

⁵ Maas, XXII, p. 348 et suiv ; Jagic, dans les Mémoires de l'Académie de Vienne, 1892 ; Fr. Hanna, *Seria harteliana*, Vienne 1896 ; le même, dans les *Jahrbücher des kk. akademischen Gymnasiums in Wien*, 1896 ; Wagner, *Carmina graeca medii aevi*, Leipzig-Hambourg 1874 ; Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, I ; Εκλογή μνημείων της νεωτέρας ελληνικής γλώσσας, Athènes 1866 ; Hanna, *Das byzantinische Lehrgedicht Spanias*, Vienne, 1898 ; J. Schmitt, dans la *Byz. Zeitschrift*, I, p. 316 et suiv. ; *ibid.*, VII, p. 623 ; VIII, p. 217 ; X, pp. 197-198 (d'après un travail russe de S. Papadimitriou) ; XIV, p. 314 ; 'Νέος Έλληνομνήμων, XIV, p. 353 et suiv. ; Bănescu, dans les *Mélanges Kondakov*, p. 77 et suiv. ; V. Sacharov, dans le *Viz. Vreménik*, XI, p. 99 et suiv.

⁶ Krumbacher, *Byz. litt.*, pp. 781-782.

⁷ Wagner, *ouvr. cit.*, p. 62 et suiv.

⁸ Regel, *ouvr. cit.*, pp. 362-369.

populaire et surtout enfantine.¹ Mais on a sauvé par hasard un questionnaire de l'époque dans lequel on demande à l'élève d'une école s'« il a lu Denys », s'il désire une autre lecture, s'il connaît le sens de l'hellénisme, enfin ce qu'il faut savoir pour ne pas rester « barbare² ».

La prédilection pour la fable et le souci de la moralisation se trouvent réunies dans les exercices de rhétorique d'un Nicéphore Chrysobergès.³ Déjà dans tel écrit de Glycas et, en fin de compte, dans tout ce qu'il a donné, nous avons constaté une tendance vers la plaisanterie à bon marché, vers la scurrilité et la blague, qui paraissent avoir été très prisées dans l'entourage d'un empereur lutteur, chasseur et jouteur comme Manuel, resté étranger à ce souci de l'érudition et de la bonne tenue qui avait caractérisé le règne de son grand-père, Alexis. Un écrit de Tzézès et un autre de celui qui l'imité dans son « petit drame », Michel Haploucheir, où à côté des Muses figurent un simple paysan et une vieille femme qui gronde, pour que le sage se plaigne de son mauvais sort de perpétuel famélique, appartiennent au même genre, pas trop estimable, mais distrayant et donc très apprécié.⁴

Cet esprit cabriolant et caricatural, uni avec une grande facilité de forme et une rare variété de sujets, pour flatter et pour faire rire, pour retirer du gain personnel en faisant sourire distinguent l'œuvre, beaucoup prisée et, sous un certain rapport, non sans raison, aussi patiemment étudiée pour sa nouveauté verbale, de Théodore Prodrome, de celui qui a été le « pauvre Prodrome », Ptochoprodromos, comme, à notre époque, quelqu'un qui, avec du génie, vécut une vie pareille : Verlaine, le « pauvre Lilian⁵ ».

¹ Vilh. Lundström, *Kejsar Alexios II* : ` sorgelkväde öfver sin fader Kejsar Manuel, dans l'Eranos, VIII (1908), pp. 11-15 ; cf. 'Νέος Ἑλληνομνήμων, XII, p. 439 et suiv. ; Maas, dans la *Byz. Zeitschrift*, XVIII, pp. 244-245.

²Cf. Treu, dans la *Byz. Zeitschrift*, II, p. 96 et suiv.

³Cf. plus haut, note 234.

⁴ Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 540, 766 et suiv.

⁵ Petrus Lazeri, *Clarorum virorum Theodori Prodromi, Dantis Alighieri epistulae*, Rome, 1754 ; Ellissen, *Analecten der mittel und neugriechischen Litteratur*, Leipzig 1860 ; Dräseke, *Byzantinische Hadesfahrten*, dans le *Neues Jahrbuch für das klassische Altertum*, XXIX. CL Tozer, dans le *Journal of hellenic studies*, III ; Diehl, *Figures byzantines*, III ; Miller, dans les *Mélanges de philologie et d'épigraphie*, Paris 1876 ; Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, I, 1880 ; Hesseling et Pernot, *Poèmes prodromiques*, Amsterdam 1910 ; *Historiens grecs des croisades*, II, p. 742 et suiv. ; Achille Beltrami, *Teodoro Prodromo*, Brescia 1893 ; Frid. Grosshaupt, *De Theodori Prodromi in Rhodanthe elocutione*, thèse, Leipzig 1897 ; S. P. Papadimitriou, dans les *Mémoires de la Société d'Odessa*, 1899 ; Bekštem, *Katyomachia*, dans le *Journal du Ministère de l'Instruction russe*, octobre 1899 ; L. Petit, dans le *Viz. Vreménik*, IX (1902), pp. 446-463 (monodie à Nicéas Eugénianos) ; S. P. Papadimitriou, *Jean II, Métropolitain de Kiev, et Théodore Prodrome* (en russe), Odessa 1902 ; Petit, *Monodie de Théodore Prodrome sur Et. Skylitzès, Métropolitain de Trébizonde*, dans les *Izvestia de l'Institut russe de Constantinople*, VIII (1902), pp. 1-14 ; Sternbach, *Spicilegium Prodromeum* (dans les *Mémoires de l'Académie de Cracovie*, 1904, pp. 336-339 ; S. D. Papadimitriou, *Théodore Prodrome* (en russe), Odessa 1905 ; Oskar Höger, *De Theodori Prodromi in fabula erotica Ῥοδάνθη καὶ Δοσικλής fontibus*, thèse, Göttingue 1908 ; Cardus Welz, *Analecta byzantina, Carmina inedita Theodori Prodromi et Stephani Physopalamitae*, thèse, Strasbourg 1910 ; A. Hausrath, dans la *Byz. Zeitschrift*, X, p. 103, note 2 ; Kurtz, *ibid.*, XVI, p. 289 et suiv. ; XIX, p. 314 et suiv. ; XX, pp. 223-227 (Dieterich sur l'éd. Pernot et Hesseling) ; J. Papadimitriou, dans le *Viz. Vreménik*, V, pp. 91-130 (les Prodromes) ; Hatzidakis, *ibid.*, III, pp. 580-581 ; IV, p. 100 et suiv. ; V, p. 91 et suiv.,

A côté d'épigrammes qui flattent ou remercient, dans une forme décalquée sur les produits similaires de l'antiquité, le Prodrôme exerce son talent dans des commentaires versifiés à l'Ancien Testament, et l'histoire des Hébreux prend un curieux aspect dans ce vêtement d'une coupure si classique. Les Évangiles, les Actes des Apôtres lui fournissent la matière à une autre série de morceaux finement travaillés, et il mettra en vers, aussi des invocations pour les fêtes de l'Église. Ses lettres, d'une facture impeccable, pleines de souvenirs anciens, n'ont guère de fond.

Mais ce qu'il a donné de mieux en dehors des scènes parfois triviales, de la vie contemporaine c'est le brillant tableau des luttes et des fêtes sous les trois premiers Comnènes ; des renseignements historiques y sont mêlés qui ne manquent pas de prix.¹ Dans tel morceau plus étendu, il fait parler l'Amitié chassée par son mari, le Monde.

Il ne faut pas, bien entendu, le croire lorsqu'il se présente comme « illettré », incapable de revêtir de poésie les fables anciennes ou de célébrer les victoires impériales, de rivaliser avec les « savants » et les « rhéteurs ». Ce qu'il donne dans ses scénettes satyriques, est bien une réalité bruyante et vulgaire, à laquelle il applique un traitement aristophanesque, mais lui aussi il est nourri des bonnes lettres et le montre par sa forme, quel que soit le nombre de termes vulgaires qu'il ajoute, comme, du reste, à son époque, le faisait Aristophane lui-même. Certains de ses dialogues, comme celui de l'hégoumène, qu'on a réussi à bien traduire en français, ressemblent à ceux dans lesquels Érasme a si bien fixé la vie courante de son temps, les propos d'auberge et les conversations de moines.²

Beaucoup de ce qui a été attribué au Prodrôme peut, bien entendu, ne pas être de lui. Ainsi on ne pourrait pas lui mettre à charge, à un esprit si vif, le poème ennuyeux, d'une facture très archaïque, pour la prise de Kastamouné et de Gangres par Jean Comnène. On l'accepterait plutôt comme auteur pour la lamentation de la princesse Théodora, d'un ton plus naturel et non sans une certaine sincérité d'émotion chrétienne, et les morceaux où il est parlé au nom d'Isaac Comnène ou pour lui et l'empereur Jean.³ Car c'était un homme qui rédigeait, moyennant finances, pour d'autres, pour n'importe quels autres.

On l'a trop considéré surtout sous le rapport de sa moralité, de son attitude de parasite ou plutôt sous l'aspect que cet Arétin de Byzance cherche à se donner. Mais sous cette apparence trompeuse il y a une âme sensible, une compréhension étonnante de l'antiquité classique, de laquelle il s'inspire plus qu'il ne l'imité. Il y a une harmonie du verbe grec que tous les hymnographes de l'orthodoxie ensemble ne pourraient rêver d'atteindre. Tels épithalames où les Muses et les Grâces sont appelées pour que la beauté des vers, les πανηγυρικά

446 et suiv. ; S. Papadimitriou, *ibid.*, p. 102 et suiv. (pour l'auteur ce serait un autre Prodrôme, celui qu'il appelle : « des Manganes ») ; le même, *ibid.*, p. 102 et suiv. (avec toute la bibliographie) ; 'Νέος Ἑλληνομνήμων, I, pp. 337 (lettres), 497 ; V, p. 332 et suiv. ; XVI, p. 474 et suiv. ; *Anecdota prodromea dal Vat. gr.* 305t dans les *Rendiconti* de l'Académie des Lincei, XVII, pp. 518-584 ; Mercati, *Sulle pœsie anacreontiche di Teodoro Prodromo*, *ibid.*, XXVIII, p. 426 et suiv. Cf. aussi K. Lake, *The Greek monasteries in South Italy* dans le *Journal of Theological Studies*, IV (1903), p. 345 et suiv.

¹ Migne, *Patr. Gr.*, CXXXIII.

²Cf. cette belle traduction que donnent MM. N. Jeanselme et L. Oeconomos, dans la *Byzantion*, I, pp. 321-339.

³ Éd. Kurtz, dans le *Byz. Zeitschrift*, XVI, p. 69 et suiv.

φαιδρότητα τοῦ λόγου, corresponde à la musique de la πρόκυψις de la présentation de la princesse mariée, nous renvoient aux meilleures pages de l'Anthologie, de laquelle il s'était sans doute nourri, pour y trouver cette similitude spirituelle qui ne peut pas descendre à la copie. Le rude dème de Constantinople devait être reconnaissant à celui qui mettait sur son compte ce péan ressuscité des temps classiques.

Il y a donc, en face de telles gentillesse de provinces, empruntées en partie au inonde franc avec lequel on se mêle de plus en plus intimement, ce que ne pourra faire disparaître aucune influence étrangère, aucune mode : le souvenir tout puissant d'un passé qui peut à chaque moment devenir actuel.

Toute une poésie devait éclore sous cette influence. Le poète dont l'œuvre a été découverte par S. Papadimitriou est un maître du vers à la fluence harmonieuse ; il y a dans telle pièce demandant du secours à la princesse, τὸ θαυμαστὸν τῆς ὑακίντου χρῆμα,, un accent de réelle sincérité ; il y a une douleur réelle dans le morceau qui plaint le commencement de la vieillesse et l'approche de la mort. Ce client de Manuel Comnène aurait pu parler d'une façon plus touchante pour nous si le goût de son époque lui avait permis de se détacher des deux catégories de sujets imposées par la mode : l'hommage à la dynastie et l'offrande à Dieu. On le sent, lorsque, parlant de sa Byzance aimée, il exclame que la fumée elle-même du lieu natal lui serait une joie, — καὶ τῆς πατρίδος τὸν καπνὸν ἡδὺ τι χρηματίζει. Il y a aussi un élan d'éloquence dans la confession écrite au nom de sa patronne, la sébastokratorissa disgraciée par l'empereur.

Celui qui déclare « avoir fleuri au milieu des sources sacrées de l'antiquité » ne s'ingénie pas à montrer combien il peut vaincre les difficultés du style archaïque : il écrit une langue ferme et claire, dans laquelle vibre le mouvement de la vie réelle. Bien qu'il confesse ne pas avoir « la phrase attique », son grec est d'une excellente qualité. S'il ne savait pas l'histoire mieux que, jadis, Malalas, c'est qu'on ne l'enseignait pas dans les écoles de rhétorique : ainsi Léonidas en arrivera à commander des Thébains. C'est un maître du vers, qu'il s'entend à varier selon les circonstances.¹

On a traité de flagornerie l'attitude de ces poètes à l'égard de l'empereur. Mais, en ce faisant, on néglige la conception même de l'empereur byzantin, qui, par dessus les défauts et les vices, l'indignité ou le penchant au crime de ceux qui portaient la couronne, s'adressait à la notion impériale même, attendant à la divinité. De pareils actes d'hommage passaient à côté des hymnes adressés à Dieu et aux saints vénérés.

Si des poèmes comme le *Ptocholéon*, un récit oriental où il est question de pierres précieuses et de sagesse, d'esclaves,² ne fait pas partie de cette littérature, qui ne s'arrêtera pas de sitôt, on trouve chez un prélat comme Michel Italikos, évêque de Philippopolis, rhéteur et ambassadeur à l'époque de la deuxième croisade, des plaisanteries qui sont sans doute du cru de Prodrome, qu'il cite, du reste.³

Mais surtout c'est, dans un genre beaucoup plus élevé, le dialogue anonyme *Timarion* qui reflète cette tendance à tourner tout au ridicule, jusqu'aux princes

¹ Cf. aussi E. Miller, dans la *Revue politique et littéraire*, 1874, p. 410 et suiv.

² Legrand, *Collection de monuments*, I. Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 8.

³ 1 Avec Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 465-466, Treu, dans la *Byz. Zeitschrift*, IV, p. 1 et suiv.

de la littérature imitée par l'auteur et au Christ lui-même. Cette fois, si on emprunte à Lucien, il n'y a pas de tendance : on veut tout simplement faire rire aussi bien sur le compte de Psellos que sur celui du tragique philosophe Italos, dans le voyage à Thessalonique, dans la descente aux Enfers, dans le grand jugement devant l'empereur Théophile.¹

Dans son imitation d'Achille Tatius « *Rhodanthe et Dosiclée* », le bon poète qu'était Théodore Prodrome avait bien montré qu'il est capable de traiter d'autres sujets qu'une cérémonie officielle ou un cloître famélique. Mais le grand mérite d'un autre chef de file parmi les poètes de l'époque, Constantin Manasse, qui fera aussi l'histoire en vers depuis la Création du Monde, est d'avoir échappé, dans une production littéraire châtiée et noble, à tout ce qui sentait les bas-fonds de la société.

S'il ose s'attaquer aux vices de son temps, car on a de lui le portrait du malheureux empereur Michel l'Ivrogne écoutant pendant ces orgies bacchiques des chansons indécentes et chantant lui-même aux carrefours, θεατρομανῶν comme Néron, de cet ami des mimes et des cochers du Cirque, devenant le parrain de leurs enfants, le poète aime plutôt la présentation calme et sereine de ses sujets.

La description d'une chasse² est riche en couleurs, et on peut recueillir des informations historiques utiles dans l'éloge de Manuel Comnène victorieux sur les Hongrois et sur le Serbe Dessa.³ Son roman « Les Amours d'Aristandre et de Kallithée » compris en partie dans les 'Ροδωνιά de Macarius le Chrysocéphale, montre combien avait pénétré ce goût du roman versifié.⁴

Ceux qui parlent du manque de sens pour la beauté de la part des Byzantins n'ont qu'à lire le joli morceau de Manasse, dans son récit de chasse, qui présente les charmes de ce rivage de la Propontide où « la mer solitaire se joue avec les berges et sourit doucement au rivage⁵ », « une fête pour les yeux, une joie pour les sens ». Le spectacle dans la nuit embaumée rappelle les plus belles pages de Tourgueniev sur la beauté des orées russes dans l'obscurité. L'aspect du vieillard qui dirige, son impatience envers les enfants qu'il emploie est un tableau de vie populaire comme celui qu'aiment à peindre les petits Flamands. Dans le même morceau, les vers sur ἄστρογληνος, le chardonneret, l'oiseau chanteur ami qu'il a perdu, sont empreints de la sensibilité la plus délicate.⁶ A ceux qui dénieient aussi toute spontanéité à la poésie byzantine on pourrait demander ce qui manque au morceau qui est *Hodoiporikon* de Manasse, avec tout ce qu'il contient d'imagination, de talent à rendre le milieu (voyez sa description de la tempête), de sens pour la nature

¹ Cf Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 467-468 ; Kirpitchnikov, dans le *Journal du Ministère de l'Instruction russe*, 1903, mars, 1-15.

² Konstantin Horna, *Analekten zur byz. Literatur*, programme du gymnase Sophie, Vienne 1905.

³ S. Kurtz, dans le *Viz. Vreménik*, XII (1906), pp. 69-98.

⁴ Westermann, *Vitarum scriptores graeci minores* (1845) (sa vie d'Oppien). Cf. aussi son prétendu poème didactique, édité par E. Miller, dans l'*Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques en France*, IX, 1875. Cf. aussi Horna, dans les *Wiener Studien*, XXVIII (1906), pp. 171-204 (cf. *Byz. Zeitschrift*, XVI, pp. 674-675).

⁵ Θάλασσα τοῖς ἡϊόσιν ἡρέμα προσπαίζει καὶ ταῖς ἠπειροῖς ἡμέρωσ κύματι προσγελά ; Horna, *Analekten zur byzantinischen Literatur*, p. 6.

⁶ Le même, *Einige unedierte Stücke des Manasses und Italikos*, Vienne 1902, p. 3 et suiv.

Ἦώς μεν ὑπέλαμπεν ἄρτι φαιδόχρους,

Ὁ δ'άστεράρχης καὶ φεραυγῆς φωσφόρος

Ἐκ γῆς ἀναβάς τοῖς ἄνω προσωμίλει...

avec les grillons qui s'abreuvent de rosée et dorment pendant le dur hiver, avec la nouveauté des épithètes pour les villes qu'il traverse dans son voyage à Jérusalem comme membre de l'ambassade qui allait demander pour Manuel Comnène la princesse franque Mélissende, avec les couleurs du portrait qu'il donne de la princesse « descendante de César », qui ne devait pas arriver jusqu'à l'autel ; il faut y signaler aussi la ferveur avec laquelle il parle de la Ville Sainte, le souvenir ému qu'il dirige de ces régions âpres vers sa « Byzantis », la θεόδητος πόλις « qui l'a fait voir la lumière du jour et l'a élevé », son patriotisme pour la « Rhomaïs », « ornement de toute la terre », ainsi que l'enjouement avec lequel il décrit les désavantages d'un voyage à côté de camarades qui sentent mauvais, la réalité de ses plaintes de malade au retour, la joie exubérante d'avoir revu sa cité chérie. Le rythme vivace de l'endécasyllabe donne du mouvement à ce morceau d'anthologie.¹ La description est tout aussi large et sûre pour une autre chasse, aux oiseaux, qui a le même charme.²

Le poème historique a une vraie majesté dans les vers par lesquels le poète présente la formation du monde :

Ὁ τοῦ θεοῦ παντέλειος καὶ κοσμοκλήτωρ λόγος

Τὸν οὐρανὸν τὸν ἄναστρον παρήγαγεν ἀρχήθεν.

C'est sans doute de la meilleure poésie, qui n'est pas inférieure à celle d'un Milton.

L'histoire romaine est présentée largement, dans cette œuvre, et le poète s'arrête avec plaisir aux épisodes et aux anecdotes. Rarement Rome a été considérée avec tant d'intérêt et de sympathie et présentée avec tant de talent. Des comparaisons d'épopée s'y ajoutent, comme pour l'injustice faite par Théodose I à sa femme Eudocie, Un sentiment de « patriotisme » fait dire au poète, au sujet de Marcien, que les bêtes elles-mêmes respectent la dignité de l'Empire. Le règne de Justin II malade, incapable de surveiller les exacteurs, est caractérisé dans de belles pages littéraires ; une déclamation contre la puissance de l'or s'y ajoute. Des vers d'une autre facture plaindront la mort de la femme de Maurice. En bon Byzantin, l'auteur critiquera Constant, qui voulait, revenant à Rome, remplacer une jeune fille par une vieille femme, par une γραῦς τρικόδωνος.

. Il attaque violemment Léon l'iconoclaste et montre son indignation de lettré contre l'incendie supposé de la bibliothèque. Le couronnement de Charlemagne paraît comme une usurpation, et l'acte de cruauté d'Irène envers son fils est anathématisé. Bien que savant lui-même, Manasse défend Ignace contre Photius. La grande œuvre accomplie par Basile Ier sera pleinement reconnue, et, et plus loin, le patriarche Nicolas soutenu contre l'empereur Léon le pécheur. Rhomanos Ier est considéré sous le rapport de l'usurpation seule, alors que Nicéphore Phocas est décrit comme un héros. Le crime de Tzimiscès est racheté par les grands services rendus à l'Empire ; Basile II l'égale, et la sympathie du poète

¹ Publié par Horna, dans la *Byz. Zeitschrift*, XIII, p. 313 et suiv. Cf. *Ibid.*, XIV, pp. 236-237.

² Éd. Ed. Kurtz, dans le *Viz. Vreménik*, XII, p. 79 et suiv.

s'étend sur toute la dynastie, le Monomaque s'y ajoutant. Rhomanos Digénès est propre à être présenté en Achille, et le Botaniate ne lui cède pas en valeur. Le même sens pour l'épopée fait célébrer par Manasse les Comnènes.¹

Pour la sébastokratorissa Irène, on trouve dans ses vers, découverts et publiés par M. Manuel J. Gédéon, des accents aussi beaux que lorsqu'elle demande aux enfants de chanter :

Ἄσατε, παῖδες, ἀντὶ λευκόχρων κύκνων
Ὀδύνην λιγυρὰν πενθικῆς τραγωδίας²

L'époque de Manasse a, du reste, le vers facile ; il servira aussi pour revêtir le dialogue entre l'âme et le corps qui forme la « Dioptra » de Philippe le Solitaire.³

Enfin, vers 1150 tout le monde s'amusait à faire des épigrammes, et le canoniste du temps, Théodore Balsamon, n'échappe pas à la règle.⁴

On peut enfin attribuer une place honorable parmi les rhéteurs de l'époque à Jean Italikos, déjà mentionné, qui fit l'éloge de Jean Comnène vainqueur et s'amusa, en même temps, à déplorer la mort de sa perdrix, mais, malgré son savoir et en dépit de sa coquetterie de vouloir paraître spirituel, il est ampoulé et monotone.⁵

Pendant ce temps, une littérature presque grecque, une poésie savante fleurissait chez les demi Grecs de Palerme, des concurrents à l'Empire, dans ce cadre, orné, à la Chapelle Palatine, à la Martorana, par toutes les splendeurs de l'art constantinopolitain. C'est là qu'écrivit sur des sujets de religion, mais surtout de moralité, traitant des vices et de la virginité et adressant ses

¹ Cf. Béés, dans les *Byz.-neugr. Jahrbücher*, VII, p. 119 et suiv. (Manasse est le même que Manasse de Naupacte) ; Sternbach, *Constantini Manassae ecphrasis medita* (Mélanges Čwliniski, Lwow 1901, pp. 11-20 : discours sur le nom de Chios) ; Konst Horna, *Einige unedierte Stücke des Mariasses und Italikos* ; le même sur l'Hodoiporikon, dans la *Byz. Zeitschrift*, XIII, p. 313 et suiv. ; le même, dans les *Wiener Studien* ; *Βυζαντινά χρονικά*, VII, p. 630 (poème pour Théodore Kontostéphanos) ; Stembach, dans les *Wiener Studien*, XXIV (1902), pp. 1-5 ; Petit, dans la *Byz. Zeitschrift*, VII, pp. 597-598 ; XI, p. 505 et suiv., XII, p. 258 et suiv. ; XIX, p. 338 et suiv. ; Papadopoulos-Kérameus, dans le *Viz. Vreménik*, V, pp. 671-677 ; Kurtz, *ibid.*, VI, p. 62 (sur le poème à Théodore) ; *ibid.*, VII, p. 631 et suiv. ; Kurtz, *ibid.*, XII, pp. 69-98 ; *Ἄνεος Ἑλληνομνήμων*, XVI, p. 60 et suiv. ; Sternbach, dans les *Jahreshefte des österreichischen archäologischen Instituts*, V (1,902) ; le même, dans l'*Eos*, VII, pp. 180-194. Sur la paraphrase néo-grecque, Praechter, dans la *Byz. Zeitschrift*, IV ; le même, *ibid.*, VII, p. 588 et suiv. Cf. Filov, *Les miniatures de la Chronique de Manassès à la bibliothèque du Vatican*, Sofia 1927 ; Grégoire, *Un continuateur de Manassès*, dans les *Mélanges Schlumberger*, p. 272 et suiv. Sur Manasse comme historien, Mystakidés, dans les *Byzantinisch-deutsche Beziehungen*, pp. 45, 90-91. La traduction bulgare, éditée par J. Bogdan à Bucarest, a été reprise récemment à Sofia. — Sur des vers de Georges Skylitzés, Pétridés, dans le *Viz. Vreménik*, X.

² Cf. Cremer, *Analecta Graeca*, II ; Treu, dans la *Byz. Zeitschrift*, IV, p. I et suiv. ; Mercati, *ibid.*, VI, p. 126 et suiv.

³ Une poésie d'Isaac Comnène, dans les *Byz. neugr. Jahrbücher*, 1926, p. 44 et suiv.

⁴ Forme latine dans Migne, *Patr. Gr.*, CXXVII.

⁵ Elles ont été publiées par Konstantin Horna, dans les *Wiener Studien*, XXV (1903), pp. 165-217. Cf. Heisenberg, dans la *Byz. Zeitschrift*, XIII, pp. 584-585. Constantin Stilbès écrivit sur les incendies de Constantinople, ajoutant à ce qu'on pourrait appeler le journal en vers de la Capitale. Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.* pp. 762-763. Des vers d'explication pour des sujets archéologiques *Ἄνεος Ἑλληνομνήμων*, XIII, p. 71.

morceaux finement travaillés à la mémoire du Chrysostôme ou à ses amis vivants, Eugène, « neveu de l'amiral ». **1** Basile, lui-même plus tard amiral au service de ce roi Guillaume dont il fit l'éloge ; c'est aussi un traducteur de l'arabe en grec et du grec en latin. **2** Poète très doué, d'une forme impeccable, il réunit à ses réminiscences classiques, qu'il présente avec discrétion, un sens de l'actualité et un souci de l'analyse qui sont bien occidentaux. A côté, un Roger d'Otrante fait l'éloge de celui qui fut peut-être son maître : dans cette ville regardant la mer d'Orient on rédigeait en grec aussi tard que 1377-8 l'inscription sur les tours de défense. **3** Et pendant ce même treizième siècle on a les vers de Théodore de Gallipoli. **4** Ceux qui sont très vraisemblablement de Roger (pas de Robert) d'Otrante, « notaire royal », présentent la dispute en vers entre Otrante et Tarente. **5**

L'art chôme à cette époque où les armées mangent l'argent. L'architecture byzantine compte pour le règne de Manuel seulement la réfection de la Porte Dorée, à laquelle furent ajoutées deux tours de marbre blanc, mais ce travail médiocre a été accompli au prix de la destruction d'une fondation de Constantin même, St Mocius, d'une église de Maurice, les Quarante Saints, d'une troisième, due à Léon le Sage.

1 Il ne peut pas s'agir d'émir.

2 Il a été découvert par M. Sternbach, qui a publié plus de 1300 vers de lui ; *Byz. Zeitschrift*, XI, p. 406 et suiv.

3 Papadopoulos-Kérameus, *ibid.*, pp. 518-519. Sur ses défauts de métrique, Sternbach, dans les *Wiener Studien*, VIII, p. 292 ; Horna, dans la *Byz. Zeitschrift*, XIV, p. 468 et suiv. ; XVI, p. 454 et suiv. ; XVII, pp. 430-431. Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 768 et suiv.

4 Ed. Kurtz, dans le *Viz. Vrémenik*, XIV (1907), pp. 1-11. Pour l'art byzantin en Sicile, P. Orsi, dans la *Byz. Zeitschrift*, XIX, pp. 63 et suiv., 462 et suiv.

5 Zuretti, dans les *Ἱταλοελληνικά*, Palerme 1910, pp. 165-184. On trouvera dans le même même volume une inscription grecque de 1121, pour un pont à Bronto. Cf. Mercati, dans la *Rivista degli studi orientali*, IX

CHAPITRE DEUXIÈME

LA DÉCHÉANCE DE L'EMPIRE DES COMNÈNES

I. — LA SUCCESSION DU GRAND COMNÈNE

Cette politique d'un si grand style ne contenait pas les germes d'un avenir tel que pouvait le vouloir Manuel le Restaurateur. Elle n'était pas partie de changements profonds accomplis dans le monde byzantin lui-même ; c'avait été seulement une dynastie bien douée, un petit nombre d'auxiliaires fidèles, et surtout une personnalité extraordinaire qui l'avaient créée.

En assimilant autant que possible sa Byzance à lui aux États occidentaux dépendant de sa couronne, dans les royaumes de Terre Sainte, en contribuant à inspirer aux siens l'estime et l'amour pour ce qui formait le fonds même de la vie politique de l'Occident, Manuel travaillait, sans s'en être jamais rendu compte, à la déchéance de cette unité impériale sur laquelle reposait avant tout sa Rome d'Orient.

Une lecture attentive des sources contemporaines le montre bien, ces sources elles-mêmes, dues à des Froissarts byzantin, s'arrêtant avant tout à l'épisode, à l'aventure, au fait divers de l'histoire.

Dans ces pages, consacrées aux « bons chevaliers » et aux prouesses magnifiques on voit un Constantin Gabras qui, envoyé à Trébizonde, où Grégoire Taronitès a essayé d'une révolte,¹ retient pour lui la ville ; son fils étant gardé comme otage à Constantinople, il trouve le moyen de se le regagner.² Il reste comme tyran (τυραννικῶς) dans cette ville du Nord dont l'atmosphère politique est imprégnée d'influences caucasiennes et turques.³ Elle est presque indépendante,⁴ de même que Philadelphie, autant que Batatzès la défend contre Andronic Comnène.⁵ Théodore Angélos reste à Brousse comme un seigneur turc parmi de ceux qui se sont partagé l'héritage des Seldjoukides.⁶ Pergame est gouvernée par le « mixo-barbare » Monastras.⁷ Chypre connaît tour à tour la

¹ Anne Comnène, II, p. 162.

² *Ibid.*, pp. 417-418, 420-422. Des troupes venues de Trébizonde et d'Oinaion, Cinnamus, p. 293 ; Anne Comnène, II, pp. 100-101.

³ Choniate, p. 345 ; Cinnamus, pp. 295-296 ; Anne Comnène, II, p. 265.

⁴ Choniate, p. 319.

⁵ *Ibid.*, p. 340.

⁶ *Ibid.*, pp. 350, 371-373.

⁷ Anne Comnène, II, p. 265.

révolte d'un Rhapsomatès et celle d'Isaac Comnène, qui se fera proclamer empereur et frappera monnaie¹ ; contre le premier on avait envoyé un « juge et administrateur » qui lui-même avait une situation de quasi' autonomie.² La Crète cherche à s'isoler avec un Karykis.

Pour le moment Manuel couvre tout ce désordre de sa grande personnalité. Mais après lui³ devait descendre le chaos et allaient éclater les révoltes.

D'abord il ne laissa pas un continuateur digne de lui : ce fut un enfant qui lui succéda,⁴ sous la régence de la femme qui, bien qu'elle eût changé de religion et de nom, devenant l'impératrice orthodoxe Hélène, gardait encore toute son impopularité d'étrangère, de latine, de schismatique, avec les dangers que devaient lui susciter en plus sa jeunesse et sa grande beauté. Elle prit pour conseiller le vieux courtisan édenté et fainéant qu'était Alexis Comnène, neveu de son mari, et décoré des hauts titres de protosébaste et de protonotaire ; malgré la grande différence d'âge entre elle et Alexis, malgré la laideur et l'insignifiance de ce personnage, la rumeur publique fit de lui l'amant de l'impératrice, et ceux qui avaient brigué la faveur de la régente et l'amour de la femme s'empressèrent de répandre ce bruit insultant :⁵ on prétendait même que que les deux s'étaient entendus pour empoisonner l'enfant.⁶

Le temps des prétendants proclamés par les armées, des grands seigneurs terriens populaires dans leur province qui aspiraient à monter sur le trône était révolu depuis longtemps.

Les Comnènes avaient implanté vigoureusement le sentiment dynastique. Il fallait être de leur lignée pour porter la couronne, mais quiconque appartenait à cette race avait les mêmes droits au trône. L'aînesse ne décidait pas et les recommandations des empereurs à leur lit de mort pouvaient être écartées pour le bien de l'État et de la dynastie même.

On a vu que l'empereur Jean avait eu à vaincre les intrigues, les tentatives d'un parti qui voulait donner la succession du premier Alexis à sa fille Anne et au César Bryennios, son mari. Il avait dû s'associer presque son oncle Isaac, père d'Alexis, et néanmoins ce prince, mécontent du rôle qu'on lui attribuait, alla

¹ Cf. Morgan, *op. cit.*, p. 186.

² Anne Comnène, pp. 432-433 ; Choniate, pp. 376 et suiv., 611-612.

³ Mort le 24 septembre 1181 ; *Νέος Ἑλληνομνήμων*, Vil, p. 133. Cf. Choniate, p. 286 et suiv. Il aurait revêtu l'habit des moines (*ibid.*). D'après la chronique anglaise de Benoît de Peterborough, en septembre, avant l'Exaltation de la Sainte Croix (*Benedictus abbas petroburghensis, De vita et gestis Henrici II et Ricardi I*, Oxford, 1735).

⁴ Sur le serment que Manuel avait fait prêter à l'enfant, de la façon la plus solennelle, basée sur la sentence d'un synode, A. Pavlov, dans le *Viz. Vreménik*, II, pp. 388-393. Déjà le nom de Ῥωμανία pour l'Empire, paraît. — Cl. Cognasso, *Partiti politici e lotte dinastiche in Bisanzio alla morte di Manuele Comneno*, dans les Mémoires de l'Académie de Turin, LXII (1912), pp. 213-237. Cf. Chalandon, *The later Comneni*, dans la Cambridge Mediaeval History, IV (1923), pp. 318-384 ; Nikola Radojčić, *Dva posljednja Komnena na carigradskom prijestolju*, Zagreb, 1907 : *Portraits de différents membres de la famille des Comnènes peints dans le typikon du monastère de Notre Dame de Bonne Espérance à Constantinople*, dans la *Revue des études grecques*, XVII (1904), pp. 361-373. Cf. aussi le *Νέος Ἑλληνομνήμων*, XVI, p. 395 et suiv.

⁵ Choniate, pp. 292-293. Alexis aurait prétendu ajouter sa confirmation aux bulles impériales ; p. 300

⁶ *Ibid.*

jusqu'à chercher, avec son fils Jean, un refuge et un soutien auprès des Turcs d'Iconium.¹

Manuel lui-même avait pris la place de son frère aîné Isaac, seulement parce qu'il se trouvait dans le camp et avait les soldats pour lui. Ce second Isaac, frère de Manuel, dut être enfermé dans un cloître, et il y eut un changement de patriarche. Un des fils de ce prince ambitieux, Andronic, esprit inquiet, qui réunissait quelques-unes des qualités de sa race : la beauté, le courage, l'esprit d'entreprise, le talent oratoire et l'art de gagner les cœurs avec des vices aimables ou hideux, étant coureur de femmes et avide de sang, ne put pas accepter le régime sévère auquel Manuel soumettait tous ses sujets, ses parents comme les autres. Il trahit, pendant une campagne contre les Hongrois, erra parmi les Russes de Halitch, parmi les Turcs de Sultanieh, les Sarrasins de Syrie, goûta de la prison, trouva le moyen de s'évader, de rentrer en grâce et obtint enfin de la clémence de Manuel le gouvernement de la Paphlagonie, avec les villes de Oinaion, Samsoun et Sinope.² Le séducteur incorrigible, l'incestueux cynique, qui ne trouvait plaisir qu'aux amours passagères ou défendues, était devenu un vieillard retiré de la politique, un pécheur depuis longtemps pardonné, et, surtout, un prince d'une haute réputation d'expérience et d'énergie. Veuf de sa dernière passion, il avait une fille, qui vivait à Constantinople, et deux fils d'âge à pouvoir commander ; Manuel et Jean.³

Andronic était parfaitement informé sur ce qui se passait à Constantinople pendant la régence. Il avait donc appris le mécontentement de la princesse Marie, fille du premier lit de Manuel, fiancée d'abord au prince hongrois Béla, mentionné plus haut, auquel avait été donné le nom byzantin, dynastique, d'Alexis avant la naissance du fils homonyme de l'empereur, afin qu'il puisse régner après son beau-père. Mariée ensuite à Renier de Montferrat,⁴ qui reçut le titre de César, elle n'en avait pas moins gardé l'amour du pouvoir, qui était dans le sang de toute la famille. Le solitaire d'Oinaion, qui ne croyait pas à la durée du règne d'Alexis le Jeune, se croyait beaucoup plus de droits à la couronne que ce Latin qui intriguait contre la régente latine. Il se présenta donc comme le tuteur, désigné par Manuel, de l'enfant.⁵

Les mécontents pouvaient trouver un appui dans la populace de cette Constantinople, immense même après le démembrement de l'Empire, au point que les voyageurs y comptaient quatre cent mille habitants. La plupart étaient de pauvres artisans, gagnant peu et disposés à en rejeter la faute sur le mauvais gouvernement, querelleurs, batailleurs, et clients assidus des cabarets ; nombre de vagabonds, de mendiants étaient bien aises de pouvoir piller à la faveur des troubles fréquents. Cette plèbe désordonnée, envieuse se réunissait dans la même avidité de gain et de sang.⁶ Des « centaines » d'or leur étaient prodigués à chaque avènement d'empereur et on aimait naturellement, que cela change le plus souvent possible.⁷

¹ *Ibid.*, p. 43.

² *Ibid.*, pp. 294-295.

³ Cf. sur lui *ibid.*, p. 68 ; Cinnamus, pp. 121, 123-124, 250, 256, 266-267, 430-431.

⁴ Choniate, pp. 301-302. Cf. aussi Sicard de Crémone, éd. Muratori, c. 602.

⁵ Eustache de Thessalonique, *De excidio urbis Thessalonicae*, p. 39.

⁶ Choniate, pp. 456-457, 513-514, 592, 602. Choniate. *Sur les orfèvres de Constantinople*, *ibid.*, p. 157. *Sur les spectacles du Cirque*, *ibid.*, p. 376.

⁷ Choniate, pp. 585, 599.

Les empereurs des neuvième et dixième siècles avaient cherché à la soumettre et à la discipliner, mais, après la mort du Bulgaroctone, le bon temps des distributions de monnaie et de vivres et des spectacles, inconvenants ou sanglants, du Cirque revinrent pour les habitants de Constantinople. Il y eut des révoltes victorieuses, du temps des derniers princes ralliés à la dynastie macédonienne, et, nous l'avons dit, ce fut par une révolte à Constantinople que commença aussi la carrière impériale d'Alexis Comnène. Celui-ci prit ses mesures pour que ces manifestations ne se renouvelassent plus, et son successeur n'eut pas non plus de démêlés avec les gens du peuple, qui voulaient avoir un empereur selon leur goût.

La populace souffrit pendant longtemps sans murmurer la lourde tyrannie, le régime assez morose de Manuel, qui ne dépensait que pour la guerre et ne montrait de sympathie que pour l'armée. Elle n'admirait pas les prouesses de l'empereur, lui préférant les spectacles de cirque qu'il lui donnait en ressuscitant les vieux dèmes des Bleus et des Verts,¹ mais elle n'osa pas protester contre ses innombrables campagnes.

Cette plèbe byzantine paraissait supporter même cette domination économique des Vénitiens et des Pisans qui était une des conséquences de la politique « latinophrone » du conquérant. Les riches marchands italiens purent maltraiter les Grecs en haillons, insulter les fonctionnaires de l'empereur et les hauts personnages revêtus des plus grands titres sans que les Constantinopolitains prissent sur eux de venger en même temps leur pauvreté et l'honneur de la nation. Quand Manuel chassa ces étrangers à cause des abus dont ils s'étaient rendus coupables, quand ils répondirent au décret d'expulsion et de confiscation par ces pillages, déjà mentionnés, dans les îles de Chios, de Rhodes et de Lesbos, quand enfin l'empereur leur permit de revenir, la population de la Capitale ne parut pas s'émouvoir davantage. Les Vénitiens rapportèrent leur outrecuidance, leurs manières dominatrices et blessantes. Une seconde fois, Manuel les bannit, et de nouveau les îles de la Méditerranée eurent à pâtir de la part des équipages vénitiens. Et cependant après cette rupture et après le accommodement qui suivit, les gens de Constantinople cachèrent la haine amassée dans leurs cœurs contre l'étranger qui envahissait rapidement et insensiblement le champ de leur fainéantise traditionnelle.

Mais, cette fois, l'heure de la grande crise était venue. La populace voulait agir, décider, enlever ou donner la couronne, chasser les Latins odieux, dominer, comme au temps de Justinien, de Maurice et de Phokas. Il n'y avait plus une classe dominante assez nombreuse, assez éclairée, assez patriote et puissante pour empêcher l'avènement de la barbarie, le déversement du chaos.

Les Comnène brisaient depuis presque cent ans, systématiquement, tout ce qui pouvait se lever devant eux. Grâce à cette politique de persévérante énergie, on n'avait plus en 1183 que des princes du sang et des dignitaires rusés et lâches, prêts à servir toujours le maître du moment, celui qui pouvait châtier, et accorder les récompenses.

Cet idéalisme platonicien qui entoure d'une auréole certains personnages du onzième siècle s'était depuis longtemps éteint. Alexis avait rétabli la religion, l'orthodoxie, dans ses droits usurpés par les philosophes ; il avait persécuté la pensée libre et laissé cependant la superstition régner par la terreur. Les

¹ Cf. plus haut.

préjugés enfantins de l'astrologie, des divinations de l'Orient, auxquels sans doute croyaient aussi les Turcs, les nouveaux voisins d'Asie, envahissaient lentement et sûrement les âmes. On supputait les années que durera le règne de chaque prince ; on croyait pouvoir trouver les initiales du nom que portera le successeur ; des pratiques mystérieuses et obscures étaient employées pour prévoir l'avenir ; on observait des formes superstitieuses dans toutes les grandes cérémonies officielles. Il y eut une longue série de devineurs et de devineresses, d'imbéciles, d'hydrocéphales et de charlatans : vagabonds de l'Orient, paysans de Thrace, qui, honorés du titre de Père, expliquaient les rêves, découvraient l'heure de la mort, indiquaient les dangers qu'il faut éviter, interprétaient les comètes, posaient des questions à l'eau qui coule, à l'obscurité qui descend des cieux, aux étoiles de la nuit. Les « Livres de Salomon » se trouvaient dans toutes les mains. Sur ce terrain se rencontraient le quêteur d'aumônes, l'apprenti cordonnier, les hauts dignitaires et les personnes de la famille impériale qui, abdiquant toute aristocratie de la pensée, fraternisaient dans les basses superstitions avec la populace malsaine de la grande ville déchue.¹

Andronic, avec ses manières patelines, avec son langage onctueux, orné de citations prises dans Saint-Paul, son auteur favori,² avec son ambition patiente et ses appétits aussi féroces que dissimulés, était l'homme qu'il fallait à cette société de promiscuité morale.

Il fit d'abord organiser par ses fils et sa fille un complot contre l'impératrice.³ Ce complot ayant été découvert, les conjurés furent saisis, jugés, punis ; les plus coupables échappèrent, naturellement, car le jeu avait été très habilement dissimulé. Un peu plus tard, pour obvier à une arrestation, la famille des Césars se réfugia à Ste Sophie, où selon la coutume le peuple proclamait les empereurs. Des Latins, des Ibères les entouraient, des prêtres portaient devant eux croix et icônes. Il y eut des pillages et des incendies. Après un siège en règle et des combats sanglants, les Césars purent sortir de la basilique, ayant obtenu leur vie sauve. Le patriarche Théodose, ayant soutenu les deux princes, n'osa plus paraître au Palais.⁴ Aussi un grand nombre de personnes compromises durent-elles exulter lorsque fut signalée l'arrivée à Chalcédoine, en face de la Capitale, d'Andronic, avec des soldats et des vaisseaux dont il sut exagérer l'importance. Si Nicée ne l'acceptait pas, il avait eu Nicomédie et d'autres places ; la flotte, commandée par André Kontostéphanos, se livra à lui. Les Impériaux qui avaient voulu arrêter sa marche avaient été dispersés. Seuls les « Allemands » restaient encore autour du favori. On mit entre ses mains, « au Palais Rouge, à dix milles de Constantinople », le protosébaste, qu'il fit aveugler et émasculer.⁵

Le prétendant aux intentions encore cachées fut reçu donc sans difficulté dans Constantinople. Les Latins, sollicités par l'impératrice, n'osèrent pas combattre. Il fut aussitôt le maître de la Cour et de la Ville impériale. Mettant en prison la veuve de Manuel, qui disparut bientôt, étranglée, jetée à la Mer,⁶ et le César et la « Césarisse » aussi, il se fit imposer par ses partisans la régence, puis la qualité de collègue du jeune empereur, qu'il avait fait couronner à Ste Sophie par

¹ Diehl, dans la *Revue historique du Sud-est européen*, année 1929.

² Choniate, p. 298.

³ Eustache de Thessalonique, *loc. cit.*, p. 381.

⁴ Choniate, pp. 301-303, 305-308, 312 et suiv ; Eustache de Thessalonique, *loc. cit.*, p. 382 et suiv.

⁵ Benoît de Peterborough.

⁶ On détruisit ses images mêmes ; Choniate, p. 433.

le patriarche Basile,¹ le prenant dans ses bras et le couvrant de caresses. Un jour, le bel enfant aux cheveux blonds ne fut plus visible, à son tour. On se disait *sotto voce* qu'il avait été pendu ou asphyxié, dans une fête, par son vieil et bon ami, qui lui avait brisé les côtes de sa masse de fer pour s'assurer qu'il était bien mort, et que le petit cadavre gisait au fond de la mer. Et, pour légitimer son usurpation, Andronic, en dépit de son âge, épousa la fillette fiancée à l'être frère qu'il venait d'assassiner.²

II. — UN EMPEREUR « JACOBIN » : ANDRONIC

Le nouvel « autocrate » ne s'arrêta pas là. Il poursuivit avec une férocité infatigable tous ceux qui gardaient quelque importance politique, qui pouvaient mettre en danger ce trône acquis par un double assassinat, qu'il voulait transmettre au fils, de caractère pareil, le prince Jean.³ La grande famille des Anges avait favorisé d'abord son avènement. Il voulut la détruire, Ce Théodore Angélos, qui avait occupé Brousse en Asie Mineure, fut aveuglé, Isaac, qui avait fait, dit-on, des études à Paris et s'entendait en fait de médecine,⁴ s'étant réfugié à Nicée, échappa au même sort seulement par une capitulation opportune ; on vit la tête de son compagnon de révolte, Théodore Cantacuzène, exposée à Constantinople.

Si Andronic remit de l'ordre dans l'administration fiscale, son grand, mais seul mérite, il fut pour ce qui restait d'aristocratie byzantine un fléau du ciel.⁵

Tuer des aristocrates était dans ce temps-là une distraction qu'un empereur qui se croyait aimé par le peuple et qui disposait de quelques troupes pouvait se permettre impunément. Mais les Paphlagoniens avaient débuté, lors de l'entrée dans Constantinople de leur chef, qui portait encore le bonnet de laine des Caucasiens pour l'échanger bientôt contre la couronne impériale, par le dépouillement et le massacre des Latins, jusqu'à un légat tué dans ses vêtements pontificaux,⁶ et ce qu'ils avaient commencé avec l'insolence du mercenaire vainqueur, fut poursuivi durant plusieurs jours, avec la cruauté du

¹ Cf. l'exposition, si large, du même Choniate, pp. 318-325.

² *Ibid.*, pp. 326, 328-339. Eustache de Thessalonique, *loc. cit.*, p. 392 et suiv. Cf. aussi la chronique anglaise de Guillaume de Newbridge.

³ Cf. Eustache de Thessalonique, *op. cit.*, pp. 411, 413. Sur les persécutions d'Andronic, Choniate, pp. 380 et suiv., 404, 418, 429, 433, 437-438. Son fils Alexis ; *ibid.*, p. 337 et suiv. ; son fils Manuel, *ibid.*, p. 440.

⁴ Benoît de Peterborough : « clericus sapiens, quem Graeci, nominabant Sacwize [Isaakios], latine autem Isak, qui, tempore persecutionis in transmarinis partibus Parisius commorans, scholas frequentabat ut in doctrinis Latinorum linguam et mores illorum disceret ». Cf. notre *Interpénétration de l'Orient et l'Occident au moyen âge*, p. 33, note 1.

⁵ Je ne pourrais pas croire à une convention entre Andronic et Saladin, qui aurait offert à l'Empire les Lieux Saints. Elle n'est mentionnée que dans les *Annales Reicherspergenses*, *Mon. Germ. Hist.*, XVII, p. 511.

⁶ Eustache de Thessalonique, *loc. cit.*, pp. 396-398.

faible longtemps molesté, qui trouve l'heure propice pour sa vengeance, par la plèbe, les artisans et les gens sans aveu.¹

Ce carnage dut mettre l'Empire grec hors du droit des gens pour les Occidentaux. Les mécontents s'adressèrent à toutes les nations du monde catholique et même au « kral » des Hongrois.² Il était permis de punir par tous les moyens un régime qui s'était souillé de pareils crimes.

La mission vengeresse fut acceptée par ce royaume normand, qui, formé sur les ruines des possessions grecques en Italie, complètement perdues après la mort de Manuel, se sentait le devoir de rendre latin le rivage oriental de l'Adriatique.

Comme du temps du vieux Guiscard, on recourut au système de présenter aux populations un prétendant, un héritier légitime de l'Empire.³ L'enfant de Manuel et d'Hélène, la Xéni, ne pouvait pas être oublié de sitôt ; pendant des années on vit paraître en Asie, gagnant bientôt des adhérents prêts à tous les sacrifices, de beaux adolescents blonds, qui prétendaient être le jeune empereur Alexis en personne, miraculeusement échappé à ses assassins. Un de ces faux Alexis se présenta au roi de Sicile, qui fit semblant de croire à sa descendance et à ses droits. Il fut embarqué sur la grande flotte normande,⁴ qui amena une armée de chevaliers siciliens, de Provençaux, de soldats d'aventure, de « risque-tout », à Durazzo. La ville fut prise par la trahison du gendre d'Andronic, Rhomanos, commandant du Danube.⁵ Pendant que les vaisseaux contournaient la côte occidentale de la péninsule balkanique, se dirigeant sur Thessalonique, l'autre point de mire des ambitions normandes, les troupes de terre, pour arriver au même but, prenaient le long chemin de la Macédoine, recueillant partout la soumission des villes et des châteaux.⁶

David Comnène, un prince échappé à la mort, mais qui la sentait bien proche et servait l'empereur criminel dans la mesure de ce sentiment, devait défendre la seconde ville de l'Empire. Il envoya de faux rapports à Constantinople, et, occupé de ses plaisirs de jeune homme, laissa faire les Normands. Il ne capitula pas, mais abandonna le soin de la guerre à ses subordonnés et à la multitude bariolée qui habitait Thessalonique. Les Latins entrèrent donc dans la ville, et la mirent à sac. Après avoir fait subir à la population toutes les offenses, après avoir traîné les prêtres par la barbe et jeté à la rue les puissants de la veille, après avoir profané les églises,⁷ ils se partagèrent en trois corps et marchèrent sur Constantinople.

¹ Cependant Benoît de Peterborough parle de la première église latine d'État fondée par Andronic, et son Grand Domestique de l'Orient était un Guy (Γίδος) ; p. 430. Le même mentionne des comites, κόντοι ; il prétend ne pas s'entendre à rendre ce terme : κόντοι, εἰπεῖν δὲ συνηθεστέρως, κόμητας (μισῶ γὰρ τὸ ἀκράτως βάρβαρον) ; p. 466. Andronic qualifiait les Latins de πεδιλόγραφοι ; Choniate, p. 411.

² Eustache de Thessalonique, p. 416.

³ Cependant d'après Eustache de Thessalonique il aurait voulu être lui-même empereur, p. 418. Cf. G. Spata, *I Siciliani in Salonicco*, Palerme 1892.

⁴ Cinnamus, p. 384 et suiv. Le chroniqueur croit que c'est de fait « Alexis exilé chez les Scythes ».

⁵ Eustache de Thessalonique, p. 423..

⁶ Surtout le récit, si pittoresque, plein de termes populaires, d'Eustache, *loc. cit.*

⁷ Eustache de Thessalonique, *op. cit.*

Sans doute le roi Guillaume n'y aurait pas établi le garçon aux boucles blondes qui se disait Alexis II,¹ et les évêques grecs de Deux-Siciles avaient déjà protesté contre le projet qu'avait formé leur nouveau souverain de prendre le titre et le siège des empereurs, ses seigneurs légitimes. Mais la flotte normande s'avança jusqu'à l'Hellespont, sans que les Vénitiens, réconciliés avec l'Empire, fussent accourus à son secours.²

Quand on apprit dans la Capitale que les Latins, s'étant saisis de Serrés, étaient déjà à Mosynopolis, il n'y eut qu'un seul mouvement pour abattre l'empereur dont la plèbe avait applaudi jusque là tous les caprices et tous les crimes. Andronic voulut arrêter Isaac l'Ange, qui se cachait dans un faubourg de Constantinople, attendant l'heure d'un avènement qui lui avait été prédit,³ mais ce jeune homme terrassa le favori impérial et le grand maître des supplices envoyés contre lui ; après quoi il se réfugia à Ste Sophie, dont il fit son quartier général. Alors le patriarche prit son parti de la situation et fit descendre sur la tête du proscrit la couronne qui surmontait l'offertoire.⁴

Andronic ne trouva pas de soldats pour défendre son trône. Après avoir proposé de céder la couronne à son fils aîné, il s'enfuit vers les bouches du Danube, fut pris, et, une main coupée, un œil crevé, attaché sur un chameau galeux, il défila devant la foule, qui ne lui épargna aucune souffrance, aucune ignominie, jusqu'à ce qu'enfin la vie se fût éteinte dans son vieux corps mutilé.⁵ Tel fut le début du règne d'Isaac l'Ange (12 septembre 1185).

III. — LES SANCTIONS DES LATINS

La victoire remportée à Mosynopolis par le général Branas sur les Normands qui s'avançaient en bandes désordonnées donna au nouvel empereur le prestige d'un sauveur de l'Empire, mais ce prestige s'évanouit bientôt. Les provinces ne voulaient pas d'Isaac. Cet Alexis Branas, proclamé basileus, parvint à soumettre toutes les villes d'Europe. Aussi, lorsque l'empereur constantinopolitain eut le bonheur de vaincre, avec l'aide de Conrad de Montferrat, époux de sa sœur, et des Latins aux longues lances,⁶ il se dégradait jusqu'à faire rouler devant lui comme un jouet la tête du vaincu et à l'envoyer en présent à la veuve malheureuse, déchue de son rêve impérial.⁷

¹ On lui attribuait cette intention ; Cinnamus, p. 414.

² Cf. notre *Venise, loc. cit.*

³ Benoît de Peterborough. Une prédiction pareille avait été faite à Andronic.

⁴ Choniate, pp. 444-446, 449, 451-452, 466.

⁵ D'autres détails affreux dans Benoît de Peterborough ; Iorga, *Interpénétration, etc.*, pp. 33-34. Ses fils furent aveuglés ; Choniate, p. 466. Sur les mesures populaires d'Andronic « le laboureur », *ibid.*, p. 429-430, 432. Cf. aussi Wilken, *Andronikos Komnenos*, dans le *Historisches Taschenbuch* de Raumer, II (1831), pp. 431-548. Cognasso, *op. cit.*, et d'autres historiens exagèrent singulièrement les tendances démocratiques de ce monstre moral.

⁶ Choniate, pp. 503-504. Il combat aussi contre les Valaques ; *ibid.*, p. 516. Sur le reste de sa carrière, à Jérusalem, comme roi, pp. 516-517.

⁷ *Ibid.*, pp. 489 et suiv., 496, 507.

C'était de l'Andronic tout pur. Isaac n'épargna, du reste, ni les persécutions, ni les aveuglements des princes appartenant à la dynastie des Comnènes.¹ Il pardonna seulement à l'empereur d'Asie, qui avait occupé la ville de Philadelphie, ce Théodore Mangaphas qu'on appela par la suite « Théodore le Bon ». Le premier empereur de la dynastie des Anges paya tribut aux Turcs, leur envoyant chaque année cinq « centaines » d'argent et de beaux tissus syriens, fabriqués à Thèbes.²

Alors, les Roumains,³ les Valaques de Thessalie auxquels on avait imposé des dîmes trop extraordinaires, se soulevèrent sous la conduite de Pierre et d'Asên, deux frères, propriétaires de troupeaux,⁴ dont l'un avait cherché vainement à obtenir un fief de stratiote et avait même été souffleté à cette occasion par un dignitaire impérial.⁵ Toute la montagne fut bientôt en état de rébellion et envoya des bandes armées de flèches, qui prenaient les villes mal gardées, dévastaient les foires, se saisissaient du bétail, coupaient les communications et empêchaient tout gouvernement régulier, de Serrés et de Berrhoé jusqu'à Varna, à Philippopolis, à Andrinople. Des cavaliers coumans étaient, pendant une grande partie de l'année, à la disposition des pâtres guerriers devenus les maîtres errants et pillards de la Bulgarie : de celle de Preslav, comme de celle de Prespa et d'Ochrida.⁶

Les Serbes mirent à profit cette occasion et attaquèrent Skopi. L'alliance avec Béla, le roi de Hongrie, qu'Isaac, son beau-frère, alla rencontrer à la frontière, l'envoi de contingents hongrois par la voie de Vidine, le concours des Russes contre les Coumans, les expéditions répétées des officiers byzantins et de l'empereur lui-même ne parvinrent pas à rétablir l'ordre, à détruire ces bandes de hardis guérilleros.⁷ Le drapeau impérial fut pris, et jusqu'au quatorzième siècle on le faisait sortir à Tirnovo le jour de l'Épiphanie.⁸ Jamais l'Empire n'avait n'avait été aussi pauvre : on dut bientôt recourir à la vente des œuvres d'art et des objets précieux du culte conservés dans les églises.

Le seul général qui avait montré du sens pour ces campagnes, Constantin l'Ange, se souleva à son tour et en fut puni par la perte de la vue. Mais les razzias des Valaques continuèrent comme auparavant, et l'empereur se tenait, à vrai dire, renfermé dans Constantinople, alors que des officiers plutôt indépendants et sans relations entre eux commandaient jusqu'à Durazzo et à Thessalonique, que des membres de grandes familles s'installaient en maîtres dans les villes de l'Achaïe et du Péloponnèse : Athènes, Thèbes, Corinthe, Néopatras, Lacédémone et que les farouches Albanais de la montagne se préparaient à secouer le joug byzantin.

C'était plus qu'il ne fallait pour exciter les appétits des Occidentaux : Vénitiens, qui avaient de nombreuses injures à venger et voulaient s'affranchir d'avaries incessantes en plantant le gonfanon de Saint-Marc sur toutes les places nécessaires à leur commerce d'Orient, de leur Modon-Méthone à Constantinople

¹ Cf. *ibid.*, pp. 549 et suiv., 554-561

² Cf. notre *Gesch. des osm. Reiches*, I.

³ Βλάχων φωνή ; Choniate, p. 617.

⁴ *Ibid.* Cependant leur frère Joannice avait une maison à Constantinople ; *ibid.*, p. 548.

⁵ Sur les *μούλτοι* et la situation de ce côté-là, Kékauménos ; surtout pp. 63-64.

⁶ Choniate, p. 482 et suiv.

⁷ *Ibid.*, pp. 569 et suiv., 612 et suiv. ; Acropolite, p. 20 et suiv. Cf. aussi Hurmuzaki, *fragmente zur Geschichte der Rumänen*, I, et notre *Gesch. des rumänischen Volkes*, I.

⁸ Théodore de Scutari, à la fin de l'édition Heisenberg de l'Acropole, p. 295, no. 59.

et à Smyrne ; Normands, toujours attirés par la proie grecque, aventuriers de France et de Lombardie, qui flairaient de grandes conquêtes à faire, Cour pontificale enfin, qui croyait l'heure venue pour abattre définitivement l'orgueil invétéré dont les Grecs avaient toujours fait preuve.

Une fois déjà, pendant l'expédition qui livra Thessalonique aux Normands, l'Empire avait été en danger de s'effondrer. Le hasard heureux de la victoire de Mosynopolis l'avait sauvé. Une seconde fois, le même danger apparut lors de l'arrivée dans la péninsule des Balkans des soldats de la troisième croisade.

Philippe, roi de France, Richard, roi d'Angleterre, passèrent en Terre Sainte par mer. Bien que le dernier, à la suite d'une offense, eût réussi à vaincre et à prendre cet Isaac, ancien rebelle de l'Empire lequel, occupant l'île de Chypre après la déchéance d'Andronic, s'intitulait « empereur », mais avait cédé cette conquête au roi dépossédé de Jérusalem maintenant prise par les Sarrasins,¹ ces deux courants de croisade n'atteignaient pas la « terre de Grèce ».

Il en fut autrement de l'empereur allemand, Frédéric Barberousse lui-même, qui, traversant la Hongrie, déboucha dans les Balkans, en pèlerin sans doute, mais faisant mine de vouloir agir en maître, comme empereur légitimement élu, appuyé sur une longue carrière de guerrier et de chevalier devant ce lâche usurpateur byzantin.

Le chef des Valaques et Bulgares, Pierre, qui lui avait demandé la couronne impériale d'Orient, ambitionnée par lui comme par tous les dynastes se succédant pendant des siècles dans ces régions, fut refusé. Cependant les Byzantins crurent que Frédéric venait pour mettre fin à leur domination, depuis quelque temps résolument hostile à tout ce qui était « latin », aux chevaliers aussi bien qu'aux marchands ; en cet âge d'or des devins et des prédictions on avait su par les oracles que le César allemand entrerait par la porte de Xylokerkon, pour réunir sur sa tête les deux couronnes « romaines² ».

L'Empire le traita donc en ennemi, sans lui donner le marché, mais, au contraire, lui fermant les routes et lançant contre l'armée des « guérilléros » « alains » ; devant lui les villes se vidaient : à Philippopolis ne restèrent que les pauvres et les pauliciens hérétiques.³ Il y eut donc, malgré le traité de passage conclu à Nuremberg,⁴ des conflits armés, dans lesquels les Byzantins finirent toujours par s'enfuir.⁵ Frédéric, auquel on avait refusé ce passage en automne, resta tout l'hiver de l'année 1189 à proximité de Constantinople, qui tremblait devant lui, pendant que les Vlaquo-Bulgares révoltés exultaient de sa présence.⁶ On arriva enfin à s'entendre au commencement de 1190, permettant de cette façon à Frédéric de débarquer en Asie, avec tous les siens, sous la garantie des nombreux otages livrés par Alexis, qui avait déjà ses conventions avec le nouveau maître d'Égypte, le Soudan Saladin.⁷

¹ Cf. Iorga, *France de Chypre*, Paris, 1931, pp. 11 et suiv., 81 et suiv.

² Choniate, p. 528.

³ *Ibid.*, pp. 526-528, 535.

⁴ Dölger, *Regesten*, no. 1580. Cf. *ibid.*, no. 1591 et suiv.

⁵ Choniate, p. 534 et suiv.

⁶ *Ibid.*, pp. 537-538.

⁷ Cf. Otto Fris, *Gesta Friderici imperatoris*, I, 1912 ; O. Riezler, *Kreuzzug Kaiser Friedrichs I.*, dans les *Forschungen zur deutschen Geschichte*, X (1870) ; K. Fischer, *Geschichte des Kreuzzuges Kaiser Friedrichs I.*, Leipzig 1870 ; B. Zimmert, *Ober einige Quellen zur Geschichte des Kreuzzuges Friedrichs I.*, dans le *Jahresbericht de l'École*

Enfin les Allemands, qui avaient passé à Gallipoli, vainquirent les Turcs d'Asie Mineure à Philomélion ; ils se saisirent d'Iconium, que personne n'avait pu prendre jusqu'alors.¹ Les colosses d'acier, dont l'aspect remplissait d'étonnement et d'admiration le monde oriental des « schismatiques » et des « païens² », entrèrent ensuite dans les défilés de l'Arménie. Un brillant avenir s'ouvrait à cette croisade, entreprise dans des circonstances exceptionnelles. Mais la mort foudroyante du vieil empereur, dans les ondes glacées du Sélef, coupa court à toutes les espérances. Elle délivra en même temps les gens de Constantinople d'un grand souci. Par Antioche,³ Beyrouth, Tyr le fils de Frédéric arriva à Acre.⁴

Quant aux croisés de France et d'Angleterre, avec leurs rois, ils prirent la voie, plus sûre, de la mer.⁵

Mais l'anarchie s'accroissait, la désagrégation de l'Empire, presque enfermée à Constantinople, sans armée et sans flotte, devenait de plus en plus visible. Un pirate génois, Caffaro, ancien marchand à Constantinople, était le vrai maître de l'Archipel, et, lorsqu'il voulut avoir Hadramyttion, il l'eut. Les quelques vaisseaux dont disposait l'empereur tombèrent au pouvoir des corsaires à Sestos, devant la Capitale. Pour s'arrêter, ledit Caffaro demandait six « centaines » d'or et, dans le but de coloniser les siens, un territoire sept fois aussi étendu que ce que pouvait être leurs habitations. Il fallut s'adresser aux Pisans et surtout à un marin de Calabre, Stirione, pour en finir avec cet ennemi insolent. Mais la Mer Noire restait à la disposition des pirates grecs.⁶

Le danger latin devait disparaître cependant bientôt. Le fils de Barberousse, Henri VI, héritier, par son mariage avec la princesse Constance, du royaume de Sicile, s'était proposé de sang froid, et sans cet élément de romantisme qui distingue les projets des princes normands, de réunir le monde entier sous sa domination de César unique. S'il négocia avec Isaac, lui demandant la côte de l'Adriatique,⁷ il le fit seulement pour passer le temps. En attendant la conquête de l'Orient, par la destruction de l'Empire byzantin et la croisade, qui correspondait à son double devoir de roi normand et d'empereur, il imposa au misérable « basileus » de donner assistance aux pèlerins et de payer un tribut de seize « centaines » d'or d'Occident.

Dès le 8 avril 1195 il y avait eu à Constantinople un nouveau changement de règne, par une nouvelle révolution criminelle.⁸ Alexis, aîné de l'empereur, se considérait comme lésé par l'avènement à l'Empire de son frère. Au cours d'une expédition contre les Valaques il se fit proclamer par ses intimes et ses soldats,

réale allemande de Prague, 1907-1908 ; le meme, *Der deutsch-byzantinische Konflikt vom Juli 1189 bis Februar 1190*, dans la *Byz. Zeitschrift*, XII, p. 42 et suiv. (le traité, *ibid.*, XI, pp. 303 et suiv., Cf. *ibid.*, pp. : 689-690) ; Les relations avec Saladin, *ibid.*, XII, pp. 49-50 et 49, note 3.

¹ Choniate. Les croisés avaient été mal reçus à Philadelphie, mais bien à Laodicée.

² Choniate, 540 et suiv. Les croisés avaient été mal reçus à Philadelphie, mais bien à Laodicée ; *ibid.*, p. 539.

³ *Ibid.*, pp. 543-544.

⁴ *Ibid.*, pp. 544-546. Cf., pour l'ensemble, Ansbert, dans les *Fontes rerum austriacarum*.

⁵ Cf. Zimmert, dans la *Byz. Zeitschrift*, XII, Cf. Böhmer, *Acta Imperii selecta* p. 152.

⁶ Un Constantin Phrangopoulos, « fils de Franc ». Cf. Choniate, pp. 636-637, 699-700.

⁷ Dölger, *Regesten*, à cette date.

⁸ Cf. Cognasso, *Un' imperatore bizantino della decadenza, Isaac II Angelo*, dans le *Bessarione*, XXX (1915), pp. 29-60, 239-289, et le 'Νέος Ἑλληνομνήμων, VII, p. 48.

qu'il avait su gagner. Isaac fut aveuglé et jeté en prison avec son fils Alexis, qu'il avait eu de son premier mariage.¹

Alexis III, qui se fit appeler Comnène,² le troisième dans cette série d'empereurs d'empereurs pervers et sanguinaires, ne se montra pas supérieur à celui qu'il avait remplacé. Il donna le spectacle de scandales domestiques³ et se réjouit lui aussi à la vue des têtes coupées qu'on lui envoyait pour lui prouver qu'il était bien servi. Des individus universellement méprisés comme Constantin le Mésopotamite,⁴ étaient ses favoris. On vit donc de nouveau des prétendants, Alexis Kontostéphanos, entre autres, ou Jean Comnène, l'empereur d'un jour,⁵ qui, après l'échec des émeutes qu'ils avaient suscitées, cherchèrent un refuge dans Ste Sophie ; les artisans de la capitale saccagèrent et brûlèrent les maisons des grands qui leur déplaisaient ; ils s'en prirent même aux églises et à la mosquée récemment construite à l'intention des Sarrasins habitant Constantinople et ouvrirent aux malfaiteurs les portes des prisons. Le rétablissement de l'ordre fut laborieux, et l'on put voir, suspendues aux murs de la ville, beaucoup de têtes tranchées, les corps ayant été jetés aux chiens.

Pour recueillir la somme du rachat de son Empire envers Henri VI, Alexis III demanda à ses sujets, déjà obérés d'impôts, l'« alamanikon », la « rançon envers les Allemands », et il compléta la somme en dépouillant les églises et les monastères et en fouillant même les tombeaux des anciens empereurs.

Pour créer à sa famille des droits dynastiques sur l'Empire d'Orient, Henri avait marié à son frère, Philippe de Souabe, peut-être son vicaire désigné de Constantinople, Irène, fille d'Isaac et veuve d'un membre de la dynastie normande. Aussi la mort de Henri, l'Allemand de Sicile, fut-elle une délivrance pour l'Empire des Anges. Mais, tout de même, il y avait à craindre du côté de l'Allemagne, dont le nouveau roi, ce Philippe lui-même, était le propre gendre de l'empereur détrôné ; le jeune prince Alexis, fils d'Isaac, était parvenu à s'échapper sur un vaisseau des Pisans⁶ et il avait trouvé un refuge auprès de sa sœur.

Dans l'état de choses créé en Occident par la mort de Henri, le prétendant n'aurait pas trouvé facilement les moyens de recouvrer ses droits sans le conflit nouvellement intervenu entre l'empereur régnant et Venise. Encore une fois, des extorsions avaient été commises à Constantinople au préjudice de citoyens de la République, et, en outre, on refusait à Byzance d'acquitter au gouvernement ducal le reste du dédommagement promis solennellement par feu l'empereur Manuel.⁷ L'Empire, qui avait employé les vaisseaux de Pise contre le commerce vénitien, entretenait même à ses frais des pirates qui attaquaient indifféremment les vaisseaux turcs et les vaisseaux chrétiens. Il paraît bien que Venise était décidée à frapper un grand coup.

¹ Choniate, p. 595.

² *Ibid.* p. 605.

³ *Ibid.* Il chassa l'impératrice comme adultère ; *ibid.*, p. 646. C'est ici que doit être ramené le no. 1623 de Dölger, *loc. cit*

⁴ Choniate, pp. 640 et suiv., 649.

⁵ Heisenberg, *Nikolaos Mesarites*, Warzburg 1907. Cf. Cédrene, pp. 652-653, 692-694 et et suiv., 696 et suiv., 698-699. Cf. aussi *ibid.*, pp. 725-726.

⁶ *Ibid.*, p. 711.

⁷ Il restait, des quinze centaines d'or, vingt mines ; *ibid.*, p. 713. En novembre 1198 avait été conclu le dernier traité de privilèges ; Dölger, *Regesten*, n° 1647.

IV. — LA CROISADE CONQUÉRANTE DE BYZANCE

Des événements inattendus mirent des forces de terre considérables à la disposition du prétendant. Foulques de Neuilly, un simple curé, parcourut la France, prêchant la nécessité d'une nouvelle croisade. Un certain nombre de chevaliers, et même deux chefs de la féodalité française, Thibaut de Champagne et Baudouin de Flandre, prirent la croix.¹

Le chef de l'expédition, destinée à rétablir le royaume de Jérusalem, mais attaquant d'abord en Egypte, centre de leur puissance, les nouveaux maîtres de la Terre Sainte, les Égyptiens du Courde Saladin, depuis longtemps maître de Damas, la capitale du puissant Nour ed-din, jeune prince hardi et très populaire, devait être Thibaut ; Venise fut choisie comme lieu d'embarquement.

Mais Thibaut mourut. Les Champenois, qui composaient en grande partie l'armée des croisés, ne voulurent pas s'adresser à ce comte de Flandre qui était considéré comme en quelque sorte étranger à la France, pour lui offrir la conduite du Saint Passage. Quelqu'un qui avait intérêt à le faire proposa le marquis de Montferrat, Boniface. Or, le marquis avait des attaches déjà connues avec Constantinople, car des membres de cette famille, Renier, Conrad, alliés aux Comnènes, avaient joué un grand rôle dans l'Empire, dont le premier avait même rêvé de devenir le maître. Boniface n'avait pas fait vœu de croisade ; il n'avait pas des relations étroites avec la noblesse de France. C'était un esprit pratique et égoïste, qui entendait se servir de l'expédition pour se tailler un royaume digne de sa parenté impériale et de sa valeur personnelle.

Venise lui offrit des vaisseaux contre paiement. Étant à ce moment l'ennemie de l'Empire elle avait le plus grand intérêt à sa destruction, pour se saisir des ports et des îles nécessaires à sa marine, Plus que cela : elle se considérait membre de l'Empire, sa bourgeoisie extérieure, ex-territoriale. Dans cette qualité elle avait les mêmes droits à la succession des usurpateurs qui se montraient un moment sur l'écran impérial que les Normands, eux aussi partie intégrante de la Rome d'Orient. Déjà des symptômes montraient que l'heure de cette prise de possession n'était pas lointaine. Toute une ville suivait ainsi les traditions à demi

¹Cf. aussi Riant, dans la *Revue des Questions historiques* XVIII (1875) ; Hanotaux, dans la *Revue historique*, IV ; Aussi J. H. Crause, *Die Eroberung von Konstantinopel im 13. und 15. Jahrhundert*, Halle a S., 1870 ; Klimke, *Die Quellen zur Geschichte des IV. Kreuzzuges*, Breslau 1875 ; Streit, *Beiträge zur Geschichte des vierten Kreuzzugs, I. Venedig und die Wendung des vierten Kreuzzugs*, Anklam 1877 ; Teissier, *La quatrième croisade*, Paris ; Riant, *Innocent III, Philippe de Souabe et Boniface de Montferrat* ; Simonsfeld, *Ein Bericht über die Eroberung von Byzanz im Jahre 1204*, dans la *Festschrift von Christ*, Munich 1891 ; Walter Norden, *Der vierte Kreuzzug im Rahmen der Beziehungen des Abendlandes zu Byzanz*, Berlin, 1898 ; Papadopoulos-Kérameus, *Documents grecs pour servir à l'histoire de la quatrième croisade*, dans la *Revue de l'Orient latin* (1893), pp. 540-555 ; Gerland, *Das vierte Kreuzzug und seine Probleme*, dans les *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum*, 1904, pp. 505-514 ; Mitrofanov, dans le *Viz. Vreménik*, IV, pp. 461-523 ; Vladimir Sacharov, *ibid.*, VIII, p. 184 et suiv. ; Fotheringham, *Genoa and the fourth crusade*, dans l'*English historical Review*, XXV (1910), pp. 26-58.

millénaires des anciens antartes italiens.¹ La République reçut, de plus, les offres du jeune Alexis, offres qu'appuyait puissamment le beau-frère du prétendant, Philippe de Souabe ; Alexis avait offert, du reste, la soumission de l'Église d'Orient à cet Innocent III que tentait l'idéal de domination universelle d'un Grégoire VII.²

On se faisait des idées fabuleuses sur les richesses des Byzantins, dont la politique était depuis longtemps de mettre en évidence le plus possible les pierres de prix, les vêtements brodés d'or, les bijoux et les objets précieux des anciens temps, dont la vue faisait une profonde impression sur les barbares. Il était à prévoir qu'une croisade qui comptait si peu de grands seigneurs et tant d'aventuriers pauvres, ne possédant que leur armure et leur cheval, ne serait pas en état de payer le coût du passage. Or, Alexis promettait son contingent pour la croisade, et, en dehors de cinquante trirèmes pour le passage,³ deux cent mille marcs à qui l'aiderait à reconquérir son héritage.

On comprend ce qui devait résulter de toutes ces circonstances fatales à l'Empire. Il n'y avait pas seulement pour aller en Terre Sainte la voie de mer, de Venise à Tyr ou à Saint Jean d'Acre ou bien à Damiette, mais aussi cette autre voie, que les premiers croisés avaient suivie et qui, abandonnant la Mer à Constantinople, prenait le chemin de « Cevetot » (Kyboton), de Nicée, d'Arménie et d'Antioche. Dans cette dernière hypothèse, il fallait demander le marché aux Impériaux, possesseurs de toute la partie orientale de l'Asie Mineure, et en outre depuis longtemps alliés des Turcs d'Iconium, à ce point qu'ils n'osèrent pas tirer profit de l'expédition de Frédéric Barberousse, qui avait ébranlé le Sultanat en pleine décadence.

Pouvait-on attendre cependant de pareils services de cet empereur Alexis, en conflit avec ceux mêmes dont le drapeau s'élevait, auprès de celui de la croisade, sur les vaisseaux du passage ? Ne valait-il pas mieux faire en passant une emprise profitable à la croisade, qui fût en même temps un acte de justice, en rétablissant l'enfant Alexis sur le trône de son père aveuglé ?

Il ne peut pas y avoir de doute que cette résolution était déjà prise par les chefs de l'expédition lorsque les vaisseaux des croisés quittèrent Venise, en août 1202. Autrement, le doge Dandolo lui-même, vieux et atteint de cécité, n'aurait pas monté sur une des galères, et on n'aurait pas refusé de prendre à bord le légat du Pape. On ne pouvait, ni proclamer un pareil but de croisade lorsque Jérusalem se trouvait sous le joug des Infidèles, ni fulminer l'excommunication contre des princes qui allaient préparer la réunion de l'Église schismatique au Siège catholique de Rome. Une partie des croisés sentit bien qu'il y avait là quelque chose de caché ; les dissidents refusèrent obstinément de se rendre à Venise ; ils furent s'embarquer à Marseille,⁴ comme l'avait fait le contingent français de la croisade précédente, et se rendirent directement en Syrie.

D'autres se détachèrent au cours de la traversée, à mesure que se dessinait mieux le but de la « guerre sainte » à laquelle on les menait. Le roi de Hongrie détenant Zara, les croisés n'hésitèrent pas à mettre le siège devant cette place,

¹ Cf. notre *Venise* citée.

² Choniate, p. 715.

³ *Ibid.*, p. 715 ; Villehardouin, *id.* Natalis de Wailly, pp. 53-55, 57.

⁴ Villehardouin, p. 59. L'abbé de Vaux, les frères de Montfort, le seigneur de Boves prendront service sous le roi de Hongrie, client du Pape ; *ibid.*, p. 63. On put à peine retenir ceux qui voulaient aller à Brindisi, *ibid.*, p. 65.

qui fut prise d'assaut et rendue aux Vénitiens. Il était maintenant, en octobre, trop tard pour cingler vers l'Orient, et il fallut donc passer tout un hiver dans cette Dalmatie vénitienne, ce qui lia plus étroitement les croisés à la politique du doge.

Au printemps, on partit enfin par mer, et, à ce moment, toute l'armée apprit ce qu'elle devait accomplir à Constantinople. Alexis était sur une des galères, et Boniface de Montferrat avait pris déjà vis-à-vis du jeune prince l'attitude d'un tuteur.¹ En chemin, le prétendant s'affirma en se faisant reconnaître par les garnisons byzantines et par les habitants des côtes, d'Andros même,² sujets de l'Empire.

Au mois de mars 1203, les Français, les Lombards et les quelques Allemands que conduisait le marquis eurent enfin devant les yeux la merveille de Constantinople, qui leur paraissait contenir la population du monde entier.³

Alexis III fit semblant de ne rien savoir. Il offrit, comme de coutume, le marché aux hôtes porteurs de la croix rouge. Le doge et Boniface, les véritables chefs, ne dissimulèrent pas leur mission. Déclarant Alexis usurpateur, ils lui enjoignirent de céder la place à l'héritier légitime qui se trouvait dans leur camp, en vêtement impérial.

L'empereur fit mine de résister. Il avait avec lui des Pisans, des archers d'Orient, des Anglais, des Danois, des hallebardiers toujours fidèles au souverain intronisé ;⁴ il avait même eu le temps de rassembler un contingent des thèmes, On le vit sortir une fois avec une assez grande armée que les quelques milliers de beaux chevaliers et de marins de Venise ou de contingents dalmates n'osèrent pas attaquer.

Il paraît cependant que quelque chose se tramait dans Constantinople même, où, encore une fois, on ne voulait pas de l'empereur du danger et du malheur. Depuis l'usurpation d'Andronic, tous les souverains de Byzance craignaient leur capitale, et ils passaient la plus grande partie de leur temps dans les palais de plaisance des environs, à Scutari, à Chalcédoine,⁵ dans les *buenretiros* des rivages fleuris.

Alexis III disparut donc, s'enfuyant à Débeltos, avec sa fille Irène et dix «centenaires» d'or,⁶ pour éviter une révolte populaire et ses suites probables d'aveuglement, mutilation et d'offenses. Aussitôt le patriarche tira de son cachot Isaac l'aveugle, qui reprit sa place sur le trône auprès de la belle princesse de Hongrie, son impératrice.⁷

Les croisés cependant ne se montrèrent pas complètement satisfaits de ce changement. Celui qui leur avait prêté serment était le fils, et non le père. Ils exigèrent que leur pupille fût proclamé aussi et qu'Isaac confirme par une bulle d'or⁸ les promesses faites par son collègue ; il n'y avait qu'à accepter cette

¹ *Ibid.*, p. 65.

² *Ibid.*, p. 71 : Alexis y était allé avec Boniface et le comte Baudouin.

³ « Que il semblait que il n'eust se là non » ; *ibid.*, p. 75.

⁴ Choniate, pp. 717-723. Villehardouin, p. 97. Aussi un Lombard, Nicolas Rosso ; Villehardouin, p. 79.

⁵ *Ibid.*, p. 77. Sur l'église de St. Étienne, *ibid.*, p. 73.

⁶ Choniate, p. 723 ; Villehardouin, p. 105.

⁷ *Ibid.*, p. 107.

⁸ *Ibid.*, p. 109.

lourde nécessité (1er août) et à fouiller de nouveau les églises pour trouver l'argent qu'attendaient les alliés d'Occident comme prix de leurs services, tout en maudissant l'insatiable avidité des guerriers latins.¹

La situation des deux empereurs en fait d'argent était d'autant plus difficile qu'ils ne pouvaient compter sur rien. D'abord les Anges avaient été contraints déjà, pour l'expédition de Bardas et pour celle contre Bardas, à piller les objets de culte, à vendre des fonctions, à ne plus payer les salaires, à faire fabriquer de la fausse monnaie ; ils avaient dû payer aux Allemands et aux Turcs un tribut de rachat et de paix ; les villes avaient été exemptées d'impôts pour rester fidèles.² En plus les revenus des provinces n'appartenaient pas aux nouveaux maîtres. Aucune des grandes cités d'Europe et d'Asie n'avait déclaré les reconnaître. Alexis III tenait encore la campagne ; les gouverneurs étaient tous de sa création. Le jeune Alexis entreprit en effet une expédition pour soumettre la Thrace, mais il revint sans avoir remporté de succès notables.

Or, les croisés ne voulaient plus patienter. Le contrat avec Venise avait été prolongé pour une année,³ mais ils voyaient bien que ce nouveau délai serait aussi insuffisant. Ils étaient irrités, surtout les Vénitiens, par les attaques que la populace avait dirigées récemment contre les Latins de Constantinople, qui avaient dû s'y soustraire par la fuite. On avait découvert même l'intention de brûler la flotte du doge.⁴ De leur côté, les Latins crurent devoir s'en prendre à la mosquée des mécréants et à la nombreuse colonie de marchands « sarrasins » et de turcopoules qui habitait la Capitale.⁵ Des incendies s'allumaient, qui détruisirent le Cirque, le *forum* de Constantin.⁶ Les palais de la banlieue furent pillés.⁷

C'était une situation évidemment intenable. Les chefs de camps des Occidentaux, auxquels ne pouvaient pas suffire les familiarités de leur jeune client, qui buvait et jouait aux dés avec eux, s'amusant à changer de coiffure avec les seigneurs latins,⁸ défièrent Isaac selon toutes les règles de la chevalerie, et ouvrirent ainsi ainsi les hostilités contre leur allié « déloyal⁹ ».

Ce fut le signal d'une grande révolte populaire, où éclata encore une fois le ressentiment de longue date, entretenu et exaspéré par les récentes offenses et les exigences d'argent qui ruinaient et dépouillaient la ville.

La couronne fut offerte à un jeune homme du peuple, Nicolas Kanabos.¹⁰ La foule, les *δημόκοποι* et les *ὄχλαρχικοὶ*, l'acclamèrent.¹¹ Il paraît que les deux empereurs, ayant perdu tout espoir de pouvoir se maintenir par eux-mêmes,

¹ Choniate, p. 729.

² Choniate, pp. 499, 584 et suiv., 586, 638, 712 et suiv. A un certain moment le jeune Alexis voulut emprunter seize « centaines » d'or de Boniface de Montferrat ; *ibid.*, p. 738.

³ Villehardouin, pp. 113, 117.

⁴ *Ibid.*, p. 127.

⁵ Choniate, p. 731.

⁶ *Ibid.*, pp. 731-733.

⁷ *Ibid.* p. 741.

⁸ *Ibid.*, p. 737. Sur la passion des croisés pour les dés ; *ibid.*, 13. 884.

⁹ Villehardouin, pp. 82, 122-123.

¹⁰ Choniate, *loc. cit.*

¹¹ Ἰμάτιον ἔχεις : γενοῦ ἡμῶν ἀρχηγός ; *ibid.*, p. 744.

s'adressèrent alors aux Latins, qu'ils voulurent même introduire dans le palais.**1** Mais il était décidément trop tard. La classe dominante, qui ne voulait plus de cet aveugle et de cet enfant et qui méprisait et craignait les Latins, proclama, en janvier 1204, Alexis Dukas, surnommé Mourtzouphlos, à cause de ses gros sourcils. C'était un « prince de sang », un haut dignitaire, qui était revêtu de l'office de protovestiare, et il s'était signalé par sa haine contre les envahisseurs.**2**

Dukas, qui avait gagné les hallebardes varègues,**3** agit habilement. Il se saisit de la personne du jeune Alexis, qu'il fit disparaître selon la méthode d'Andronic**4** ; puis Isaac, qui était tombé malade, périt avec le concours de son ancien conseiller (1204).**5**

Le nouvel empereur fit tous ses efforts pour conserver Constantinople, mais ils devaient être vains. On lui demandait cinquante « centaines », d'or pour être toléré. Il ne pouvait compter ni sur les soldats, ni sur le peuple.**6** Dès le mois de mars, « Francs » et Vénitiens s'étaient entendus pour attaquer la ville et y établir un Empire des Latins.**7** Au second assaut, le 12 avril 1204, la première ville du monde, et la seule que l'on eût pu croire inexpugnable, tomba au pouvoir des Latins.**8**

Les conquérants, qui étaient peu nombreux,**9** se perdirent presque dans la multitude immense, agitée par l'effroi. D'un côté, les troupes de chevaliers avançaient avec précaution ; de l'autre, par la Porte Dorée,**10** Dukas s'échappait, emportant la femme d'Alexis III, Euphrosyne, et sa fille, Eudoxie, qu'il avait épousée pour consolider son pouvoir. Mais en même temps un autre Dukas,**11** Théodore, marchait comme empereur nouvellement créé à la tête d'une bande de populaire, tandis que dans l'église de Ste Sophie le patriarche présentait au peuple comme nouveau souverain le jeune et brave Théodore Laskaris, lui aussi gendre de l'empereur.**12** Enfin, bientôt, une procession s'organisa pour recevoir les Latins et leur demander grâce.**13**

Il n'y eut, dans ce désordre affreux, de la part des vainqueurs aucune retenue et aucune discipline, pas même le respect pour les objets sacrés, dans le pillage si longtemps attendu. On brisa la table sainte de la basilique de Justinien pour s'en partager les morceaux : une femme se mit à chanter des chansons grivoises dans la chaire de Saint Jean Chrysostome ; on s'asseyait sur les icônes. Des

1 *Ibid.*

2 Sur son règne de soixante-dix jours, le *Ἡέος Ἐλληνομνήμων*, VII, p. 134.

3 Choniate p. 745 ; Villehardouin, p. 129.

4 Choniate, p. 747.

5 Il serait mort de peur, d'après Villehardouin.

6 Il était conseillé par son beau-père, Philokalios ; *ibid.*, pp. 748-752.

7 Tafel et Thomas, *Urkunden zur älteren Handels und Staatsgeschichte der Republik Venedig*, Vienne 1856, I, p. 446 et suiv.

8 *Ibid.*, pp. 752-753. Cf. Choniate, p. 512 ; *Ἡέος Ἐλληνομνήμων*, XVI, p. 225 et suiv.

9 20.000 hommes en ont pris 400.000, dit Villehardouin, dit Villehardouin, p. 148.

10 *Ibid.*, p. 145. Les veuves d'Andronic et d'Isaac au Palais des Lions ; *Ibid.*, p. 146.

11 Ç'aurait été son frère Constantin ; Andrééva, *La vie à Nicée* (en tchèque). Cf. plus loin..

12 Par sa femme Anne ; Acropolite, pp. 10-11. Une troisième princesse, Irène, était veuve du despote Paléologue ; *ibid.*

13 Choniate, p. 756 et suiv. Les hallebardiers étaient prêts à reconnaître quiconque aura de quoi leur payer, *ibid.*, p. 755.

processions caricaturales, avec des courtisanes à califourchon sur des chevaux, singeaient les cérémonies des Orientaux. Une foule ignoble s'empressait autour des dévastateurs pour marchander leur gain.¹ Plus tard on fera fondre les statues, détruisant l'« Anémoudouion », l'Hercule « triespéros » de Lysippe, les statues de Romulus et de Remus, celle d'Hélène de Troie, de « l'âne de César », etc.² On ira jusqu'à fouiller dans les tombeaux des basileis.³ Etait perdu quiconque cachait des richesses.⁴

Or, les conquérants voulaient maintenant un empereur de leur race, et déjà les barons de France et de Lombardie avaient signé avec le doge, qui avait dû rêver pour lui-même d'une installation à Byzance, un traité de partage de l'Empire, qui donnait à chaque nation un lambeau de l'héritage byzantin. Les formes d'élection vénitienne furent maintenues à l'église des SS. Apôtres pour la désignation de l'empereur. S'il ne pouvait pas lui-même usurper sur le basileus, le vieux doge voulait avoir un prince faible, sans liaisons et sans popularité en Orient, un prince complètement détaché de ses possessions d'Occident. Ce fut donc Baudouin de Flandre, le « Phlandos » des Grecs,⁵ une espèce de Godefroi de Bouillon, auquel on avait dû penser, un chevalier de trente trois ans, brave et surtout vertueux,⁶ qui l'emporta au scrutin sur le marquis Boniface de Montferrat. Ce dernier devait avoir en échange l'Asie et la Morée.⁷ Venise espérait sans doute qu'il consacrerait toute son activité à la récupération des riches provinces qui s'étendaient au-delà du Déroit.

¹ *Ibid.*, pp. 758-759, 784-789.

² Cf. Dutuit, *Byzance et l'art du XIIe siècle*, Paris 1926 ; J. Papadopoulos, *Les palais et les églises des Blachernes*, Paris 1928.

³ Choniate, pp. 855-856, 859, 863. Cf. 'Νέος Ἑλληνομνήμων, III, pp. 252-253 ; Riant, *Des dépouilles religieuses enlevées de Constanatiople au XIIIe siècle par les Latins* ; Heisenberg, *Neue Quellen zur Geschichte des lateinischen Kaisertums und der Kirchenunion*, I, Munich 1923.

⁴ Villehardouin, p. 150.

⁵ Βαλδουίνος ὁ Φλάντος ; 'Νέος Ἑλληνομνήμων, VII, p. 134.

⁶ Choniate, p. 790.

⁷ Villehardouin, p. 152. Sur son couronnement, Robert de Clary. Il voit dans l'entreprise l'ambition seule de Boniface (p. 442).

CHAPITRE TROISIÈME

LE RECUEILLEMENT GREC EN ASIE MINEURE

I. — EXILÉS BYZANTINS ET USURPATEURS GRECS

L'action de Baudouin, le nouvel empereur, fut ce qu'elle devait être malgré la signature en cinabre et l'adoption d'un titre purement byzantin, celui de « despote », qu'on trouve aussi chez le dernier de ses successeurs, autre Baudouin, qui, fils d'empereur, pouvait s'intituler aussi « porphyrogénète », mais en latin le titre n'est que « par la grâce de Dieu empereur de Constantinople », sans ajouter « des Romains¹ » : l'action d'un dépaycé et d'un abandonné, car Venise, ayant réalisé ce qu'il lui fallait, ne prenait pas tant d'intérêt au reste. Une partie des croisés, après avoir eu son lot de la proie, se dirigea vers la Syrie, but des pèlerinages, ou vers d'autres contrées, de sorte que, second motif de l'inanité de cette fondation, dès le lendemain il n'y eut pas d'armée permanente et, à cette époque, on ne pouvait pas improviser des milices chevaleresques comme celles de Terre Sainte.² Venise n'entendait pas faire un sacrifice complet de son ambition, imposa au nouvel empereur, qu'elle subventionnait, un patriarche vénitien³ ; elle s'installa le mieux qu'elle put à Constantinople, où la populace, après avoir tourné en dérision ces hôtes en vêtements courts et étriqués, qui étaient irrévérencieux envers les icônes, buvaient, jouaient aux dés et s'empiffraient de vin nouveau, d'ail et de la viande, méprisée par les Orientaux, de bœuf et de porc, était retombée dans son ancienne torpeur. Des familles vénitiennes se partageaient les îles de l'Archipel ; Gênes essayait de s'établir en Crète.

Le Pape ne pensait qu'au triomphe de la cause de l'Union, et, dans le but de la préparer, il ne dédaignait pas d'envoyer des légats au Vlaque Ionisa, Joannice,

¹ Πορφυρογέννητος Βαλδουίνος δεσπότης (sur le sceau) ; « *Dei gratia imperator constantinopolitanus* » ; 'Νέος Έλληνομνήμων, XII, p. 415.

² Cf. Gerland, *Geschichte des lateinischen Kaiserreichs von Konstantinopel, I Th., Geschichte der Kaiser Balduin I. und Heinrich (1204-1216)*, Homburg von der Höhe 1904 : Cf. Schlumberger, *Sceaux des feudataires et du clergé de l'Empire de Constantinople*, dans le Bulletin monumental, 1897 ; Riant, *Guntheri Alemanni Historia constantinopolitana*. « *Dei gratia imperator constantinopolitanus* ».

³ Sur une attaque du patriarche Thomas Morosini contre les Grecs, en 1205, voyez archevêque Nicéphore Kalogéras, *Περὶ τοῦ ὅπως ἴσχυσε καθ' ἡμῶν Λατίνος*, Leipzig 1890. Il enterra à Ste Sophie le doge, qui mourût au milieu de sa conquête ; *Syllogue de Constantinople*, XV, Suppl., p. 35.

qui fut couronné, selon le rite latin, « empereur des Romains et des Bulgares »,¹ tandis que la Curie, après avoir eu, sous Innocent III, un échange de lettres avec Alexis III, qui lui offrait, dans sa situation ridicule, le partage du monde, contre l'usurpateur d'Occident,² affectait de ne reconnaître qu'un « rex Blacorum et Bulgarorum », un roi des Pasteurs et des Bulgares.

C'était tuer en germe la puissance latine à Constantinople.³ Le Ban de Bosnie, devenu roi lui aussi, avait reçu la couronne dans les mêmes conditions. De son côté, le roi de Hongrie, que les croisés avaient attaqué malgré la défense expresse du Saint-Siège, était devenu maître des pays serbes, et ce représentant de la foi catholique en Orient s'était avancé jusqu'à Niche. L'Empire latin, créé au gré des circonstances et sans la bénédiction spéciale d'Innocent III, n'était donc pas le seul État autorisé à se prévaloir de la faveur du Souverain Pontife, qui eût peut-être été très flatté d'une soumission complète, même de la part d'un empereur grec de Byzance, étendant la suprématie romaine sur ces pays aussi que les Latins n'arrivèrent jamais à dominer.

Baudouin entreprit d'abord la visitation générale de tous les pays d'Europe, voulant faire reconnaître partout ses droits impériaux.⁴ En effet, Alexis III s'était enfui en Achaïe, après avoir fait aveugler son gendre Dukas, établi d'abord à Tzouroulon,⁵ qui, tombé ensuite aux mains des Latins, fut jeté du haut d'une colonne, pour justifier une ancienne prédiction.⁶ Mais Boniface, qui s'était fait céder, à la place de l'Asie, la grande ville de Thessalonique, avec la couronne royale, défendit à son suzerain de poursuivre son voyage sur ses terres d'Occident ; il n'hésita pas, même, à attaquer les villes de Thrace pour exercer une pression sur l'empereur. Ensuite, réconcilié à Baudouin, il prit possession de sa Thessalonique, en prince aussi des Grecs, car il avait épousé la belle veuve d'Isaac⁷ et, au lieu d'aveugler, de chasser ou de faire étrangler le fils de cet empereur, mettait en avant la personnalité sympathique de cet enfant impérial, Manuel.⁸

L'empereur avait à combattre deux usurpations. Léon Sgouros, maître de Nauplie et d'Argos, dont il était originaire, s'était emparé de Corinthe, dont il tua l'archevêque, en le jetant en bas de l'Acropole, et de Thèbes, et avait même tenté la conquête d'Athènes,⁹ que son archevêque osa défendre, car c'était Michel Acominate. Les chefs de la « Grande Blaquie » thessalienne¹⁰ avaient des ententes avec ce commandant de la résistance grecque. Léon, qui rêvait d'Empire, reçut auprès de lui Alexis III et sa famille et se fit donner en mariage la princesse Eudoxie¹¹ qui sera ensuite, tour à tour, la femme de deux rois

¹ Pour Villehardouin, c'est le « roi de Blaquie et de Bogrie » ; p. 117.

² Migne, *Patr. Lat.*, c. 326-327, 1123-1124, 1182-1183.

³ Plus tard, en 1229, une intervention de Grégoire IX pour ce malheureux Empire ; Van den Gheyn, dans la *Revue de l'Orient latin*, IX (1902), pp. 230-234.

⁴ Choniate, p. 790 et suiv.

⁵ Villehardouin, p. 158.

⁶ Choniate, pp. 804- 805 ; Acropolite, p. 11 ; Villehardouin, p. 182.

⁷ *Ibid.* p. 154.

⁸ Choniate, pp. 790-793, 795 ; Villehardouin, pp. 164-178.

⁹ Choniate, pp. 800-804, 841.

¹⁰ *Ibid.*, p. 841.

¹¹ *Ibid.*, pp. 803, 804 ; Acropolite, p. 15. Alexis, craignant un pareil gendre, voulait passer en Epire ; *ibid.* Cf. Villehardouin, p. 192.

serbes.¹ Il apparaissait donc comme un représentant de la race indigène et un vicaire de l'empereur légitime. Plus bas, à Lacédémone, en Étolie, près de Nicopolis et d'Épidaure, il y avait comme prétendant Léon Chamatéros.²

D'autre part, dans le Nord-ouest, un Michel, bâtard du sébastocrator Jean Dukas Angélos, que les Français nommaient « Michalis », venant de Constantinople avec Boniface, s'était saisi du littoral de l'Adriatique et des gorges de la Macédoine et avait fait reconnaître son autorité par les clans albanais, tenant avec leur aide les villes de Ianina, d'Arta et le pays jusqu'à Naupacte.³ Il empiétait ainsi sur les droits du roi de Thessalonique, dont le but devait être de se constituer un État dans les proportions rêvées par les conquérants normands, jusqu'à Durazzo.

C'était, en Europe, l'établissement le plus solide, par le voisinage de la Mer, par les possibilités d'alliance avec la puissance normande, pour le moment immobilisée par la minorité de Frédéric, dit aussi Roger, le fils de Henri VI et de Constance, et par les vertus guerrières des races indigènes, qui ne pensaient pas encore à demander une vie politique pour elles-mêmes. Se faisant appeler seulement « despote », par des scrupules dont on ne peut pas découvrir le motif, cet homme énergique faisait vraiment mine d'empereur dans ces régions qui avaient montré de toutes les façons, « antartique », bulgare, normande, qu'elles préféraient avoir leur autonomie. Il eut dès le commencement une Cour, où l'archevêque d'Ochrida, Jacques Proarchios, lui dédiait des vers, et une importante œuvre d'interprétation juridique, en rapport aussi avec les coutumes du pays, sera due à Démètre Chomatianos,⁴ autre chef de cette Eglise grecque pour les Bulgares, lesquels avaient maintenant un patriarche dans la capitale du César vlaque de la révolte, à Tirnovo. Jean Apokaukos, le métropolit de Naupacte, déjà cité, faisait partie du même cercle de lettrés.⁵ C'est dans cette région que la fresque byzantine recevra les premières influences occidentales, lui ajoutant comme expression, mouvement et grâce.⁶

Dans son élan royal, Boniface s'en prit d'abord à Sgouros ; il traversa l'Achaïe en victorieux, évita les embûches et brisa les résistances ; deux aventuriers français, lesquels avaient commencé à soumettre les châteaux de la Morée, Geoffroi de Villehardouin le Jeune et Guillaume de Champlitte, qui poussèrent jusqu'à Modon et Coron, vinrent lui faire hommage.⁷ Et, même, Alexis III, qui était accouru chercher des amis à Thessalonique, tomba en son pouvoir.

¹ Alice Gardner, *Nicaea*, p. 63, note.

² Choniate, pp. 840-841.

³ Acropolite, pp. 15-16 ; Villehardouin, p. 178.

⁴ Ses œuvres, dans Pitra, *Analecta Sacra*, VI, Rome 1891. Cf. Drinov, dans le *Viz. Vremènik*, I 4, pp. 319-349 ; II, pp. 1 et suiv., 211-212 ; Gelzer, *Ochricia*, pp. 12, 16 et suiv. Une inscription de lui, dans le *Sbornik* bulgare, X, p. 570.

⁵ Cf. Willenbofer, Johannes Apokaukos, *Metropolit von Naupaktos in Atolien*, thèse, Munich 1913 ; Vasiliewski, *Epirotica saeculi XIII*, dans le *Viz. Vremènik*, III, 1896. En général, Jean A. Rhomanos, *Περὶ τοῦ δεσποτάτου τῆς Ἠπείρου*, Corfou 1895 ; Méliarakis, *Ἱστορία τοῦ δεσποτάτου τῆς Ἠπείρου (1204-1261)*, Athènes-Leipzig 1898. Cf. la thèse de D. Ruzie, Iena, 1893.

⁶ Cf. Grabar, *Un reflet du monde latin dans une peinture balkanique du 13e siècle*, dans le *Byzantion*, I, p. 229 et suiv., et son beau livre sur Boiana ; Iorga, dans les *Mélanges Diehl*.

⁷ Villehardouin, p. 194.

L'empereur latin s'en trouvait, ainsi, dans des conditions beaucoup moins favorables. S'il n'avait pas à craindre les Turcs, dont le sultanat était sur le déclin et ne pouvait plus tenter des conquêtes, il était écarté de l'Asie par la politique prudente des princes fugitifs de Constantinople, qui s'étaient taillé de petits royaumes sur cette terre d'ancienne et vigoureuse féodalité. David et Alexis Comnène, petits-fils de l'empereur Andronic par leur père Manuel, et parents d'une princesse de Géorgie, s'étaient établis dans les possessions de leur grand-père, auxquelles ils réunirent Trébizonde, capitale d'une ancienne marche byzantine, d'un ancien duché. L'aîné avait pris le titre d'empereur en vue de la reconquête de l'ancien Empire, et le cadet était son stratège actif et dévoué ; les en déloger était pratiquement impossible, en raison de l'éloignement de cette contrée, voisine des barbares de la montagne, leurs alliés.

Mais, si cet isolé, qui paraissait devoir tendre surtout vers ces régions d'Alanie, d'Abasgie, où l'ancien Empire avait eu des vassaux fidèles, et c'est pourquoi le titre de ces empereurs en devint celui, nettement délimité, de maîtres de « tout l'Orient, des Ibères et de la Maritime¹ », n'était pas à craindre, il en était autrement de Théodore Laskaris, mari d'Anne, fille d'Alexis, qui, dûment proclamé empereur de Constantinople, s'était établi à Nicée, encore assez bien conservée, avec son vieux palais et ses églises de la Dormition, de St. Hyacinthe, de St. Antoine le grand, de St. Tryphon, de Ste Sophie, dont on a conservé des fresques² ; ne pouvant pas se faire sacrer par le patriarche grec, qui languissait à Démotika, il attendit la mort de ce prélat pour créer un nouveau chef de l'Eglise et recevoir de lui la couronne. Bientôt tout le pays jusqu'aux frontières du Sultanat se soumit volontiers à ce prince de mœurs simples, juste et brave. Les Latins ne tenaient que le bord de la Mer, en face de Constantinople. Des concurrents, Mangaphas, Sabbas de Samsoun, sur le rivage du Pont, les Comnènes de Trébizonde, furent battus, et le premier perdit ses possessions. Le sultan Aseddin même périt dans une bataille contre Théodore, qui lui avait offert, à la façon de Manuel Comnène, un combat singulier. Enfin Alexis III, qui s'était réfugié à la Cour de ce Sultan, fut pris, emmené honorablement à Nicée et forcé de subir la tonsure qui faisait de lui un moine.

Baudouin n'était pas en mesure de briser cette nouvelle puissance grecque, cet Empire d'Asie sans capitale qui s'abritait dans l'ancienne conquête des croisés de Godefroi de Bouillon.

¹ Πάσης Ἀνατολῆς Ἰβήρων καὶ περατείας. G ; Dräseke, dans la Byz. Zeitschrift, II, p. 86. Plus tard, l'empereur Manuel I s'intitule seulement ἀυτοκράτωρ πάσης Ἀνατολῆς ; Deffner, Archiv, I. p. 164. Cf. Papadopoulos-Kérameus, *Fontes historiae Imperii trapezuntini* ; Kounik, *Fondation de l'empire de Trébizonde* (en russe), dans les Mémoires de l'Académie de Pétersbourg, II, 1854 ; Fallmerayer, *Geschichte des Kaisertums Trapezunt*, Munich 1827. Cf. le même, *Original-Fragmente, Chroniken, Inschriften und anderes Material zur Geschichte des Kaisertums Trapezunt* ; Tryphon Evangélidis, *Ἱστορία τῆς Τραπεζοῦντος, ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τῶν καθ' ἡμᾶς*, Odessa 1898 ; Ouspenski, *Empereurs de Trébizonde* (en russe), 1924. Sur l'histoire de l'Eglise de Trébizonde, Paranikas, dans le *Syllogue* de Constantinople, 1913-21, pp. 157-167 ; Papadopoulos-Kérameus, dans le *Viz. Vréménik*, XII (1906), pp. 132-147 ; sur les églises, D. Talbot Rice, dans le *Byzantion*, V, p. 47 et suiv. ; cf. *ibid.*, IV, p. 363 et suiv.

² Wolff, *Die Koimesis-Kirche in Nicäa*, Strasbourg 1903 ; le même, dans le *Viz. Vréménik*, VII, p. 315 et suiv., Grégoire, dans le *Byzantion*, V, p. 287 et suiv. ; N. Brouhoff, dans les *Echos d'Orient*, 1925, p. 471 et suiv. ; Alpatoff, *ibid.*, 1926, p. 42 et suiv. Aussi Basile, métropolitaine de Nicée, *Ὁ ἐν Νικαίᾳ ναός τῆς θεοτόκου*, Constantinople 1912.

Avec les idées féodales que devaient nourrir, même sur cette nouvelle terre, les Latins, Baudouin avait créé des fiefs d'Empire en Asie, donnant Nicée au comte Louis, le duché de Philadelphie à Etienne de Perche.¹ Ces Occidentaux cependant n'auraient jamais pu soumettre les provinces qui leur étaient ainsi échues. Henri, frère de l'empereur, dut intervenir. Après une victoire à Poimanénon contre les gens de Nicée,² il s'était saisi d'Hadramyttion et avait trouvé un chaleureux accueil de la part des Arméniens colonisés dans ces contrées, lorsqu'il fut rappelé en Europe par la nouvelle d'une grande attaque des Vlaquo-Bulgares.

Le Tzar des Balkans, en effet, avait jeté ses bandes à travers la Thrace, prenant et pillant villes et bourgades, que, le plus souvent, il abandonnait ensuite. Les Grecs de Thrace, qui avaient montré d'abord une certaine satisfaction de la punition terrible infligée à cette Constantinople qui exploitait et tyrannisait depuis des siècles les provinces, témoignèrent des sympathies au Roumain en attitude de Tzar bulgare) qu'ils acclamèrent comme leur vrai souverain orthodoxe³ chevalier fut même occupée par les Grecs seuls, après que le Tzar eût pris Andrinople et Démotika.⁴ Les Pauliciens aussi lui étaient favorables.⁵ Le Franc que Baudouin avait créé duc de Philippopolis fut enfermé dans cette ville ; partout ailleurs les habitants des places fortes se révoltèrent contre les Latins et appelèrent les gens du Tzar.

L'empereur constantinopolitain et le doge, qui jusqu'au bout resta fidèle à son alliance avec Baudouin, sortirent donc de la Capitale, où ils étaient menacés d'être enfermés, pour balayer la campagne et récupérer les localités qui avaient été perdues. Ils ne trouvèrent pas d'ennemis jusqu'à Andrinople, qu'ils comptaient assiéger. Ioannice se trouvait dans les environs ; les Latins lui offrirent orgueilleusement le combat, Ils furent outrageusement battus par des nuées de barbares, et le vainqueur, en s'en allant, emmena parmi ses prisonniers l'empereur Baudouin en personne, qui languit un certain temps et finit par s'éteindre dans la prison de la nouvelle Tirnova, Bientôt le doge finit aussi ses jours, à Constantinople.⁶ Seules Sélymbrie et Pygai restaient encore en Europe, aux Latins.⁷

Boniface dut donc abandonner la guerre contre Sgouros et prendre des mesures pour sa propre défense. Tandis que Henri, régent de l'Empire,⁸ s'efforçait en vain vain de reprendre définitivement la Thrace, où il occupa Tzouroulon, chevalier, Vyzia, Néapolis,⁹ recourant dans ce but aux Grecs influents, tels que ce Branas qui avait épousé la fille du roi de France, veuve d'Andronic.¹⁰ Le roi de Thessalonique vit les hordes des « Blacs » et des Coumans se présenter devant

¹ Philippopolis elle-même avait été attribuée à Renier de Trit ; Villehardouin, p. 181. Cf. *ibid.*, pp. 187, 204, 260.

² *Ibid.*, pp. 188, 190.

³ Choniate, p. 808 et suiv.

⁴ *Ibid.*, pp. 809, 811. Attaques latines à Andrinople et Démotika, *ibid.*, p. 821 et suiv. ; Villehardouin, pp. 200, 234.

⁵ *Ibid.*, p. 237.

⁶ Choniate, pp. 811-814.

⁷ Villehardouin, p. 230. Sur la bataille, *ibid.*, p. 212 et suiv.

⁸Cf. Lauer, Une lettre inédite d'Henri Ier d'Ange, empereur de Constantinople, aux prélats italiens (1213 ?), dans les *Mélanges Schlumberger*, p. 191 et suiv.

⁹ Villehardouin, p. 232.

¹⁰ *Ibid.*, p. 340.

Serrés, qui fut perdue.¹ D'autres campagnes du Tzar ravagèrent ce pauvre pays de Thrace, qui n'eut jamais tant à souffrir. Au retour de chaque campagne, ce Kaloïoannès des courtisans, que le peuple dépouillé surnommait maintenant Skyloïannès, « le chien de Jean », et « le tueur de Rhomées », emmenait avec lui des milliers d'habitants, qu'il établissait dans son pays bulgare.²

Henri, qui prit le titre impérial après avoir appris la mort de son frère,³ n'eut plus guère que la satisfaction éphémère de promenades militaires qui n'assuraient en rien l'avenir.⁴ L'empereur de Nicée avait conclu une alliance avec celui de Tirnovο contre les usurpateurs de la Sainte Ville de Constantinople. Les lanciers coumans arrivaient déjà jusque sous les murs de la Capitale perdue par les Grecs et que Joannice ne pensa pas, par égard au Pape seul, à attaquer. L'Italien Sturione, qu'avait engagé comme amiral Théodore, entra même dans la « Bouche d'Abydos », dans le Bosphore.⁵ Alors Venise, que ne conduisait plus l'impériale volonté de Dandolo, admit un traité qui laissait aux gens de Nicée Nicomédie et quelques autres places.⁶

C'était maintenant, dans cette rapide disparition des chefs de la conquête, le tour de Boniface. L'empereur latin avait épousé la fille de son allié et rival, et celui-ci, qui avait repris Serrés, s'était saisi aussi de cette Mosynopolis, célèbre par la défaite des Normands. Mais cette place devait être encore une fois fatale aux Latins. Le roi de Thessalonique se laissa attirer dans une embuscade des Bulgares et succomba ; sa tête fut envoyée à Tirnovο, où gisaient sans tombeau les os de son empereur.⁷

Mais le même sort attendait le Bulgare triomphateur, Il se jeta sur Thessalonique, qui était maintenant l'héritage, faiblement défendu, d'un enfant et devant ses murs une maladie des poumons l'emporta : le peuple crut que le terrible guerrier avait été percé par la lance invisible de Saint Démètre, patron de la ville (1207).⁸

Lui aussi laissait un héritage disputé, et Borilas, fils de sa sœur,⁹ aura à combattre contre Jean Asên, le propre fils de l'empereur défunt, qui finira par gagner la partie.

Henri put donc remporter la victoire de Philippopolis sur les bandes du nouveau Tzar, et le résultat de cette bataille fut sans doute la récupération de la Thrace. Plein de confiance, il se rendit même à Thessalonique et brisa la résistance des « Lombards », qui voulaient avoir la Morée, avec Thèbes, un Aubertin étant sire de cette « Estives », ainsi que l'île de Nègrepont et tout le pays jusqu'à Philippopolis ; leur chef, le comte de Biandrate, dut tenir le frein du cheval de l'empereur lorsque le suzerain se rendit à l'église de St Démètre, cathédrale de cette ville.¹⁰ Il admit que le fils de Boniface, armé chevalier, soit couronné, le 6 janvier

¹ *Ibid.*, p. 232.

² Prise de Rhodosto, Panidon, Héraclée ; *ibid.*, pp. 242, 248, 250. Les Latins finirent par céder à Branās Andrinople et Démotika ; *ibid.*, pp. 252, 258, 264, 276 et suiv.

³ *Ibid.*, pp. 262, 264.

⁴ Il détruisit Anchiale. Projet de mariage avec la fille de Boniface ; *ibid.*, pp. 268, 274.

⁵ Villehardouin, p. 286.

⁶ *Ibid.* pp. 286, 290, 292.

⁷ *Ibid.*, p. 300.

⁸ Cf. la lettre de Henri dans Buchon, *Recherches et matériaux*, II, p. 211.

⁹ Villehardouin, p. 306.

¹⁰ *Ibid.*, pp. 340, 345, 347, 364, 372, 416.

1208.**1** On vit ensuite le chef féodal des barons francs paraître à Thèbes, avec ses « archontes », à Athènes, fief d'Odon de la Roche, et à Nègrepont.**2** Enfin le despote d'Épire lui fit des offres de soumission**3** : il promettait la main de sa fille pour Eustache, frère de Henri, et un tiers de ses domaines comme dot.

Henri réussit même à faire sa paix avec Théodore Laskaris. C'était comme la création par des liens féodaux et des contrats de mariage d'une tétrarchie constantinopolitaine, nicéenne, épirote et bulgare. Théodore avait épousé la fille du nouveau Tzar bulgare, Jean Asên, qui lui-même était époux d'une nièce de l'empereur, une autre étant donnée à Laskaris, une troisième au roi André de Hongrie.**4**

Malheureusement pour la cause des Latins, ce seul vrai empereur de leur race disparut trop tôt pour l'avenir des Francs en Orient, dès 1216.**5**

II. — CONVULSIONS BALKANIQUES

Cet Empire latin de Constantinople, qui, sauf cette illusion d'un moment, due à un homme entreprenant et habile n'a jamais existé que par son titre, ne laissera, sur ses vains efforts et sur la paralysie complète, sur le marasme qui les suivit, une seule ligne d'histoire, un seul souvenir d'art ; les diplômes et tous les documents officiels sortis de cette chancellerie fantôme ont été détruits après l'immanquable catastrophe. Ces soixante ans de pauvreté nue ne représentent que le sort, toujours menacé, d'une ville perpétuellement assiégée et qui sait bien qu'elle doit succomber. Les croisés de l'Occident, toujours de passage, qui n'ont jamais eu, dans leur faiblesse, un regard pour la Terre Sainte, étaient dans la ville de Justinien comme des Normands quelconques nichés sous Alexis Comnène dans leurs châteaux d'usurpation.

La seule chose vivante fut le commerce, et, encore, ce commerce représente-t-il avant tout le monopole vénitien. Car la Byzance matérielle appartient à Venise ; elle se l'est appropriée comme une chose à elle, après avoir songé, nous le répétons, pour un certain moment, à s'annexer l'Empire même.**6**

La vie politique de la grécité pure, qui forme son aspect national rhomaïque, clair et franc, sous les montagnes de l'Anatolie, sera désormais à Nicée.**7** Quant à

1 *Ibid.*, p. 368.

2 *Ibid.*, pp. 406 et suiv., 412.

3 *Ibid.*, p. 418, 420.

4 Baudouin d'Avesnes, p. 424.

5 Une lettre de lui dans les *Historiens des Gaules*, XVIII. Cf. Lauer, dans les *Mélanges Schlumberger*, I, p. 201. Cf. L. Neuhaus, *Die Reichsverweserschaft und Politik des Grafen Heinrich von Anjou, des zweiten Kaisers im Lateinerreiche zu Byzanz*, Leipzig 1904 ; E. Gerland, *ouvr.cité*.

6 Cf. notre *Venise* citée. Cf. avec Sanguinetti et Bartolotto, dans les *Atti della società ligure di storia patria*^o, XXVII ; G. Bratianu, *Recherches sur le commerce génois de la Mer Noire au XIVe siècle*, Paris 1929 ; Giovanni Müller, *Documenti sulle relazioni delle città toscane coll'Oriente*, Florence 1879.

7 Cf. N. G. Politis, *Ἕλληνες ἢ Ῥωμαῖοι*, Athènes 1901. Pachymère (éd. de Bonn, p. 367) ne distingue qu'entre Grecs et Agarènes. Déjà le vieil Eunape nommait l'Empire *Τὸ Ῥωμαϊκὸν* (éd. de Boor, II, p. 595), mais dans le sens œcuménique. Chrysobergès, sous les

l'esprit, l'ancien et le vrai esprit byzantin, lorsqu'on compte tout ce qui, en Europe et en Asie, n'obéissait pas aux Latins, il faut ne pas négliger les républiques de moines, ces Thébaïdes transportées sur les rochers ou dans les îles. Personne parmi les empereurs qui succédèrent à Nicéphore Phokas n'avait négligé l'œuvre d'Athanase, y touchant par des confirmations éventuelles. Les Ibères avaient cherché à s'y intercaler, et, à St Pantéléémon, les Russes suivront ; les Serbes, par St. Sabbas, frère de l'« archijoupan », s'y sont déjà ménagé une place : il y a par conséquent une tentative d'isolement national dans ce cénacle des solitaires. Ce que Nicéphore avait fait pour la Montagne Sainte, dont, dans une conscience super terrestre d'immortalité, on n'a pas voulu écrire l'histoire, avait été réédité par l'empereur Manuel pour l'île de St. Jean à Patmos, où le rôle d'Athanase fut repris par le bienheureux Christodoule.¹

Des changements, inévitables, se préparaient quant aux frontières desdits tétrarques. Mais, pour le moment, comme les Grecs d'Asie observaient la paix et que les Turcs ne donnaient pour ainsi dire pas signe de vie, comme, de son côté, Théodore, le premier despote d'Epire, ne sortait pas de ses montagnes, ne se sentant pas les moyens de jouer le rôle de restaurateur de l'Empire, les quelques années qui se déroulèrent alors forment la période la plus heureuse et la plus tranquille de l'Empire Latin.

Le successeur de Henri devait être son neveu, Pierre, que le Pape couronna à son passage par Rome. Il débarqua à Durazzo, mais fut aussitôt battu et pris par Théodore, fils de Michel l'Ange, qui avait été assassiné dans son lit et on ne lui rendit jamais la liberté, Constantinople devant être pendant quelque temps défendue par la vaillante femme de Pierre, Yolande.² L'empereur prisonnier laissait à sa mort deux frères, Robert et Baudouin, dont le premier régna quelques années, en prince absolument insignifiant. Théodore Laskaris, qui avait abandonné depuis longtemps, eu égard aussi au manque complet de conscience des Grecs d'Europe, l'opposition systématique envers les Latins, avait pris pour troisième femme une fille de l'empereur de Constantinople et il avait fiancé une de ses filles d'un autre lit à ce Robert, qui mourut très jeune, avant la célébration du mariage.

Le successeur de Robert, Baudouin, troisième frère et le dernier empereur latin, était un enfant en bas âge. La ville impériale aurait été certainement abandonnée par les Latins, c'est-à-dire remise aux bons amis de Nicée, si le Pape ne fût intervenu pour remettre la régence à ce Jean de Brienne, roi de Jérusalem, qui, bien que septuagénaire, conduisit des armées et prit femme. Ce fut cet extraordinaire vieillard qui prolongea par sa régence de huit ans (1229-1237) les jours de l'Empire mourant.

Comnènes, parle d'une Rhomais^o (Treu, *op. cit.*, p. 15), mentionnée aussi dans des vers adressés par les &ales à Jean Comnène (Νέος Ἐλληνομνήμων, II, p. 385 et suiv.). Le terme de *Terra Romaniae* était familier en Occident (voyez *Mon. Germ. Hist.*, SS., III, p. 418). Cf. Dietrich, *Römer, Römäer, Romanen*, dans la *Neue Jahrbücher für das klassische Alterthum*, XIX (1907), pp. 482-499.

¹Cf. E. Barbier, *St. Christodoule : la réforme des couvents grecs du XI^e siècle*, Paris 1863 ; Diehl, dans le *Byzantion*, IV. Cf. L. Oeconomos, *La vie religieuse dans l'Empire byzantin au temps des Comnènes et des Anges*, Paris 1918, et E. Jeanselme et L. Oeconomos, *Les œuvres d'assistance et les hôpitaux byzantins au siècle des Comnènes*, Anvers 1921.

² Acropolite, p. 27.

Le despote Théodore s'était senti assez fort, après la victoire remportée sur l'empereur Pierre, pour reconstituer à son profit l'ancien Empire orthodoxe. La Thessalie fut soumise en même temps que la Macédoine, où il avait les deux anciens centres bulgares d'Ochrida et de Prilep et la porte vers l'Occident, Durazzo. Ayant pris Thessalonique, il put se faire couronner empereur par l'archevêque de Bulgarie, le savant légiste Démètre.¹ Or ceci signifiait entrer dans tout l'héritage de Samuel, reprendre l'épopée du Slave, se rallier à la tradition des vieux rebelles, s'appuyer sur des Albanais et des Roumains, sortir de la ligne droite de Byzance. L'Acropolite le sent bien lorsqu'il note que c'était déjà gouverner « à la bulgare² ». On voit un chef de cette nation, Dragota, mêlé à ces vicissitudes,³ et celui contre lequel Théodore gouvernait et qui finira cependant par épouser la princesse épirote Pétralipha, était Sthlabos, « le Slave », niché à Mélénic, dont la femme fut, dans ce mélange des races, une bâtarde de l'empereur Henri.⁴ Avancé vers Constantinople, l'Épiro-Macédonien tenait maintenant Mosynopolis, Gratianopolis, Xanthéia, ses troupes arrivaient jusqu'à Andrinople, devenue nicéenne,⁵ à Démotika, chassant en même temps Constantinopolitains francs et Grecs de Nicée. Et, bien qu'il eût donné comme femme à son frère, Manuel, une fille de Jean Asên,⁶ il attaqua ce dernier aussi.

C'était un acte téméraire de la part de ce prince enivré par le succès. Car le Bulgare allait se montrer décidément supérieur. Élevé chez les Coumans, il était hardi et rapide dans ses entreprises ; époux d'une princesse hongroise, on l'avait initié à la civilisation de l'Occident. Sous son règne, Tirnovo, jusqu'alors une étape de guerriers sauvages et un lieu d'entrepôt du butin qu'ils avaient recueilli, devint une vraie capitale, avec des palais, des églises, des monastères, à l'instar de Constantinople, de Thessalonique et de Nicée. Maître de ses Bulgares, il pouvait se rappeler qu'Asên Ier ajoutait sur un sceau la mention de St. Démètre, ce qui signifiait la prétention à la possession de Thessalonique.⁷ Il était ainsi plutôt un empereur romain de nation vlaque qu'un chef de pâtres et de bandits comme ses prédécesseurs.

Il lui fut donc très facile de rappeler Théodore, ce parent incommode, à la réalité, par la victoire de Klokochnitza (1230).⁸ Le despote fut pris, et non seulement la Thrace, récemment conquise, mais aussi Serrés, Prilep, la Grande Blaquie thessalienne, l'Elbassan albanais⁹ tombèrent au pouvoir des Bulgares, dont l'Empire s'étendra, par la suite, de la Mer Adriatique à la Mer Noire, de Durazzo à Démotika.

¹ *Ibid.*, pp. 36-37.

² *Ibid.*, p. 37.

³ *Ibid.*, p. 80.

⁴ *Ibid.*, p. 37.

⁵ *Ibid.*, pp. 43-44.

⁶ *Ibid.*, p. 44.

⁷ Dans le *Sbornik za narodni utmotsvoeniia, nauka i knjina* de Sofia, I, 1901, pp. 813-818. Dans le *Viz. Vreménik*, XI, p. 415, M. Beneševic cite cette mention : Ἐπὶ τῆς βασιλείας τοῦ Ἀσάνη χυροῦ Ἰωάννου τοῦ βασιλεύσαντος κατὰ τὴν Ζαγοράν καὶ κρατήσαντος καὶ πολλὰ τῶν Ῥωμαίων κάστρα. Cf. un privilège aux Ragusains, dans Miklosich, *Monumenta serbica*. Pour la Zagora, nouveau nom de la Bulgarie, aussi Méliarakês, *op. cit.*, p. 182, note 2.

⁸ Acropolite, p. 45.

⁹ *Ibid.*, p. 46. Elbassan est sans doute l'Albanos de la page 28. ἐν τῷ Ἀλβανῶ apparait alors ; *ibid.*, pp. 98-99.

Il distinguait parmi les sujets de son « autocratie des Bulgares » les « Grecs », les « Albanais » et les « Serbes », comme le marque la fière inscription qu'il apposa à l'église des Quarante Martyrs dans sa capitale balkanique ; il se présente aussi en patron des Latins, qui n'existaient plus que par sa tolérance,¹ car, uni aux Nicéens, il tenait sous sa menace cette Constantinople, siège de ses « vassaux », en 1235 ; mais de fait il s'était revêtu moralement dans la vieille pourpre de Byzance, Il aurait même, n'avaient été les traditions slavonnes de son Église, adopté pour sa puissance cette langue grecque, riche de souvenirs, qui était un puissant instrument de domination.

III. — PRÉPARATION DU NOUVEL EMPIRE À NICÉE

Le Laskaris de Nicée avait donné aux siens, à ces émigrés malheureux, l'exemple d'une vie vertueuse et d'une religion sincère et intime. Il s'entendait à prêcher dans l'église comme un Louis le Pieux et voyait « le sang des sujets » (αἵματα ῥωμαίων) dans les vêtements de prix.²

Pendant que Théodore d'Épire, aveuglé, languissait dans la captivité chez les Bulgares, son frère, Manuel, s'installait à Thessalonique et se consolait, en revêtant l'habit impérial, de la ruine complète de ses États.³ Quand le Tzar épousa, sur ses vieux jours, la fille de son prisonnier, Théodore⁴ revint, en effet, à Thessalonique pour y couronner son fils, Jean, et expulser son frère, qui fut envoyé à Attalia, devenant par la suite un personnage subordonné, auquel même s'a femme bulgare avait été reprise.⁵ Du reste, Jean devait, plus tard, céder son titre aussi aux Nicéens,⁶ s'employant pour le moment à reconquérir la la Grande Valachie thessalienne, que personne ne lui disputait.⁷

Le premier empereur de Nicée eut pour successeur, en 1222, son gendre, Jean Ducats Vatatzès, une personnalité de premier ordre, mais qui ne troubla pas trop l'agonie des Latins de Constantinople, bien que les frères de l'empereur mort eussent voulu revenir dans l'ancienne Capitale,

Après que ce maître des îles eût combattu avec Jean de Brienne et avec Venise pour la possession de Lampsaque, de Tzouroulon et de la Chersonèse de Gallipoli,⁸ il tourna d'un autre côté ses efforts. La paix fut gardée avec Jean Asên, qui fiança sa fille à Théodore, fils du nouvel empereur d'Asie. Puis, lorsque le grand Tzar fut mort lui aussi, en 1241, et son fils Kaliman, nommé à la hongroise (d'après Coloman), eût disparu son tour, à peine âgé de douze ans (1246), Jean Ducats se décida à passer en Europe, où il était appelé, à

¹ Jirecek, *Gesch. der Bulgaren*. Cf. sa charte aux Ragusains, dans Schafank, *Monumenta Monumenta serbica*, et notre *Raguse*, extrait de la *Revue historique du Sud-est européen*, Paris 1931.

² Pachymère, pp. 36-37, 39.

³ *Ibid.*, p. 47.

⁴ *Ibid.*, p. 65. Il en eut les fils Michel et Théodore, la fille Marie.

⁵ *Ibid.*, p. 66.

⁶ *Ibid.*, pp. 72-73, 89.

⁷ *Ibid.*, p. 67. Deux autres membres de la dynastie, un oncle et un neveu de Théodore, participaient au gouvernement.

⁸ *Ibid.*, pp. 49, 54-55, 56, 59 et suiv.

Andrinople pour faire valoir ses droits.¹ Il prit Serres et Thessalonique, où végétait un prince déchu, Démètre, frère du despote Jean ;² Andronic Paléologue, gendre de l'empereur Théodore Laskaris, y fut établi en vicaire.³

Plus tard, la paix conclue entre le successeur de Jean Ducats Vatatzès et le chef de la maison épirote, Michel, décida le mariage de Nicéphore, fils de ce Michel, avec une princesse de Nicée, et exigea en même temps la cession, au moment des noces, de « Servia », de l'Albanie et de Durazzo. Michel chercha à échapper à cette véritable sentence de mort, appelant à son aide Serbes et Albanais, mais il n'y réussit pas. Ses territoires, Vodéna, Ostrov, Diavoli, furent occupés. Assiégé à Prilep, le despote avait dû se réfugier à Larissa.⁴ Il ne se releva jamais de ses défaites, bien qu'il gardât jusqu'au bout l'humeur indomptable qui distingua sa famille. Du reste, Manuel avait offert au patriarche œcuménique la soumission de son Église, ce qui signifiait la disparition comme légitimité de son État même.⁵ Après la mort de l'empereur Jean (1254),⁶ dont l'opinion grecque en Asie fit un saint, le nouveau Tzar bulgare Michel essaya d'arracher la Thrace et la Macédoine aux Grecs d'Asie.⁷ Partout il fut acclamé par ses Bulgares. Nicée Nicée était devenue assez puissante pour couper le chemin à l'offensive bulgare que l'Épire n'incommodait plus. Mais une seule campagne de Théodore II Laskaris, troisième empereur de Nicée (1254-1258), suffit pour ramener ces provinces sous son pouvoir. L'invasion des Mongols, qui seule retarda la restauration à Constantinople, le rappela en Asie, mais il put revenir bientôt car, après avoir battu les Turcs, ses voisins, lui rendant un service inappréciable, les nouveaux conquérants païens avaient pris le chemin de la Syrie, où ils trouveront du travail guerrier pour plusieurs années.⁸ Comme pendant son absence les gens

¹ *Ibid.*, pp. 41-42

² *Ibid.*, pp. 80, 89. La fille de Jean Asan lui épargna d'être aveuglé ; *ibid.*

³ Cf. aussi, *ibid.*, p. 29.

⁴ *Ibid.*, pp. 96-99. Sur le territoire qu'on appelle τὰ Σέρβια, *ibid.*, pp. 141-142. Cf. pour ces événements, *ibid.*, pp. 148, 150-152

⁵ Sa rencontre avec Jean et le mariage qui réunit les deux dynasties, Acropolite, pp. 54-54-55. A cette occasion l'Église grecque reconnut l'indépendance du patriarcat de Trnovo ; *ibid.*, pp. 54-55.

⁶ Cf. sur lui aussi la brève chronique publiée par Sathas, dans la *Bibliotheca Graeca medii medii aevi*, VII ; Heisenberg, dans la *Byz. Zeitschrift*, XIV. Sur la vie de ce Saint de l'Église orthodoxe, fondateur du couvent des Sosandres, sous le mont Sipyle, Heisenberg, *Analecta*, p. 40 et suiv. ; le même, *Kaiser Johann Batatas der Barmherzige*, dans la *Byz. Zeitschrift*, XIV, p. 160 et suiv. Sur sa mort, le 3 novembre 1254, 'Νέος Ἑλληνομνήμων, VII, pp. 135-136. Sur son successeur, J. B. Papadopoulos, *Théodore II Lascaris, empereur de Nicée*, Paris 1908 ; Dräseke, dans la *Byz. Zeitschrift*, III, p. 498 et suiv. Ses monnaies, 'Νέος Ἑλληνομνήμων, VI, p. 447. Un discours de lui, dans le *Σοτήρ*, XVI (1894), pp. 186-192.

⁷ Vasiliewski, dans le *Viz. Vrémenik*, III, p. 232 et suiv. ; Kurtz, dans la *Byz. Zeitschrift*, XVI, p. 120 et suiv. Pour l'Église bulgare après Jean Asa, Zlatarski, dans le *Recueil de mémoires* Diakovitch, 1929, p. 327 et suiv.

⁸ Cf. Ouspenski, dans le *Viz. Vrémenik*, XXIV, p. 1 et suiv. Comme sources, Chabot, *Histoire de Mar Jabalaha III, Patriarche des Nestoriens (1281-1317), et du moine Rabban Çauuma*, Paris 1895 ; Al. Makin (f 1273), *Historia Saracenicæ*, éd. Thomas Erpen, Leyde 1625 ; Nersès de Lampron, *Opera*, éd. G. Capeletti, Venise 1833. Cf. Andréeva, dans les *Mélanges Kondakov* ; Norman Mac Lean, *An Eastern embassy to Europe in the years 1287-8*, dans l'*English Historical Review*, XIV (1899), pp. 299-318. — Pour les Turcs *Byz. Zeitschrift*, VII, p. 499 (construction du château de Sinope par Aboubekr, "Ὁπου Πάκκις ; inscription grecque). Restes byzantins et seldjoukides, Brandenburg, *ibid.*, XIX, p. 97 et

gens du Tzar s'étaient encore répandus dans les pays de l'Ouest balkanique, Théodore dut entreprendre une nouvelle campagne, qu'il mena facilement, et qui aboutit à une paix telle qu'il pouvait la désirer.¹

Les troubles qui éclatèrent bientôt en Bulgarie favorisèrent essentiellement l'établissement de la domination grecque en Europe, et le Tzar d'origine populaire qui s'imposa, Constantin, sera très honoré de pouvoir épouser Irène, la fille de celui qui était maintenant en dehors de la maîtrise de l'Épire, empereur incontestable {les deux rivages de la mer.² Michel Comnène Paléologue,³ un homme très remuant, qui avait à son actif une brillante carrière militaire et que la jalousie de l'empereur avait contraint jadis à s'exiler en Turquie,⁴ écarta et aveugla Jean IV, fils en bas âge de Théodore II (1258-1282),⁵ et usurpa le trône. Une révolte de l'Épire, soutenue par Manfred, fils et héritier de Frédéric II, salua son avènement ; il soumit par la victoire de Pélagonia (1259), cette région, et eut même la fortune de prendre le prince d'Achaïe, allié du despote Michel.⁶ Mais le Paléologue nourrissait une ambition plus haute : il voulait siéger dans Constantinople.

L'Empire de Nicée avait regagné tous les droits de l'ancien État des Comnènes.⁷ L'île de Rhodes, devenue une nouvelle Chypre séparatiste sous le rebelle Gabalas, qui avait pris le titre impérial, était tombée ensuite au pouvoir des Génois : Jean Ducas la réunit à l'Empire, qui possédait déjà toutes les grandes îles du côté de l'Asie. Bientôt Gênes se montra disposée à soutenir les empereurs d'Asie ; elle voulait se venger ainsi de la défaite navale que lui avait infligée sa Venise,⁸ dans un combat qui devait décider de la prépondérance dans les mers orientales-

L'ère des croisades paraissait close, et Louis IX, roi de France, avait eu bien de la peine à revenir d'Égypte, où débarqué en conquérant, il avait été fait prisonnier. Les nouveaux maîtres de ce pays, les Sultans ou Soudans mamelouks, avaient entrepris cette œuvre de conquête de la Syrie que l'invasion mongole interrompit, mais n'empêcha pas. C'était le moment de frapper un grand coup, qui devait jeter bas la domination latine sur le Bosphore. Par le traité de Nymphaion,⁹ les Génois promirent tout leur concours à l'empereur Michel, qui

suiv. Cf. aussi la curieuse inscription, à Iconion, du Porphyrogénète Michel, devenu Ternir Aslan (1297), dans Cumont, *Byz. Zeitschrift*, IV, p. 99 et suiv.

¹ Acropolite ; N. Festa, *Theodori Ducae Lascaris Epistulae*, CCXVII, Florence 1898.

² Leurs portraits dans Gardner, *ouvr. cit.*

³ Un Georges Paléologue en relations avec les Comnènes, Anne Comnène, pp. 104-105. Un Michel Paléologue en Asie, Choniate, p. 295. Une fille de Théodore I et Laskaris avait épousé le despote Andronic Paléologue.

⁴ Sur sa conspiration en 1252, Czebe, dans les *Byz.-neugr. Jahrbücher*, VIII, p. 59 et suiv.

⁵ Andronic II visitera en Bithynie celui auquel son père avait ravi la vue ; Phrantzès, éd. de Bonn, p. 26. Cf. Sur lui Chapman, *Michel Paléologue, restaurateur de l'Empire byzantin*, Paris 1926 (qui donne aussi, en traduction, l'autobiographie de Michel).

⁶ Le despote avait marié une de ses filles à ce prince, l'autre à Manfred, bâtard de Frédéric II.

⁷ Mais sur la liberté de l'Église bulgare, Nicov, dans les Actes du III^e congrès d'études byzantines, pp. 134-135. Sur Frédéric II et Chypre, aussi H.-D. Müller, *Der Longobardenrieg auf Cypem*, 1890.

⁸ Cf. M. Roberti, *Ricerche intorno alla colonia veneziana in Costantinopoli, nel secolo XII*, dans les *Scritti storici in onore di C. Manfroni*, Padoue 1912.

⁹ Manfroni, *Le relazioni fra Genova, l'impero bizantino e i Turchi*.

s'engageait à donner à la République cette situation commerciale privilégiée dont Venise jouissait depuis l'établissement de l'Empire Latin. Dans une première campagne, les Grecs s'emparèrent du quartier de Galata ; cependant ils consentirent à un armistice d'une année. Bien que Venise eût envoyé un nouveau podestat, chef belliqueux, qui fit sortir de Constantinople une petite expédition dans le but de venger cette récente perte, la ville était, de fait, dégarnie de défenseurs. Alexis Stratégopoulos, le César de Nicée, y entra donc facilement par une brèche et mit le feu au camp des Vénitiens. L'ancienne capitale d'Orient, la sacrée Rome nouvelle des empereurs et des patriarches, ne s'en émut pas trop. De leur côté, le roi Baudouin, qui s'était enfui, le podestat, les quelques chevaliers et les marins de Venise, qui apprirent aussitôt la catastrophe, se résignèrent facilement à regagner cet Occident qui avait été si dur à la cause latine.

Michel Paléologue¹ et les guerriers lettrés de sa suite furent les seuls à ressentir une grande émotion devant cet heureux événement que venait de leur envoyer le Christ. Bien qu'adonnés aux coutumes turques, bien qu'alliés aux Latins et habitués à leur manière de vivre, bien qu'étrangers maintenant à la haine de race et au fanatisme religieux, il ne leur fut pas possible de considérer la prise de Constantinople comme un seul accident victorieux. Le séjour patriarcal de Nicée avait purifié les âmes ; les scènes de cruauté et de débauche appartenaient maintenant au passé. Une noblesse fidèle, des empereurs actifs et pieux avaient gouverné et conduit pendant un demi-siècle un peuple de pâtres et de paysans aux mœurs simples. Nous verrons comment une nouvelle philosophie, représentée par Nicéphore Blemmydès, une nouvelle école littéraire avaient surgi aussi dans ce milieu pauvre et obscur : le fidèle Georges l'Acropolite, qui ne trahit et ne calomnie pas l'empereur, son élève, bien que, sans raison, il l'eût fait battre de verges, en était un des représentants. Les yeux de ces lettrés durent se mouiller de larmes en voyant cette Constantinople déchirée, nue, dépouillée des monuments byzantins et antiques, qui avaient été employés à donner la petite monnaie de cuivre de chaque jour.

Aussi la cérémonie de la restauration grecque et orthodoxe ne fut-elle pas dénuée de grandeur simple. L'empereur et sa suite, son armée écoutèrent à genoux les treize prières, rédigées par l'Acropolite, qui furent récitées du haut d'une tour près de la Porte Dorée. L'image de la Vierge ouvrit la procession militaire ; le vainqueur couronné suivit à pied jusqu'au monastère de Stoudion. Puis il monta à cheval, entre les soldats portant la « sarissa » rouge² passa par Ste Sophie et rentra au palais que son prédécesseur avait dû quitter soixante six ans auparavant. Quelques jours plus tard, dans la cathédrale de Justinien, rendue au culte oriental, il installait le patriarche orthodoxe sur son siège, exprimant en paroles émues sa foi dans les destinées de l'Empire.³

¹ Sur son passé, encore Grégoire de Chypre, dans Migne, *Patr. Gr.*, CXLII, c. 365. Un Paléologue du XII^e siècle, Théophylacte, *ibid.*, CXXVI, c. 432, 489.

² Pachymère, p. 149.

³ Acropolite, pp. 185-198 ; Pachymère, p. 122 et, suiv. Sur la prise de Sélymbrie, *ibid.*, p. 109. — En général sur Michel Paléologue, J. G. Troitzki, *Imperatoris Michaelis Palaeologi de vite sua* ; Νέος Έλληνομνήμων, I, p. 368. Un moine le qualifie de θεομεγαλοδύνατος ; voyez Dräseke, dans la *Neue kirchliche Zeitschrift*, XVIII, p. 879. Son titre après la prise de Constantinople : ἐλέψ Θεοῦ πιστός βασιλεὺς Κωνσταντινουπόλεως καὶ αὐτοκράτωρ Ῥωμαίων ὁ Παλαιόλογος, dans BeneSevic, *Monumenta Sinaitica*, I, p. 33 (avec son portrait). Sa femme, Marie, *Viz. Vréménik*, VI, p. 297.

IV. — LA CIVILISATION NICÉENNE

A Nicée on avait vécu en province, presque à la campagne.¹ Les villes, comme on le voit par l'attitude de Nicée elle-même et de Nicomédie à l'égard d'Andronic Comnène, jouissaient d'une certaine indépendance. On pouvait appeler sous les drapeaux ces bourgeois, au prix de quarante « nomismata ». Les paysans étaient plus libres qu'ailleurs, surtout après les réformes de cet innovateur « démocratique ». Sur la frontière, du côté des Turcs de Kaïkhosrou, ils jouissaient de larges exemptions d'impôts (ἀτελεία) et recevaient même des subsides, πρόνοιαι, qui pouvaient passer, devenant γονικαὶ aux enfants ; on leur donnait quelquefois une situation officielle par des « lettres impériales ». Ils avaient toute liberté de se chercher gain et gloire en pays ennemi, quelles que fussent les clauses des traités, et on leur accordait même ce qu'on appelle une « philothésie² ».

A côté il y avait les garnisons, auxquelles il fallait servir régulièrement leurs « rogai³ » ; avec les villages voisins ils formaient une ζευγηλατεῖα.⁴ Mais avant tout on combattait en chevaliers. La coutume de célébrer les chevaux de guerre était revenue, et on a ainsi le nom de « Chrysopous » « aux pieds d'or », pour celui de Manuel Laskaris.⁵ On aimait à se vêtir du « paphlagonikon », selon la mode d'Asie.⁶

Du reste les Turcs étaient devenus des chevaliers au même titre que les gens de la « Rhomaïs ». C'est dans un combat singulier que Kaïkhosrou fut tué par l'empereur Théodore Ier à la journée d'Antioche sur le Méandre. On les voit représentés sur leurs monnaies à cheval, lance en main, faisant le geste de pourfendre, alors que déjà au fond se dessinait comme un danger commun l'impérialisme mongol.⁷

Quant à la flotte, on réquisitionne comme matelots les habitants, car il arrive que les marins, mal payés, désertent.⁸

¹ A : Gardner, *The Lascarids of Nicaea*, Londres 1912 ; M. Andréeva, *Ocerki po kulture vizantiiskago dvora v XIII veke*, Prague 1927.

² Pachymère, pp. 16-18.

³ *Ibid.*, pp. 19-20, 92.

⁴ Ἐφ' ὧπερ ἐκ τῆς ἐκείνων ἐπικαρπίας καὶ εἰσφορᾶς σιταρκοῖτο μὲν καὶ τὸ παρακείμενον φρουρίον, ἔχοι δὲ γε καὶ ὁ κρατῶν ἐντεῦθεν πολλοῖς ἢ καὶ πᾶσιν ἐξαντλεῖν τὰς τῆς εὐεργεσίας ἀμάρας ; Pachymère, I, p. 69. Sur les archers, *ibid.*, p. 122 : τοξόται ἐκ τῶν κατὰ Νικαίαν μερῶν. Sur des soldats vaincus, habillés en femme, *ibid.*, p. 240.

⁵ Acropolite, p. 133. Un nom de famille Καβαλλάριος, Pachymère, pp. 109, 324.

⁶ *Ibid.*, p. 310. Cf. aussi les Ἀλίζωνες que le peuple, appelle Μεσοθινῖται ; *ibid.*, p. 310. Le ξενικὸν Ἰταλικὸν, *ibid.*

⁷ Cf. dans Vasiliev, *op. cit.*, II, pp. 207-208, la discussion sur l'authenticité d'une correspondance du Khan avec le Pape, concernant une attaque mongole contre Batatzés. Elle est rapportée par Matthieu de Paris, dans les *Chronica Majora* et dans l'*Historia Anglorum*. Il faut y voir un exercice de rhétorique

⁸ Pour les retards de paiement envers les gardiens des frontières, les ἐν ταῖς ἄκραις, Pachymère, p. 208.

A Nicée, on gardait cependant soigneusement des souvenirs précieux. L'empereur, résidant surtout à Nymphaion,¹ était entouré non seulement de fonctionnaires, bien choisis, comme, après les Césars, les despotes apparentés, aux vêtements rouges,² le grand stratopédarque, celui des « tzankratores », le « mystikos », le parakimomène τοῦ κοιτῶνος, le grand logariaste, le grand hétériarque, l'échanson(πιγκέρνης), le maître d'hôtel (ὁ τῆς τραπέζης), les sébastocrators, les pan-hypersébastes, les sénateurs, le grand primicère, le grand économiste, l'« asecretis », le protovestiaire, le « logothète des troupeaux » (τῶν ἀγγελῶν) et celui de la Maison, (τῶν οἰκιακῶν), mais aussi de pages (παιδόπουλοι, αὐθεντόπουλοι) ; il réunissait les restes de l'aristocratie pour des chasses, auxquelles prenait part le « premier fauconnier » (πρωθιερακάρης)³. Des évêques, qui n'appartenaient pas tous au territoire gouverné par les Nicéens, s'y rencontraient aussi parfois : archevêque de Thessalonique, évêques d'Andrinople, de Sardes, d'Ancyre, d'Éphèse, de Mélangioi, de Smyrne, de Philadelphie.⁴ Les chefs du clergé prenaient part aux conseils de l'empereur et sans doute étaient invités à sa table.⁵ Le nouveau tribunal de douze est formé de de prêtres et de sénateurs en même temps.⁶ L'ancienne étiquette reste, scrupuleusement conservée.⁷

L'Empire disposait d'un Trésor,⁸ divisé en département personnel et en celui de l'État (κοινῶ) qui sous Jean Dukas était à Magnésie et sous Théodore II à Astatyztion, sur le Scamandre. Il se nourrissait d'impôts sur les terres, (γεωτονία)⁹ (γεωτονία)⁹ mais aussi, comme à Gênes, dont on avait pris probablement le modèle,¹⁰ sur le sel, le fer,¹¹ parfois même de la « dîme » des fiefs militaires.¹²

Les relations avec tout le monde grec étaient très larges. Les empereurs, auxquels les Arabes eux-mêmes faisaient des dons, entretenaient des relations suivies avec les Sièges d'Antioche, de Jérusalem, d'Alexandrie, avec le Mont Sinaï et le Mont Athos, avec Thessalonique et l'Attique lointaine. De Chypre même, comme Georges ou Grégoire de Chypre, le futur patriarche de 1283, un écrivain, éducateur de la jeunesse, l'auteur d'une autobiographie et de nombreuses lettres, un philosophe et un descripteur de la mer, y accourait pour s'y former¹³

¹ *Ibid.*, p. 105.

² Χρυσοκόκκινος κάλυπτρα ; *ibid.*, II, p. 59.

³ Pachymère, I, pp. 24, 37, 38, 62, 68, 72, 74, 79, 92, 97, 108-109, 130, 318 319, 321, 321, 335 ; II, pp. 96, 108, 153, 414, 517, 529, 556. Ce sont οἱ τῆς πολιτείας ; *ibid.*, p. 188. Cf. Andréeva, *op. cit.*, pp. 27-55.

⁴ Pachymère, pp. 102, 113, 117-118, 120, 130, 318-319. Pour la réfection des monastères, *ibid.*, p. 164.

⁵ *Ibid.*, pp. 188, 193.

⁶ *Ibid.*, p. 236.

⁷ *Ibid.*, pp. 296-297.—Les anciennes épreuves : duel, fer rouge sont prohibées (*ibid.*, p. 92). Des κλοβοί, des cages, cages, pour les prisonniers politiques, *ibid.*, p. 165.

⁸ Sur la monnaie dépréciée du XIII^e siècle, *Mélanges Diehl*, I, pp. 38-48.

⁹ Les impôts s'appellent en général εἰσπραξίαι ; *ibid.* On prend six muids de blé, quatre d'orge pour un ζευγίτης ; *ibid.*, II. Plus tard s'ajoute le σιτόκριτον des Catalans ; *ibid.*, p. 492.

¹⁰ *Ibid.*, II, pp. 293, 295

¹¹ *Ibid.*, pp. 8-10. Les revenus du Porphyrogénète viennent des πρόνοιαι, des ἀγγέλαι, des ἀποθήκαι ; *ibid.*, p. 161.

¹² Cf. Federico Donaver, *La storia della repubblica di Genova*, Gênes 1913, I

¹³ Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 477 (dernière édition de l'autobiographie, par F. C. Matthiae, Francfort s. M. 1817 ; les autres par de Rubeis, Venise 1753, et par Bergauer, Vienne 1773 ; aussi par Migne, *Patr. Gr.*, CXLII. Cf.

; cette île elle-même, du reste, sous la nouvelle dynastie de Lusignan, des rois de Jérusalem évincés, qui avaient acheté ce royaume, était pleine de grécité, et ces rois eux-mêmes, dont les monnaies sont byzantines, employaient, comme ceux de Sicile, le grec dans des actes officiels.¹ Les basileis protégeaient publiquement les églises grecques de la Constantinople latine, comme les Saints Apôtres, ébranlée par un tremblement de terre, celle des Blachernes et celle du faubourg des Rufiniennes, datant du quatrième siècle.²

La ville de province, devenue une capitale, fut enrichie de nouvelles bâtisses, les anciennes étant réparées. Les empereurs furent enterrés magnifiquement dans ces églises : Théodore Ier au couvent de Hyacinthe.³ Après la conquête de Constantinople même ce sera à Nicée qu'on creusera la tombe des grands de l'Empire, de même que les rois normands d'Angleterre avaient leur sépulture dans leur ancienne patrie.

Si les formes restaient intactes, car on ne voulait pas déchoir dans l'exil, une certaine familiarité réunissait nécessairement dans ce refuge étroit empereur et sujets, comme on le voit par l'anecdote de celui qui, attendant de la part du maître des dons personnels, allait à travers les rues de Nicée annonçant l'arrivée du « bon monarque », celui qui, à côté de son devoir parfaitement accompli, pensera aussi à quiconque le sert.⁴ Cette tendance passe, sous le bon empereur Théodore II, aussi dans le domaine difficile de la théologie : des questions disputées il les résout en ouvrant au hasard le livre des Évangiles au nom de chacun des adversaires.⁵ La nomination du patriarche Arsène, qui vivait solitaire dans un skite au milieu du lac, fut faite dans des conditions d'humilité.⁶ On est naïf et superstitieux : lorsqu'une perdrix pourchassée par le vautour cherche un abri, pendant un jour de fête, dans la tente impériale, Théodore prévoit que bientôt le Sultan poursuivi par les Tatars viendra se réfugier sous sa protection.⁷

Les relations avec l'Occident n'avaient pas manqué. L'empereur Théodore Ier avait voulu, un peu avant sa mort, séparer Robert, son rival latin, de sa femme et le marier à sa propre fille.⁸ Marie, fille de l'empereur Pierre, épousa le second Laskaris, et Marie, fille de Théodore Laskaris, fut mariée au fils du roi de Hongrie.⁹ Un mariage de Théodore Ier avec Philippa, nièce du nouveau roi

Gregorius Cyprius, Ἐπιτολαὶ καὶ μῦθοι, éd. Eustratiadis ; *Byz. Zeitschrift*, II, p. 3.4 et suiv. ; Mélioranski, Georges [ou Grégoire] de Chypre et Jean de Jérusalem (en russe), Pétersbourg 1901.

¹ Νέος Ἑλληνομνήμων, V, p. 45 et suiv. ; XIV, p. 14 et suiv. ; Morgan, dans les *Mélanges Schlumberger*, p. 294, pl. XI.

² Théodore de Scoutari, loc. cit., pp. 287-288, 297.

³ Acropolite, p. 35. Des bibliothèques furent même fondées ; Théodore de Scoutari, p. 286. Cf. L. Schnellèr, *Nicaea und Byzanz*, Leipzig 1907. — Pour la vie sur les domaines de l'époque voyez l'édition, donnée par Ouspenski et Beneševic, des *Actes du couvent de Vazilon* (en russe), 1927.

⁴ Théodore de Scoutari, loc. cit., pp. 279-280. Cf. *ibid.*, pp. 299-301, no. 56.

⁵ *Ibid.*, p. 288 et suiv.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*, p. 292, no. 39. Un autre avertissement semblable, *ibid.*, p. 294, no. 45.

⁸ Acropolite, pp. 34-35.

⁹ Tafel et Thomas, *op. cit.*, II, pp. 205, 207.

d'Arménie rencontra des difficultés,¹ mais Léon lui-même devait épouser une fille de Laskaris.²

Frédéric II, pendant sa lutte acharnée contre le Saint Siègre, avait flatté, dans des lettres écrites en grec, Vatatzès, l'« empereur des Romains », et lui avait donné en mariage sa fille bâtarde, pas encore nubile, Constance, rebaptisée Anne, qui, cependant, fut négligée par son mari pour la belle « Markésina »,³ à laquelle il fit porter les cothurnes rouges, et, revenue à la foi catholique, l'impératrice d'Orient devait finir, après de longues années, en Catalogne, à Valence, auprès d'une fille mariée en Occident.⁴ Entre le « père » et le « fils » les relations avaient été extrêmement cordiales, le second envoyant jusqu'à un contingent de troupes en Italie au premier, qui déclarait vouloir recourir au conseil de Vatatzès pour tout ce qui concerne l'« Asie », mais sans parler de la question, d'un caractère si délicat, de Constantinople elle-même.⁵ Avec Venise, protectrice de l'Empire latin, les relations furent si bonnes qu'un traité de commerce put être conclu en 1216.⁶

L'influence des coutumes de l'Occident est tellement forte à Nicée que Michel Paléologue, le futur empereur, dénoncé comme conspirateur, refuse la preuve du feu et s'en tient à son défi de régler l'affaire les armes à la main. On a voulu montrer même que le propre texte des Assises a été eu en vue à cette occasion.⁷

Mais l'État nicéen eut, en général, par dessus tout, un caractère national grec qui ne pouvait pas se former dans la Constantinople restée internationale conformément à ses origines et à sa mission. C'est ce nouvel état d'esprit qu'il était destiné à amener à Constantinople et c'est par l'esprit de cette Rhomaïs que la restauration byzantine put compter encore deux siècles de vie qui ne fut pas toujours humble et menacée.⁸ On était tellement « grec », dans le sens combatif combatif du mot, qu'on rapporta de l'église du « Saint Théologue » à Hebdomon les ossements du Bulgaroctone.⁹ On l'était tant au point de vue orthodoxe, que le patriarche passait parfois, comme ce fut le cas pour Bekkos, par dessus

¹ Cf. Heisenberg, Zu defl armenisch-byzantinischen Beziehungen am Anfang des 12. Jahrhunderts, Mémoires de l'Académie de Munich, 1925.

² Lettre synodale, donnée par Pavlov, dans le *Viz. Vremenik*, IV, p, 164 et suiv.

³ Acropolite. pp. 110-111. Sur Constance, Schlumberger, *Byzance et les croisades*, p. 57 et suiv. ; *Le tombeau d'une impératrice byzantine à Smyrne*, Paris 1902 ; Finke, *Acta aragonensia*, nos. 164, 166467 ; Carini, *Gli Archivi e le biblioteche di Spagna*, Palerme 1884 ; *Νέος Ἑλληνομνημίων*, VI, p. 263 et suiv.

⁴ C. Marinesco, *Du nouveau sur Constance de Hohenstaufen, impératrice de Nicée*, dans le *Byzantion*, I, p. 451 et suiv.

⁵ Cf. Festa, *Le lettere greche di Federigo II*, dans l'Arch. storico ita-liano, 5e série, XIII (1894), pp. 1-34. Théodore est intitulé Γραικῶν ἐπιφανέστατος. Aussi lettre à Michel d'Épire, *ibid.*, p. 14 et suiv. Cf. nos *Formes byzantines et réalités balkaniques*, p. 175.

⁶ Acropolite, pp. 28-29, 44. La seconde femme de Théodore fut une Arménienne ; *ibid.* Les rapports des Vénitiens avec la Rhodes rebelle de Gabalas (*ibid.*, pp. 320-322) ne signifient qu'un acte d'opportunité.

⁷ Czebe, dans les *Byz.-neogr. Jahrbücher*, VIII, p. 59 et suiv.

⁸ Huillard-Bréholles, *Historia diplomatica Friderici II*, Paris 1852-1861, VI, pp. 685-686, 772 (= Miklosich et Miiller. *Acta et diplomata graeca*, II, p. 72), 921-922 ; Miklosich et Millier, *loc. cit.*, pp. 68-69, 74-75. Cf. N. Testa, *loc. cit.* ; Diehl, dans les *Figures byzantines*, II, p. 207 et suiv. ; Schlumberger, *Byzance et les croisades*, p. 64 ; Heisenberg, *Aus der Geschichte und Litteratur der Palaiologenzeit* (Mémoires de l'Académie de Bavière, 1920).

⁹ Pachymère, p. 124 et suiv.

l'empereur. Or ce représentant courageux de la dignité de son Siègne excommuniera l'assassin impérial de Jean Laskaris,¹ jettera aux pieds de celui-ci sa croix et lui refusera à l'église le pain béni.² L'empereur répondit en prenant au patriarcat la direction des couvents.³ Pour qu'un empereur associé soit sûr de sa situation, il faut un acte public de la part du patriarche et des siens,⁴ ce qui rappelle les consultations politiques du clergé musulman. Pour son conflit avec le chef de son Église l'empereur croit devoir se soumettre au jugement d'un concile,⁵ et on le voit aller à pied avec tous les membres de cette assemblée pour retrouver l'ancien patriarche Athanase.⁶

La littérature de Nicée, place de refuge pour les lettrés, parmi lesquels Nicéas Akominatos aussi, sous des empereurs qui fondaient des bibliothèques⁷ et des écoles même dans les églises,⁸ porte toute entière ce caractère de conservatisme national. C'est pourquoi aussi les empereurs eux-mêmes, comme Théodore Laskaris,⁹ participent à cette activité des écrivains.

Elle est, en entier, un simple produit de l'école, qui détruit toute originalité, toute possibilité de manifestation personnelle : vieille école de Hyacinthe, nouvelle école d'Holobolos, école de grammaire à Saint Paul.¹⁰

Le type le plus représentatif de ces « gens de lettres » qui partagent leur vie entre la Cour et le couvent est le grand philosophe de l'époque, Nicéphore Blemmydès. Autobiographe, historien, rhéteur, poète, moraliste, donnant des règles de conduite à son pupille, Théodore II,¹¹ lequel écrivit cependant « la Satyre du précepteur »,¹² auteur de manuels scolaires pour la physique et la logique, pour la géographie, cet homme, qui osa braver son empereur dans l'histoire de la « Markésina¹³ », il est avant tout un interprète de la théologie courante, qui l'occupera pendant tout le cours d'une assez longue vie (c. 1200-1272).¹⁴ Commentateur des Psaumes, défenseur du point de vue de la théologie byzantine, Nicéphore est avant tout le professeur de son époque, le grand encyclopédiste qui passe avec la même facilité des préceptes de rhétorique aux explications concernant la terre et les astres¹⁵ : alors que la théologie seule,

¹ *Ibid.*, pp. 203-204. Cf. *ibid.*, pp. 306-307.

² *Ἀνέορτα ἐορτάσαμεν ; ibid.*, p. 408.

³ *Ibid.*, p. 452.

⁴ *Ibid.*, pp. 196-197. On donne des ἐγκόλπια (ἀντδώσεις ἱερῶν ἐγκολπίων) pour les serments ; *ibid.*, p. 225.

225.

⁵ *Ibid.*, pp. 292-293. Puis, sur Agalina près de la ville, St. Paschase, entre la Mer et la

rivière de Drakon, *ibid.*, p. 112. Celle de St. Diomède, *ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 368. Sur le monastère Σωσάνδρων à Nicée, *ibid.*, I, p. 55.

⁷ Théodore de Scoutari, p. 297.

⁸ *Ibid.*, p. 291.

⁹ Ses œuvres dans Migne, *Patr. Gr.*, CXL.

¹⁰ Pachymère, I, pp. 282-284, 294-295.

¹¹ Migne, *Patr. Gr.*, CXLII, c. 612 et suiv.

¹² *Byz. Zeitschrift*, XXVII ; Anastasievič et Granič, Comptes rendus du deuxième congrès international des études byzantines, 1929.

¹³ Cf. Migne, *Patr. Gr.*, CXLII, c. 605 et suiv.

¹⁴ Heisenberg, *De vita et scriptis Nicephori Blemmydae, Cuniculum vitae et carmina*, Leipzig 1896. D'autres œuvres dans Migne, *Patr. Gr.*, CXLII. On y trouve aussi les écrits de Georges de Chypre, un contemporain.

¹⁵ Migne, *Patr. Gr.*, CXLII, loc. cit.

avec ses discussions sans limite et sans effet, retiendra aussi l'esprit vif des deux Mésarites : Jean et Nicolas.¹

Constantinopolitain de naissance, Nicéphore Blemmydès († 1272) a entendu donner dans son ἀνδριάς βασιλικός un vrai catéchisme du bon prince qui, étant basileus, est la βάσις λαοῦ. L'histoire ancienne, sans compter la Bible, est mise à contribution pour appuyer des enseignements qui, du reste, n'ont rien de nouveau. Mais dans toutes ces belles phrases on ne trouve rien de contemporain et de vivant.² Et cependant dans sa lettre sur l'invasion dans l'église de l'amante l'amante de son empereur et le danger de vie qu'il courut lui-même il montre bien pouvoir être actuel et intéressant.³

Les lettres adressées par le pupille de Blemmydès, l'empereur Théodore Laskaris, à ce maître auquel il correspond tant comme façon d'esprit, à Georges l'Acropolite, au patriarche Manuel, à Nicéphore, métropolitain d'Éphèse, à d'autres membres du clergé, à Georges Mouzalon aussi, sont des exercices de rhétorique très soignée, dans un style voulu archaïque ; les souvenirs de l'antiquité ne peuvent pas manquer. On leur préférerait telle épître qui concerne les frontières des Bulgares.⁴ L'auteur couronné emprunte naturellement les idées contenues dans son grand ouvrage : les « huit discours sur la Théologie chrétienne⁵ ». Les pièces commémoratives sur son beau-père Frédéric II valent elles aussi moins comme originalité que tels des pamphlets inédits.⁶

L'impression produite par la lecture de ces lettres ne peut être mieux résumée que dans ces lignes du père L. Petit : « Pauvreté absolue du fond, richesse relative de la forme par l'emploi de mots rares, ronflants, redondants, vides de sens, mais pleins de son, voilà l'impression que la lecture des Lettres de Laskaris laisse sur nos esprits occidentaux. Certaines de ses pages, par exemple son discours apologétique, ne sont qu'un tissu de versets scripturaires plus ou moins bien cousus l'un à l'autre ».⁷

Mais avant tout on se tenait, avec une ténacité admirable, plus même : avec une invincible opiniâtreté, aux études de théologie, même lorsqu'on ne flairait pas l'approche du Latin, devenu maintenant encore plus odieux par la prise, le pillage, la profanation de la ville sacrée. Des noms différents représentent à cette

¹ Heisenberg, *op. cit.*, et *Analecta*, Munich 1901. Cf. plus haut.

² Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 445 et suiv. ; Kurt Emminger, *Studien zu den griechischen Fürstenspiegeln*, 1. Zum ἀνδριάς βασιλικός des Nikephoros Blemmydes, Programme du Gymnase Maximilien, Munich 1906.

³ Διήγησις μερικὴ ; éd. Heisenberg des *Œuvres*, pp. 39-40. — Cf. pour Blemmyde aussi ; *Nicephori Blemmidæ de vita sua narrationes duæ*, éd. Heisenberg ; V. J. Barvinok, *Ob obiazannostiah gorodov po vozreaniou Nikifora Blemmida*, Kiev 1911 ; Bury, dans la *Byz. Zeitschrift*, X, p. 418 et suiv. (les Syllogismes) ; M. Karapipéris, *Nikephoros Blemmydes als Pädagog und Didaktiker* ; thèse de Munich (aussi titre en grec), Jérusalem 1921 (cf. le même, dans la *Νέα Σιών*, 1920-1) ; H. Idris Bell, dans la *Byz. Zeitschrift*, XXX, p. 295 et suiv. (Commentaire aux Psaumes). Aussi Grégoire, *Inscriptions*, fasc. 1 (1922), p. 23.

⁴ Ed. Festa, Florence 1898. Cf. Papadopoulos-Kérameus, *Théodore Laskaris* ; Festa, dans les *Studi italiani di filologia classica*, VI, (1899), p. 204 et suiv., et dans la *Byz. Zeitschrift*, XVIII, pp. 213-217 ; Heisenberg, *ibid.*, IX, pp. 211-222 ; *Viz. Vreménik*, VI, p. 548 et suiv.

⁵ Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 95.

⁶ *Ibid.*, p. 478.

⁷ *Échos d'Orient*, III. Un morceau de Michel Paléologue lui-même, une « énigme », 'Νέος Ἑλληνομνήμων, X, p. 445.

époque de l'exil les mêmes occupations, avec le même but, dans la même forme. Ainsi Germain II, patriarche œcuménique entre 1222 et 1240,¹ et son successeur Athanase Ier,² un Jean Chilas, métropolitain d'Éphèse.³ Jean Plousiadénos se mêla mêla à la discussion entre Grecs et Latins.⁴

Cette Cour de Nicée, au demeurant assez maussade, eut aussi, au moins pour les grandes cérémonies, ses poètes, comme Nicolas Irénikos, le chartophylax, parent d'un patriarche, dont les beaux vers pour le mariage de Jean Dukas avec la fillette de Frédéric II et de son amie Bianca nous ont été conservés, avec le rythme charmant de la ritournelle pour la βασιλῆς κυπάριπτον et le βασιλεὺς κιπτὸς. De même que dans les morceaux ayant la même destination des Prodrôme on y sent venir comme une haleine de la lointaine Hellade. C'est le moment de l'amour, pas de la lutte, de la guerre ; le fer aime le magnète, le promis sa promise, le puissant la femme noble ; Dukas celle qu'il a élue :

Καιρὸς καὶ γὰρ φιλότητος, οὐ μάχης, οὐ πολέμου :
Φιλεῖ μαγνήτιν σίδηρος τὴν νύμφην ὁ νύμφιος,
Ὁ κραταῖος τὴν εὐγενῆ, τὴν ἐκλεκτὴν ὁ Δοῦκας.

Le prince est le Soleil aux chauds rayons qui peut rendre jalouse la « lune reine », ce soleil que le poète invoque plus loin comme l'« empereur géant, l'infatigable distributeur de lumière, l'œil du monde, la clarté des Romains⁵ ».

Parmi les poètes, mais dans le genre religieux, de circonstance, des treizième et quatorzième siècles, il faut compter le moine Macarius Kalorités et Constantin Anagnoste, Chypriote.⁶ Michel Paléologue eut aussi dans son entourage des poètes de Cour, comme Théodore Hyrtakénos et Staphidakès,⁷ ou Théodore Pédiasimos, un Thessalonicien.⁸

Comme littérature populaire, on a attribué avec raison au treizième siècle ce petit poème de Bélisaire⁹ qui, aveuglé par son maître, malgré ses victoires, mendie au coin de la rue, et on a montré¹⁰ que les personnages qui l'entourent, les Pétraliphas et autres, n'appartiennent qu'à cette époque. Un examen attentif y a découvert même des points de repère chronologiques incontestables. L'histoire elle-même est celle du général Symbatios (866), les Pétraliphas

¹ Sp. Nicolas Lagopatis, Γερμανός ὁ β', πατριάρχης Κωνσταντινουπόλεως-Νικαίας (1222-1240), Tripolis 1914 ; cf. H. Stocks, dans les *Byz.-neugr. Jahrbücher*, I, pp. 186-189. Cf. V. Grumel, Iconologie de S. Germain de Constantinople, dans les *Echos d'Orient*, 1922, p. 165 et suiv.

² Papadopoulos-Kérameus, *Deux Patriarches œcuméniques du XIVe siècle* (aussi Isidore Ier) (en russe), Pétersbourg 1905.

³ Mai, *Veterum scriptorum collectio*, VI, pp. XVI-XXII. Sur les métropolitains d'Éphèse à cette époque, Pargoire, dans les *Echos d'Orient*, VIII, p. 286 et suiv. — Un Étienne Sgouropoulos, protonotaire à Trébizonde, auteur de poésies, Papadopoulos-Kérameus, *Analecta*.

⁴ Migne, *Patr. Gr.*, CLIX, c. 960 et suiv.

⁵ Heisenberg, *Aus der Gesch. u. Lit. der Palaiologenzeit*, p. 100 et suiv.

⁶ Bănescu, *Deux poètes byzantins inédits du XIIIe siècle*, Bucarest 1913. D'après Mercati, *Revue de l'Orient chrétien*, 1920-1, pp. 162-193, le premier écrit en rapport avec un événement de 1321. Cf. aussi Mercati, dans les *Byz.-neugriech. Jahrbücher*, III, pp. 9-11.

⁷ Cf. Förster, dans la *Byz. Zeitschrift*, IX, p. 381.

⁸ P. N. Papaguéorgiou, *ibid.*, pp. 424-432.

⁹ Wagner, *Carmina graeca medii aevi*, 1874.

¹⁰ Heisenberg, dans la *Beilage zur Allgemeinen Zeitung*, 1903, nos. 268 et 269.

mentionnés appartiennent audit treizième siècle et on a voulu identifier le César Alexis, fils de Bélisaire, avec ce Stratégopoulos qui occupa en 1261 Byzance.¹

Les historiens de l'époque seuls dépassent ce cercle fermé mais sans rien avoir ni du pittoresque, ni du sens pour les aventures en elles-mêmes qui distinguent leurs prédécesseurs sous les Comnènes.²

Ce sont Georges Acropolite (1217-1282), dont le frère, Constantin, fut un hagiographe, et Georges Pachymère (1242-c. 1310). Il y a entre les deux une profonde différence. L'Acropolite est un Constantinopolitain exilé, apportant de la capitale perdue un esprit plus ouvert. Mêlé à la diplomatie, envoyé au concile d'union à Lyon, il a commandé des armées et a été prisonnier de l'ennemi. Pachymère, un Nicéen de naissance, n'est que le clerc borné et bavard, prôneur de son empereur Michel Paléologue, qu'il eut le grand bonheur de voir rentrer dans la ville de Constantin « par la volonté de Dieu ». Parent de l'influent Théophylacte, il devint secrétaire du protovestiaire et revêtit d'autres fonctions, plutôt modestes. Sous Andronic II il participe aux querelles religieuses qui se relient à la personne du patriarche Arsène. Se croyant supérieur au « sage » Acropolite, il cite des poètes comme Pindare, des philosophes païens même, et s'avise de juger la valeur relative des races humaines, tout en rompant des lances pour le dogme et en ébauchant des vers. Employant un style d'une fabrication lourde, prétentieux, archaïsant, il fatigue autant qu'il instruit, sur les démêlés de l'Église et les méfaits des barbares, ses lecteurs, fatalement nombreux, car il est le seul à dire ces choses si intéressantes.

¹ Cf. Heisenberg, dans *Allgemeine Zeitung* de Munich, 24-25 novembre 1903, et Krumbacher, dans la *Byz. Zeitschrift*, XIII, p. 589. Cf. aussi Leo Jordan, dans le même journal. 1904, nos 113, 125 ; *Byz. Zeitschrift*, XIV, pp. 312-313 (Heisenberg).

² Sur l'Acropolite et son fils, Constantin, auteur aussi de discours et de plusieurs Vies de Saint, car on revient à ce genre : Heisenberg, *Studien zu Georgios Akropolites*, dans les Mémoires de l'Académie de Munich, 1899 ; Treu, dans la *Byz. Zeitschrift*, I, p. 361 et suiv. (sur Constantin) ; Praechter, *ibid.*, XIV, p. 479 et suiv. ; Chestakov, dans le *Viz. Vreménik*, XI, p. 628 et suiv. ; Papadopoulos-Kérameus, *Analecta* ; le même, *Varia Graeca sacra*, Pétersbourg 1909. Cf. aussi Krumbacher. *Byz. Litt.*, pp. 204 et suiv., 286 et suiv. Sur Pachymère qui écrivit aussi un traité sur les « quatre branches des sciences » (περὶ τῶν τεσσάρων μαθημάτων), V. Laurent, dans le *Byzantion*, V, p. 129 et suiv. ; VI, p. 335 et suiv. ; Narducci, dans les *Atti* de l'Académie des Lincei, 1891 ; Zolotés, dans l'*Ἐπετηρίς τοῦ φιλολογικοῦ συλλόγου Παρνασσοῦ*, IX (1906), pp. 5-18.

CHAPITRE QUATRIÈME

L'EMPIRE RESTAURÉ

I. — L'EMPIRE ET LES OCCIDENTAUX

A Constantinople les Paléologues trouvèrent un milieu où pendant tout un demi-siècle avaient pénétré les coutumes des Latins, et ils s'en ressentirent, sinon sous Michel, resté fidèle à son éducation, au moins sous Andronic II et surtout sous Andronic III, qui présente le type du vrai chevalier, ce qui rendait plus facile une vie de famille à côté de princesses de l'Occident.

De fait, la latinité, domination, activité de commerce, modes, tendances, était maintenant partout.

En effet, où ne sont-elles pas ? Avec Constantinople Michel Paléologue n'a pris, par dessus ce qu'il avait déjà, que les murs nus de la cité impériale. Il avait par son héritage la Thrace, au Nord de laquelle la Bulgarie, médiocrement gouvernée et n'ayant rien de l'énergie première des Valaques, se restreignait dans ce qu'on appelait maintenant la Zagora. L'Épire lui était assurée, autant que les successeurs de Michel ne feront pas place à d'autres, les Albanais, qui de plus en plus paraissent attendre leur heure¹ et aux demi Grecs d'outre-mer, de la Sicile et du Midi italien.

Mais c'est tout. La Grèce continentale est latine. Il y a des ducs francs à Athènes, où leur château profane s'élève à côté du Parthénon, transformé, du reste, depuis longtemps, en église de la Vierge.² Des bourgs francs s'élèvent en Eubée, où les Delle Carceri se partagent les casaux avec les seigneurs « terriers » de

¹ Vers 1294-5 l'église cathédrale d'Ochrida, St. Clément, est élevée par l'Albanais Progon, fils de Τζοῦρος, fils d'une Eudocie et gendre de l'empereur Andronic et d'Irène. Les plus belles églises de province à cette époque s'élèvent dans cet Ouest balkanique, comme à ArtaGelzer, Ochrida, p. 13. Cf. aussi Thallóczy, *Illyrisch-Albanische Forschungen*, Munich-Leipzig 1916. — Les plus belles églises de province à cette époque s'élèvent dans cet Ouest balcanique, comme à Arta.Cf. Georges Lampakis, *Mémoires sur les antiquités chrétiennes de la Grèce*, Athènes 1902..

² Cf. W. Miller, *The frankish conquest of Greece*, *Frankish Society in Greece*, Rome 106 ; *The dukes of Athens*, dans la *Quarterly Review*, 410, janvier 1907, pp. 97-123 ; *Notes on Athens under the Franks*, dans la *English Historical Review*, XXII (1907), pp. 518-522. Du même, *The marquisate of Boudonitza (1204-1414)*, dans le *Journal of Hellenic studies*, XXVIII (1908) pp. 234-249.

l'île, auxquels Venise avait cédé ses droits.¹ Les îles de l'Archipel que la République a distribuées de la même façon, laissant toute autonomie à leurs seigneurs, les Sanudo, les Ghisi, avec lesquels elle forme une association libre comme celle des anciens Athéniens avec leurs clients, sont latines et le latinisme y gagne du terrain parmi la population elle-même, de sorte que la trace de cette domination, qui ne fut pas lourde, mais plutôt paternelle, en restera ineffaçable jusqu'aujourd'hui, par dessus toutes les vicissitudes des régimes changeants, Au fond, la grande île de Crète, où s'étaient nichés des Génois, reste aux Vénitiens, qui la colonisent d'une manière intense à plusieurs reprises et la considèrent comme un *regnum*, avec son duc et son Conseil à part.² La Morée est tenue en laisse, d'une façon plus dure et avec beaucoup moins de permanence et de sécurité, par les tours féodales des étrangers de plusieurs nations, qui eux aussi arriveront sans l'avoir voulu à des échanges de civilisation et de mœurs avec les indigènes, les uns latinisant, les autres grécisant, jusqu'à cette rédaction bilingue de la chronique qui sera écrite au quatorzième siècle.³

Manfred, fils de Frédéric II, voulut suivre les traces de Bohémond et des soldats siciliens de la revanche contre Andronic. Il a épousé en 1259 Héléne, la fille du despote d'Épire, dont il espère hériter, et il est le beau-frère du despote de la Morée ou prince d'Achaïe.⁴ L'amiral sicilien Philippe Chinardo a paru dans les eaux de la Méditerranée orientale.⁵

Enfin dans les îles Ioniennes ces gens d'Italie se sont déjà nichés, remplissant le vœu du vieux Guiscard. Le comté de Céphalonie est un fief du royaume des deux Siciles ; il comprend aussi l'île de Zante, et Jean, fils de Richard de Céphalonie, reprendra les projets de Manfred, mort en combattant pour son héritage contre Charles d'Anjou ; il épousera avec les mêmes espérances de domination dans les

¹ Fallmerayer, *Gesch. der Halbinsel Marea während des Mittelalters*, Stuttgart 1830-6 ; Bury, *The Lombards and Venitians in Eubœa*, dans le *Journal of Hellenic studies*, VII ; J. Papadimitriou, dans les *Byz.-neugriech. Jahrbücher*, VII, p. 462 et suiv.

² Cf. Hippolyte Noiret, *Documents sur l'île de Crète* ; Gerola, *Monumenti veneti nell'isola di Creta*, 1915 ; Gerland, *Das Archiv des Herzogs von Kreta* ; G. Scaffini, *Notizie intorno ai primi cento anni della domnaizione veneta in Creta*, Alessandria 1907.

³ Cf. Tozer, *The Franks in the Peloponnese*, dans le *Journal of Hellenic studies*, IV ; Diane de Guldenchrone, *L'Achaïe féodale* ; Rennel Rodd, *The princes of Achaia*, 2 vol., Londres 1907 ; William Miller, *Monembasia during the frankish period (1204 to 1540)*, dans le *Journal of Hellenic studies*, XXVII (1907), pp. 229-241, 300 et suiv. ; Gerland, *Neue Quellen zur Geschichte des lateinischen Erzbistums Auras*, Leipzig 1903 (cf. Heisenberg, dans la *Berliner philologische Wochenschrift*, 1903, c. 1650-1656) ; William Miller, *The frank inscription of Karditza*, dans le *Journal of Hellenic studies*, XXIX (1909), pp. 198-201. Sur le nouveau centre moréote de Misthra près de Sparte (cf. mestre ; cité du Nord), Hatzidakis, dans le *Viz. Vréménik*, II, P. 58-77.

⁴ Giudice, *La famiglia di ré Manfredo* (d'après l'Anonimo Tranese) ; Matteo di Giovenazzo, dans Muratori, XVII, c. 1098 ; Spinelli, *ibid.*, VII, c. 1096 (année 1259) ; G. Dendias, *Ἡπειρωτικὰ χρονίκα*, I, pp. 219-294.

⁵ Cf. Willy Cohn, *Die Geschichte der sizilischen Flotte unter der Regierung Konrads IV. und Manfreds*, Berlin 1920. Cf. Buchon, *Nouvelles recherches*, I, pp. 201, 213. Cf. Dendias, dans les *Mélanges Diehl*, I, pp. 55-60.

Balkans Marie, fille de Nicéphore, le despote d'Épire que nous allons connaître¹
Ithaque est franque aussi.²

En face de Constantinople, les Génois élèveront les hauts murs latins de Péra, qui signifiera une autonomie latine et une forte action économique envahissante sur le Bosphore même.³

Bientôt une famille énergique, les Zaccaria, feront, dès 1275, de Lesbos un point de départ pour des entreprises orientales comme l'exploitation de l'alun à Phocée, auprès de laquelle ils bâtiront la Ville Neuve.⁴

A cette force latine il aurait fallu demander ses vertus de travail, d'économie et d'entreprise, qui dominent l'époque en Occident, de même que les Comnènes avaient su lui prendre les qualités et les moyens militaires. Et, en même temps, des relations avec des voisins affaiblis, mais encore importants, s'imposaient au moment au moins où Baudouin l'évincé cherchait partout de l'argent et des soldats pour reprendre Constantinople, quitte à laisser son héritage à la nouvelle Maison de Sicile, celle de Charles d'Anjou, vainqueur des Hohenstaufen, et ensuite à celle de France, capable, par son influence en continuel progrès, de déclancher une croisade.

Au lieu de cela Michel Paléologue chercha à se gagner par de nouvelles négociations d'union l'appui du Pape.

Les relations des empereurs nicéens avec le Saint Siècle, qui continuait la politique des invitations, plutôt vaines, à l'union des deux Eglises, furent ce qu'elles devaient être ; la continuation de la ligne tracée par les Comnènes et les Anges.⁵ L'existence de l'Empire latin n'était pas pour Rome un empêchement : ayant espéré des avantages de la part de cette fondation de croisade, elle se voyait sans cesse sollicitée pour des secours. Or, ce n'était guère ce qu'elle voulait. De son côté, l'État des croisés, incapable de poursuivre l'œuvre interrompue en 1204, devait faire aux traditions de l'orthodoxie des concessions sans fin, qui indisposaient le Pape même lorsqu'il ne pouvait pas se dérober à son acquiescement. Le refus opposé par le clergé grec dans la question du primat romain, refus que la faible autorité de l'empereur latin n'osa pas briser, dut continuer à maintenir et accroître la froideur entre le Souverain Pontife et l'ombre impériale qui errait dans les palais des Comnènes.⁶ Des discussions oiseuses finirent en 1206 par une recrudescence d'amertume des deux côtés, et on essaya sans résultat de les reprendre en 1214.⁷ En 1232 il n'y eut que des

¹ Νέος Ἑλληνομνήμων, XI, p. 414 et suiv.

²Cf. Will. Miller, *Ithake under the Franks*, dans *l'English Historical Review*, XXI (1906), pp. 513-517. Sur l'ensemble, le livre admirable du même, remplaçant les confusions du laborieux Hopf, *The Latins in the Levant*.

³ Cf. Promis, *Statuti di Pera*, dans les *Miscellanea di storia italiana*, XI (1870), p. 736, et le livre récent de M. J. Britianu sur le commerce des Génois en Orient Cf. A. Ferretto, *I Genovesi in Oriente, dal carteggio di Innocenzo II*, dans le *Giornale storico-letterario della Liguria*, I, pp. 353-368.

⁴ Eugene H. Byrne, *Genoese shipping in the twelfth and thirteenth centuries*, Cambridge Mass. 1930, pp. 65-66. Pour la "croix des Zaccaria", Schlumberger, dans les *Mémoires* publiés par l'Académie des inscriptions (Piot), I, 1895, pp. 131-136.

⁵ Cf. les Registres d'Urbain V, publiés par Guiraud, et Jean Cantacuzène, éd. de Bonn, II, II, p. 539.

⁶ Avant tout, Heisenberg, *Neue Quellen*, I et II.

⁷ *Ibid.*, seconde partite.

conversations avec des « frères » revenant de leur captivité chez les Turcs.¹ Quant au concile de 1234, il finit au milieu des huées.² Cependant on se reprit à échanger en 1253, des propos sans portée réelle.³ Les négociations, révélées récemment, avec le Pape Alexandre IV, envenimèrent encore plus le débat sur une question évidemment insoluble.

Si les Nicéens cependant avaient compté sur l'abandon formel des Latins de Constantinople, ils se trompaient étrangement : la politique romaine était avant tout de prestige, et ce n'était pas pour un acte d'hypocrisie passagère de la part des Grecs d'Asie qu'on l'aurait abandonnée. Pour la chancellerie pontificale le premier empereur de Nicée n'avait été qu'un seigneur quelconque, un *nobilis vir*, alors qu'on créait une royauté, de caractère national double, à un Joannice. Comme Charles était le vassal du Pape, qui lui avait donné son royaume, l'empereur byzantin croyait pouvoir retenir ainsi son ennemi le plus dangereux.

Car, autant que la dynastie envahissante des Angevins posséda la Sicile, c'est-à-dire jusqu'aux célèbres « Vêpres de sang » de 1282, il y eut toujours un danger de ce côté, où tant de fois s'étaient formées des tempêtes contre l'Empire. Si l'ambition de Charles était sans bornes, il n'était inférieur à aucun de ses prédécesseurs normands sous le rapport des forces. Il avait donné sa fille à Baudouin et lui avait ainsi conservé un dernier espoir d'être rétabli sur son trône d'humilité et de danger. A Constantinople, qui se tenait toujours au courant, on savait bien que le nouvel ennemi barbare du Midi italien se préparait pour tenter une aventure comme celle de Robert Guiscard et de Bohémond, dont il pouvait être considéré par dessus le despotat d'Épire, plutôt bulgare maintenant, le successeur.

Les Serbes étaient, malgré leurs alliances byzantines, le fils de Némania ayant eu pour première femme Eudocie, fille d'Alexis III, et Etienne Radoslav, fils de cette princesse Eudocie — et c'est pourquoi il signe en grec et frappe monnaie avec l'image de Constantin, — devenant le mari de la fille du despote Théodore,⁴ les alliés de Charles, et avec leur aide il se saisit de Durazzo, démolie par un tremblement de terre. Philippe, gendre du despote d'Épire, tint Kanina et Corfou. Après l'assassinat de ce chef latin, la cité et l'île passeront au pouvoir du roi de Sicile, qui s'intitulera bientôt de l'Albanie aussi.⁵

Le projet des Latins, dès qu'ils eurent donc Kanina et Corfou, données par le despote à Philippe de Tarente, l'ἀμιραλῆ des Byzantins, qui était devenu son parent, était, bien entendu, de pénétrer jusqu'à Thessalonique, maintenant une ville frontière. Il y eut un combat entre les Grecs, armés de petits papiers bénis

¹ Sathas, *Bibl. graeca medii aevi*, II, pp 39-49. Pour la bibliographie, aussi Vasiliev, *ouvr. cité*, II, p. 221 ; note 2. Cf. *ibid.*, pp. 221-222.

² Mansi, XXIII, ou Golubovitch, dans *l'Archivium franciscanum historicum*, XXIII.

³ Heisenberg, *op. cit.*

⁴ Cf. Michel Laskaris, *Vizantiské princézé u srednjévékovnoj Srbiji*, Belgrad 1926. Cf. Krumbacher, *Ein serbisch-byzantinischer Verlobungsring*, dans les *Mémoires de l'Académie de Munich*, 1906, p. 421 et suiv. (il s'agit d'Etienne Ducas) ; *Byz. Zeitschrift*, XVII, pp. 654-655 ; Čajkanovic, *ibid.*, XIX, pp. 111-114. Cf. Miliaralcis, *op. cit.*, p. 632 et suiv. ; S. Papadimitriou, dans les *Mémoires* de la Société d'Odessa, 1907.

⁵ Cf. Durrieu, *Les Archives angevines de Naples*, I ; Carabellese, *Carlo d'Angiò nei rapporti politici e commerciali con Venezia e l'Oriente*, Bari 1911 ; Buchon, *Nouvelles recherches*, II, p. 317 ; le code de Minieri Riccio ; les *Acta et diplomatata res Albaniae mediae aetatis illustrantia* de Jirsek, Thallóczy et Sufflay, I ; Thallóczy, *Illyrisch-albanische Forschungen*, Munich-Leipzig, 1916.

par le Patriarche, oints des saintes huiles, et la flotte sicilienne,¹ et l'empereur dut être surpris d'avoir remporté une victoire. On vit à Constantinople, depuis longtemps déshabituée des triomphes, le cortège ridicule et lamentable des forts et fiers combattants qui avaient perdu leur liberté dans la bataille.

Rien ne fut tenté pour amener une revanche : cette récupération de l'Empire dont parle le roi dans son traité de 1281 avec les Vénitiens.² Après la mort de Charles, après les Vêpres siciliennes, elle devint impossible.

L'ancien antagonisme religieux paraissait n'exister plus, du reste, dans la même mesure qu'autrefois, d'un côté et de l'autre. Il est vrai que certains des Occidentaux jetaient encore aux gens d'Orient, en même temps que l'épithète de « Grecs », que les « Rhomées » ne voulaient pas accepter, le sobriquet injurieux d'« Agarènes blancs ». Mais ces Grecs étaient à cette heure trop profondément imprégnés d'esprit latin, trop coutumiers des noms et des choses d'Occident, trop habitués à fréquenter et à héberger les Francs, pour éprouver à leur égard ces sentiments de répulsion et même d'horreur qu'avaient nourris à certaines époques leurs antécresseurs.

En effet, lors de la prise de Constantinople, un grand nombre d'habitants des environs s'étaient tenus dans la réserve la plus complète, comme *thélémataires*, neutres entre les deux partis.³ La première flotte de l'empereur rétabli dans sa résidence légitime fut composée en grande partie de Tzakones, formés sous le régime latin, et de *gasmoules*, métis gréco-francs, qui avaient paru surtout depuis un demi-siècle.⁴ Au près des Grecs d'Asie et d'Europe, les Italiens combattaient dans les mêmes rangs étrangers que les turcopoules, qui avaient été conservés, naturellement.⁵ Des hallebardiers « celtes » avaient gardé le trésor de Magnésie,⁶ de même qu'il y avait eu à Nicée un connétable, le *κοντοσταύλος*,⁷ et que la garde, les meilleures troupes, était composée d'étrangers appartenant à cette autre religion.⁸ On a vu que deux filles de Théodore Laskaris épousèrent des Latins⁹ et qu'une fille d'empereur nicéen fut reine de la Hongrie catholique. Ajoutons que Michel Paléologue, qui avait épousé l'Arménienne Marie, dont la sœur, Théophane, fut femme du sébastocrator Théodore, demanda pour un de ses fils une princesse de ce pays¹⁰ ; la seconde femme de son successeur, l'empereur Andronic, et cet Andronic demandera pour son fils aîné Yolande, sœur de Jaime II d'Aragon,¹¹ sera Irène, nièce d'un roi espagnol. Le fils de cet Andronic, Michel, assiera à ses côtés sur le trône des basileis orthodoxes la propre fille de l'empereur latin Baudouin, descendante par sa mère de Charles d'Anjou. Un autre mariage sera conclu avec la fille d'un prince catholique d'Arménie, et l'on verra souvent le roi de ce pauvre pays

¹ Pachymère, p. 508 et suiv.

² Tafel et Thomas, *op. cit.*, III, p. 289.

³ Pachymère, p. 110.

⁴ *Ibid.*, pp. 209, 309, Aussi pour les *προσελῶντες* de la marine.

⁵ Sur les Italiens *ibid.*, p. 55 et suiv. Entre eux un *Κάπουλος*, *ibid.*, p. 61. On appelait Constantinople τὸ Ἰταλικόν, *ibid.*, p. 82.

⁶ *Ibid.*, p. 71.

⁷ *Ibid.*, p. 21.

⁸ Il y eut un mariage italien de Jean Vatatzès. cf. *ibid.*, pp. 82-83.

⁹ *Ibid.*, p. 181.

¹⁰ *Ibid.*, p. 317.

¹¹ Finke, *op. cit.*, p. CLXXIX et suiv.

menacé passer dans les rues de Constantinople, aussi bien vu par les Grecs que par les Latins, dont il apaisait les querelles entre Vénitiens et Génois.¹

Négociateur avec Rome² pour l'Union des deux Églises et la consolidation de l'Empire ne devait plus paraître un sacrilège à ces Grecs d'un nouvel âge. Déjà un empereur de Nicée, Jean Dukas, avait tenté cette grande œuvre de réconciliation. Théodore II avait suivi cette impulsion. Michel Paléologue s'y consacra avec toute son énergie opiniâtre, avec toute la force de ses passions véhémentes. Il reconnut au concile de Lyon (1275) les droits de primauté du Saint Siège et proclama hautement la communauté de foi établie entre le jeune Occident et ce pauvre Orient déchu.³ Le Pape en devint un « frère spirituel⁴ », le « premier des archiérées ». Les adversaires de l'Union furent persécutés sans égard pour leur âge,⁵ leur situation, leur mérite. Les plus connus parmi les « despotes » de Byzance, des membres influents du clergé, un homme de la valeur du « rhéteur » Holobolos⁶ qui fut un chef du mouvement littéraire de cette époque, eurent à pâtir à cause de leur opposition au nouveau système en matière de religion.

Le patriarche fut déposé et le nom du Pape prononcé à Ste Sophie.⁷ L'empereur déclara que sa qualité de conquérant de Constantinople lui donne des droits que n'avait eus aucun de ses prédécesseurs.⁸ Il y eut des sentences d'exil, à Lemnos, Lemnos, Skyros, Kéos, à Nicée, à Sélymbrie, à Rhodosto,⁹ des emprisonnements, des yeux arrachés, des scènes hideuses, où de nouveau des malheureux couronnés de boyaux¹⁰ défilaient sous les huées de la multitude. Mais, quand le Pape demanda aussi l'adoption par les Grecs du *credo* romain, l'Union fut rompue.¹¹

¹ Notre *Brève Histoire de la Petite Arménie*, citée.

² Sur les missions envoyées à Rome, Pachymère, pp., 168-169, 209 et suiv., 359, 366 et et suiv., 374, 384 et suiv., 396, 419, 455 456.

³ *Ibid.*, p. 359. L'évêque de Crotonne se déclarait en dehors du schisme, p. 360. Du côté des Latins, le zèle du « frère » Jean « Parastron » (*ibid.*, p. 371).

⁴ Cf. *Ἡ Νέος Ἑλληνομνήμων*, XI, p. 114 et suiv. Cf. Festa, *Lettera medita dell' imperatore Michele VIII Paleologo al pontefice Clemente IV*, dans le *Bessarione*, IV (1899), pp. 37-38, 41-57 (la lettre a été écrite par Holobolos), 529-532. Cf. le même, *Ancora la lettera di Michele Paleologo a Clemente IV*, *ibid.* ; Dräseke, dans la *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*, XXXIV, p. 325 et suiv.

⁵ Le patriarche d'Antioche était isolé pour avoir communié avec les Arméniens ; Pachymère, I, p. 271. Néanmoins on l'avait envoyé en ambassade chez les Tatars ; *ibid.*, p. 429 ; cf. II, p. 56. Mais celui d'Alexandrie accompagnait l'empereur dans ses visites ; *ibid.*, p. 311, 502. Il considérait Constantinople, où s'était rendu aussi l'autre, comme son refuge ; *ibid.*, p. 429.

⁶ *Ibid.*, pp. 282-284, 374, 394.

⁷ *Ibid.*, p. 396.

⁸ *Ibid.*, p. 391

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.*, p. 394.

¹¹ *Ibid.*, pp. 458, 475 et suiv., 505-506. Cf. Schellmarin, *Zur byzantinischen Politik Alexanders IV*, dans la *Römische Quartalschrift*, XXII (1908), p. 108 et suiv. (1258, sous Théodore Laskaris) ; N. Viller, *La question de l'union des Eglises entre Grecs et Latins depuis le concile de Lyon jusqu'à celui de Florence (1274-1438)*, dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, XVII (1921), pp. 260 et suiv. ; 515 et suiv. ; Grumel, *En Orient après le IIe concile de Lyon*, dans les *Echos d'Orient*, XXIV (1925), p. 321 et suiv. (cf. le même, *ibid.*, 1924, p. 437 et suiv.).

Il y eut ensuite, et surtout après la mort de Michel (décembre 1282),¹ qui ne revint cependant jamais à la vieille orthodoxie intransigeante, un véritable chaos de discussions, de synodes, d'intrigues. On vit les patriarches se succéder rapidement, chacun d'eux gardant jusqu'au bout un certain nombre de partisans ; dans leurs cloîtres d'Europe ou d'Asie, où ils s'enfermaient avec leurs ressentiments et leur amertume. Ils étaient toujours malgré eux des fauteurs de mécontentement, des agents de troubles.

L'empereur Michel, puis son fils Andronic convoquèrent en vain des synodes destinés à mettre enfin ordre aux affaires religieuses, tellement enchevêtrées qu'il fallait un grand politique ou un saint pour les débrouiller. Grâce à ces préoccupations incessantes de légitimité canonique, l'autorité patriarcale s'éleva parfois jusqu'à dominer le trône impérial, que plus d'un motif contribuait à abaisser. S'il le voulait seulement, le chef de l'Église pouvait refuser au maître de l'État la communion, le pain béni. Il pouvait se mettre « en grève », disparaissant dans un couvent, où on ne manquait pas de l'aller chercher. Il était le patron, le protecteur reconnu des pauvres, l'avocat perpétuel du peuple, et il avait aussi ses jours d'audience, où il parlait sans réserve aucune, exerçant son haut ministère. En échange, on vit le très pieux Andronic traverser la Capitale à la tête d'un cortège de chevaliers cheminant à pas lents et de gens à pied plongés dans leurs idées dévotes, pour aller chercher dans sa retraite quelque patriarche récalcitrant.

Déjà à Nicée l'empereur avait eu fil à retordre avec l'opposition religieuse des « Arséniates », partisans du patriarche Arsène (1255-1260, puis 1261-1267), devant laquelle il avait dû plier.² Car ce patriarche et les archevêques de Sardes et de Thessalonique étaient allés jusqu'à refuser d'officier au couronnement de Michel, qui avait fait écarter et aveugler l'enfant confié à ses soins : ils quittèrent leurs Sièges, mais des miracles amenèrent la restitution du courageux chef de l'Église.³ Sous Michel, la résistance fut plus forte, un patriarche, Joseph (1268-1275, 1282-1283),⁴ prenant la direction du mouvement,⁵ auquel se rallièrent un Michel d'Anchiale⁶ et même les moines de l'Athos, qui se croyaient maintenant avoir la mission d'empêcher les erreurs en matière de dogme.⁷ Des écrits populaires parurent pour agiter la plèbe nerveuse de Constantinople, qui n'avait pas cependant bougé une seule fois sous le régime des chevaliers ; telle la dispute de Panaïotis avec l'« azimite » latin.⁸

Les contemporains d'Épire furent eux aussi, d'après la tradition d'un Apokaukos, d'un Georges Bardanès et d'un Chomatianos, des combattants énergiques contre les Latins. Chez des amateurs de longues discussions sur les vérités de la foi, on sent néanmoins une curiosité pour la vie réelle qui les entoure ; le vent

¹ 'Νέος Ἑλληνομνήμων, VII, p. 138.

² Cf. Sykoutris, Περὶ τὸ σχίσμα τῶν Ἀρσενιατῶν, dans la revue Ἑλληνικά, II (1929).

³ Théodore de Scoutari, p. 299, no. 56.

⁴ Sur son prédécesseur, Germain III (1265-1266), Ἐπετηρίς τῶν βυζ. σπουδῶν, IX, p. 178 et et suiv.

⁵ Cf. Laurent, *Le serment anti-latin du patriarche Joseph I*, dans les *Echos d'Orient*, 1927, p. 396 et suiv.

⁶ *Ibid.*, 1930, p. 257 et suiv.

⁷ Évêque Arsène, *Poslanié s ispovédaniem véari*, Moscou 1895.

⁸ Cf. Spéranski, dans le *Viz. Vrémenik*, II, pp. 521-530 (après 1274). Cf. l'opuscule de Méthode, *De vitando schismate*, dans Migne, *Patr. Gr.*, CXL.

d'Occident soulève et déchire de temps à autre le lourd brouillard de l'érudition théologique.¹

Parmi les participants à la guerre contre les Latins il faut mentionner aussi ce Mélétios qui fut exilé à Skyros, même à Rome (1273-1281), puis de nouveau jeté en prison, où il eut la langue coupée, ce qui ne l'empêcha pas d'écrire dans l'île de son exil des discours en vers sur trois centaines de thèmes.²

Mais, sans doute, l'ouvrage de théologie le plus important de toute l'époque, par dessus l'opuscule du même auteur sur la procession du Saint Esprit, c'est le traité de 1275 « sur l'union et la paix des Églises de l'ancienne et de la nouvelle Rome », dû au patriarche Jean Bekkos, devenu non seulement l'ennemi de l'irréductible Joseph, mais aussi celui, rétrospectif, de Photius.³ Cependant le défenseur de l'Union n'oublie pas, en invoquant tous les témoignages de la théologie orientale, de faire cette réserve, formelle : « Quiconque est arrivé à cette paix de l'Église dans le sens qu'il rejette nos coutumes religieuses et nos points de dogme et se décide pour la primauté de l'Église romaine comme étant plus pieuse à l'égard de la nôtre, devrait être écarté du royaume du Christ et considéré comme s'étant mis au pair avec Judas le traître et ses complices et avec ceux qui ont crucifié le Seigneur ».

Il était parti en guerre, lui, l'ancien ennemi, persécuté, jeté en prison, des Latins, après avoir lu les écrites latinophrones des Nicéens et avoir comparé les témoignages des Pères de l'Église avec le pamphlet d'opposition, contre les « malades », les « lépreux » de l'Occident, rédigé par un certain Job pour le patriarche Joseph, avec les écrits de Joseph lui-même, avec ceux de l'ancien patriarche Arsène et avec le mémoire des moines de l'Athos. Mais il avait en vue aussi les générations futures, devant lesquelles il ne pourra pas faire personnellement son apologie, et se sentait « sous l'œil qui voit tout ». Il était sûr, cet homme sage, qu'on peut toujours arriver à la vérité sans commencer par insulter l'adversaire qu'on désire convaincre : si les Latins, plus enclins à la colère, peuvent se dominer, pourquoi les Grecs ne le feraient-ils pas aussi⁴ ?

¹ Papadopoulos-Kérameus, dans la *Βυζαντις*, I (1909), et le travail, déjà cité, de Wellnhofer, puis : Kurt, *Georgios Bardanes, Metropolit von Kerkyra*, dans la *Byz. Zeitschrift*, XV. Cette province, plus ouverte aux influences, donna à la fin de ce siècle aussi un poète d'épigrammes, Michel Zorianios, sur lequel cf. Lampros, dans l'*Ἐπετηρίς τοῦ Πατριάρχου*, XII (1903), pp. 216-221.

² Ph. Baphidès, *Μελέτιος ὁ ὁμολογητής*, dans l'*Ἐκκλ. Ἀλήθεια*, XXIII (1903). pp. 28-32, 53-56.

³ Publiée dans Migne, *Patr. Gr.*, CXLI ; Hugo Lömmel, *Scriptorum Graeciae orthodoxae bibliotheca selecta*, I, Freiburg 1668, pp. 136-406. Cf. Dräseke, dans la *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*, XXXIV, pp. 332-335 ; XLIII, pp. 105-141, 237-257 ; XLIV, pp. 553-589 ; *Byz. Zeitschrift*, X, pp. 515-529 ; *Zur Friedenschrift des Patriarchen Johannes Bekkos*, dans la *Neue Kirchliche Zeitschrift*, XVIII, pp. 877-894.

⁴ Migne, *Patr. Gr.*, CXLI. Cf. Dräseke, *Drei Kapitel aus der Friedenschrift des Patriarchen Patriarchen Johannes Bekkos vom Jahre 1285*, Programm de Wandsbeck, 1907 (cf. la *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*, L, (1907), pp. 231-253) ; le même, *Johannes Bekkos und seine theologische Zeitgenossen*, dans la *Neue Kirchliche Zeitschrift*, XVIII (1907), pp. 877-894 ; le même, dans les *Analecta Byzantina*, 1909 (rapports avec Nicolas de Méthone) ; *Echos d'Orient*, III, p. 352 et suiv. ; Al. Zotos, *Ἰωάννης ὁ Βέκκος*, thèse. 1920 (cf. *Echos d'Orient*, 1925, p. 26 et suiv.) ; Grumel, dans les *Echos d'Orient*, XXIII, p. 446 et suiv. ; XXIV, p. 321 et suiv. ; V. Laurent, *ibid.* 1926, p. 316 et suiv. (date de sa mort, 6 mars 1297) ; le même, *ibid.*, 1930, p. 396 et suiv. (rapports avec

Et cependant, si on réservait la discussion sur les points du dogme, celui de la procession du Saint Esprit pouvant être considéré, d'après Bekkos, « comme le son d'un pauvre mot », on admettait la primauté du Pape, la mention de son nom dans la liturgie et l'appel au Siège romain.

C'est pourquoi l'appel de Bekkos, qui finit par accepter une mission devant chercher St. Louis à Tunis,¹ au sens rassis de ses contemporains n'eut pas d'écho, et il fut attaqué non seulement, de Constantinople, par Andronic Kamatéros et Grégoire de Chypre, ou par les opuscules polémiques d'un Mathieu Ange Panaréto et du moine Hérothée contre « le loup d'Arabie », mais aussi de la lointaine Jérusalem, où le patriarche Grégoire avait suscité la mémoire du didascale Georges Moschabar. Et il finit en vaincu, devant descendre les degrés de ce Siège patriarcal qu'il avait gravis seulement pour défendre ce qu'il croyait être juste et bon.

Revenant après la mort de Michel Paléologue sur les tentatives d'Union avec Rome, Andronic II fit prendre par un synode assemblé à la hâte la démission de Bekkos, qui fut remplacé par l'obscur Georges de Chypre ; il purifia, à l'aide d'un second synode, l'Église de tous les adhérents du Pape et alla jusqu'à imposer à la veuve de Michel, non seulement une déclaration formelle qu'elle n'a pas trempé dans les négociations, mais aussi qu'elle renonce à faire donner à son défunt des prières comme celles auxquelles ont droit les fidèles n'ayant pas bronché.² Une sentence générale atteignit tous ceux du clergé qui avaient soutenu cette politique.³

L'horizon de ce Grégoire ou Georges de Chypre est beaucoup plus large que celui de Bekkos, attaché pendant toute sa vie à un seul et même problème, auquel il touche dans son Testament aussi, d'une si opiniâtre brièveté.⁴ S'il combat les opinions théologiques de son prédécesseur, il trouve des ressources rhétoriques abondantes pour prôner, l'un après l'autre, Michel Paléologue et son fils Andronic. Il s'amuse à présenter les avantages de la Mer, Il rassemble, avec goût, des proverbes.⁵ Le sentiment que durent avoir les Nicéens en obtenant Constantinople se manifeste avec vigueur dans la description que donne de la capitale récupérée Grégoire de Chypre, dans son Panégyrique de Michel Paléologue, qu'il intitule « le Nouveau Constantin »,⁶ et aussi dans celui d'Andronic, fils du restaurateur.⁷

Et, à côté de tout ce que cette Cour revenue à Constantinople a d'archaïque dans les cérémonies que probablement Jean Cantacuzène, un restaurateur, fit rédiger par le faux Kodinos, un Manuel Philès trouve encore pour les jours de noces impériales ces accents d'harmonie que nous connaissons par le Prologue et par

Photius). Cf. aussi la lettre de Joseph Bryennios, publiée par Nicéphore Kalogéras, évêque de Patras, dans *Τὰ ἔσχατα τοῦ ἐν Βυζαντίῳ ἐλληνικοῦ κράτους*, I, Athènes 1894. Son testament, Migne, Pat. Gr., CXLI, c. 1028-1029, 1031. Ses œuvres, dans le même volume.

¹ Bréhier, dans les *Mélanges Iorga*, p. 139 et suiv.

² Pétridès, dans les *Echos d'Orient*, IV, pp. 25-28.

³ Le même, *ibid.*, p. 133 et suiv. Cf. le même, *ibid.*, pp. 204-207. Aussi L. Petit, *ibid.*, pp. 286-287.

⁴ Migne, *Patr. Gr.*, CXLI, c. 1028 et suiv.

⁵ *Ibid.*, CXLI. Cf. F. Diekamp, *Mitteilungen über den neu aufgefundenen Commentar des Oekumenius zur Apokalypse*, Berlin 1901.

⁶ Migne, *Patr. Gr.*, CXLII I, c. 345 et suiv.

⁷ *Ibid.*, c. 388 et suiv.

Nicolas Irénikos.¹ Plus riche de matière seule est le grand rhéteur Manuel Holobolos,² dont les morceaux de circonstance ont été jugés au point de vue inadmissible de la liberté d'attitude envers l'empereur, alors qu'il faut les considérer d'après la forme, lourde de toute la science de style du poète et empêtrée de toute la théologie du clerc qu'était l'auteur.

II. — ÉQUILIBRE AVEC LES VOISINS GRECS ET SLAVES

Ce nouvel Empire grec de Constantinople, se cherchant hors de lui un appui qui se dérobera à ses prières, de plus en plus humbles, ne ressemblait pas complètement à l'ancien. D'abord il a un air de province, de démocratie rurale, qui ne disparaîtra que sous l'influence de lettrés archaisants comme Jean Cantacuzène. Les empereurs pensent toujours aux pauvres, comme, du reste, le faisaient les chefs musulmans dont ils avaient dû s'inspirer. Ils veulent que leur présence soit pour les humbles une consolation, que les trompettes qui annoncent leur passage appellent tous ceux qui ont subi des injustices.³

Si les frontières étaient moins étendues, si toute la Morée et les îles environnantes appartenaient aux descendants des aventuriers latins⁴ qui avaient combattu en 1204, si l'Épire était tombée aux mains d'une lignée de seigneurs grecs indépendants, dont l'héritage pouvait passer plus facilement aux Latins de Naples qu'aux congénères de Constantinople, si Thessalonique elle-même lui était réclamée par les Latins, si enfin Venise, l'ancienne ennemie, et Gênes, la nouvelle alliée, détenaient sur le continent et parmi les îles des territoires d'une très grande importance, les Paléologues étant réduits ainsi à un territoire sensiblement moindre que celui qu'avaient perdu les anciens empereurs, ces frontières restreintes étaient beaucoup mieux assurées.

La puissance du nouvel État bulgare, malgré les efforts d'entretenir des relations jusqu'au patriarche de Jérusalem et au Soudan⁵ avait disparu avec le grand Tzar Tzar Jean : le gendre de cet empereur, Smyltzès, ne dominait que sur le rivage de la Mer Noire, qu'il céda à l'empereur, mais finit par laisser néanmoins à son fils Jean et à son gendre, Eltimir.⁶

La partie occidentale de la Bulgarie d'autrefois, avec la grande échelle danubienne de Vidine, était la conquête d'un autre chef séparatiste, Sfentislav.⁷

¹ Al. Martini, *Carmina inedita*.

² Boissonade, *Anecdota Graeca*, V, Paris 1833, p. 159 et suiv, Cf. Treu, dans la *Byz. Zeitschrift*, V, p. 538 et suiv..

³ Οὐ δεῖ γὰρ πόλεως ἢ χώρας ὅλης δέησιν παρορᾶν ἐφ'οἷς ἐστὶ δυνατὸν παρηγορίαν τοὺς ἐν ταύταις εὐρεῖν εὐρεῖν μεταθέμβνον τοῦ ἐνεργοῦντος ; Heisenberg, *Aus der Gesch. u. Lit. der Palaiologenzeit*, p. 41. Cf. *ibid.*, p. 39.

⁴ Acropolite, p. 172.

⁵ Pachymère, p. 428.

⁶ Cf. Acropolite, p. 162 ; Pachymère, pp. 210-211, 349 et suiv. Les Impériaux lui avaient assigné des terres sur la rivière du Scamandre ; *ibid.*, p. 350. Son fils amé épousa une fille de Michel ; *ibid.* Un Oumbertopoulos, Latin, commande à Mésembrie ; *ibid.*, II, p. 80.

⁷ Sur la principauté de Vidine jusqu'en 1323, voy. P. Nicov, dans l'Annuaire de l'Université de Sofia, 1922. Cf. son étude sur les relations bulgaro-hongroises entre 1257

Le faible Tzar Tochos Tych, malgré les souvenirs de sa femme nicéenne, végétait dans la riche résidence de Tirnovo, qui ne correspondait plus à ses moyens et à son ambition. Au-delà du Danube dominaient les Tatars de l'arrière-garde, sous les Khans du Danube, qui commencent par l'énergique Nogai, dont l'autorité suprême s'étendait aussi sur tous les trois pays bulgares et qui était un vrai empereur païen pour ces faibles roitelets, toujours en discorde entre eux. Il y avait toujours moyen de gagner, par de l'argent, des cadeaux, des flatteries, les contingents tatars, montés sur les petits chevaux rapides de la steppe.¹

Leurs élèves dans l'art de la guerre à l'arc, les nouveaux « Alains », ou les « Tatars chrétiens », c'est-à-dire les Valaques, les Roumains d'outre-Danube,² braves gens honnêtes, sans beaucoup de besoins et bons combattants, étaient aussi à la disposition des envoyés byzantins venus pour créer des embarras aux Bulgares quand ils étaient devenus, pour l'heure, remuants.

L'Empire put donc gagner et retenir Mésembrie, Anchiale, Philippopolis, Sténimachos et les châteaux des Balkans ; une Marche d'Andrinople fut même créée pour assurer cette frontière du Nord.³ Tochos, devenu veuf, se vit offrir une nièce de l'empereur, avec Mésembrie et Anchiale comme dot,⁴ sans qu'il les eût occupées, car on lui objectait que les habitants s'y opposent et qu'il faut que de ce mariage naisse d'abord un fils, Quand ce fils naquit, l'héritier du trône bulgare reçut le nom de Michel, d'après son grand-père « romain ». Les princes bulgares étaient enchantés de recevoir une certaine dot et le titre brillant de despote au moment où ils célébraient leurs noces avec une pareille noble dame de Byzance, apparentée à la famille du vrai basileus. Sfantislav de Vidine avait épousé une fille de Théodore Laskaris.⁵

Du côté des Serbes, on pouvait suivre momentanément avec le même profit la même politique d'alliances. Une enfant de cinq ou dix ans de la Maison impériale, la fille d'Andronic II, devint la fiancée de Milioutine, second fils du grossier roi de Serbie Etienne Ouroch, qui avait changé souvent d'épouse, la fille de Jean Angélos, le maître de la Grande Valachie thessalienne, entre autres, et dont la Cour devait paraître aux Byzantins un affreux antre de porchers sauvages ;⁶ on voit les traits de cette princesse, chantés par un poète serbe d'aujourd'hui, dans une des églises de l'époque. Elle ne resta pas en Serbie après la mort de son mari, beaucoup plus âgé, mais il fut question de transmettre le trône des Némanides à son frère, Démètre, qu'elle fit même venir dans ce but. Et, pour

et 1277, dans le *Sbornik* bulgare, XI (1919), p. 220 et suiv., et celle qui fait de Drman et Kondelin des chefs bulgares ; *ibid.*, 1918.

¹ Le même, *Relations tataro-bulgares au moyen-âge* (en bulgare), *ibid.*, 1919-20.

² Contre leur identité avec les Alains, Zupanic, dans les Actes du III^e Congrès d'études byzantines. Sur les Alains, aussi Nicolas le Mystique, Migne, *Patr. Gr.*, CXI, c. 149.

³ Pachymère, pp. 322-324.

⁴ *Ibid.*, p. 343.

⁵ *Ibid.*, p. 181.

⁶ *Ibid.*, pp. 350-355. Cependant l'aîné avait épousé une princesse hongroise ; *ibid.*, p. 350. Cf. Laskaris, *op. cit.*, et le voyage en Serbie de Théodore Métochite ; Sathas, *Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη*, I, 1872. Traduction serbe d'Apostolović, Novisad 1902. La τῶν Τριβαλῶν κράλαινα mentionnée dans la notice d'un manuscrit (Bich, *Die Schreiber der wiener Handschriften*, p. 57, no. 58) est cependant la Jacinthe occidentale du vieux Bodine, au XI^e siècle. Sur les mariages antérieurs d'Eudocie, fille d'Alexis III, avec Etienne Ier, fils de Némania, le roi de 1195, et sur son fils, le « grécisé » Etienne Radoslav, voyez plus haut.

faire voir jusqu'où pouvait aller la politique des alliances de familles, pratiquée, pour vivre, par cet Empire impuissant, il faut mentionner le don d'une bâtarde de l'empereur lâche fait au rude Tatar Nogai, vêtu de peaux de moutons et ignorant les premiers principes de toute civilisation.¹

Les manœuvres et les fiançailles alternaient, bien entendu, avec les intrigues habilement nouées. Tochos, dont le fils Michel avait été associé au trône, fut tué par un simple berger, Lachanas ou Brdokba,² qui avait fait ses preuves contre les bandes des Tatars infestant la rive droite du Danube, et Sfentislav était tombé en victime de la princesse byzantine qui était la femme de Tochos,

Brdokba lui-même, auquel, aussi, l'empereur faisait des offres de mariage, étant réduit à fuir chez les terribles voisins du Nord, fut massacré à la fin d'un banquet de barbares. Jean Asên, fils de Smyltzès, se réfugia sur le territoire byzantin, qu'il ne quitta jamais par la suite. Un certain Térteri, demi-Couman, réussit mieux que les autres ; il sera pour les Grecs un bon voisin très faible, et ils le marieront avec une sœur de Jean Asên. Ce fut seulement sous Sfentislav, fils de ce nouveau maître chrétien de la Bulgarie, que fut reprise, après un refus d'alliance du côté des Paléologues, avec une certaine énergie, l'ancienne guerre traditionnelle contre Byzance à laquelle participa aussi Eltimir ;³ elle se compliqua cependant d'autres événements, et les Bulgares ne furent pas ceux qui en retirèrent les profits.⁴

Le despote d'Épire avait eu jadis l'ambition d'être le restaurateur de l'Empire légitime de Constantinople. Dans ce but il avait conclu ces alliances de famille avec le roi de Naples et le prince d'Achaïe, qui pouvaient lui assurer la tranquillité du côté de la Mer.⁵ Après la grande défaite des alliés, Michel Angélos n'avait pas interrompu ses relations avec les Latins de la Morée et de l'Occident. Il était resté encore assez puissant pour continuer, avec les cavaliers allemands envoyés par Manfred, une rivalité traditionnelle avec les gens de Nicée, les Νικαεῖς. Il eut même quelques succès dans cette guerre.⁶ Mais elle ne pouvait mener à rien, eu égard à la distance énorme qui séparait les deux États grecs. Certains princes d'Épire seront pris, enchaînés et retenus longtemps dans une captivité étroite. D'autres se sentiront attirés, comme les dynastes bulgares, par les beaux titres de despote et de sébastocrator, et par des alliances de famille.

Nous avons déjà dit que Michel laissa l'Épire à son fils Nicéphore, le bâtard Jean, bientôt sébastocrator, n'ayant qu'une province pour sa part. Le nouveau despote forma bientôt un lien de parenté avec l'empereur, mais les combats entre

¹ Pachymère, p. 344. Cf. *ibid.*, p. 474 et suiv., 497-499 ; II, p. 286. Sur les rapports ultérieurs entre Serbes et Hongrois, Jean Cantacuzène, I, p. 458.

² Plus tard, un Bulgare, Choïroboskos, contre les Turcs en Asie ; Pachymère, II, pp. 442-444.

³ Des Coumans, des Σκύθαι παρίστριοι, y participèrent ; *ibid.*, p. 80.

⁴ Pour tous ces événements, *ibid.*, I, pp. 430-432, 434-435, 438-439, 441 et suiv., 444, 444, 447, 449, 466, 468 ; II, pp. 57, 73, 80, 188 et suiv., 406-407, 445 et suiv., 558-560. Pour mieux défendre les frontières contre les Tatars on transporte les Valaques qui habitaient la région entre Constantinople et Vizya ; *ibid.*, pp. 107-108. Colonisation et révolte des Alains ; *ibid.*, pp. 307-308.

⁵ *Ibid.*, II, p. 83.

⁶ *Ibid.*, pp. 88-89. L'ambassade de sa femme Théodora et de son fils Jean à l'empereur, l'empereur, *ibid.*, p. 107. Jean en devint César et despote ; *ibid.*, p. 108. Il épousa la fille d'un nouveau Tornikios ; *ibid.* Cf. aussi *ibid.*, pp. 137-138, 205, 214 et suiv., 241 et suiv. Tous ces événements précèdent l'année 1261. Cf. plus haut.

Épirotes et Nicéens furent ensuite repris, de Pharsale à Thèbes, Jean d'Épire étant mené enchaîné à travers les rues de Nicée ; il devait être aveuglé. Un autre fils de Michel portant le même nom, venant de l'Occident, se mêla à cette guerre à la Froissart, inénarrable.¹

Après la mort de ce despote Nicéphore, fils de Michel, sa veuve Anne, nièce de Michel Paléologue, eut la tutelle de ses enfants Thomas et Thamar, et elle suivit une politique nettement byzantine, offrant même une fois l'héritage de son époux, en échange d'un nouveau contrat de mariage, à l'empereur, son parent, comme « des anciens restes de l'Empire² ». Si des considérations d'ordre canonique firent abandonner ce projet, et si, par conséquent, Anne en arriva à marier sa fille à Philippe, un des membres de la famille angevine de Naples, elle exerça une surveillance continuelle pour empêcher ce gendre de latiniser l'Épire. Il y eut même entre Anne et Philippe des conflits à main armée, et cette princesse énergique sut bien se défendre.³ Dans les premières années du quatorzième siècle, l'impératrice Irène, veuve d'Andronic II, résida pendant longtemps à Thessalonique, pour représenter et défendre les intérêts de l'Empire dans ces régions.

Le prince d'Achaïe, captif, en 1259, avait promis à son vainqueur, par le serment le plus solennel, de lui livrer la plupart de ses possessions ; Monembasie, Misithra — « Sparte et Lacédémone »⁴ —, la Maïna, et avait même laissé entendre qu'il consentirait à la cession de Nauplie et d'Argos ; en échange, il eut le titre de grand domestique.⁵ Cependant le Pape crut devoir le relever de ce serment prêté contre son gré.⁶ Une grande expédition byzantine, destinée à conquérir tout le Péloponnèse, n'amena que des succès passagers.⁷ De ce côté il n'y avait donc rien à gagner. Les hostilités contre le seigneur de Thèbes n'eurent pas un meilleur résultat.

Si l'Empire grec restauré put se saisir de certaines îles voisines de Constantinople, il ne fallait pas même penser à une récupération du domaine maritime acquis par les marchands d'Italie. Ce domaine fut même accru par la cession faite aux Génois de ce quartier de Péra qu'ils occupèrent, quittant leur premier séjour provisoire d'Héraclée, sur la rive d'Asie.⁸

Mais ce qui manquait c'était évidemment le ressort moral qui s'était maintenu si puissant dans l'isolement grec de Nicée. Même les incidents de la vie religieuse n'émouvaient guère le peuple, qui était tombé maintenant dans la torpeur la plus complète. Ni la classe dominante des συγκλητικοί, des membres du Sénat nominal, n'était plus capable de résistance et de révolte. Quand l'empereur était mauvais ou fainéant, on s'adressait à Dieu, sans tenter un effort pour échapper au mal.

¹ *Ibid.*, pp. 307-308, 323 et suiv., 327-331, 332 et suiv.. 355-357, 411-413, 485 et suiv. ; II, p. 67-77.

² Ἀρχαία ἐλλείματα τῆς Ῥωμαίδος ; *ibid.*, p. 201.

³ *Ibid.*, pp. 202, 284, 450-451. Cf. aussi plus haut.

⁴ Cf. maintenant l'ouvrage de M. A. Zakythinis, *Le despotat de Morée*, Paris 1932, p. 36 et suiv.

⁵ Pachymère, II, pp. 87-88. Il avait été parrain d'un des fils de l'empereur.

⁶ Sur la cérémonie, avec les cierges qu'on éteint, *ibid.*, pp. 87-88. Cf. *Ibid.*, pp. 88-89.

⁷ *Ibid.*, pp. 207-208.

⁸ *Ibid.*, p. 168 : καταντικρὺ τῆς περαίας,, dont Péra.

L'ancienne idée de la grandeur de l'Empire œcuménique, sans bornes, éternel, immuable, avait dû sombrer dans l'exil. A peine quelque chroniqueur y fait-il allusion, une seule fois, en passant. On a vu que, lorsqu'on préparait seulement l'attaque contre Constantinople, les Nicéens retrouvèrent les ossements de Basile le Bulgaroctone, qu'ils recueillirent avec piété, comme des reliques. Cette découverte, qui rappelait un grand passé de guerres victorieuses et de fierté triomphante, ne suffit pas cependant pour infuser dans le corps mol de Byzance la Nouvelle un plus haut sentiment de force et de confiance. L'État n'est dorénavant que cette « Rhomais », ce pays des Rhomées, au milieu des formations au caractère ethnographique bien déterminé qui composent le monde chrétien, le monde civilisé.

La « Rhomais » n'est plus le vieil Empire. Elle vit dans le présent et s'accommode à ses exigences. Elle a oublié le passé et n'ose pas regarder vers un avenir trop lointain.

Elle n'a donc pas à demander des comptes à ses voisins, qui ne sont plus considérés comme des usurpateurs. C'est pourquoi elle se résigne facilement à voir les Génois maîtres à Péra,¹ à les reconnaître comme dominateurs dans la Mer Noire et aux Détroits, jusqu'à leur brillante colonie de Caffa, dans la Crimée tatare.² Seule la tentative de Manuel Zaccaria de prendre pour lui Phocée, avec ses mines d'alun, rencontra d'abord une opposition armée.³ On assiste tranquillement aux guerres entre Vénitiens et Génois, qui plus d'une fois ensanglantèrent les rues de la capitale impériale elle-même ;⁴ Byzance ne sent plus le besoin d'avoir une flotte, car les marins des premières années se sont dispersés, faute de solde, ni d'entretenir une armée, car on ne paie pas plus que les pensions des soldats laboureurs. Rien ne peut plus émouvoir, agiter, renouveler cette vie stagnante ; elle se laisse vivre seulement. Les intérêts de la dynastie, les souvenirs d'une vieille civilisation, les traditions d'une admirable diplomatie, le manque d'ennemis puissants surtout, sont les seuls éléments qui la font durer encore.

Entre l'Empire de Constantinople et cet Empire de Trébizonde que les écrivains byzantins appellent dédaigneusement « la principauté des Lazes⁵ » — l'empereur l'empereur des « Lazes ». Jean, épouse Eudocie, fille de Michel, et un mariage fut offert à son successeur, Alexis,⁶ — il n'y a guère que des différences matérielles,

¹Cf. les comptes de cette colonie publiés par nous dans nos *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle*, I.

² Sur Caffa et Soldaia voy. aussi *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, XXVIII¹ 1874, p. 579.

³ Pachymère, I, p. 419 et suiv.

⁴Cf. Georges Bratianu, dans les *Mélanges Diehl*.

⁵ Pachymère, I, p. 521.

⁶ *Ibid.*, II, pp. 270, 287. Sa mère à Constantinople, avec un autre fils, *ibid.* Sur Trébizonde au XIV^e et XV^e siècles voy. Paranikas, dans les *Izvestia* de l'Institut russe de Constantinople, 1899, pp. 186-302. Sur Alexis II (mort le 3 mai 1330), 'Νέος Έλληνομνήμων, VII, p. 139. Sur Alexis III, dit βαρβαροκοράβδης (1350-1399), Béés, dans les *Byz. neugriech. Jahrbücher*, III, pp. 285-286 ; *Viz. Vréménik*, III, et 'Νέος Έλληνομνήμων, II, pp. 187-198 (diplômes) ; *Viz. Vréménik*, V, p. 679 (sa mort, le 20 mars 1390). Sur Alexis IV (à partir de 1412), *ibid.*, XXIII, p. 1 et suiv. Cf. Grégoire, dans la *Byz. Zeitschrift* XVIII, p. 490 et suiv. (sur le terme de κυκοτάλις) ; 'Νέος Έλληνομνήμων, V, pp. 112-114 (sur la famille des Panarétos, à laquelle appartient l'historien de l'Empire). Sur les relations de commerce, nos *Notes et extraits* et l'ouvrage récent de M. Zakythinos, *Le chrysobulle d'Alexis III Comnène, empereur de Trébizonde, en faveur des Vénitiens*, Paris

matérielles, en ce qui concerne l'étendue et la richesse. Dans la vieille cité de Constantin, comme dans ce nid de barbares entre la montagne et la mer, on ne trouve plus qu'un brillant souverain au prestige déchu et aux dehors splendides, des moines sans cesse aux prises, des étrangers qui exploitent les richesses de l'Etat et lui fournissent aussi, tant qu'ils le veulent, les moyens de se défendre.

III. — DÉFENSE CONTRE LES TURCS

Les nouveaux dominateurs de Constantinople étaient de vrais Asiatiques, et ils gardèrent longtemps ce caractère, Les dignités et les coutumes ont également l'empreinte orientale.

Au « logothète des troupeaux », au *mystikos* s'ajoute un *tatas* à la turque, un *μεσάζων* qui est une réplique du grand vizir.¹ Exerçant, comme nous l'avons remarqué, la charité à la manière des califes, il tient des conseils d'État qui ressemblent aux débats patriarcaux des « Sublimes Portes » du désert. Nombre de coutumes ressemblent parfaitement à celles des Turcs du quatorzième et du quinzième siècles, sans qu'il soit possible de reconnaître de quel côté est le point de départ.

Constantinople ne faisait pas oublier à ces nobles du Nouvel Empire leur contrée d'origine, où leurs corps étaient déposés pieusement dans des sépultures de famille² ; ils ne pouvaient pas négliger cette Asie, à laquelle ils devaient tout.

Pendant une dizaine d'années, les châteaux de frontière furent bien garnis.³ Les paysans, les villages militaires du côté des Turcs reçurent leurs anciens subsides et jouirent comme auparavant d'une complète exemption d'impôts. Retenus par l'effroi qu'avait causé l'invasion inopinée des grandes multitudes tatares de Houlagou, les Turcs d'Asie Mineure se tenaient encore dans les montagnes, où ils avaient retiré leur troupeaux et leur avoir, l'œil au guet, prêts à défendre jusqu'au bout leur indépendance. Mais, après que l'essor mongol se fut ralenti, les bandes pillardes reparurent, inondant les riches vallées habitées par les Grecs. Les pillards ne trouvèrent plus qu'une défense négligente ; les grands besoins du nouvel Empire avaient en effet amené la suppression des privilèges utiles et le transfert en Europe des meilleures troupes asiatiques. Certains sujets de l'empereur passèrent même du côté des Infidèles et firent à leur service le métier de bandits.

1932, p. 325 (voy. notre *Revue historique du Sud-Est européen*, 1932). Sur la monnaie représentant Alexis II à cheval, Mouchmov, dans la *Byz. Zeitschrift*, XXX, p. 627.

¹ Pachymère, I, pp. 318-319, 352. Le croissant s'ajoute aux attributs de l'empereur ; *ibid.*, p. 319. On parle couramment de l'*oulamos* du Khan ; *ibid.*, II, p. 328. Il est possible que l'aigle bicéphale, sur laquelle on a tant discuté et qui rappelle les animaux monstrueux que l'Assyrie rend volontiers dans ses symboles, vienne de cette origine. Cf. entre autres, Kirsch, dans le *Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétienne*, III (1913), pp. 112-126 ; *Νέος Ἑλληνομνήμων*, VI, p. 433 et suiv. ; VII, p. 338 et suiv. ; VIII, p. 235 ; IX, pp. 474-475 ; XII, pp. 375-37h ; *Ἐπετηρίς τῶν βυζαντινῶν σπουδῶν*, III, p. 210 et suiv.

² Pachymère, II, p. 193.

³ Inspections impériales ; *ibid.*, I, pp. 98-99. On leur envoie les provisions dans des sacs scellés de plomb ; *ibid.*, p. 134.

En même temps le Sultan réfugié à la Cour impériale. Izeddin,**1** pactisait secrètement avec le Tzar de Tirnovo et provoquait une invasion bulgare qui poussa jusqu'à Énos.**2** Bien qu'il eût feint d'embrasser le christianisme, il redevint Turc comme ses ancêtres, en touchant la terre d'Asie.**3**

Dans le cours de quelques années, les Turcs arrivèrent à rejeter l'Empire au-delà de la rivière du Sangaris. Après l'abandon par les laboureurs de la vallée du Méandre, les moines eux-mêmes quittèrent la région.**4** Des « brigands » tenaient le rivage en face de Rhodes.**5** D'Héraclée du Pont même à Constantinople le chemin était fermé.**6** Le patriarche œcuménique sera arrêté près de Phocée.**7** Les ports seuls résistaient,**8** jusqu'au moment où Tripolis, Éphèse furent prises.**9**

Sauf par l'expédition du despote Jean, qui reprit la région du Méandre,**10** ou par celle de l'héritier du trône, qui voulait faire de Tralles, ruinée, une Andronikopolis ou Paléologopolis.**11**

Les combattre était impossible, car ils ne formaient pas une armée ; il aurait fallu les détruire, comme on l'avait fait jadis pour les Petchénègues du Danube. Négocier avec eux était inutile, car ils ne se connaissaient pas d'autre chef que celui qui les menait au butin. Au contraire, les sujets pressés par le fisc passaient, comme dans les thèmes de Boukellarion, Myriandinon et Paphlagonie, aux Turcs.**12**

Tombés dans une barbarie profonde, les émirs d'Aïdin, de Mentéché, de Caraman, les premiers begs de la maison d'Othman ne ressemblaient nullement aux brillants Sultans d'autrefois, fiers de leur ascendance, de leurs richesses et d'une certaine civilisation qui les rapprochait des « Romains », dont ils admiraient, dont ils aimaient même, la grande vie luxueuse, toute empreinte des traditions du passé.

Lors de la grande invasion mongole,**13** qui rejeta les Turcs guerriers dans les montagnes et contraignit leurs chefs à demander pour chacune de leurs actions les plus importantes la permission du Grand Khan, « roi des rois », on avait vu encore dans les villes grecques d'Asie ou d'Europe des chefs fuyards, des Sultans même, qui étaient bien aises, leurs femmes surtout, d'y avoir trouvé un refuge.

1 Il paraissait chaussé de rouge, entre des somatophylakes ; *ibid.*, p. 32. Cf. *ibid.*, pp. 258-259, 265, 267. En Epire on employait tel Turc ; *ibid.*, p. 329.

2 *Ibid.*, pp. 231-240.

3 Pour les rapports avec ce Sultan. Grégoras, éd. de Bonn, I, pp. 21, 43, 56-59, 82-83, 94, 101, 229.

4 Pachymère, I, pp. 310-311.

5 *Ibid.*

6 *Ibid.*

7 *Ibid.*, II, p. 204.

8 *Ibid.*, I, p. 413. Cf. aussi *ibid.*, p. 468. Une contre-expédition de l'empereur, *ibid.*, pp. 474-475. Une seconde, *ibid.*, p. 494 et suiv.

9 *Ibid.*, II, p. 589 (celle-ci, par les Mongols).

10 *Ibid.*, I, p. 215 et suiv.

11 *Ibid.*, p. 469. Il y aurait amené 36.000 (!) habitants ; *ibid.* Cf. notre *Gesch. des osmanischen Reiches*, I.

12 Pachymère, I, pp. 221-222.

13 L'empereur offrit une femme byzantine, accompagnée par l'archimandrite du Pantokrator, à Houlagou ; elle épousa Abaga, successeur de ce Khan ; *ibid.*, I, pp. 174-175 ; II, 611.

Ils protestaient de leurs sympathies pour l'Empire et pour la foi chrétienne ; un des fils du Sultan Azeddin joignit même à son nom musulman de Mélek, roi, celui, glorieux, du fondateur de la Nouvelle Rome, et se fit appeler Mélek Constantin, comme, jadis, dans Rome l'ancienne, le roi germain Odoacre s'affublait du *cognomen* de Flavius.¹ Un « Tzasimpaxis », (Khasim beg),² un « Kouxtimpaxis » (Koutchin beg)³ révèlent par leurs noms étranges une origine turque, et cependant ce furent des serviteurs assez fidèles de l'empereur byzantin. L'institution des turcopoules, ce prototype « romain » des janissaires, n'avait pas disparu. Dans les plus grandes crises provoquées par les Turcs, il y avait toujours quelque chef de leur race pour offrir ses services au potentat chrétien réduit aux abois.

Néanmoins on n'avait plus à Constantinople, comme auparavant, le moyen de gagner et d'employer les chefs de bandits les plus redoutables. Ces gens-là semblaient avoir perdu le goût des pensions et des cadeaux caractéristique pour ceux des barbares qui eurent des relations avec la Rome d'Orient et avec celle d'Occident. Ils étaient, du reste, soupire le chroniqueur Pachymère, l'historien confus de cet âge chaotique, décidément trop nombreux, de sorte qu'il aurait fallu un tout autre Trésor que celui de Michel ou d'Andronic Paléologue⁴ pour les rassasier. Et il faut ajouter que, de leur côté, les soldats ennemis ne voulaient plus entendre raison et déposer les armes à la première sommation d'un commandant gagné par la belle monnaie d'or des empereurs. Ils abandonnaient aussitôt le chef qui ne voulait plus combattre et se ralliaient à un guerrier plus opiniâtre.

Comme la population de combattants chargée de défendre dans les premiers temps la frontière avait quitté ses postes, par suite des extorsions, exercées par les officiers de l'Empire,⁵ qui s'ajoutaient aux impôts écrasants, Michel essaya de donner pleins pouvoirs à deux officiers d'expérience, destinés à regagner ces territoires si précieux pour l'Empire. Philanthropène, créé chef suprême (ἡγεμῶν), devait tenir, avec la Crète aussi, l'« Asie Mineure » — le nom Ἀσία ἡ Μικρὴ apparaît pour la première fois —, la Lydie, le Kelbianon, alors que la région « du côté des nouveaux châteaux » allait être défendue par Libadarios. Mais le premier fut attiré vers une révolte que les Turcs auraient soutenue, et alors les Crétois l'abandonnèrent et la Lydie passa à son collègue ; il fut pris et aveuglé par la plèbe juive.⁶ Un Jean Tarchaniote, qui fut réorganisateur de la flotte aussi, aussi, essaya de reprendre la guerre de récupération, mais, ayant touché aux revenus des « soldats riches », ils le dénoncèrent comme traître, et l'évêque de Philadelphie le força à partir.⁷ Bientôt, malgré l'intervention de Michel, fils d'Andronic, il y eut dans la population asiatique un vrai sauve-qui-peut devant

¹ *Ibid.*, p. 612.

² *Ibid.*, I, p. 466. Il sert en Bulgarie.

³ *Ibid.*, p. 344. Mentéché, le créateur de l'émirat de ce nom, s'appelait aussi Salpakis « pakis-beg » ; *ibid.*, p. 472.

⁴ Sur la naissance duquel cf. *Ἡ Νέος Ἑλληνομνήμων*, XVI, p. 409.

⁵ Sur la négligence à l'égard des ἀκροαί, Pachymère, I, p. 210.

⁶ Pachymère, II, pp. 210-229 ; Nicéphore Grégoras, I, p. 196.

⁷ Pachymère, II, pp. 259-262. Mais ses successeurs n'eurent pas de quoi payer les soldats, qui cessèrent toute activité ; *ibid.*, pp. 262, 389. Cf. Nicéphore Grégoras, I, p. 221 (l'évêque Théolepte défend la ville).

les bandes de massacreurs.¹ On pouvait dire, comme Pachymère et comme le Catalan Muntaner aussi, que « c'était la colère de Dieu contre les Grecs² ». Muntaner calculera que le territoire occupé par les Turcs équivalait à un voyage de trente jours.³

L'intention d'Andronic Ier de créer une armée permanente (διηνεκεῖς), avec 1.000 soldats en Bithynie, 2.000 en Thrace et en Macédoine, soutenue par une flotte de vingt vaisseaux, ne réussit pas.⁴

Ce système n'ayant pas donné, il fallait recourir forcément aux étrangers pour assurer à la « Rhomaïs » les quelques villes fortes et châteaux qu'elle détenait encore.⁵

On ne pouvait pas même penser à une alliance avec les Bulgares. Ces voisins du Nord s'étaient soumis d'abord au gendre tatar de Tertères, Tzakas, puis, comme nous l'avons dit, sous le beau-frère assassin de ce dernier, le nouveau Tzar Sfentislav, ils envahirent de nouveau la Thrace et à un certain moment purent reprendre les ports, disputés, d'Anchiale et de Mésembrie.⁶

Il y avait cependant, par delà ces Bulgares dégénérés, mais encore remuants, les Tatars du Danube, les guerriers de Nogai. Les Byzantins n'hésitèrent pas à les flatter et à les combler de présents, à faire même une offre de mariage aux hideux chefs vêtus de peaux de bêtes, à ces monstres jaunes que le peuple appelait des « cynocéphales ». Les Tatars ne voulurent cependant pas se déranger pour si peu de chose. Mais ils louèrent leurs sujets chrétiens, ces Roumains ou Valaques, que la chronique byzantine de cette époque, qui a un faible pour les archaïsmes, nomme Alains (s'il ne s'agit pas plutôt d'un mélange entre anciens et nouveaux Danubiens).⁷ Quelques milliers de paysans accoururent, accompagnés de leurs familles, assises sur des grands chars traînés par des bœufs.⁸ Ils combattirent héroïquement à pied, par petites bandes, sur la terre d'Asie, et sauvèrent plus d'une fois les détachements grecs. A la fin, mal payés, menacés de perdre les chevaux qu'on leur avait confiés, ils se révoltèrent, et, après maintes aventures, périrent dans les grandes commotions qui marquèrent le commencement du règne de l'empereur Andronic.⁹

¹ Καὶ ὁ λαὸς ὁ μὲν κατεσφάπτετο, ὁ δ' ἀπανίσφατο φθάνων, καὶ οἱ μὲν πρὸς νήσους τὰς ἐγγισοῦσας, οἱ δὲ πρὸς τὴν δύσιν διαβραιοῦμενοι διεσώζοντο ; *ibid.*, p. 314.

² Los Grecs han la ire de Deus sobre ells ; p. 52.

³ *Ibid.*, p. 36.

⁴ Nicéphore Grégoras, I, p. 318.

⁵ Cf. A. Wachter, *Der Verfall des Griechentums in Kleinasien im XV. Jahrhundert*, Leipzig Leipzig 1903.

⁶ Nicéphore Grégoras, p. 262 et suiv.

⁷ Toktaï le Tatar demande qu'on lui tende ses Alains à lui ; Pachymère, II. Muntaner les représente vivant « à la façon des Tatars », en nomades (« van tots temps ») sans s'arrêter sous un toit (p.116). C'était « la meilleure cavalerie du Levant » (p.116). Cantacuzène présente des chefs d'Alains aux noms touraniens : Itil, Timour ; I, p. 173.

⁸ Pachymère, II, p. 575.

⁹ *Ibid.*, pp. 315-317, 334, 41,9, 422, 423 (leur chef Γεωργιοῦς), 424, 451,452, 553, 563-564, 590-601 (relations avec Sfentislav), 603-604 (combat contre Almogabares et Turcs) ; Nicéphore Grégoras, I, pp. 404 et suiv., 226 ; Muntaner, p. 84 (Grigori, cap dels Alans), p. 47 (sa mort). Départ de l'empereur et nouvelle panique des habitants ; Pachymère, II , pp 317-322. Maintenant ce sont les Turcs d'Othman, établis en Bithynie, qui conduisent ; *ibid.*, p. 327. Ils pillent du côté de Nicomédie, de Nicée, de Brousse *ibid.*, pp. 332, 336-337. Ils arrivent jusqu'au Méandre ; *ibid.*, p. 333. Prise de Brousse ; *ibid.*, p. 415. Tribut

Les Alains ne suffisant pas, on transporta en Asie des Crétois, des aventuriers de n'importe quelle nation. Car le danger avait été sensiblement accru par l'apparition d'une flotte « turque », composée sans doute de déserteurs de la côte et de pirates. Elle attaqua Ténédos, qui fut occupée par les corsaires, Chios, Samos, Karpathos, Rhodes et jusqu'aux Cyclades.¹ Une mauvaise inspiration fit qu'on demanda même le concours de ces Catalans et des Almogavares, bandes composées des rivaux de ces pirates à toute épreuve, qui, depuis une dizaine d'années, essaient sans cesse, conduits par des chefs semblables, moins la loyauté chevaleresque peut-être, aux anciens vikings normands, de cette Sicile que les Vêpres de 1282 avaient arrachée à la dynastie française.

L'empereur aurait voulu seulement un chef audacieux, connaissant le métier de la guerre et un peu aussi celui d'écumeur, pour combattre les Turcs avec leurs propres armes. Mais il eut toute une armée de quelques milliers de soudards, décidés à ne jamais revenir en Occident, tant que, dans ces terres orientales, il y aurait un salaire à recevoir ou une place à piller. Muntaner fixe leur principe, le seul ; comme tout homme, ils ne peuvent vivre sans manger² ». Tour à tour parurent, comme si les Normands des anciens ducs avaient ressuscité, Ferran Jaime, Berenguer d'Entença et surtout Roger de Flor, ancien « frère » à Acre, puis pirate en Sicile, avec ses sept vaisseaux. Il devait épouser une princesse byzantine,³ Marie, fille d'Asên,⁴ porter les grands titres de duc, de mégaduc, de César⁵ et périr assassiné à Andrinople, où on l'avait attiré, par le chef des Alains et par Mélek, celui des turcopoules, dans la chambre même de l'impératrice,⁶ après avoir été, durant de longues années, le fléau de l'Asie Mineure et de la Thrace. A côté d'eux, un Romfort, un Guy, soudards farouches, sans honneur et sans scrupules, aussi arrogants que pillards. Ce fut une vraie invasion, les auxiliaires venant « avec leurs femmes, leurs amies et leurs enfants ».⁷

de Brousse, *ibid.*, p. 597. Cf. notre *Gesch. des osmanischen Reiches*, I, p. 415. Le boulevard de Nicée (Trikokkia), *ibid.*, pp. 637-638, 642.

¹ *Ibid.*, II, pp. 337, 344. On arrache des contributions extraordinaires aux habitants qui paraissent avoir trahi ; *ibid.*, p. 435. L'empereur pardonne au pirate André, qui s'était tourné contre les Turcs ; *ibid.*, p. 496. Les Catalans luttent contre les begs pour la possession de Chios ; *ibid.*, p. 508. L'amiral catalan de l'Empire était de foi douteuse ; *ibid.*, pp. 529, 531. Engagement d'un autre pirate comme amiral ; *ibid.*, pp. 573-574.

² "Ells son tals com tothom és que sens mengar no poden vivre", p. 34. Cf. aussi Ezio Levi, *I Catalani in Italia al tramonto del medio evo* ; dans les *Mélanges Alcovér*, Palma de Majorque 1929.

³ Il avait posé dès le commencement cette condition ; titre de mégaduc, pour quatre mois, quatre onces mensuellement pour l'infanterie, et la fille d'Asên, l'empereur de la « Latzaura » (la Zagora) ; Muntaner. Les comptes se faisaient attentivement, en « monnaie de Barcelone ». Comme César, Roger devait se trouver lui-même la solde. Muntaner ajoute que c'est lui qui écrivit cette « capitulation » : « E perço se aquestes coses com jo mateix fui a dictar e ordonar los dits capitols ». Le chiffre des auxiliaires était fixé à 40.000 (*ibid.*). Toutes les îles et les ports devaient être sous les ordres de Roger. La princesse n'avait que seize ans. Le chroniqueur admire la splendeur des noces. D'autres mariages mixtes par force. L'amiral catalan. Ses rapports avec Chios.

⁴ Pachymère, II, pp. 393-395. Il avait emprunté 30.000 ducats à Gênes ; *ibid.*, p. 396.

⁵ Ce qui est, pour Muntaner, un pair de « l'empereur », sauf qu'il porte chapeau bleu et vêtements blancs ; p. 75.

⁶ Pachymère, II, pp. 525-526.

⁷ Muntaner, p. 42 : « E la major part menaven llurs mullers e llurs amigues e ilurs infants ». C'était aussi la coutume des Turcs ; *ibid.*, pp. 49-50.

Ils n'ont, bien entendu, rien gardé de l'ancien caractère des croisés, rien de l'horreur pour l'Infidèle, de l'adoration mystique pour la Croix. Si l'Oursel de l'époque des Comnènes s'entendait avec les chefs turcs qu'il combattait le plus souvent, il gardait toujours des sentiments de mépris et de méfiance pour le Sarrasin mécréant, tandis que les Catalans et Almogavares ne faisaient aucune différence entre le Grec et le Turc barbare et s'en servaient tour à tour. Ainsi, ils délivrèrent des Turcs Philadelphie, mais, bientôt après, appelés au secours d'une ville menacée, ils s'y installaient, la dépouillaient, et s'en allaient ensuite avec la plus grande indifférence du monde, laissant aux gens des Sultans, qui ne manquaient pas d'accourir, ce qu'ils n'auraient pu emporter eux-mêmes. Il ne fallait pas s'étonner voyant les Byzantins désirer que ces auxiliaires dangereux « fussent tous morts ou en dehors de l'Empire¹ ». Cyzique garda longtemps le souvenir des alliés de Sicile² ; elle ne se releva plus de ses ruines. En 1305 les Catalans étaient allés jusqu'à proposer au roi don Jaime II la conquête de Constantinople.³

Après avoir accompli de cette façon leur mission en Asie (1303-1307),⁴ perdue totalement, ainsi que se plaint Pachymère, la vingt-troisième année du règne de Michel,⁵ ils se jetèrent, pour leur « grande vengeance » à cause de l'assassinat de Roger, sur la malheureuse Thrace, qui dut alors regretter les temps de l'Empire latin : on vit les habitants d'Héraclée incendier leur ville et se réfugier à Sélymbrie.⁶ Au fond, ils continuaient à ne vouloir rien autre chose que vivre au jour le jour, travaillant de l'épée, sous le drapeau sicilien et au cri d'« Aragon, Aragon », « St. Georges, St. Georges », pour manger et boire ; les chefs convoitaient aussi de riches pensions et demandaient le paiement, impossible, des dettes contractées envers eux, et qui s'étaient accumulées.⁷ Berenguer, demandant et obtenant comme otage le prince impérial Jean, devint donc mégaduc et, établi dans le palais de Kosmidion. Il paraissait revêtu de la scaramange, tenant à la main le bâton d'or et d'argent de sa haute dignité. De sa concurrence avec Roger résulta la nomination de cet αὐτοκράτωρ στρατηγός comme César.⁸ Pendant des années, Gallipoli, l'arsenal naval de l'Empire, fut catalane.⁹

Les Bulgares prenaient, de l'autre côté, ce qui était à leur convenance. On recourut contre les mauvais hôtes aux Valaques.¹⁰ Les Turcs ne pouvaient pas

¹ « Volgia que els Francs fossen tots morts o fossen fors de l'emperi » ; p. 73.

² Pachymère, II, pp. 398-399.

³ Finke, *Acta aragonensia*, no. 431.

⁴ Cf. surtout Pachymère, II, pp. 405-406, 419, 421, 435, 438-442, 451 (A Mitylène). 481-482, 484-488, 492, 496-498, 574 et suiv. 578, 580, 583 (Ferran Jayme), 606-607 (mariage de Romfort avec la veuve de Tzakas), 634 (Berenguer demande en mariage une princesse byzantine) ; Nicéphore Grégoras, I, pp. 218 et suiv., 232 (Ferran Ximénès créé mégaduc).

⁵ Pachymère, II, pp. 561-562.

⁶ Parfois, comme à Magnésie de l'Hermus, des rebelles s'établissaient ; *ibid.*, pp. 428, 439. Un parent de Roger ; *ibid.*, p. 428. Un autre Catalan à Asos ; *ibid.*, p. 437. Des groupements indépendants, comme les anciennes « Romanies », se forment aussi.

⁷ *Ibid.*, p. 586.

⁸ *Ibid.*, pp. 498-508. Cf. aussi pp. 510 et suiv., 522. Aussi le moine Théodoule, dans Migne, *Patr. Gr.*, CXLV, c. 353 et suiv.

⁹ Τὸ βλαχικὸν καὶ ὅσον ἄλλο ἐκ θεληματαρίων συγκροτούμενον ἦν ; *ibid.*, p. 549.

¹⁰ Pachymère, II, pp. 527, 542, 543-544.

manquer au festin,¹ et les Catalans ne se firent pas scrupule de les y inviter, les amenant jusqu'à l'Heximilion, qui défendait la Morée.² On a vu qu'ils possédaient possédaient déjà une flotte, qui avait traversé l'Archipel, brûlant les îles ; ils s'étaient établis à Chios ; Héraclée même, en face de Constantinople, leur appartenait ; après que, comme nous l'avons dit, les habitants, ayant incendié leurs maisons,³ se furent réfugiés à Sélymbrie, on les vit rôder aux alentours de la ville impériale, qui craignit à un certain moment un nouveau siège de la part de tous ses ennemis coalisés.

Pour couvrir les frais d'une pareille guerre, d'un secours qui se payait, du reste, si bien par lui-même, il avait fallu recourir à des mesures de détresse financière extrême, inconnues à Nicée, et qui correspondent à celles des Anges avant la catastrophe de 1204. On sacrifia toutes les provisions,⁴ et même, avec la permission du patriarche, celles de couvents et des églises de la garde impériale.⁵ Les impôts furent énormément accrus et, en outre, la monnaie subit des contaminations successives, qui la discréditèrent : sous Jean Dukas, le « besant » était à moitié d'or puis, sous Michel, il n'y avait que neuf parties sur vingt-quatre de métal précieux.⁶

IV. — LA PÉNÉTRATION LATINE

Le sort des Paléologues rétablis à Constantinople aurait été encore plus triste si leur faible Etat, déchiré, appauvri par l'interruption complète des voies de commerce avec l'Asie, dénué de soldats et distrait des soins de la défense par d'interminables querelles théologiques, qui humiliaient devant la sainteté monacale d'un patriarche la dignité sacrée de l'empereur, si cet Empire, déjà presque ridicule, n'eût trouvé un appui dans les Génois.

Nous avons vu que dès le premier essor des Mongols, l'empereur Michel avait recouru au moyen suprême de gagner ses ennemis : l'offre d'une princesse de Byzance, et ce fut sa fille bâtarde, Marie, qu'un prince chrétien aurait difficilement épousée, qui fut la victime. Une autre Marie, sœur d'Andronic, devint ensuite δεσποίνα τῶν Μουγουλίων, épouse, entre maintes autres, du Grand Mogol.⁷ Pour gagner les Tatars, l'Empire mourant déploya toutes ses pompes⁸ devant les ambassadeurs des Khans. Plus d'une fois l'intervention du grand potentat qu'on croyait favorable aux chrétiens enraya l'envahissement turc.

¹ On leur cède des places, on se réunit à eux pour piller ; *ibid.*, pp. 580, 585..

² *Ibid.*, pp. 586-587. Aussi des turcopoules ; *ibid.*, p. 590.

³ La ville fut occupée par les Catalans ; Muntaner ; Muntaner, pp. 89-90.

⁴ 1 Les Vénitiens employaient ce terme pour προνοιαί ; *provisionatus* est pour « proniaire ».

⁵ Sauf le μονοκελλικόν ; *ibid.*, p. 390.

⁶ L'opération s'appelle, d'après Pachymère, κισθηλεύειν (II, p. 43) : le terme paraît être turc. Cf. aussi *ibid.*, p. 209. Distinction entre l'impôt civil et l'impôt militaire ; *ibid.*, p. 618.

⁷ *Ibid.*, pp. 402, 611, 620, 636. Voy. aussi plus haut.

⁸ *Ibid.*, I, p. 137. L'admiration de Pachymère pour les rivaux d'Alexandre le Grand qu'étaient les Khans ; *ibid.*, II, p. 456 et suiv. On s'adresse, désespérément, au souverain mongol ; *ibid.*, pp. 588-589.

Les grands émirs, le Caraman, le maître de la Lydie, Oumour, et Othman, qui campait aux environs de Nicée et dans la vallée du Méandre, s'en vengeaient cependant, à chaque affaiblissement de la puissance tatare, en dévastant un nouveau district romain, que les guerriers de leur obéissance colonisaient aussitôt de leurs tentes et de leurs troupeaux. Or, vers la moitié du quatorzième siècle, les Mongols étaient bien déchus de leur grandeur, et l'heure de la revanche du puissant chef des vrais Turcs, intacts, Timour, n'était pas encore venue, Othman s'empara donc de Nicée, l'ancienne capitale vénérable de ces Constantinopolitains incapables de défendre leurs palais, leurs églises et leurs tombeaux. Il avait déjà Brousse et maintes autres places, sans avoir encore rien organisé, restant prêt à regagner, devant un ennemi plus fort, sa citadelle montagneuse de l'Olympe.

L'union religieuse, proclamée au concile de Lyon, n'avait servi en rien les intérêts de Byzance ; il n'en était resté que cette querelle religieuse, qu'il était impossible d'éteindre désormais, ou même d'assoupir, un interminable débat entre les partisans, tour à tour anathématisés, des différents patriarches tombés à cause de ce point litigieux qui était les relations avec le Saint Siège romain. La Papauté se dirigeait lentement vers les suprêmes humiliations qui l'attendaient sous le pontificat de Boniface VIII : elle n'aura plus, pendant quelque temps, le moyen de secourir, par elle-même ou par une action de la chrétienté, qu'elle aurait combinée et dirigée, ces pénitents, douteux, de Constantinople, évidemment prêts à revenir bientôt à leurs anciens errements.

Gênes avait obtenu, par le rétablissement de l'Empire en Europe, toutes les conditions nécessaires pour pouvoir se tailler en quelques années un vaste domaine colonial. Elle tarda longtemps à entreprendre cette œuvre, qui dépassait peut-être ses forces, puisqu'elle avait dépassé les forces de Venise.

Elle laissa à des particuliers, ses citoyens, les Zaccaria, les Cattanei et autres¹ la tâche de s'établir à Smyrne, à Phocée, dans l'île de Ténédos, puis à Chios, convoitée aussi par Sanudo, duc de l'Archipel, par les Templiers et le Pape.² Elle n'eut qu'une seule guerre officielle, contre Trébizonde, soutenue par ses Ibères.³ Bien qu'elle fût aussi en guerre avec la Sicile, elle n'intervint pas dès le premier abord dans la crise catalane ; après un conflit, défavorable pour les marchands,⁴ elle laissa les Roger et les Romfort piller à leur gré, se bornant à intriguer contre eux⁵ et intervenant seulement, avec seize vaisseaux, lorsque, devant les excès des Catalans établis à Gallipoli, l'empereur poussa un cri de désespoir, mais sans outrepasser, une fois Berenguer pris, cette mission⁶ ; ils avaient cependant aidé à la reprise de Ténédos.⁷

Les rapports devinrent cependant de nouveau assez étroits pour qu'un Antoine Spinola eût pu marier sa fille avec Théodore, fils de l'empereur, qui se trouvait au Montferrat.⁸ Quatre vaisseaux furent engagés pour défendre à Abydos le

¹ Ils prétendaient avoir un ancien privilège de la part de L'empereur Manuel, Pachymère, II, p. 558 ; Cantacuzène, I, p. 388 et suiv.

² *Ibid.*, p. 385.

³ Pachymère, II, pp. 448-449.

⁴ Muntaner, pp. 45-46 (3.000 Génois morts).

⁵ Pachymère, II, p. 495.

⁶ *Ibid.*, pp. 532-542 ; Nicéphore Grégoras, I, p. 227.

⁷ Pachymère, II, pp. 556-557. L'empereur leur demandait d'être aidé pour se faire une flotte ; *ibid.*, p. 590.

⁸ Cf. Muntaner, p. 119 (rapports avec la Maison de Montferrat).

passage des Turcs¹ à un moment où les Almogavares de Gallipoli pensaient à faire le siège de Constantinople.² Gênes en arriva à conclure sa paix avec la bande catalane qui assiégeait Rhodoste, qu'elle prit, massacrant par vendetta,³ et jetait la terreur dans Constantinople, menacée aussi par des Turcs, dont le chef, Khalil, portait en dérision la « kalyptra » de l'empereur qu'il avait fait fuir⁴ : pendant cette terrible année il fut impossible de faire les semailles.⁵ Bientôt Rhodes devint la possession des Hospitaliers, qui offraient à l'Empire de lui fournir 300 chevaliers contre les Turcs,⁶ Enos était aussi cernée par les Almogavares, et Manuel, neveu des Zaccaria, avait occupé Thasos, que l'empereur voulut reprendre avec dix vaisseaux de louage⁷ ; il s'était offert aux Catalans et c'est par eux qu'il eut l'alun de Phocée.⁸ A la fin on leur permit même même de se constituer, après leur insuccès en Thrace, où ils se dirigeaient vers l'Athos, plein de trésors,⁹ qu'ils s'approprièrent, et vers Thessalonique,¹⁰ en une une Compagnie, qui prit en possession définitive, contre le duc Thibaut et son successeur, Gautier de Brienne, certaines places de l'Hellade, jusqu'à Athènes et Thèbes.¹¹

Ce fut le plus brillant et le plus durable des succès de cette armée qui était devenue un État et dont les dévastations, totales, absolues, ne pouvaient être arrêtées que par un établissement pareil. Convaincus, comme toujours, qu'ils représentaient une loyauté absolue, les Almogavares et Catalans se jetèrent dans un élan irrésistible sur les chevaliers « à éperons d'or » du duc Jean. Marié à la veuve du seigneur de Salone, que les nouveaux venus nommaient Sola, Roger de Lloria, originaire du Roussillon, devint seigneur d'Athènes au nom de cette société par actions de pillards, de conquérants et d'exploiteurs. On se partagea fraternellement, en bons camarades, châteaux et dames. Bien entendu,

¹ Nicéphore Grégoras, I, p. 266 et suiv. Le podestat de Péra donna cinq trirèmes ; *ibid.*

² Pachymère, II, pp. 597-601, 603-604, 606 (voyage de Trébizonde).

³ Muntaner, p. 104 : « E de totes quantes persones hi atrobaren, homens e fambres e infants, ne faeren co que ells havien fet dels missatges E fo per cert gran truedat, mas empero ne faeren ».

⁴ Nicéphore Grégoras, I, p. 257 258.

⁵ *Ibid.*, p. 262 (deux ans) ; Pachymère, II, pp. 623 629. A Vizya il y eut une résistance spontanée des habitants ; *ibid.*, p. 629. Cf. aussi *ibid.*, p. 633.

⁶ Pachymère, II, pp. 635-656. Cf. notre travail cité sur la Rhodes des Hospitaliers.

⁷ Pachymère, II, pp. 638-639.

⁸ Muntaner, pp. 153, 156.

⁹ Nos qui consumam tota la Romania, que, salvant la ciutat de Contestinoble e d'Andrinópolis e de Cristópolis e de Salonic, no hi hac vila ne ciutat que nos fos afogada e cremada per nos, ne lloc negun, si donc castelles de muntanya no eren » ; *ibid.*, p. 29. Les Turcs s'étaient réunis à eux ; p. 129 et suiv. « E així senyorejávem e cavalcdávem l'emperi a nostra guisa » ; p. 130. « Havien deshabitado tota aquella encontrada a deu jornadas de totes parts, que havien tota la gent consumada, si que res no s'hi ullia ; por qué convenia per força que deasemperassem aquel pais » ; p. 143.

¹⁰ Pachymère, II, p. 642 et suiv. ; Nicéphore Grégoras, I, pp. 245-246, 249.

¹¹ *Ibid.*, pp. 250, 252 et suiv. ; Muntaner, pp. 105, 161 et suiv. Cf. Rubio i Lluch, *Los Catalans in Grecia* ; Madrid 1927 ; Atenes en temps de los Catalans, dans les *Mémoires* de l'Institut de Barcelone, 1907 ; Els castells catalans de la Grecia continental *ibid.*, 1908 ; *Los Catalans desde la mort de Roger de Lluria fins a la de Frederic de Sicilia (1370-1377)*, *ibid.*, 1913-1924 ; *La Grecia catalana de la mort de Frédéric III fins a la invasio navaresa*, 1915-1920. Aussi son étude sur Pachymère et Muntaner, dans les *Mémoires* de la section d'histoire et d'archéologie de l'Institut, 1927. Cf. Schlumberger, *Expédition des Almogavares*, Paris 1902, et notre étude dans la *Revue historique du Sud-Est européen*, 1927, p. 325 et suiv.

le souverain devait être le roi de Sicile ou son fils et, de fait, l'enfant Manfred fut envoyé dans ces régions qui avaient déjà vu à la tête des Catalans l'infant Ferran. Un Bernât Estanyol fonctionna comme régent, bataillant en même temps contre l'empereur, le nouveau despote d'Arta, successeur de ceux d'Épire, et les Francs de Morée ; puis le prince Alphonse Frédéric. Un autre Frédéric, qui épousa la veuve de Boniface de Vérone, camarade de Roger, qui n'avait pas accepté le duché, devint ensuite le maître.¹ Les Turcs seuls furent pris par le désir de revoir l'Anatolie : de nouveau le torrent dévastateur se déversa sur la Thrace pour ô,ue, à la fin, l'empereur leur ayant concédé le passage, ils fussent punis de leurs méfaits par une destruction presque totale.

Avec les Catalans établis, comme fondateurs d'État, à Athènes² et à Thèbes, une ligne de démarcation était tracée dans l'ancienne Grèce entre ce qui était français et ce qui venait maintenant de la côte ibérique de la même latinité.

Il faut croire que la chronique de Morée en langue de France, sur laquelle, à cause de son importance, comme travail de synthèse gréco-latine, il faut nous arrêter un moment, existait déjà, définitivement formée, à cette époque.

Car il ne peut pas y avoir de doute que cette chronique, dont on a, en grec, deux versions et cinq manuscrits, n'est qu'une traduction d'un texte français. La façon dont elle commence, par la prédication de Pierre l'Ermite, le ton favorable aux premiers croisés, dont l'histoire ne pouvait rien dire à un poète grec, et grec au point de vue national car ici il n'y a pas le large intérêt universel du Byzantin, le montrent bien dès les premières pages. De même la mention du « Livre de la conquête » (τὸ βιβλίον τῆς κουγκέστας). La quatrième croisade est présentée absolument à la façon des Occidentaux : des Grecs n'auraient jamais nommé « Esclavonie » la Dalmatie, ni « Tzara », Zara (pour eux, une Jadra), comme ils n'auraient pas fait, aussi bien des Comnènes que des Anges, des Batatzès. « Kyrac » est le nom donné par les croisés seuls à Isaac l'Ange. Les défenseurs de Constantinople sont critiqués pour avoir attaqué les barons, « chrétiens orthodoxes et hommes loyaux » (ἀληθινοί). Rien n'est changé dans le point de vue des Occidentaux : il n'y a pas un mot sur ce que Constantinople eut à souffrir de la part des conquérants, et pour le vieux doge on ne trouve que des qualificatifs de vénération. Le poète pleure sur les pertes de l'armée latine dans la bataille d'Andrinople ; Baudouin est incessamment présenté comme « l'empereur ». Même un Grec de Morée n'aurait pas confondu les Bulgares, bien connus, avec les Turcs.

Les attaques les plus cruelles sont dirigées non seulement contre Michel Paléologue le restaurateur, qui trahit son maître, mais contre tous ses Grecs (une version plus récente élaguera ce passage). La conquête de la Morée est donc aussi une œuvre de bons chevaliers ; la population indigène les accueille avec les images saintes ; les chefs prêtent volontiers l'hommage. La description

¹ Muntaner, pp. 178-191, 193, 210. Pour les Almogavares (13024311), aussi Pargoire, dans les *Échos d'Orient*, V, pp. 387-390. Pour les Catalans à Athènes, Rubio i Lluç, *Δελτίον*, IV. Cf. encore, du même, *La lengua y la cultura catalans en Grecia en el siglo XIV*, dans l'Homage Menendez y Pelayo, Madrid 1899. Sur les Catalans au Mont Athos, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, VI, p. 319 et suiv.

² Cf. Rubio i Lluç, *Diplomatari de l'Orient català* ; William Miller, *The Catalans in Athens. Athens*. Des Catalans à Constantinople, Nicolau d'Olver, dans le *Byzantion*, IV, pp. 193-195. — Roger de Lloria fut cependant battu par le fils d'Asanés, Isaac. Cf. aussi Rubio i Lluç, dans le *Byzantion*, II, p. 193 et suiv.

des différentes places est évidemment faite par et pour des étrangers, alors que l'Occident est supposé assez connu pour qu'on ne le présente pas. Il est question du « très saint pape », et les choses de France, de Sicile sont familières au poète. Charles d'Anjou est soutenu contre Conradin et le récit s'étend longuement sur la tragédie du dernier de la Maison de Hohenstaufen.

Ce n'est pas même, à vrai dire, une chronique locale de la Morée, mais les souvenirs d'un chevalier français qui ne perd jamais de vue cet Occident dont il vient.¹ Dans la version la plus ancienne, l'armée franque est « notre armée² ».

Pour avoir des vaisseaux génois, l'empereur devait s'entendre avec les patrons. Il est vrai que, à cette condition même, il lui aurait été impossible d'obtenir le secours des Vénitiens pour empêcher le passage des Turcs d'Asie,³ et c'est pourquoi à partir de 1318 on essayait des ligues de défense aussi avec les Hospitaliers et les seigneurs de l'Archipel⁴ ».

Après cette introduction d'un nouvel élément national dans la vie, déjà si bigarrée, des anciennes provinces européennes de l'Empire, la fragmentation des îles au profit des aventuriers de l'Occident continua, avec ou sans l'autorisation des gouvernements dont ils dépendaient. Le duc de l'Archipel, les Templiers, qui avaient devant eux l'exemple des Hospitaliers établis à Rhodes⁵ et trouvaient Chios à leur gré,⁶ Arrigo et Domenico Cattaneo, Benoît Zaccaria se cherchèrent des lambeaux de cette proie offerte à tout venant. Ainsi Domenico put-il livrer bataille en toute forme à l'empereur ; il avait onze vaisseaux de Gênes, un de Sicile, cinq de Délos dans son entreprise sur Lesbos, et il est étonnant qu'il eût pu trouver devant lui quatre-vingt quatre vaisseaux impériaux.⁷ Au-delà du Danube, le commerce génois ne rencontrait pas d'obstacles.⁸ Il y aura, en rapport avec les idées de croisade qui, parties aussi des projets de refaire pour

¹ Éd. dans les Byzantine Texte (*The chronicle of Morea*) de Bury, par John Schmitt, Londres 1904. Dorothee de Monembasie, Βιβλίον ιστορικόν, a rendu en prose une grande partie de ce poème. — Sur les éditions française, italienne, aragonaise (J. Longnon, *Livre de la conquête de la princée de l'Amorée*, Paris 1911), *ibid.*, pp. XIX-XX. Voy. aussi Ad. J. Adamantiou, Τὰ χρονικά τοῦ Μορέως, dans le Δελτίον de la Société d'Athènes, VI (1906), pp. 459-675.

² John Schmitt, *Die Chronik von Morea, Eine Untersuchung über das Verbähniss ihrer Handschriften und Versionen*, Munich 1899. Voy. Hesselring, dans la *Byz. Zeitschrift*, XIV, p. 288 et suiv. ; Chestakov, dans le *Viz. Vreménik*, XII, p. 243 et suiv. ; Xanthoudidis, dans les *Mélanges Hatzidakis*, p. 78 et suiv. Cf. aussi Adamantios Adamantiou (sur le livre de Rennel Rodd (cf. du même, *The princes of Achaia and the chronicles of Morea*, 2 vol., Londres 1907), dans le *Viz. Vreménik* XV, p. 133 et suiv. ; William Miller, *The princes of the Peloponnese*, dans la *Quarterly Review*, 203, no. 444 (1905), pp. 109-135.

³ Cf. Sp. Théotokis, dans l'Ἐπετηρίς βυζαντινῶν σπουδῶν, VII, p. 283 et suiv.

⁴ Pachymère, II, p. 557.

⁵ Cf. notre étude citée sur les Hospitaliers, dans la *Revue historique du Sud-Est européen*, 1931 (et extrait).

⁶ Cf. Nicéphore Grégoras, I, pp. 765 et suiv., 773.

⁷ Cantacuzène, I, pp. 370 et suiv., 385, 388 et suiv., 389-391, 476-477, 479.

⁸ Ὅσα τῶν Σκυθῶν ὑπὲρ τὸν Ἴστρον παραλίας ἐστὶ χώρα, *ibid.*, p. 877. Sur la guerre entre Vénitiens et Génois dans les eaux byzantines, *ibid.*, pp. 877 et suiv. 1031-1032.

Charles de Valois l'Empire latin,¹ agitaient l'Occident, toute une expédition de Chio, à laquelle participèrent des amateurs du « saint passage ».²

Le résultat de cette infiltration lente, entrecoupée par les coups violents des aventures levantines, fut que, vers 1350, on comptait à Constantinople des capitaux latins pour 200.000 ducats, en regard d'à peine 30.000 pour les Grecs, ce qui devait amener plus tard un choc violent.³

Lorsque, dans ces circonstances d'abaissement inqualifiable, le règne d'Andronic, le second Paléologue, prit fin (en 1328), l'Empire n'avait que bien peu à perdre, et il n'y avait aucun moyen de le refaire et le ressusciter. On le voit bien par ce fait que l'ancienne ambition tenace et l'ancien idéal qui ne voulait pas mourir, même, aux heures les plus mauvaises, avaient disparu. L'écrivain du temps, ce Froissart décousu et sans vivacité, Pachymère, très passionné dans les questions de légitimité des patriarches, ne connaît plus l'Empire universel, restreint seulement par la volonté de Dieu à des limites passagères ; il ose prononcer pour la première fois le nom de cette Rhomaïs, de la petite patrie grecque, qui est un acte d'abdication. La Rhomaïs elle-même était destinée à périr bientôt.

V. — NOUVEAUX RAPPORTS AVEC LES VOISINS ET QUERELLES DYNASTIQUES

Au quatorzième siècle encore, deux facteurs contribuèrent puissamment à l'affaiblissement de cet État périlicé.

Les Bulgares continuaient à être des voisins très commodes. Les mariages entre les Cours de Constantinople et de Trnovo étaient coutumiers. Jean V Paléologue, petit-fils d'Andronic II, fiança à une princesse bulgare son héritier, Andronic. Du reste, les troubles dynastiques continuèrent dans ce pays. Si Georges Tertéri mourut en 1323, après avoir arraché aux Grecs la place, si importante, de Philippopolis,⁴ son oncle et successeur légitime, Voïslav (1323-1324), consentit à être pendant toute sa vie seulement un despote byzantin : on le voit souvent apparaître dans les querelles de Constantinople.⁵ Philippopolis put donc être reprise.⁶ Le nouveau Tzar Michel (1323-1330), époux de la veuve de Sfentislav,⁷ Sfentislav,⁷ qui avait gouverné d'abord Vidine et le district occidental, voisin des Serbes, portait lui-même depuis longtemps ce titre de despote dont l'Empire était très prodigue envers les étrangers. Il mourut après avoir perdu, en 1330, la grande bataille de Velboujd, livrée contre les Serbes. Aussitôt les Grecs se saisirent des ports bulgares de la Mer Noire,⁸ qu'ils gardèrent jusqu'à l'affermissement d'Alexandre (1331-1365), neveu et successeur de Michel, mais

¹ Voy. notre ouvrage cité sur les Hospitaliers à Rhodes.

² Notre *Philippe de Mézières et la croisade au XIV^e siècle*, Paris 1896 (*Bibliothèque de l'École des Hautes Études*). Pour les Génois à Caffa, Nicéphore Grégoras, I, p. 682 et suiv.

³ *Ibid.*, p. 842.

⁴ Cantacuzène, I, p. 170. Combats avec le jeune Andronic ; *ibid.*, p. 170 et suiv.

⁵ *Ibid.*, pp. 172-277. Attaque du même Andronic à Philippopolis ; *ibid.*, pp. 172-174.

⁶ *Ibid.*, p. 178.

⁷ *Ibid.*, p. 187.

⁸ *Ibid.*, p. 431.

en même temps aussi neveu du Grec Synadinos.**1** Ce jeune prince, dont le règne aussi devait languir bientôt, gagna le combat, honteux pour les Byzantins, de Rhossokastron, et parvint à recouvrer le littoral, dont Anchiale devait lui rester, échangée ensuite avec Diamboli**2** : c'était le prix de la paix qui fut conclue.**3** On préférait cependant Alexandre, comme jadis Joannice, au régime latin des Génois et des Vénitiens.**4** Il allait devenir, du reste, parent de l'empereur, ayant épousé une princesse byzantine.**5** Mais les gens rusés de Constantinople retinrent auprès d'eux un fils de Michel avec la sœur du kral serbe, Chichman, qu'ils comptaient bien employer, du côté de Vidine, contre le voisin dii Nord, si celui-ci faisait mine de se déclarer contre eux.**6**

Bientôt cependant l'État bulgare perdit son ancienne unité. Un certain Balica**7** s'établit à Cavarna**8** ; un de ses frères (l'autre s'appelait Théodore), Dobrotitch,**9** devenu gendre du puissant Byzantin Apokaukos, se rendit redoutable dans ces régions de l'Euxin, et, lorsque son repaire de Midia fut pris par l'empereur, il fit de Varna le siège de sa domination,**10** alors que le chef de bandes bulgare Momtchilo devint, au service de Byzance, d'abord despote, puis sébastokrator même, pour succomber enfin à la vengeance provoquée par ses atroces pillages.**11**

Le Tzar Alexandre n'était pas en état de retenir et de maîtriser des rebelles de cette envergure. Si pendant les guerres civiles sous les Paléologues on craignit une fois de voir entrer Michel dans la ville sacrée, si, un peu plus tard, Alexandre lui-même fut considéré par nombre de sujets de l'Empire comme un chef étranger beaucoup plus supportable que les Latins de Venise ou de Gênes, là n'était plus l'ennemi le plus redoutable.**12** »

Beaucoup plus important et plus dangereux était l'essor des Serbes,**13** anciens alliés contre les Turcs.**14** Pour leur avenir, le mariage du vieux kral Étienne avec la princesse Simonide, fille d'Andronic II,**15** fut un événement de la plus grande importance. Nous avons vu que, dégoûtée de la politique byzantine, qui blessait

1 Cantacuzène, I, p. 468.

2 *Ibid.*, I, pp. 459, 460-461. Cf. *ibid.*, pp. 467-468.

3 *Ibid.* Son conflit avec son oncle Bélaour ; *ibid.*, p. 464. Nouvelles hostilités avec les Byzantins, p. 465 et suiv.

4 *Ibid.*, p. 207.

5 *Ibid.*, pp. 505, 508-509.

6 *Ibid.*, II, pp. 19-20, 52 et suiv., 55.

7 Le nom est notoirement roumain (Balea, Balica, Balisa).

8 Μπαλίκαν τινά, τοῦ Καρβωνᾶ ἄρχοντα ; Cantacuzène, I, p. 585.

9 *Ibid.*, II, p. 585 ; III, pp. 30-31, 62-63 ; Nicéphore Grégoras, III, pp. 796-797. Fils de Dobrotà (cf. en roumain : Laiota, Hociotà, Gerota, Coșotâ, Bașotâ, etc.). Cf. notre *Revue historique du Sud-Est européen*, V, pp. 133-136.

10 Cantacuzène, I, pp. 585 ; II, pp. 62-63.

11 *Ibid.*, I, pp. 402-403, 421, 428-9, 432, 531-532 ; Nicéphore Grégoras, I, pp. 703-4, 728. Cf. notre *Chilia si Cetatea-Albà* et nos *Notes et extraits*, I, table, ainsi que l'article déjà, cité dans notre *Revue historique du Sud-Est européen*. Des chansons populaires bulgares sur lui, *Byz. Zeitschrift*, IV, p. 214.

12 2.000 Coumans seront colonisés à Lemnos, Thasos, Lesbos ; Cantacuzène, I, p. 259. Des Roumains de la rive gauche du Danube prennent part à ces luttes dans les Balkans ; *ibid.*, p. 175 (Οὐγγροδλάχοι). Des Tatars pillent jusqu'à Démotika ; *ibid.*, pp. 189, 191.

13 Cantacuzène, I, pp. 35-36.

14 Nicéphore Grégoras, I, p. 266 et suiv. Cf. *ibid.*, p. 256.

15 Pachymère, II, pp. 276-277 ; Cantacuzène, I, p. 35.

ses intérêts de mère et sa fierté d'impératrices, Irène, mère de la reine de Serbie, s'était retirée à Thessalonique, qu'elle administrait à son gré.¹ Elle favorisa de tout son pouvoir l'expansion serbe, espérant, dit-on, gagner par là pour un de ses fils l'héritage d'Étienne, qui n'avait pas eu d'enfant de son grand mariage byzantin. Le kral prit l'habitude de porter une couronne semblable à celle des empereurs, au lieu de l'ancienne « kalyptra » de prince, qui avait orné modestement le front de ses prédécesseurs. Étienne Ouroch, successeur de cet Étienne Milioutine, fut l'époux d'une autre princesse byzantine, la fille de Jean, fils lui-même du porphyrogénète Constantin.² Poussant plus loin l'œuvre de l'unification serbe, il mit le siège devant Ochrida³ et manifesta ainsi l'intention, que devaient avoir les Serbes, de se saisir de la Macédoine, divisée entre les fonctionnaires de l'Empire et maints rebelles, et de se créer ainsi un débouché sur la mer libre de l'Archipel.

Sa puissance excita l'envie du voisin bulgare, qui l'attaqua et, complètement battu, perdit même la vie quelques jours après ce combat de Velboujd. Son fils, un troisième Étienne, n'eut pas la patience d'attendre la mort de ce victorieux pour régner. Étienne, dit Douchane, avait épousé la sœur du Tzar bulgare, Hélène, alors que le frère de sa femme, Jean Comnène Asen ; établi en Albanie, était le mari d'Anne Paléologue, veuve de Jean d'Épire.⁴ Il entretenait des relations avec l'Occident, qui lui envoyait pour ses guerres de conquête des mercenaires allemands⁵ ; il était le bon ami des Vénitiens, même leur concitoyen, et, faisant frapper des monnaies à inscription latine, n'hésita pas à entrer en négociations avec le Siège romain. Entouré de fonctionnaires d'origine ou de caractère grec ; un grand primicier, un grand « pappias », Nestongos Ducas, un grand « tchaouch » à la façon de Nicée, un hétériarque, Margaritos, un stratège (ὁ ἐνὶ τοῦ στρατοῦ), un juge du φωσσάτον,⁶ il profita habilement des querelles byzantines et étendit lentement sa domination vers ce Sud, qu'il croyait pouvoir se gagner jusqu'au bout. Mais en 1355 le bailli de Venise pensait à la domination de la Seigneurie sur la ville impériale. « Cet Empire est dans un mauvais état et, pour dire la vérité, aux extrémités, autant à cause des Turcs qui le molestent beaucoup et de tous les côtés, que, aussi, à cause du prince et du gouvernement qu'il a et dont il est mécontent, et le peuple préférerait la domination des Latins, mentionnant en première ligne notre Seigneurie et communauté, s'il pourrait l'obtenir : en effet ils ne peuvent pas rester ainsi pour rien au monde ».⁷ Étienne parla à la République de la possibilité de se partager

¹ Pachymère, II, pp. 557-558.

² Cf. Lascaris, op. cit., et Jireček, *Gesch. der Serben*, I.

³ Cantacuzène, I, p. 427.

⁴ Linos Politis, dans les *Byz.-Slavica*, II, p. 295. Sur des mss. grecs d'Élisabeth, femme de Douchane, le même, *ibid.*, p. 288 et suiv.

⁵ Cantacuzène, I, pp. 354. 429. Cf. aussi Iorga, dans le *Bulletin de l'Institut Sud-Est européen*, VIII, pp. 119-140.

⁶ A. V. Soloviev, dans les *Byz.-Slavica*, II, p. 275 et suiv.

⁷ "Questo imperio é a mala condizione e, quanto al vero, é a grande estremitade, si per causa dei Turchi, che i dà molestia grande e da tutte parti, si etiamdio per lo signior o rezimento che i à, del quai mal se contenta, e la universitade vorria la signoria dei latini, fazando in primo mention de la signoria e comun nostro, se la podesse haver : a dir lo vero, i no po star cosi per cosa del mondo" ; Romanin, *Storia documentata di Venezia*, IV, pp. 231-232.

l'État des Paléologues.¹ Les châteaux de la Macédoine, Édesse, Berhoé, Mélénik,² après maintes vicissitudes, maints pillages et massacres, restèrent en son pouvoir. Mais il n'était pas suffisamment fort pour prendre cette grande ville de Thessalonique, qu'il n'eut sans doute plus perdue, une fois en son pouvoir. Ayant pu mettre la main sur de nombreux districts peuplés par des Grecs, il osa prendre le titre d'« empereur des Serbes et des Romains », qu'il n'abandonna plus.

Douchane ne pouvait pas en agir autrement, s'il voulait être sur le même rang que le dynaste bulgare et s'il tenait à se faire définitivement reconnaître par ses sujets grecs des pays nouvellement acquis, auxquels, comme à ses propres Serbes, il donna les lois écrites de son code. Les patriarches de Pec, de Trnovo et d'Ochrida se réunirent pour le couronner.³ Bien entendu, il n'ambitionnait que la moitié occidentale de l'Empire et ne pouvait pas même rêver d'une entrée solennelle à Constantinople.⁴

Même dans ces contrées, il avait encore des ennemis à écarter. Les Albanais des montagnes, encouragés par la présence d'officiers des Angevins sur leur côte, avaient rompu tous les liens de sujétion et ne voulaient obéir désormais qu'à leurs chefs de clans, que les écrivains byzantins qualifiaient de « phylarques ». Le despotat d'Épire, s'étant continué par les fils de Nicéphore et d'Anne, avait détruit les espérances des princes de Tarente, qui avait abrité quelque temps le jeune Nicéphore Ducas et l'avaient ensuite renvoyé dans son pays avec une femme angevine et des troupes italiennes.⁵ Pendant les dernières années de sa vie, le despote, qui possédait encore Parga, Chimaira, Argyçokastron et Ianina, sera attaqué par l'empereur ea personne, qui se saisit d'Arta, malgré la présence des vaisseaux de Tarente à Thomokastron.⁶ Nicéphore, orné du titre de panhypersébaste impérial, vécut, du reste, plutôt dans l'entourage de son beau-frère, tandis que ses pays étaient administrés par des fonctionnaires byzantins.

La Thessalie avait été partagée après la mort de son gouverneur, le despote Gabriel Étienne,⁷ entre le despote d'Acarnanie, Jean Ducas, ce « prince de la Valachie », ἄρχων τῆς Βλαχίας, de cette Grande Valachie que Muntaner représente comme le pays « le plus fort » par sa conformation géographique, et les chefs de tribus libres, les ἀβασίλευτοι, Malakasses, Boas et Mésarites,⁸ qui

¹ Cf. J. Novak, *L'alleanza veneto-serba nel secolo XIV*, dans l'Archivio veneto-tridentino, VIII (1925), pp. 1-39.

² Pour la reprise byzantine, Cantacuzène, I, pp. 232, 243-244, 253-255, 255-256, 261-262, 264, 272-274. 351 et suiv ; II, 31, 107 et suiv. Un certain Alexis de « Bithynie », seigneur de Bélikoma, voulait s'établir à Christopolis, à Thasos et à Lemnos ; *ibid.*, pp. 114-115.

³ Gelzer, Ochrida, p. 14.

⁴ Il s'intitule une fois « fere totius Imperii Romaniae dominas » ; Jireček, *Gesch. der Serben*, I, p. 386. En 1349 : στέφανος, ἐν Χριστῷ τῷ θεῷ πιστὸς βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ σερβίας καὶ Ῥωμανίας ; Ἐπετηρίς βυζαντινῶν σπουδῶν, IV, p. 291. Cf. Novakovic, *Villes et cités du moyen-âge dans l'Europe occidentale et dans la Péninsule Balkanique*, dans l'Archiv für slavische Philologie, 1903, pp. 321-340.

⁵ Cantacuzène, I, pp. 503-504, 509-510. Cf., pour lui, *ibid.*, p. 495 et suiv.

⁶ *Ibid.*, pp. 509-512, 526, 534. Cf. *ibid.*, II, p. 25 (révolte albanaise). Une autre du côté de Pogoniana et Libisda (*ibid.*, p. 81). — Sur Anne Cantacuzène, et son fils, Thomas d'Épire, Νέος Ἑλληνομνημίων, I, pp. 37-42.

⁷ Cantacuzène, I, pp. 473-474.

⁸ *Ibid.*, p. 474.

avaient aussi Kanina¹ et « Valagrita ». L'empereur Jean Cantacuzène essaiera de la reprendre et dans ce but y envoya son parent Jean Angélos, dont la domination sera pourtant brève.² Alors qu'au Sud,³ la Compagnie Catalane se maintiendra dans l'Attique et la Béotie, en attendant les Navarrais de 1379,⁴ introduits aussi en Morée par les Hospitaliers, qui devaient rester pendant longtemps, parce qu'il n'y avait personne d'assez fort pour les en déloger, il ne faut pas oublier la principauté d'Achaïe, la fondation des Villehardouin, qui était en pleine décadence, après la bataille de Pélagonie, où avait été pris le prince Guillaume († 1278), et malgré la victoire de Prinitza. L'appui napolitain ne fit que prolonger l'agonie, bien que les héritiers eussent combattu pour maintenir leurs droits, Isabelle de Villehardouin, mariée à Philippe de Savoie, faisant même son apparition dans la province ; un Jean de Gravina ne fut pas plus heureux, et Catherine de Valois, veuve de Philippe de Tarente, ne se montra pas en état de garder la province. Plus tard seulement, l'empereur Jean Cantacuzène enverra son fils Manuel, jeune homme aussi persévérant que brave, qui trouva moyen de se soumettre la presqu'île ; elle lui resta même après la défaite de son père et la ruine de sa famille entière⁵ jusqu'à sa mort, en 1380, transmettant le despotat à son frère Mathieu, dont hérita le fils de ce dernier, Démétré ; Théodore Ier Paléologue, fils de Jean V, lui succédera en dernière ligne.

Au Nord, vers le commencement du quatorzième siècle, un nouvel État séparatiste se forma, se détachant du despotat de l'Épire, celui du seigneur qui, avec le même titre de despote, avait l'Acarnanie et l'Étolie, où avait voulu se nicher le prince Jean. A côté, avec la même dynastie, vivait le comté de Céphalonie, dont le possesseur tua son oncle, l'Étolien.⁶ Un héritier du comté se réfugia à Patras, chez la princesse d'Achaïe, pendant que sa mère cherchait un abri chez l'empereur, qui recevra bientôt aussi le fils et prendra des mesures pour occuper l'Épire.⁷ Mais les Zaccaria s'étaient solidement fixés aussi dans cette région grecque, occupant Pylos et Messane.

Bientôt Renier Zaccaria, maître de Corinthe, pensera, à la Morée même, réservant à son futur gendre, Théodore Ier Paléologue, Corinthe. Il aidera l'établissement à Céphalonie d'une nouvelle dynastie franque, italienne, venant de Naples, celle de Carlo Tocco, qui devra se défendre, pour la possession d'Arta, contre les Albanais des Spatas et contre le Serbe Thomas Prélioub.⁸

Les empereurs avaient dû renoncer à l'œuvre de récupération, même dans les limites étroites de la péninsule balkanique. Un nouveau motif de faiblesse, Une nouvelle source d'humiliations s'étaient ajoutés aux autres : la rivalité pour la couronne.

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*, pp. 309-310, 312, 321-322, 355. Cf. sur ses rapports avec Anne, Nicéphore Grégoras, II, p 657.

³ Sur Patras, Cantacuzène, II, p. 322.

⁴ Sur lesquels, plus récemment Rubio y Lluch, *Conquista de Tebas en 1379 por Juan de Urtubia*, dans le Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine, XI, p. 170 et suiv.

⁵ Cf. Zakythinos, *Le despotat grec de Morée* (déjà cité), p. 94 et suiv.

⁶ Cantacuzène, I, p. 318.

⁷ Nicéphore Grégoras, I, pp. 536, 546.

⁸ Chalkokondyle, éd. de Bonn, pp. 208-212. Le fils de Prélioub cherchera un refuge auprès du Sultan Mousa et sera aveuglé (*ibid.*).

Le premier Paléologue, malgré ses errements religieux, n'avait eu à subir aucune compétition, et aucune conspiration ne l'avait menacé. Le sort de son successeur, Andronic II, le prince fainéant qui, en Asie, s'attardait aux délices de Nymphaion,¹ fut moins heureux. Ce n'était plus un des princes nicéens aux mœurs patriarcales² : époux, tour-à-tour de deux princesses latines, Irène de Montferrat et Anne de Hongrie (1272),³ il maria, son fils Michel à une fille du roi d'Arménie. Andronic, fils de Michel, prit femme en Allemagne : une fille du duc de Brunswick devait partager avec lui le trône des empereurs orthodoxes de l'immuable Byzance.⁴ La mère du jeune Andronic montre par son nom de Xéné son origine occidentale. La princesse Hélène épousa le duc français d'Athènes.⁵ Un autre fils d'Andronic II, avec Irène, Théodore, celui qui allait épouser la fille du duc d'Athènes,⁶ devant se tailler cependant un héritage en Thessalie, dont le seigneur, Jean Ducas, fut le mari d'Irène, bâtarde de l'empereur, alla en Italie, à Montferrat, occuper l'héritage de sa mère : il vécut dans la religion catholique. La femme d'Andronic III sera une princesse de Savoie, Anne.⁷ Si Michel Paléologue tenait personnellement aux anciens usages grecs, ses fils avaient été élevés plutôt selon l'idéal latin des bons chevaliers, qui paraissait ressusciter au quatorzième siècle. Tous, ils ne pouvaient pas comprendre comme les gens d'autrefois la sainteté des normes du vieil Empire ; les régies de la succession au trône, observées dès le temps des Comnènes, ne leur imposaient plus. Comme les princes de l'Occident, de l'aîné jusqu'au dernier des cadets de famille, ils voulaient avant tout se créer un héritage. Entourés de jeunes gens adonnés aux aventures — on rencontre près d'eux un Jean de Gibel, un Jean Roger,⁸ un Artot, Artot, fils de la favorite de l'impératrice Anne—, amateurs de joutes et de tournois, très sensibles au « point d'honneur », ils ne voulaient rien céder lorsqu'il était question de leurs visées ambitieuses.

Andronic II avait vieilli dans les scrupules de conscience et les pratiques religieuses. II avait voulu laisser le pouvoir, après la mort de Michel, l'adversaire de Roger de Flor et celui que Muntaner présente comme un excellent chevalier sauf quant à loyauté,⁹ à son fils puîné, le Porphyrogénète Constantin,¹⁰ et au fils de Constantin, Michel, au détriment de cet autre petit-fils, qui portait son nom, le jeune Andronic, fils de Michel, le prince héritier ambitieux qui était mort à l'âge de quarante-trois ans (1319). Le jeune Andronic indignait son grand-père par ses mœurs légères, par son insouciance des affaires de l'État et par une prodigalité scandaleuse, qui l'avait rendu le débiteur des Latins de Péra. Mais cet adolescent ambitieux ne voulut pas se résigner. Fort de son droit, conseillé et soutenu par les premières familles de l'Empire, et surtout par le hardi

¹ Pachymère, I, p. 474.

² Andronic II avait épousé d'abord une princesse arménienne, dont la sœur devait se marier au fils du sébastocrator Jean (*ibid.*, II, p. 401). Cf. aussi plus haut. Mais Constantin, fils d'Andronic II, avait épousé la fille de Mouzalon ; *ibid.*, II, p. 181.

³ Chalkokondyle, p. 205. Son épithalame, Strzygowski, dans la *Byz. Zeitschrift*, X, p. 546 et suiv.

⁴ Cantacuzène, I, pp. 14, 52, 150.

⁵ Muntaner, p. 79.

⁶ Nicéphore Grégoras, I, pp. 237-238, 240-241, 249. Cf. *ibid.*, pp. 277-279.

⁷ Cantacuzène, I, p. 194 ; Nicéphore Grégoras, I, p. 384.

⁸ Cantacuzène, I, pp. 195, 298 ; II, pp. 123-124.

⁹ Un cavalier que res no li fallia mas com no era lleial ; p. 101.

¹⁰ Sur les aventures de ce prince, que son neveu, le jeune Andronic, fit tonsurer comme moine, Nicéphore Grégoras, II, pp. 356-357, 359.

Syrgiannés¹ et par le premier homme de son époque à Byzance, un parent des Paléologues, Jean Cantacuzène,² il se révolta.³

La guerre entre les deux Andronic, entre le vieil empereur et le « jeune empereur », dura sept ans. Elle suffit pour dévaster ce qui restait encore de l'Empire.⁴ Les Serbes,⁵ des Allemands,⁶ des Latins, des Bulgares,⁷ s'y mêlèrent mêlèrent ; les Vénitiens furent même invités à se saisir de Constantinople pour installer Andronic III.⁸ Le Tzar slave de l'Euxin soutenait Andronic II, et le Tzar slave de l'Adriatique accordait sa faveur à celui qui voulait être sans retard Andronic III.

Ces longues hostilités n'ont, du reste, rien de semblable aux anciens combats pour la couronne, livrés par de véritables armées, ayant à leur tête les princes qui se disputaient le trône. Andronic II n'eut garde d'abandonner sa capitale reconquise,⁹ où il menait tranquillement une vie de vieillard très pieux et craintif craintif de la mort. Il n'avait pas même des généraux capables de le bien servir. Son petit-fils, malgré une faiblesse causée probablement par ses excès,¹⁰ chevauchait sans se fatiguer d'une ville à l'autre, ayant à sa suite quelques centaines de bons cavaliers et une multitude changeante d'aventuriers. Un traité, peu durable, devait lui assurer la possession des provinces occidentales, convoitées aussi par les Serbes. Pendant quelque temps il séjourna dans ces régions, prenant les châteaux tour-à-tour, jusqu'au jour où il fut reçu dans Thessalonique même, la Métropole de l'Occident, où il guérit, par la vertu du baume qui s'écoulait des ossements de Saint-Démètre, son pied blessé dans une mêlée.¹¹

Finalement ses partisans de Constantinople le firent entrer dans la grande ville impériale, où il trouva son grand-père à genoux devant une image miraculeuse et implorant d'être épargné. Il eut en effet la vie sauve, et put résider paisiblement dans son grand palais complètement abandonné, envahi par les chevaux, les ânes, les bœufs, la volaille, pendant que des femmes du peuple venaient laver leur linge aux fontaines dans les vastes cours désertes.¹² Il se fit enfin moine, sous le nom d'Antoine, et, signant de rouge et de noir, s'intitula « le très-pieux et très chrétien l'empereur Antoine, le Moine ». Sa mort, à un âge très

¹ Sur son assassinat, Cantacuzène, I, p. 457.

² La fille de la sœur de Michel Paléologue eut une fille. Théodora, et un fils, le grand domestique Andronic ; Pachymère, II, p. 24.

³ Cantacuzène, I, pp. 14, 23 et suiv. Sur les détails, *ibid.*, pp. 36 et suiv., 38, 60, 76, 89-89-90.

⁴ Partisans d'Andronic Ier ; Cantacuzène, I, pp. 294, 323, 339-340. Les habitants d'Andrinople appellent le Bulgare Alexandre ; *ibid.*, pp. 179-180. Plus tard on l'invitera aussi à Démotika ; *ibid.*, p. 377 et suiv. Cf. aussi *ibid.*, pp. 420, 427.

⁵ Du côté du vieil empereur ; Cantacuzène, I, pp. 36 et suiv., 260-261, 275-276.

⁶ *Ibid.*, pp. 150, 300-301 f II, p. 166. Des Varègues, *ibid.*, I, pp. 200-201.

⁷ *Ibid.*, pp. 108-109. Sur le « Dace » Συρπάνος ; dans le Rhodope ; *ibid.*, p. 147.

⁸ Nicéphore Grégoras, I, p. 418.

⁹ Cantacuzène, I, p. 129.

¹⁰ Cf. Phrantzès, pp. 33-34.

¹¹ Cantacuzène, I, pp. 270-272. Prise d'Edesse, de Kastoria, d'Ochrida ; *ibid.*, pp. 275, 277-278, 280 (Albanais), 289 (intervention bulgare).

¹² Nicéphore Grégoras, II, pp. 431-432, 446. Son fils Michel l'avait précédé en 1320-1 ; *ibid.*

avancé, le 13 février 1332,¹ n'excita aucune émotion ; on l'avait oublié depuis des années, dans cette capitale qui appartenait à un autre.²

Andronic II avait fait disparaître son oncle Constantin, qu'il avait jeté d'abord au fond d'une oubliette, d'un puits abandonné, où le choc d'un seau sur sa tête lui annonçait sa ration habituelle de pain et d'eau. Un autre despote et membre de la famille impériale, Démètre, menait une vie résignée, sans éclat. Andronic n'eut donc pas de compétiteur. Très aimé par l'aristocratie constantinopolitaine, mais aussi par le peuple, auquel il se mêlait volontiers, il chassait avec ses grandes meutes,³ dont s'émerveillait le peuple, et faisait fréquemment des sorties pour combattre les bandes de barbares qui rôdaient sur le rivage et dans les vallées de la Thrace. Bien qu'il ne portât pas la barbe rasée comme son frère de Montferrat, qui cependant conservait le drapeau impérial et prétendait à l'héritage des Paléologues,⁴ c'était, de fait, l'Occidental qu'avait désiré sa femme femme italienne. Son « protocynègue », maître des chasses, était le Latin Godefroi.⁵ Sous son règne on portait le bonnet qu'on voulait, même celui des Latins, en face de celui, énorme, « pyramidal », qui orne, mais dépare la tête de Théodore Métochités sur la façade de sa fondation constantinopolitaine.⁶ Il ne se sentait guère appartenir, par égard à ses parents, amis et hôtes latins, à un autre monde. Quand une ambassade gibeline vint à Constantinople, il déclara « considérer les deux Empires comme un seul règne⁷ ».

Il mourut, le 15 juin 1341,⁸ avant d'avoir atteint l'âge de cinquante ans, laissant le trône à un enfant qui en avait à peine neuf.⁹

L'Empire eut de nouveau, comme au temps des Comnènes, une régente étrangère,¹⁰ un « maire du palais », « maître de toutes les puissances », Apokaukos, qui était soupçonné de vouloir préparer le règne de son gendre, Andronic, un Paléologue, et avait comme adversaire un parent de la Maison impériale et le premier homme de son temps, Jean Cantacuzène, ami intime de l'empereur défunt, son conseiller habituel et l'exécuteur énergique de ses volontés.

Dans le courant de l'année même qui vit la mort d'Andronic-le-Jeune, la guerre civile recommença donc, reproduisant trait pour trait ce qui s'était passé une dizaine d'années auparavant, pendant le conflit pour la couronne entre les deux Andronic. Cantacuzène commença comme un persécuté qui réclame des garanties ; il avait pour lui les « barons », les ἄριστοι, même les bourgeois de

¹ 'Νέος Ἑλληνομνήμων, VII, p. 138 ; Benešević, dans le Viz. Vrèmenik, XI, p. 621 εὐσεβέστατος καὶ φιλόχριστος βασιλεὺς Ἀντώνιος μοναχός. Cf. Nicéphore Grégoras, II, pp. 458 et suiv., 465 et suiv., 568.

² Cantacuzène, I, pp. 302 et suiv., 557-558.

³ Mille chiens et mille faucons, d'après Andronic II ; Nicéphore Grégoras, II, pp. 404, 566.

⁴ Cantacuzène, I, p. 396. Cf. *ibid.*, III, p. 12.

⁵ *Ibid.*, I, p. 341. Il est aussi ἄρχων τῆς Μεσοθηνίας (*ibid.*).

⁶ Nicéphore Grégoras, II, p. 567.

⁷ Ὡσπερὶ μίαν ἡγεμονίαν ἀμφοτέρας τὰς βασιλείας νομίζειν ; Cantacuzène, I, p. 336.

⁸ 'Νέος Ἑλληνομνήμων et Benešević, *loc. cit.*

⁹ Nicéphore Grégoras, II, pp. 557-560.

¹⁰ Mais les gens de Thessalonique combattrent contre lui sous le signe de la croix ; Cantacuzène, II, p. 234.

certaines villes, tandis que la populace de la capitale, le δῆμος, était pour l'empereur enfant, Jean V.¹

Encore une fois, les Bulgares, partisans des Paléologues, les Serbes, qui espéraient gagner quelque chose en abritant et aidant le rebelle, se mêlèrent de la querelle. Bien entendu, le kral serbe ne pouvait pas être reconnu comme le basileus qu'il entendait être pour les « Rhomées » de même que pour ses Serbes à lui. Cependant Cantacuzène consentit à accepter cet archevêque de Pec, qui, étant à côté d'un « empereur », entendait être un « patriarche ». Il s'était entendu demander par son ennemi, qui posait en rival, cet Occident épirote, pays slavo-albano-latino-valaque,² dont il était, de fait, lui aussi, comme, jadis, les rebelles byzantins, les Anges, les Normands et les Angevins, le représentant : de Christopolis ou de Thessalonique vers l'Orient.³ Mais, lorsque des prétentions on passa à l'entrevue, l'ancien « esclave » de la seule majesté légitime se réveilla ; pouchane descendit de cheval, mais il embrassa fraternellement la poitrine et la bouche même de Jean VI.⁴ Anne de Savoie ne lui avait-elle pas offert comme prix pour la tête de Cantacuzène la main de sa propre fille pour son fils, et avec tout l'Occident balkanique comme dot⁵ ?

Les « cantacuzénistes »⁶ eurent, comme naguère les parti- sans d'Andronic II, la possession de Démotika, d'où ils guettaient Constantinople, celle des châteaux de la Macédoine, et ils tendaient à se saisir de Thessalonique.⁷ À un certain moment, Cantacuzène se proclama empereur, (26 octobre 1341)⁸ et se fit couronner par le patriarche de Jérusalem.

On n'avait pas plus de scrupules d'un côté que de l'autre : si Cantacuzène garda dans les prières officielles le nom de Jean V et de l'impératrice Anne,⁹ s'il évita de porter les cothurnes et le manteau de pourpre, préférant la couleur blanche que lui imposaient, du reste, des deuils de famille,¹⁰ il offrit aux Serbes les places de la Macédoine et appela, plus d'une fois à son aide les barbares d'Asie, les pillards, toujours inassouvis d'Aïdin, de Saroukhan, de Karassi et de Bithynie, les gens des émirs du littoral, d'Oumoun et de Khidr, de Soliman, d'Ourkhan et des fils de ce dernier. Une princesse byzantine, Marie, la fille de ce Jean VI, fut mariée au vieux prince musulman de Nicée, afin que la cause de Cantacuzène fût

¹ *Ibid.*, pp. 137, 177-179.

² Cf. le φωσσάτον ῥωμαϊκὸν καὶ ἀλβανικὸν ; *ibid.*, p. 323.

³ *Ibid.*, pp. 244-266, 274, 306-307 (offres impériales). Un autre partage, *ibid.*, III, p. 158, donne au kral Zichna, Pherrai, Mélénik, Stroumitza, Kastoria, la montagne, Plus tard, ayant rompu la paix, les Serbes prennent Édesse ; *ibid.*, pp. 160-161.

⁴ *Ibid.*, pp. 260-262, 322 et suiv. (projet d'entrevue avec Apokaukos), 351 et suiv. (nouvelles institutions serbo-byzantines), 422 (guerre dans la Chalcidique).

⁵ Nicéphore Grégoras, II, p. 642. Cf. *ibid.*, pp. 659-660.

⁶ Καντακουζηνισμὸς ; Cantacuzène, II, pp. 177, 212, 222.

⁷ *Ibid.*, p. 214 et suiv. ; Nicéphore Grégoras, II, pp. 625-636.

⁸ Νέος Ἑλληνομνήμων et Beneševic, *loc. cit.*

⁹ Cantacuzène, II, p. 320. Projet de mariage entre Hélène, sœur de Jean V, et un fils de Jean VI ; Cantacuzène, II, pp. 203-204 ; cf. *ibid.*, p. 359. Projet de proclamer comme associé le gendre, Andronic ; *ibid.*, p. 324. Fiançailles d'Hélène Cantacuzène avec Jean V ; *ibid.*, III, p. 9. Sur Anne, Dino Muratore, *Una principesa sabauda sul trono di Bisanzio*, Chambéry 1906.

¹⁰ Nicéphore Grégoras, II, pp. 612.

pleinement assurée par le concours des plus nombreux et des plus hardis parmi les Turcs.¹ Déjà un Vatatzés, Jean, avait été le beau-père de l'émir Soliman.²

Trente vaisseaux furent envoyés pour prendre le fiancé, l'empereur attendant avec l'impératrice et leur filles, à Sélymbrie ; la princesse fut exposée sur une scène en bois ; au moment où on souleva le rideau brodé d'or et elle parut entre les flambeaux tenus par des eunuques à genoux, on fit sonner les trompettes et les flûtes, pendant que des mélodes entonnaient des hymnes.³

Jamais encore jusqu'alors un empereur byzantin n'avait descendu jusqu'à pareille alliance, également contraire aux traditions et aux devoirs religieux. Un peu plus tard, cet exemple trouva des imitateurs ; le kral serbe offrit une de ses filles pour un des princes d'Ourkhan et, enfin, Jean V Paléologue maria sa fille à Khalil, fils du même émir.

Le prince, qui était prisonnier d'un certain Kalothètos à Phocée, dut être d'abord racheté par l'empereur, qui paya 100.000 perpers pour la liberté de son futur gendre. Après quelque temps, Jean alla chercher Khalil, l'introduisit dans le palais, la tenant par le main comme un « fils », le présenta à la pauvre impératrice, qui devait lui confier une enfant de dix ans. Puis le gendre impérial fut conduit avec le même cérémonial jusqu'au rivage, où attendait Ourkhan, auquel, fut demandé que Khalil soit reconnu comme héritier de l'émir. Des nobles byzantins le conduisirent aux sons de la musique traditionnelle jusqu'à Nicée, où l'attendaient les cadeaux en moutons et en bœufs des sujets.⁴

De son côté, la régente Anne, soumise à cet Apokaukos dont elle suivait les conseils, ne manqua pas, tout en cherchant à faire assassiner ou empoisonner son ennemi,⁵ d'appeler à son secours les émirs musulmans, qui affectionnèrent cependant plutôt la cause de Cantacuzène, bien connu par l'activité qu'on l'avait vu déployer du temps de l'empereur Andronic.

Une révolte des prisonniers politiques de Constantinople amena la mort d'Apokaukos, un vrai prétendant, mais Cantacuzène fut empêché de tirer de ce meurtre les conséquences dont il eut pu profiter.⁶

Mais le 3 février 1347,⁷ il parvenait enfin à s'emparer de Constantinople. Jean V fut placé, interné à Thessalonique, où il ne tarda pas à s'agiter. Il passa à Énos, sur la côte de la Thrace, puis dans l'île de Ténédos, toujours poursuivi par la crainte de Cantacuzène, dont il avait cependant épousé la fille, Hélène.

Ses amis latins lui donnèrent de nouveau, au mois de décembre 1354, la possession de sa capitale, et alors Jean VI se fit moine ; sa femme elle-même,

¹ *Ibid.*, I, p. 762. Cf. Phrantzès, pp. 39, 42.

² Nicéphore Grégoras, II, p. 741 (il finit tué par les Turcs qu'il comptait exploiter pour une aventure de rebelle).

³ Cantacuzène, II, pp. 586-589. Cf. aussi Chalkokondylas, p. 94 ; Ducas, éd. de Bonn, pp. 34, 38. Cependant Ducas prétend que Mathieu, fils de Cantacuzène, battit et tua Soliman, fils d'Ourkhan ; p. 39.

⁴ Nicéphore Grégoras, III, pp. 506-510. Le lendemain, Jean V put s'attaquer à Phocée avec le concours du Turc ; *ibid.*, pp. 563-564. Cf. Cantacuzène, III, p. 320.

⁵ Nicéphore Grégoras, II, pp. 642-643.

⁶ Cantacuzène, II, p. 546 ; Nicéphore Grégoras, II, pp. 578-579, 603, 604, 606. Cf. notre étude *Latins et Grecs d'Orient*, dans la *Byz. Zeitschrift*, XV, p. 179 et suiv.

⁷ Νέος Ἑλληνομνήμων et Beneševic, loc. cit.

l'impératrice Irène¹ entra dans un monastère.² Mathieu, le fils aîné de ces princes, voulut néanmoins garder la couronne impériale, qu'il avait prise en 1352, un peu contre la volonté de son père,³ quittant son apanage pour combattre, il fut bientôt vaincu et dut perdre lui-aussi tout espoir à cet égard, pendant que l'autre fils du vieux Cantacuzène, Manuel, se contentait de ses possessions de Morée.⁴ Jean Paléologue, qui était maintenant un adolescent de vingt ans, resta donc seul maître des débris de l'Empire, mais dans les conditions les plus misérables.

VI. — LA RENAISSANCE BYZANTINE DE JEAN CANTACUZÈNE

Mais avec cet homme d'une grande ambition et de grands moyens disparaissait toute une conception politique, et surtout culturelle, de l'Empire.

Jean VI était trop intelligent pour ne pas comprendre que le passé de domination ne peut plus revenir. Mais ce fin lettré était en mesure de se rendre compte que ce qu'on avait perdu comme puissance matérielle, comme territoire, comme finances, comme armée, comme vie économique peut être regagné par deux moyens : celui de la civilisation byzantine, qui continuait à détenir et à développer l'héritage hellénique, incomparable, et celui de la souveraineté œcuménique, sur tout l'Orient, de son Eglise, qui était, du reste, la seule libre parmi toutes celles de cette partie orientale de l'ancienne Monarchie chrétienne.

Il entendait parler, de tous côtés, chez les clients, chez les voisins, chez les ennemis même, le grec, ceux qui ne le connaissaient pas cherchant à transposer en slavon les trésors d'une grande littérature. Où n'était-il pas, en Europe et sur les marches de l'Asie, cet hellénisme qui avait remporté à travers les siècles tant de triomphes ?

Si la Bulgarie, qui se borne à traduire les Byzantins et à imiter leur art, reste très slavonne, le frère du Tzar serbe est fort fier de sa descendance grecque, de sa parenté avec les Paléologues, étant le petit-fils de l'hypersébaste Jean et d'Irène ; fille de Théodore le Métochite. Les Serbes de Thessalie entendent se rattacher tous à leurs antécresseurs byzantins. Douchane lui-même entretient une chancellerie grecque. Sur le bord de l'Adriatique, à Kanina et Avlona, les seigneurs, apparentés aux maîtres de Chtip, qui sont des despotes byzantins, pensent à faire valoir, en dépit de leurs noms slaves, l'ascendance byzantine.⁵ Le grand fondateur des couvents roumains de langue slavonne vers 1370-400, Nicodème, est un Serbe par sa mère, mais son père était Grec de Kastoria, et il

¹ Sur ses projets, Phrantzès, p. 28.

² Notre étude citée. Il mourut en 1383 seulement, chez son fils, en Morée. Des notes de chronique publiées par J. Müller, *Byzantinische Analekten*, le disent : 'Εν ἔττει .ζωλά, ἰνδικτιῶνος ζ', μηνὶ Ἰουνίῳ ιε', ἐκοιμήθη ὁ βασιλεὺς κύρις Ἰωάννης ὁ Καντακουζηνός, ὁ μετονομασθεὶς Ἰωασάφ μοναχός, εἰς τὴν Μωρέαν καὶ ἐτάφη ἐκεῖ. Son fils Mathieu était mort quelques jours auparavant (*ibid.*). Cf. Zakythinos, *loc. cit.*, p. 116 et note 2.

³ Il aurait voulu se former un fief de Démotika et d'Andrinople. Cf. Cantacuzène, III, pp. 47-49 ; Nicéphore Grégoras, II, p. 798 et suiv.

⁴ Sur ces autres fils de Jean VI, Cantacuzène, III, pp. 33, 49.

⁵ « Spoménik » de Belgrade, XI (1892).

avait été lui-même au Mont Athos.¹ La réconciliation de l'Église byzantine avec le séparatisme serbe, au moins en ce qui concerne le despote Ougliécha, l'acte d'hommage du Siège de Pec,² contribuera essentiellement à la formation de cette synthèse.

On continue à employer le grec pour des fondations d'églises serbes au quatorzième siècle, comme ce fut le cas pour celle de Lesnovo, due au despote Jean Livère et à l'« impératrice Marie », sa femme.³

Au moment même où Byzance était sur le point de disparaître, sa littérature eut chez les Slaves voisins un nouveau regain de popularité. En effet, c'est alors que, en même temps qu'on retraduit en bulgare Zonaras (en 1332), Manassès, (1331-1340), Siméon le Logothète, quelques dizaines d'années plus tard, la traduction partielle du même Zonaras en serbe est de 1408, le moine Grégoire ayant travaillé au couvent de Chilandarion,⁴ Euthyme de Tirnovo, Théodore, Grégoire Tzambalak, d'un côté, Constantin le Philosophe, de l'autre sont, dans leurs ouvrages originaux, des Byzantins d'âme, sans mélange.⁵

Du côté des îles latines, mais pas aussi latinisées, on écrivait dans l'Archipel des documents en grec,⁶ et on voit Dorino Gattilusio, descendant d'une sœur de Jean Jean V, adopter l'aigle bicéphale et faire écrire son nom et ses titres de cette façon : Ντόρις Παλεολόγος — donc d'abord Paléologue — ὁ Γατελιούζος καὶ αὐθέντης τῆς Παλαιᾶς Φωκίας, avec la date byzantine de 6932 de la Création du Monde.⁷ C'est en grec que Dominique Gattilusio demande des poissons à Manuel Manuel Sophiano.⁸

La foi latine elle-même paraissait s'en aller peu à peu : une Gattilusio, Hélène, devint la femme du despote serbe Etienne et une fille de Dorino épousa le frère de l'empereur de Trébizonde.⁹ Un Jean Kanaboutzès dédiera à un de ces Gattilusii à un de ces Gattilusii son commentaire sur Denis d'Halicarnasse.¹⁰ Si

¹ Cf. Grčić, dans l'Archiv für slavische Philologie, XI, pp. 354-363 ; Jireček, dans la Byz. Zeitschrift, XIII, p. 197.

² Cf. Migne, Pair. Gr., CLII, c. 1439 et suiv. ; Lascaris, dans les Mélanges Diehl, I, pp. 171-177.

³ Millet, *École Grecque*, p. 12 ; 'Νέος Ἑλληνομνήμων, XIX, p. 299 ; Jirecek, dans la Byz. Zeitschrift, XIII, pp. 196-197.

⁴ Bidlo, dans les Byz.-neugriech. Jahrbücher, VI, p. 196 ; Miloš Weingart, *Byzantinische Chroniken in der kirchenslavischen Literatur*.

⁵ Cf. Fr. Dvornik, *La carrière universitaire de Constantin le Philosophe*, dans les Byz.-Slavica, III¹ (1931), pp. 59-67.

⁶ Sur un poème grec de Marino Falier, John Schmitt, dans le Δελτίον d'Athènes, IV (1893), pp. 291-308.

⁷ Lampros, dans le 'Νέος Ἑλληνομνήμων, VI, p. 446. Cf. *ibid.*, V, pp. 39-40. D'après les Gestes et chroniques de la Maison de Savoye, publiées par Servian (1879), II, pp. 138-139, 143 (cf. aussi le 'Νέος Ἑλληνομνήμων, V, p. 489), François Gattilusio, étant auprès d'Amédée VI à Gallipoli et Mésembrie, est désigné comme « sachant le grec ».

⁸ Lampros, dans le même 'Νέος Ἑλληνομνήμων, VII, p. 87.

⁹ W. Miller, *ibid.*, VI, pp. 489, 492.

¹⁰ W. Miller, dans la Byz. Zeitschrift, XXII, p. 420 ; Maxim Lehnardt, *Joannis Canabutzæe magistri ad principem Aeni et Samothracas in Dionysium Halicarnassensem commentarius*, Leipzig 1890 ; S. Reiter, dans les Wiener Studien, XIII, 1891. Cf., sur les Gattilusii, Miller, dans le 'Νέος Ἑλληνομνήμων, V, pp. 39-40 (précisions chronologiques importantes) ; VI, p. 488 et suiv. ; VII, pp. 95, 341-344 ; *ibid.*, VIII, pp. 94-95, 361. [J. Delis], Οἱ Γατελουῆζοι ἐν Λέσβῳ, Athènes 1901. Sur le grec de Corfou, Papadopoulos-

l'Empire avait duré un siècle de plus, qui sait si tout cela ne se serait fondu dans son unité refaite par le lent travail du temps ?

Car les rois de Chypre, au commencement de ce treizième siècle, se servaient du grec comme d'un moyen d'entente internationale avec les Sultans d'Asie Mineure¹ ; et un rejeton des Lusignan, Guy, mêlé aux querelles dynastiques de Constantinople, recevait ; la dédicace d'un ouvrage, par le moine Mathieu Blastarés de Thessalonique, après que, un siècle auparavant, le roi Hugues de Chypre avait joui d'un hommage pareil.² Au quatorzième, cette langue grecque, mêlée de beaucoup de mots latins et orthographiée à l'avenant, était employée par les ducs vénitiens de l'Archipel, les Crispi, même pour des actes de donation ; les notaires, pour la plupart Grecs, n'en écrivaient pas une autre.

Ce qui n'empêchait pas que ces Gattilusii conservassent leurs attaches politiques en Occident, C'est ce qui explique pourquoi François Gattilusio, profitant de la présence chez lui, à Lesbos, de Jean sans Peur et de Henri de Bar, offrit par leur moyen au roi de France, Charles VI, qui n'en eut cure, au nom de celui qui devait épouser sa fille Eugénie, le despote Jean de Sélymbrie, jadis, quelques mois, Jean VII, empereur de Constantinople, la cession de l'Empire pour une rente annuelle de 20.000 florins d'or et un château de refuge en France : il espérait ainsi mieux assurer l'avenir d'Eugénie.³ Son prédécesseur homonyme avait averti dès 1356 le Pape que l'empereur Jean V est prêt à admettre l'Union des Eglises.⁴

Nous avons déjà cité ce qui se passa en Chypre, où l'historiographie, commencée en français par des barons, finira en grec chez les secrétaires indigènes, Mâcheras et Boustron.⁵ Mais aussi telles autres lettres adressées au « grand duc » de Rhodes et à « l'évêque de l'île et des Cyclades » sont rédigées dans le même style courant⁶ ».

Seulement dans le domaine de l'art la concurrence serbe faite à l'Empire est relevée par un grand essor propre sur tous les territoires dominés par les Némanides ou leurs vassaux. A côté des grands monastères connus, de Stoudénitza à Nagoritchani, on a les jolies églises de Prilep (St. Démètre, St. Nicolas, à la si belle façade, St. Athanase la Vierge et St. Pierre, Treskavitza, les Saint Archanges, Zrzé dans les environs), rivalisant avec le nombre des églises, plus vieilles, d'Ochrida, dans toutes les vallées, de Koutchévichté à Débra, à Matéitch, à Lesnovo, à Spasovitza, à Poganovo, à Zémen, on retrouve les églises

Kérameus, dans le *Viz. Vréménik*, XIII, p. 334 et suiv. Sur celui de Crete, nos Notes et extraits, V. Sur celui de Patras, Gerland, *op. cit.*

¹ Lampros, dans le *Ἡ Νέος Ἑλληνομνημῶν*, V, p. 40 et suiv. Une lettre de Jean Cantacuzène au Soudan est dans le même langage ; III, pp. 94, 99 ; Lampros, *loc. cit.*, pp. 55-56. Cf. *ibid.*, pp. 58 et suiv., 26-64, 66-69 et dans la suite.

² Τῷ περιποθίτῳ θείῳ τῷ εὐσεβεστάτῳ βασιλέως σίῳ Γγῆ τέ Λουβινιάνῳ ; Miller, *Notices et extraits des mss. de la Bibliothèque Royale de Madrid, Catalogue des mss. grecs, Supplément au Catalogue d'Iriarte*, pp. 100-101 ; Évêque Arsène, *Écrit de Mathieu Blastarés, hiéromonaque de Salonique et Écrivain du XIVe siècle, au prince de Chypre Guy de Lusignan*, Moscou 1891. Cf. Gay, *Le Pape Clément VI et les affaires d'Orient*. Aussi le Rio ; *Ἡ Νέος Ἑλληνομνημῶν*, VII, p. 487.

³ Lampros, dans le *Ἡ Νέος Ἑλληνομνημῶν*, X, p. 248 et suiv.

⁴ *Ibid.*, XII, pp. 474-476. Cf. Hasluck, *Monuments of the Gattilusii*, dans l'Annual of the British School of Athens, XV, pp. 248-269.

⁵ Voy. notre *France de Chypre*, Paris 1931, p. 195 et suiv.

⁶ Lampros, dans le *Ἡ Νέος Ἑλληνομνημῶν*, VI, pp. 32-34.

à la façon grecque de province, à l'appareil en briques artistement combinées, au gracieux tambour qui surplombe la voûte. Les portraits des fondateurs, rois et princes, s'inclinant devant les saints ou se dressant, humainement magnifiques : le gros empereur Ouroch, Vlkachine à la blanche barbe de moine, Ouroch Ier avec sa douce compagne Hélène, le despote Olivier et sa femme, forment une des galeries les plus intéressantes de cette peinture vraiment individuelle, réaliste, qui caractérise l'époque.¹

L'Évangélaire bulgare de Londres reproduit un modèle grec de Paris, tout en changeant plus d'une fois les costumes et l'armement d'après l'exemple de la ville réelle environnante.²

Un byzantinisme nouveau — car Byzance est la « synthèse toujours ouverte³ » se forme ainsi, s'assimilant la vie culturelle, surtout artistique, des Occidentaux, alors que la forte emprise de ceux-ci s'assimile en politique de plus en plus ce qui reste byzantin. Des marchands italiens qui faisaient une partie de leur vie en Orient byzantin et une autre dans leur patrie vénitienne, génoise, florentine sont les agents naturels de cette transmission, qui est double, car l'Occident adopte aussi la technique et même les types byzantins.⁴ On observe dans le nouvel art des Paléologues les mêmes mouvements libres, les mêmes figures franches, les mêmes allures de spontanéité dans les mosaïques de la « Moné tês choras », la « Notre Dame des Champs », devenue la Kahrié-dchamissi, refaite par Théodore le Métochite,⁵ puis, pour la peinture du treizième et surtout du quatorzième siècles, dans les églises de Mistra, à l'Hagia Trias de l'Argolide (1245), à la Parigoritissa d'Arta, une si belle bâtisse, d'un style original et nouveau, à l'Omorphé d'Égine (1282), et surtout dans l'église de Spiliais de l'île d'Eubée,

¹ Beaucoup d'entre elles chez M. Petkovitch, *La peinture serbe du moyen âge*, Belgrade 1930. Cf. Vlad. Rozov, dans les *Byz.-Slavice*, I, p. 10 et suiv. Influences occidentales dans Ocounev, *ibid.*, II, p. 74 et suiv. (surtout pl. IX) ; Mme Wratislaw Mitrovie et Ocounev, *ibid.*, III, p. 134 et suiv. ; les Albums, publiés à Prague, de M. Ocounev. On pourrait faire les mêmes observations sur la sculpture en bois, dont traite M. Sotiriou, dans les *Mélanges Diehl*, II, pp. 171-180.

² Voy. B. Filow, dans le *Byzantion*, IV, p.31 et suiv. Cf. le même, dans les « Spisanié » de l'Académie Bulgare, XXXVIII (1928). Cf. Jerphanion, *L'art byzantin chez les Slaves des Balkans*.

³ Voy. notre conférence sur ce sujet à la Société des conférences de Catalogne, dans le recueil publié à Barcelone en 1931.

⁴ Voy. Ottolenghi, *Influenze orientali sul Rinascimento*, dans l'Ateneo Veneto, XXV², pp. 170-186 ; Th. Schmidt, *La renaissance de la peinture byzantine au XIV^e siècle*, dans la *Revue archéologique*, 1912 ; Jerphanion, *La nouvelle théorie sur la renaissance de l'art byzantin sous les Paléologue*, dans la *Revue de l'art chrétien*, LXIII (1913), pp. 196-200 ; Pokrovski, *Peinture murale des anciennes églises grecques et russes*, Moscou 1890 ; Sotiriou, *Die byzantinische Malerei des XIV. Jahrhunderts in Griechenland*, dans les *Ελληνικά* ; I (1928), pp. 95-113. Cf. Schultz et Barnsley, *Architecture byzantine en Grèce* (cf. Krumbacher, dans la *Byz. Zeitschrift*, III, p. 223).

⁵ Millet, *Monuments byzantins de Mistra* ; Alpatoff, *Rapport sur un voyage à Constantinople*, dans la *Revue des études grecques*, juillet-septembre 1926 ; Alexander Rüdell, *Die Kahrie-Dschamissi in Konstantinopel*, Berlin 1908 ; Theodor Schmidt, dans les *Izvestia* de l'Institut russe de Constantinople, XI ; Del Medico, dans le *Byzantion*, VII, p. 123 et suiv. *Sur l'aspect monumental de Constantinople à la même époque* ; Andancas y viajes de Pero Tafur, dans la *Collección de libros españoles raros o curiosos*, VIII ; Vasiliev, dans le *Byzantion*, VII, p. 33 et suiv. ; *Νέος Ἑλληνομνημῶν*, III, p. 249-250. Sur la Pammakaristos des Paléologues, *ibid.*, I, p. 280 et suiv.

avec son impérial Christ de toute beauté (1311),¹ puis à Délos même.² Le portrait surtout est comme renouvelé à cette époque.³ Dès la fin du treizième siècle cette interpénétration avait été déjà signalée dans telle église de l'Orient balcanique et surtout dans les portraits splendides, d'un caractère nettement personnel, d'une interprétation si délicate, d'une attitude recherchée et d'un soin minutieux pour le dessin du costume, qui représentent, dans l'église de Boïana, en Bulgarie, le Tzar Constantin Tochos, sa femme nicéenne, la majestueuse Irène, ainsi que le fondateur, un sébastocrator Kaloïanni, et la pensive Désislava.⁴

La littérature du passé, religieuse, mais sans tendances polémiques, se traîne encore quelque temps dans un siècle très agité, aux tendances belliqueuses.

Un Grégoire Chionade, Constantinopolitain, envoyé en Perse, client des empereurs de Trébizonde, mais revenu souvent dans son pays natal, où le patriarche Jean Glykys (1316-1320) était son ami, ensuite archevêque de Tébris, a laissé un hymne acathiste et des lettres qui se maintiennent dans des considérations d'un ordre tout à fait général.⁵

On a ensuite les Vies du patriarche Athanase (1289-1293, 1303-1311),⁶ qui a laissé une assez large correspondance,⁷ les œuvres de Mathieu, métropolite d'Éphèse (1310-1325).⁸ Le patriarche Calliste (1350-1354, 1355-1363) aussi est un auteur de biographies de Saints, et le sujet que lui donnèrent les vicissitudes du péripatéticien de la vie monacale sous les Nicéens, Grégoire de Sinaï, captif des Turcs, émissaire de l'Athos auprès du Tzar Alexandre, lui fournit un des meilleurs sujets romantiques.⁹ Rédigées dans une langue courante, très facile, les discours religieux du patriarche Philothée (1354-1355, 1364-1376), représentent dans ce quatorzième siècle, si partagé entre des courants inconciliables, l'ancienne éloquence de la chaire, sans aucun mélange d'influences classiques.¹⁰ Enfin, ce siècle et le quinzième sont assez riches en

¹ Sotiriou, loc. cit. Dans une inscription de 1315, Xénos Psalidas est intitulé ὅλης Θεσσαλίας ἄριστατος ζωγράφος ; Lampros a donné dans le 'Νέος Ἑλληνομνήμων la liste des peintres avant 1453 (V, p. 270 et suiv. ; VI, p. 210 et suiv. ; VII, p. 487-488 ; VIII, pp. 235-236).

² M. Bulard, *Peintures murales et mosaïques de Délos*, dans les *Mémoires* Piot, XIV (1908). Les nouvelles fondations en province ne manquent pas. Ainsi Sitza en Laconie, Deffner, *Archiv*, p. 184 ; Ste Sophie d'Ochrida, datée, avec la mention des Μυσῶν ἔθνη ; Gelzer, *Ochrida*, p. 14 ; autre église d'Ochrida, due au grand joupān André ὁ Φογᾶς (1378) ; *ibid.*, p. 15 ; Bylizès près d'Arta, Lampros, dans le Δελτίον d'Athènes, IV.

³ Millet, *Portraits byzantins*, dans la Revue de l'art chrétien 1911, (Theodore Paléologue à Brontochion ; le Paléologue de Mégaspiléon).

⁴ Grabar, *Boïana* (éd. française) ; les belles reproductions (dont deux en couleurs) données par Alice Gardner et notre notice dans les « Mélanges » Diehl.

⁵ Tryphon E. Evangélidès, Δύο βυζαντιακά κείμενα, Hermopolis 1910. Sur Athanasie Chatzikès, Treu, dans la *Byz. Zeitschrift*, XVIII, p. 481 et suiv., XIX, pp. 13-14. — Des lettres de Joseph Bryennius, le même, *ibid.*, I, p. 95 et suiv.

⁶ Éd. Papadopoulos-Kérameus, Pétersbourg, 1905 (Travaux de l'Université).

⁷ Guiland, dans les *Mélanges* Diehl, I, pp. 121-140.

⁸ Treu, *Matthaios, Metropolit von Ephesus. Über sein Leben und seine Schriften*, Programm, Potsdam, 1901.

⁹ Cf. évêque Arsène, *Calliste, Patriarche de Constantinople* (en russe).

¹⁰ Evêque Arsène, *Filothiou patriarcha konstantinopolskago XIV-véaka tri réatchi k episkopou Ignatiou*, Novgorod 1898. Son ami, Nil de Rhodes, *Byz. Zeitschrift*, IV, pp. 370-373 (d'après Arsène). Pour le patriarche Euthyme II (1410-1416), *Revue des études grecques*, VI (1893), pp. 271-272.

fait de pèlerinages grecs aux Lieux Saints¹ : ainsi celui de Perdikas, protonotaire protonotaire d'Éphèse.²

Dans la littérature religieuse de caractère polémique, agressif, parmi les continuateurs de Manuel Holobolos,³ le secrétaire si doué de Michel Paléologue, devenu moine par horreur pour les péchés politiques de l'époque, penseur, poète d'hymnes, interprète des philosophes, on a relevé avec raison le courage que Joseph Bryennios⁴ montre en s'attaquant, sans considération de rang, à tous les défauts de cette société mourante des Paléologues. C'est aussi un nationaliste, qui aurait préféré que les murs de Constantinople, qu'il prise tant, soient réparés, au lieu du luxe des maisons à trois étages. Parmi ses contemporains, facilement résignés aux misères du temps, il est le seul qui se tourne avec une passion fanatique contre les Turcs, qu'il accuse des vices les plus ignobles. Les Latins ne plaisent pas non plus au défenseur de la doctrine orthodoxe concernant la procession du Saint Esprit, qui cependant fréquenta au concile de Constance des Occidentaux, et il trouvera des phrases de critique amère contre Démètre Cydonès. Ce qui ne l'empêchera pas de mettre en vedette tout ce qu'il sait concernant l'antiquité classique. On trouve avec plaisir au milieu de l'étalage de sa science tel tableau de nature.⁵

La fureur théologique se dépense encore largement dans la Vie de St Ignace par le prétendu Nicétas le Paphlagonien, œuvre du quatorzième siècle,⁶ alors que le vrai Nicétas aurait participé aux querelles du même genre au neuvième.

A ce même groupe de lettrés, pendant ce siècle dont l'activité montre combien l'Empire et la culture étaient choses différentes, appartient aussi Manuel Moschopoulos, épistolographe et défenseur de l'orthodoxie contre les Latins.⁷ Neveu d'un archevêque de Crète, il lui arrive de naviguer sur les eaux de la Méditerranée. Il ressemble dans cette qualité, qui ne sera bientôt plus rare, d'homme qui a voyagé dans les pays des Latins, à ce Jean Kyparissiotès, qui,

¹ Papadopoulos-Kérameus, Ὀκτώ ἑλληνικαὶ περιγραφαὶ τῶν ἁγίων τόπων ἐκ τοῦ XIV, XV καὶ XVI αἰῶνος, Pétersbourg 1903.

² Ed. Papadopoulos-Kérameus, dans les publications de la Société palestinienne russe, XXIX (1890).

³ Sur Holobolos ; Manuelis Holoboli Orationes II, éd. Treu, Programm, Potsdam, 1907 ; Sidéridis. Μανουὴλ Ὀλοβώλου ἐγκώμιον εἰς τὸν αὐτοκράτορα Μιχαὴλ ἡ' τὸν Παλαιόλογον, dans l'Ἐπετηρὶς βυζαντινῶν σπουδῶν, III, pp. 85-93 ; évêque Arsène, Manuel le rhéteur (en russe), Moscou 1890 ; Treu, dans la *Byz. Zeitschrift*, V, p. 538 et suiv. ; C Wendel, *ibid.*, XVI, pp. 460-467 ; *ibid.*, XIX, pp. 331 et suiv. ; Rostagno, dans les *Studi italiani di filologia classica*, V (1897), p. 287 et suiv. ; Béés, Ἐκθεσις, p. 40.—Sur le programme des écoles (prières, Euripide, Théophylacte Simokatta, tables), Drexler, dans les *Bayerische Blätter für das Gymnasial-wesen*, 1922. — Sur Bryennios, éd. Boulgaris, Leipzig 1768-84 ; Philipp Meyer, dans la *Byz. Zeitschrift*, V, p. 74 et suiv.

⁴ Voy. aussi L. Oeconomus, dans les *Mélanges Diehl*, I, pp. 225-233.

⁵ Ph. Mayer, *Des Joseph Bryennios Schriften, Leben und Bildung*, dans la *Byz. Zeitschrift*, *Zeitschrift*, V, p. 74 et suiv. ; le même, *Joseph Bryennios als Theolog*, dans les *Theologische Studien und Kritiken*, 1896, p. 282 et suiv. ; aussi Dräseke, dans la *Neue kirchliche Zeitschrift*, VII, p. 208 et suiv.

⁶ Papadopoulos-Kérameus, dans le *Viz. Vreménik*, VI (1899), pp. 13-38. Opinion contraire de Vasilievski, *ibid.*, pp. 39-56. Cette opinion est acceptée, avec violence, par E. Kurtz, *Byz. Zeitschrift*, IX, pp. 275-276. Mais on peut se demander si la même passion qu'on retrouve au quatorzième siècle concorde avec le neuvième.

⁷ L. Levi, dans les *Studi italiani di filologia classica*, X (1902), pp. 55-72. Cf. Heisenberg, Heisenberg, dans la *Byz. Zeitschrift*, XI, pp. 581-582.

ayant pu s'approprier les éléments d'une science dogmatique complète, accompagna le Pape Grégoire XI pendant son voyage romain,¹ au cours duquel le « philosophe grec » fut l'objet d'une attention spéciale de la part de la Cour pontificale, où avait été invité aussi ce Démètre Cydonès, le grand épistolographe de l'époque, dont il sera question plus loin. C'est un réconcilié avec Rome, comme Bekkos, mais l'espèce était rare.

Cette ardeur combative passe aussi dans un autre domaine que la polémique contre les Latins. Un moment vient où l'esprit italien, empreint du mysticisme franciscain,² s'unit aux tendances mystiques rapportées d'Asie pour se choquer avec l'esprit discipliné du couvent constantinopolitain.

Les moines d'Athos³ avaient des opinions politiques aussi : on les voit intervenir auprès de l'impératrice Anne pour réconcilier les deux empereurs.⁴ A côté d'eux, d'eux, pour opposer les grands intérêts de l'orthodoxie aux ambitions mesquines des combattants pour la couronne, il y avait dans tout l'Empire ces « enragés » qui étaient les zélotes, « ennemis » des « politiques », c'est-à-dire, un peu, des politiciens, La plèbe était toujours à côté des moines turbulents⁵ ; le temps des conflits entre Verts et Bleus paraissait revenir, mais le Cirque était transporté maintenant au cercle où l'État opportuniste était aux prises avec l'Église immuable et éternelle. On se rattachait, du côté des « démocrates » fanatiques, à l'opposition des anciens patriarches de Nicée, comme cet Arsène qui avait voulu jouer envers l'empereur Michel le rôle d'Ambroise envers l'empereur Théodose.⁶ Dans la querelle entre les deux empereurs homonymes, les « zélotes » populaires étaient légitimistes.⁷

On était disposé à s'accrocher à n'importe quel prétexte d'agitation, car l'agitation était un but, pas un moyen, pour les fauteurs de désordre, auxquels l'intérêt de l'État était absolument indifférent. Si dans le motif choisi il y avait en même temps de quoi attaquer les Latins, ces terribles concurrents économiques, non seulement à Constantinople, mais aussi à Thessalonique et dans tous les ports, d'autant mieux.

Or un Grec de Calabre, Barlaam, employé pour promettre au Pape l'union, moine vivant de la vie nerveuse de l'Italie, osa s'en prendre, orthodoxe envers des

¹ Voy. Mercati, dans la *Byz. Zeitschrift*, XXX, p. 496 et suiv. Pour ses œuvres, Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 106 et suiv. — Un Thessalonicien, le rhéteur Théodoule Magistros, a raconté son voyage à Constantinople, où il venait défendre un général qui s'était gagné des mérites envers la ville ; Treu, dans les « *Jahrbücher für classische Philologie, Supplément band* », XXVII, 1, Leipzig 1900.

² Il y a une traduction grecque des œuvres de St. François ; *Echos d'Orient*, 1929, p. 167 et suiv.

³ Un diplôme aragonais pour les défendre des Catalans ; Finke, *Acta*, no. 554 (1308).

⁴ Cantacuzène, II, pp. 209-210 ; Nicéphore Grégoras, II, p. 620.

⁵ *Ibid.*, I, pp. 165, 193, 360. Cf. Pachymère, I, pp. 277, 280, 314.

⁶ A ajouter sur les Arséniates, V. Laurent, dans la *Byz. Zeitschrift*, XXX, p. 489 et suiv. ; Sykoutris, dans les *Ἑλληνικά*, III, pp. 15-44. Cf. les opinions de Trotzki résumées par M. Vasiliev, *op. cit.*, II, pp. 256 et suiv.

⁷ Voy. Tafrali, *Thessalonique au XIVe siècle*. Cf. Iakovenko, dans le *Viz. Vreménik*, XXI, p. 180 et suiv.

orthodoxes, à la conception quatre fois séculaire du Mont Athos, du couvent de contemplation sacrée.¹

Car il n'y a en lui rien de mystique dans le sens occidental, celui de l'*Imitation de Jésus-Christ*, à laquelle on pouvait opposer des interprétations subtiles comme celles de l'archevêque thessalonicien Grégoire Palamas, ancien moine de l'Athos (c. 1296-1357-8), qui fut le chef des « hésychastes² », mais le fond était l'ancien. C'était pour les chauvins grecs comme une attaque napolitaine sur la côte de l'Épire. Encore un défi auquel il fallait nécessairement répondre.

Autour d'une discussion sur la lumière immatérielle du Mont Tabor, qui détermina des débats de concile dans la misère politique et économique de Constantinople³ Constantinople³ se groupa, comme de coutume, tout ce qu'il y avait de rancunes rancunes amères, de revanches inassouvies.⁴ Les Massaliens, les « bogomiles⁵ », les imitateurs des Hindous omphalopsychites, furent attaqués non seulement par le moine étranger, qui osa prêcher à Constantinople et chercher un refuge dans la tumultueuse Thessalonique, pleine de Latins, devant lui être favorables, mais aussi par les représentants du clergé laïque cultivé, des successeurs de Blemmydès, de ceux qui étaient fiers de représenter Une civilisation, chrétienne, il est vrai, mais avide de chercher des idées dans le trésor de l'antiquité hellénique.

La querelle entre moines et lettrés finit par la victoire des premiers.⁶ Décidément Décidément la « démocratie » en froc était la plus puissante ; la démocratie en

¹ Voy. Giannantonia Madalari, *Frà Barlaam Calabrese, maestro del Petrarca*, Rome 1888. Déjà un Aspasios, appelé de Calabre vers 1306, avait été le maître de latin de Charménopoulos : cf. Fuchs, *Schulen*, p. 65.

² Cf. sur les hésychastes, Dräseke, dans la *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*, XLII (1899), pp. 427-436 ; *Les Hésychastes avant le XIVe siècle*, dans les *Échos d'Orient*, V, p. 1 et suiv. ; *Εκκλησιαστικός Φάρος*, V (I9K). Sur le rôle de Grégoire le Sinaïte (de Chypre), *Byz. Zeitschrift*, IV, pp. 200-207 ; J. Bois, dans les *Échos d'Orient*, V pp. 65-73 ; le même, *Les débuts de la controverse hésychaste*, *ibid.*, pp. 353-362. — Sur Palamas, *Gregorii Thessalonicensis X orationes*, éd. C. F. Matthaei, Pétrougrade 1876 ; *Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Γρηγορίου, ἀρχιεπισκόπου Θεσσαλονίκης τοῦ Παλαμᾶ ὁμιλίαι τεσσαράκοντα καὶ μία* ; Jérusalem 1857 ; Sophocle C, ὁ ἐξ Οἰκονόμων, 122 *Homélies*, Athènes 1861 ; *Décatalogue du Nouveau Testament*, Athènes, 1851 ; A. K. O., *Gregorii Palamae Pro-sopopeia*, éd. Alb. Zahnier, Halle 1884 ; une épître dans le *Δελτίον* d'Athènes, 1889, pp. 227-234 (éd. Treu) ; Migne, *Patr. Gr.* CL-CLI ; Gr, Ch. Papamichail, *Ο ἅγιος Γρηγόριος Παλαμᾶς*, Pétrougrade-Alexandrie 1911 (bibliographie, p. 41 et suiv. ; cf. le même, dans *Ἐκκλησιαστικός Φάρος*, 1908, pp. 297-339) ; *Byz. Zeitschrift*, V, p. 636 ; Papadopoulos-Kérameus, *ibid.*, VIII, p. 70 et suiv. ; Jugie, *Grégoire Palamas et l'immaculée conception*, dans la *Revue Augustinienne*, IX (1910), pp. 567-574 ; Νάος EXXijvonviftKDV, XVI, p. 3 et suiv. ; Ph. Meyer, dans la *Realencyclopädie für protestantische Theologie und Kirche*, 3e édition, XIV, pp. 599-601 ; Béés, dans *ἸΑθηναῖα*, XV (1904), p. 638 et suiv. ; XVIII (1905), p. 39 et suiv. Aussi J. Bois, *Le synode hésychaste de 1341*, dans les *Échos d'Orient*, VI, p. 50 et suiv. Pour son successeur Grégoire Kalothétis, Béés, dans la *Byz. Zeitschrift*, XVII, p. 86 et suiv.

³ Cf. Nicéphore Grégoras, II, pp. 749 et suiv., 781 et suiv. ; le voyage de Tafur (éd. espagnole, Madrid 1874 ; trad. anglaise, Londres New-York 192 ? ; Guy le Strange, *Clavijo, Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Londres, 1928 ; Mme de Khitrowo. *Pèlerinages russes*. D'autres récits de voyage dans Vasiliev, ouvr. cité, II, pp. 378-380.

⁴ Vasiliev, dans les *Studi bizantini*, III (1931), pp. 153-154.

⁵ Nicéphore Grégoras, II, p. 714 et suiv.

⁶ Nicéphore Grégoras, II, pp. 767 et suiv., 813 et suiv., 819 et suiv., 830 et suiv. (discussion avec Palamas), 877 et suiv. (année 1351). Cf. Cantacuzène, I, pp. 543, 556

« sac », en haillons, montra par la révolution de Thessalonique (1342-1349) qu'elle ne lui est pas inférieure.

La grande ville offrit pendant quelques années le spectacle d'une cité des Pays Bas en mal de révolution sociale. Tout est absolument latin. Comme dans les centres italiens déchirés par les luttes civiles, comme à Florence, par exemple, on chasse ceux des « aristocrates » qu'on n'a pas tués au moment de la première explosion des haines. Un Conseil élu gouverna les Thessaloniciens presque séparés de l'Empire.¹

Pour la première fois à Constantinople, à Andrinople aussi, où on se jette sur les riches et les puissants,² à Démotika, où la plèbe se révolte,³ on se sépare en politique sous l'influence des passions sociales : n'oublions pas que dans cet Occident avec lequel on est de plus en plus lié c'est l'époque des troubles bourgeois à Paris aussi bien que de la jacquerie des paysans de France. On pille d'un camp à l'autre entre les murs de la cité impériale, et la plèbe montre des instincts sanguinaires rentrés jusqu'ici ; des sobriquets sont lancés, comme celui de τοιχώρυχοι, créé ou recueilli par Cantacuzène lui-même. La classe moyenne, les μέσοι τῶν πολιτῶν en souffrit aussi.⁴

Mais ce n'est pas dans la mêlée entre barlaamites et palamites, mais bien à côté, qu'est le vrai, le grand mystique de l'époque, Nicolas Cabasilas († 1371), un Thessalonicien, de même que son oncle Nil, successeur de Grégoire Palamas dans le Siègne de cette ville, mais qui passa vers le commencement de ce siècle à Constantinople, où il avait un parent et où il fut bien reçu à la Cour. Il est l'auteur de commentaires théologiques, d'un écrit violent contre Grégoras, de fait le plus grand théologien de l'époque, d'une critique de l'usure, de deux éloges de saints ; ses lettres paraissent plus importantes que ces exercices de rhétorique.⁵ Mais ce qui lui fixe un rang si haut dans la pensée du temps c'est son mysticisme fervent et pur, qui, par dessus le baptême et le mystère de la communion, place la réunion avec le Christ par l'Ampur : il devançait, dans l'idée sinon dans la forme, si douce en Occident, l'auteur de *l'Imitation*.⁶

(Grégoire Akyndinos, qui fut condamné dans le synode de 1341, considéré comme nul à cause de la mort de l'empereur, connaissait aussi bien Euclide qu'Aristote et Platon). Cf., sur « la méthode d'oraison hésychaste », « *Oriens Christianus* », IX, no. 36 ; Jugie, dans les *Échos d'Orient*, 1931, pp. 179 et suiv., 397 et suiv. (1368, décision du patriarche Philothée). Cf. Migne, *Patr. Gr.*, CLI, c. 773 et suiv. ; *ibid.*, CLII, c. 1241 et suiv., 1269 et suiv. (condamnation de Barlaam) ; CLIV, c. 693 et suiv. (Cantacuzène contre Barlaam et Akindynos). *Les iambes d'Akindynos contre Palamas*, *ibid.*, CL, c. 843 et suiv. Le dialogue « Théophane », de Palamas, *ibid.* — Sa biographie par Philothée, *ibid.*, CLI, c. 551 et suiv. Pour le patriarche Nil, *ibid.*, c. 655 et suiv. *Cydonès contre Barlaam*, *ibid.*, CLIV, c. 836 et suiv. Cf. aussi Nicéphore Grégoras, II, pp. 795, 876 et suiv.

¹ L'histoire de cette révolution a été racontée par M. O. Tafrali, dans sa *Thessalonique au XIVe siècle*, Paris 1913.

² Cantacuzène, II, pp. 175-179.

³ *Ibid.*, pp. 287-288 ; cf. *ibid.*, pp. 296, 301 et suiv., 432 et suiv.

⁴ *Ibid.*, pp. 177-181.

⁵ Migne, *Patr. Gr.*, CXLVII. CL ; Lambros, dans *l'Ἑλληνομνήμων*, II, pp. 299-323 ; Théophile Ioannou, *Μνημεία ἀγιολογικά*, Venise 1884 ; Eltef et Rademacher, *Analecta Graeca*, Bonn 1899 ; Jugie, dans les *Izvestia* de l'Institut russe de Constantinople ; XV ; Guiland, dans la *Byz. Zeitschrift*, XXX, p. 96 et suiv.

⁶ Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 158 et suiv. (avec la bibliographie). *Ibid.* p. 109 et suiv. (sur son oncle Nil, le métropolitain de Thessalonique. Surtout Gass, *Die Mystik des Nikolaus Cabasilas vom Leben in Christo*, 2e édition, Leipzig 1899 (la première est de Greifswald,

Les deux Kabasilas, dont Nicolas écrit à côté de la Vie de Ste Théodore, celle du Christ, d'une sentimentalité toute occidentale, qui sert à caractériser l'état d'esprit de Byzance au quatorzième siècle,¹ appartiennent à la même direction.

Dans Thomas le Magistros, devenu le moine Théodoule, on voit combien un esprit nouveau, plus sage, plus compréhensif, plus humain, correspondant à celui de la Renaissance occidentale, qu'il précède d'assez loin, distingue ce monde byzantin des Paléologues au commencement de ce siècle. L'éloge de Grégoire de Nazianze est en même temps une étude de critique littéraire, de psychologie appliquée et une prédication d'un style qui a à peine à voir avec le commun de la théologie traditionnelle. La défense, devant l'empereur, du général Chandrénos, « calomnié », a l'ampleur d'un plaidoyer de Cicéron, et les renseignements historiques sont précis, circonstanciés. L'auteur recourt au trésor littéraire de l'antiquité, d'Eschyle à Aristophane, d'Oppien à Diogène Laërce, dans ses épures, de saveur classique, à ses intimes ou à ses protecteurs. Il invoque toute la géographie pour faire l'éloge de l'île de Chypre. Entre lui et entre Grégoras il y a dans le domaine de l'érudition littéraire un vrai assaut d'armes. Son traité d'éducation adressé à Andronic II n'a pas la sécheresse de celui d'un Blemmydès ; un catéchisme du sujet byzantin est mis à côté ; il y dissuade les parents de confier leurs enfants aux sophistes.² La géographie de l'Arabie par Philostorge intéresse Thomas au plus haut degré. Combattant Libanius, il s'incline devant le talent du rhéteur. Des documents sont intercalés pour l'époque après Constantin le Grand. Le vrai sentiment se mêle seulement lorsqu'il s'agit de prôner les avantages de la vie monastique.

Mais la place est occupée surtout par les rhéteurs profanes. Parmi eux, Georges Lécapène,³ moine de Thessalie à cette époque, n'est au fond qu'un simple commentateur, malgré cette histoire du Monde qu'on lui a attribuée. Son rôle est celui du grammairien et, s'il a écrit des lettres dont telle est d'une tournure élégante, c'est pour lui servir de texte à ses propres explications.

A la même catégorie des rhéteurs, auteurs de lettres et d'éloges, rentre un autre membre du cénacle autour de Cantacuzène, Théodore Pédiasimos.⁴

Une littérature philosophique surgit à côté.

En attendant l'œuvre de Manuel Paléologue, Mathieu Cantacuzène, fils de Jean VI, est l'auteur de deux discours, dont l'un traite de la curiosité de savoir et l'autre des « trois puissances de l'âme⁵ ».

1849). Cf. Guiland, *La correspondance de Nicolas Cabasilas*, dans la *Byz. Zeitschrift*, XXX, pp. 96-102.

¹ Migne, *Patr. Gr.*, CL. Sur lui aussi *Actes du IIIe congrès d'études byzantines*, p. 130.

² Migne, *Patr. Gr.*, CXLV.

³ Voy. Siegfried Lindstam, *Georgii Lecapeni epistulae X priores cum epimerismis*, ed. Siegfried Lindstam, Upsal 1910 ; cf. l' « Eranos », XIX, pp. 57-92 ; *Byz. Zeitschrift*, VII, p. 400 ; Mordtmann et S. Aristarchi, dans le « Syllogue » de Constantinople, XXV, partie archéologique. Sur Lécapène et Zaridas, Dülger, dans la *Deutsche Literaturzeitung*, 1926, p. 1440 et suiv. Une large place lui est faite dans Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 558-60.

⁴ *Theodori Pediasimi eiusque amicorum quae exstant*, éd. Treu, dans le programme du Gymnase Victoria de Potsdam, 1899.

⁵ Publiés pour la seconde fois par de Boor, dans le *Πατριολογικὸν* de 1888. Son commentaire sur la Bible, *Ἡ Νέος Ἑλληνομνήμων*, VI, p. 85. Cf. Jugie. *L'éloge de Mathieu Cantacuzène par Nicolas Cabasilas*, dans les *Échos d'Orient*, XIII (1910), pp. 338-343.

On a essayé aussi d'esquisser une vie de ce « philosophe Joseph », originaire de Sinope, ami de Grégoras aussi, dont se rappelait avec piété Théodore le Métochite.¹ On considérait comme « philosophe » Démètre Chrysoloras, plutôt parce que cet esprit vivace s'intéressait aux sciences.²

La poésie est représentée par les vers d'un Nicéphore Choumnos († 1327).³ Ce qu'on a appelé « les poésies » de Théodore le Métochite (c. 1270-13 mars 1332), auteur de lettres, n'est que l'offrande pieuse à ce monastère « tês choras » qu'il a refait complètement et où il a fini ses jours. Et encore peut-on se demander si ce travail de versification avec des mots cueillis dans les anciens n'est pas l'œuvre d'un autre.⁴

Un vrai poète, comme l'avait été seul Constantin Manasse, tout plein du sens de la beauté et capable d'être touché par ce que l'âme humaine a de plus délicat et de plus profond, est, dans ce quatorzième siècle, où des arômes latines flottent dans l'air comme jamais auparavant, Manuel Philès.⁵

Philès (—1336) n'est pas tout à fait un Prologue *redivivus* ; la muse de cet Éphésien, élève de Pachymère, qui ne pouvait pas lui inspirer un pareil esprit, cet homme, capable de se brouiller avec les puissants jusqu'à devoir entrer en prison, est beaucoup plus multilatéral et choisit parfois des sujets aussi difficiles que celui emprunté à Élien et à Oppien ; s'il fait l'éloge de Jean Cantacuzène, l'empereur lettré le méritait bien. Son goût pour l'art nous a donné des descriptions précieuses. On peut lui pardonner d'avoir cru, comme plusieurs écrivains de la Renaissance occidentale, qu'un poète sans profession doit trouver lui aussi un morceau de pain.⁶

¹ Treu, dans la *Byz. Zeitschrift*, VIII, p. 1 et suiv. Cf. Dräseke, dans la *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*, XLII (1899), pp. 612-620 ; Terzaghi, dans *les Studi italiani di filologia classica*, X, 1902, pp. 121-123, Un Jean Kamatéros : L. Weigle, *Johannes Kamatéros*, Εισαγωγή ἀστρονομίας, Prague-Würzburg, 1907 (aussi Leipzig-Berlin 1908 ; voy. aussi Regel, *op. cit.*, p. 44 et suiv. Un Théodore Kamatéros, *Byz. Zeitschrift*, XIX, p. 7 et suiv., épigramme par Tzétzès). Comme auteur d'ouvrages sur la médecine, cf. *Victoris de Falco in Ioannis Peditasimi libellanti de partu septemmenstri ad novemmenstris modum editum*, Naples 1923. Un moine du Prologue, Neophyte, donne un lexique pharmaceutique ; Vilh. Lundström, dans l'« Eranos », 1904, pp. 125-155.

² Sur lui et ses lettres, *Byz. Zeitschrift*, III, pp. 599-601 ; Treu, *ibid.*, XXX, p. 106 et suiv. ; 'Νέος Ἑλληνομνήμων, XII, p. 400 et suiv.

³ Cf. C. Martin, *Spigolature bizantine : i versi di Niceforo Chumnos*, Naples 1900 ; *Byz.-neugriech. Jahrbücher*, IV, p. 96 et suiv. ; 'Νέος Ἑλληνομνήμων, VII, p. 139.

⁴ M. Treu, *Dichtungen des Gross-Logotheten Theodoros Metochites*, dans le « Programm » du Gymnase Victoria, Potsdam 1895 ; Guiland, *Le Palais de Théodore Métochite*, dans la *Revue des études grecques*, XXX, pp. 82-95 ; van de Vorst et Delehay, *op. cit.*, p. 35 ; Treu, dans la *Byz. Zeitschrift*, VIII, p. I et suiv. ; 'Νέος Ἑλληνομνήμων, VII, p. 140 ; XIV, p. 108 ; *Byzantion*, M, p. 265 et suiv. Sur l'ἔκφρασις d'un Manuel Phakrasis τοῦ Καταχουσινοῦ, *Syllogue* de Constantinople, XVI, p. 37 ; 'Νέος Ἑλληνομνήμων, XIII, p. 23 et suiv. — Sur un Michel Moschopoulos, Papadopoulou-Kérameus, dans la *Byz. Zeitschrift*, XX, p. 215 et suiv. — Sur les *Monodies* d'Alexis Lamprénos, 'Νέος Ἑλληνομνήμων, XI, p. 359 et suiv.

⁵ Éd. Miller, 2 vol.

⁶ Éditions ; *Manuelis Philae Carmina Graeca*, éd. G. Weinsdorf, Leipzig 1708 ; F. Lehrer et F. Dübner, *Poetae bucolici et didactici*, Paris 1846 ; Miller, *Manuelis Philae Carmina*, Paris 1855-1857 ; éd. Miller des Poésies, *Carmina*, 2 vol., Paris 1855-57 ; Emidio Martini, dans les *Rendiconti del r. Istituto Lombardo*, série 2, XXIX, 1896 ; cf. A. Martini, *Manuelis Philae Carmina inedita*, dans les *Atti* de l'Académie de Naples, XX (1900), et le jugement

Dans ses poésies il y a sans doute cette large partie de gémissements devant Andronic Paléologue, par lequel seul Philès déclare vivre — sans oublier l'impératrice Yolande —, et de vieille rhétorique usée, de compliments adressés à ses amis, entre autres Jean Cantacuzène, de collections de mots rares et archaïques, mais, si rien n'est plus plat que re-numération des victoires de tel protostrator byzantin, on respire la fraîcheur des sources dans les vers où il commence par opposer à l'« hiver dur » la « douceur de l'amitié ».

Mais c'est le cénacle autour de Cantacuzène et après lui modèle pour les cercles que l'Italie vit éclore au quatorzième siècle dans ses principaux centres, qui attire par une correspondance, composée et fardée autant qu'on veut, mais d'une attitude digne et d'une forme parfaite. En tête on doit placer Démètre Cydonès, le prince de ces épistolographes.

Parfois ses lettres ont un contenu réel, comme celle qui critique l'insensibilité des Vénitiens à l'égard du Péloponnèse.¹ Même sans cela elles attirent par l'élégance, bien qu'artificielle, de leur style.² Mais une note de réalité perçue directement, de sens pour l'action libératrice distingue tous les écrits de Cydonès. Celui qui proteste contre les terreurs de la mort s'occupe du sort de Gallipoli, qu'on voulait rendre au Sultan Mourad, du danger où est Salonique, des conditions dans lesquelles, côte à côte avec les Latins, et pas avec les « Mysès » bulgares et les « Triballes » serbes, on pourrait défendre l'Empire.³ C'est un penseur politique, et peut-être la seul à cette époque.

A cette même catégorie des esprits libres appartient ce Manuel Chrysoloras, émissaire de son maître en Occident et destiné à finir à Constance, qui exposera à l'empereur Manuel ce qu'il a vu à Rome, qu'il glorifie, à Londres, à côté des splendeurs de sa Byzance à lui.⁴

si dur dans l'Encyclopaedia britannica. Ensuite ; : Maas, dans la *Byz. Zeitschrift*, XII, p. 625 et suiv. ; C von Holzinger, *ibid.*, XX, p. 384 et suiv. (Panégyrique) ; *Byz.-neugr. Jahrbücher*, IV, p. 51 et suiv. ; M. Gédéon, dans l'Εκκλησιαστική Αλήθεια, III (1883) ; Chrysanthe Loparev, *Le poète byzantin Manuel Philès pour l'histoire de la Bulgarie aux siècles XIII-XIV* (en russe), Pétersbourg 1891. Cf. aussi la bibliographie dans Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 779-780.

¹ Voy Migne, *Patr. Gr.*, CLIV, c. 1213 et suiv. ; Laurent, *Echos d'Orient*, 1931, p. 339 et suiv. (Correspondance) ; *Demetrii Cydonii de contemnenda morte oratio*, éd. Heinrich Deckelmann, Leipzig 1901 (cf. *Byz. Zeitschrift*, X) p. 659) ; Gius. Jorio, *L'epistolario di D. Cidone*, dans les *Studi italiani di filologia classica*, V (1897), pp. 257-286 ; Treu, dans la *Byz. Zeitschrift*, I, p. 60 ; Lambros, *ibid.*, V, pp. 339-340 ; Jugie, dans les *Echos d'Orient*, 1928, p. 385 et suiv. (traduction de Thomas d'Aquin) ; *ibid.*, XVII, p. 97 et suiv. ; Νέος Έλληνομνήμων, I, p. 205 et suiv., XIV ; pp. 206-207 ; Gammelli, dans les *Byz.-neugr. Jahrbücher*, III, pp. 67 et suiv., 282 et suiv. ; le même, *ibid.*, IV, p. 77 et suiv. ; 1926, p. 48 et suiv. *Studi bizantini*, II (1927), pp. 237-242 ; Gammelli, *Personaggi bizantini dei secoli XIV-XV attraverso le epistole di Demetrio Cidonio*, dans le *Bessarione*, XXIV ; *Brevi notizie su Demetrio Cidonio, della vita e delle opere*, dans les *Studi italiani di filologia classica*, N. S., I (1930), pp. 140-165 ; Sykoutris, *ibid.*, V, p. 467 et suiv. ; Mercati, *Notizie di Procoro Demetrio Cidone, Manuele Calica et Teodoro Melitenioto*, Rome 1932. — Pour un poème d'Alexandre sur la base du Pseudo-Callisthène (ms. de 1388), Christensen, dans la *Byz. Zeitschrift*, VII, p. 366 et suiv.

² Lampros, Νέος Έλληνομνήμων, I, pp. 207-208.

³ Migne, *Patr. Gr.*, CLIV, c. 976 et suiv., 1009 et suiv., 1213 et suiv.

⁴ *Ibid.*, CLVI, c. 24 et suiv.

Maxime Planude, poète et traducteur du latin, langue qu'on comprend maintenant et à laquelle on s'intéresse, celui qui a repris Esope,¹ essaiera même de ressusciter l'idylle dans son dialogue entre Cléodème et Thanyras, avec ses éléments de magie enfantine.² Autant par ses lettres, d'un ton si fier dans la misère politique et financière, que par le bel éloge funèbre de son frère Théodore, l'empereur Manuel se placera lui-même parmi les écrivains distingués de son époque.³

La veine satyrique des Voyages aux Enfers est exploitée encore par l'auteur du « Mazaris », où il y a tant de réalité contemporaine. Le populaire Holobolos joue le rôle qui dans l'ouvrage du douzième siècle avait été attribué à Prodrome.⁴

On y sent le même esprit que dans les dialogues de « Hermippe⁵ » et surtout ceux d'« Hermodote » et de « Monoklès » par Jean Katrarios.⁶ Interprète de Lucien et auteur d'une description de Péra génoise, poète à son heure, Alexios Makrembolitès appartient au même monde.⁷

Enfin c'est encore à l'époque des Paléologues du quatorzième siècle que Constantin Charménopoulos, Constantinopolitain, parent des Cantacuzènes, nomophylax de l'Empire († 1383), rédigea, à côté d'une défense de l'orthodoxie, son « Hexabiblos », qui eut une si large diffusion, servant jusqu'aujourd'hui de code en Bessarabie.⁸

La grande histoire est représentée encore, comme nous l'avons déjà dit, par ce Georges Pachymère, qui n'avait que dix-neuf ans au moment où les siens revinrent à Constantinople, mais surtout par Jean Cantacuzène, auteur de magnifiques « Commentaires », d'après ceux du César, d'une construction sûre

¹ Lettres, éd. Treu (Maximi Planudis Epistolae), Breslau 1890 ; *Byz. Zeitschrift*, V, pp. 554-557 (rapports avec Boèce) ; Kougéas, *ibid.* XVIII, p. 106 et suiv. ; XIII, p. 414 et suiv. (épigrammes) ; 'Νέος Ἑλληνομνήμων, XV, p. 217 et suiv. (traductions du latin) ; Georges C. Keidel, dans *l'American Journal of Philology*, XXIV (1903), pp. 304-317.

² A. Eberhard, *Fabulae romanenses*, I, Leipzig 1872, pp. 224-305 ; *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, XXVIII¹, 187, p. 572 ; C. Riv. Holzinger, dans *la Zeitschrift für die Osterreichischen Gymnasien*, XLIV (1893), pp. 385-419. Voy. aussi J. Sturm, dans *la Byz. Zeitschrift*, X, pp. 433-452. Le Paul Κήρυξ auquel est adressé le morceau ne peut pas être le consul génois de Caffa (voy. *ibid.*, pp. 451-452).

³ Migne, *Patr. Gr.*, CLVI. Voy. le mémoire de Berger de Xivrey, *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Manuel Paléologue*, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, XIX² (1853) ; Legrand, *Lettres de Manuel Paléologue*, I, Paris, 1893 ; Hase, dans les *Notes et extraits*, VIII², p. 292 et suiv. (discussion de Manuel avec un Musulman) ; Diehl, *L'Empire byzantin sous les Paléologues*, dans les *Études byzantines*, Paris 1905, pp. 217-240 ; 'Νέος Ἑλληνομνήμων, XIV, p. 321 et suiv. (des « Canons pour lui »).

⁴ Papadopoulos-Kérameus, *Ἱεροσ. Βιβλ.*, II, pp. 533-56 ; le même, *Ἄναλεκτα*, I, pp. 144-159.

⁵ *Byz-Zeitschrift*, V, p. 196 et suiv.

⁶ *Io. Katrarii Hermodotus et Monocles, dialogi*, éd. Antoine Elter, Bonn 1898.

⁷ Ed. de Mazaris : Boissonade, *Anecdota*, III, pp. 112-186 ; Ellissen, *Analekten*, IV ; Treu, *Mazaris und Holobolos*, dans *la Byz. Zeitschrift*. I, pp. 86-97 ; Lampros, *ibid.*, V, pp. 63-73 ; Dräseke, *Byzantinische Hadesfahrten*, dans les *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum*, XXIX, pp. 343-366 ; Tozer, *Byzantine Satire*, dans le *Journal of Hellenic studies*, II, pp. 232-270. Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 492-498. Cf. un Maxime Mazaris, auteur de canons, 'Νέος Ἑλληνομνήμων, V, p. 63 et suiv. Cf. aussi p. 218.

⁸ S. Ch. Sakellariadès, *Περὶ τοῦ ἐν θεσσασωνικῇ νομοφύλακος καὶ κριτοῦ, Κ. Ἀρμενοπούλου*, Athènes 1916.

et forte, employant une langue strictement disciplinée, que l'historiographie byzantine ne connaissait plus depuis longtemps.¹

C'est un homme fier jusqu'à l'orgueil, d'une descendance qu'il oppose aux Paléologues, usurpateurs après les Laskaris. Son propre avènement est présenté comme imposé par les circonstances, par les persécutions de ses ennemis, et non par la volonté divine, car sa foi chrétienne, bien réelle sans doute, ne se manifestera que lorsqu'il revêtra l'habit du moine² pour combattre, en même temps que les hérésies contemporaines, l'islamisme menaçant.³ Prétendant ne vouloir que consigner des faits dans ses *Mémoires*, il écrit en réalité une large et splendide œuvre de justification pour un régime qui s'était effondré. Dans un style aussi savant que généralement intelligible, il a donné la meilleure œuvre d'histoire qui eût été écrite à Byzance.⁴

Au contraire, le Paphlagonien, né à Héraclée, Nicéphore Grégoras, élève et commensal du patriarche Jean Glykys aussi bien que du grand logothète Théodore le Métochite, dont il élèvera ensuite les enfants, clerc appelé à la Cour d'Andronic II pour discuter théologie, chargé ensuite d'une mission en Serbie, puis devenu le moine Antoine à Notre Dame des Champs, en même temps que chartophylax, est un théologien de vocation et de passion, donnant des coups et les recevant pour la gloire du Seigneur, et aussi un astronome, car il a cherché à mieux fixer la date des Pâques et a exposé la façon dont il faut continuer l'astrolabe. Ptolémée l'intéresse autant que les philosophes, et il s'occupe aussi des Songes ; les sciences naturelles le séduisent aussi. La rhétorique le charme et il sait faire des vers.⁵ Ses lettres montrent un esprit curieux, que tout peut attirer et retenir. Mais les éloges qu'il décerne à ses correspondants sans distinction ne montrent pas un esprit honnête et franc : on se sent dégoûté par ses flagorneries où on ne trouve une note de sincérité, d'humanité même que lorsqu'il s'oublie à raconter son voyage, en Serbie pour préparer le mariage royal, ses randonnées à travers les champs sur les rives du Strymon, qu'il n'oublie pas de recommander de toute la force de sa rhétorique. Lorsqu'il est question de la lune, il ne manque pas d'en fixer exactement la position par rapport au « second excentrique terrestre » et il appelle des « Mysiens » les malheureux paysans bulgares qu'il a trouvés sur son chemin et qui remplissaient

¹ Cf. Parisot, *Jean Cantacuzène, homme d'État et historien*, Paris 1845 ; Heisenberg, *Ans der Geschichte und Litteratur der Palaiologenzeit*, Munich 1920 ; Dräseke, *Zu Johannes Kantakuzenos*, dans la *Byz. Zeitschrift*, IX (1900), p. 72 et suiv. ; Ebersolt, *Mission archéologique à Constantinople*, p. 62 (un ms. çie lui). Pour un autre Jean Cantacuzéqe, Gerola, dans le *Byzantion*, VI, p. 379 et suiv. Un Cantacuzène Solitarius, *Codices mosquenses cités*, p. 15. Sur le retour de Jean V à Constantinople (22 novembre 1355) et la prise d'habit de Jean VI (10 décembre), le *Νέος Ἑλληνομνήμων*, VII, p. 143 ; XIV, p. 403. Pour le *Codinus* sur les Cérémonies, compilation contemporaine, Ostrogorsky-Stein, dans le *Byzantion*, VII, p. 185 et suiv. ; Diehl, dans la *Revue des études grecques*, 1903, p. 28 et suiv.

² Il attaque Barlaam, mais aussi tout ce monde de moines goulus et buveurs ; III, pp. 173-175. Il avait visité l'Athos pour demander des prières ; *ibid.*, p. 176. — Voulant se faire moine et s'établissant au Vatopédi, il en est empêché par l'empereur ; *ibid.*, pp. 177-179. Sa condamnation de Grégoras. *ibid.*, pp. 181-182.

³ Dialogue entre Semseddin d'Ispahan et le moine Mélétiôs ; Migne, *Patr. Gr.*, CLIV, c. 372 et suiv.

⁴ Sur sa mort, *ibid.*, CLVII, c. 25.

⁵ Cf. aussi sa biographie par M. Guillaud à la tête de la *Correspondance* (Paris 1927) et dans l'*Essai sur Nicéphore Grégoras, L'homme et l'œuvre*, Paris 1926.

la fonction de gardiens des défilés, et alors il décrit aussi le village de Stroumitza, dont l'église ne connaît malheureusement pas les beaux chants rythmés.¹ Il n'a que du mépris pour ceux des enfants qui conduisent leurs troupeaux. Les dames seules finissent pas le gagner. Mais l'historien trouve des accents touchants lorsqu'il décrit la douleur, pour l'agonie de son mari, Jean Paléologue, de la Césarissa, belle-mère du « roi des Triballes », qui est, avant tout, pour lui, la fille de son précepteur et protecteur Théodore le Métochite. Partout ailleurs, faute de réalité, les souvenirs de l'antiquité font tous les frais.

Son œuvre d'histoire, très étendue, qui commence en 1261, est le fruit des loisirs de prisonnier que lui avait imposés ce Cantacuzène dont il a l'impartialité de faire l'éloge comme penseur et même comme honnête homme.² Esprit curieux, mais confus, il y mêle tous ses souvenirs dans tous les domaines. Le sens d'harmonie dans l'échafaudage, la dignité de la forme, qui distinguent si avantageusement son maître et rival, lui manquent trop.

A côté toute espèce de questions sont traitées par Grégoras dans ses dialogues : Réfutation, Philomate, Florentius.³

En face de la chronique en vers d'Éphrem (jusqu'en 1261) qui est une œuvre bien modeste,⁴ l'Histoire ecclésiastique mise ensemble par Nicéphore Calliste Xanthopoulos se présente comme le premier ouvrage de ce genre essayé après Evagrius.⁵

La préface, qui fait l'éloge, coutumier, de l'empereur, ne concorde guère avec le sujet ; l'auteur décrit la beauté physique du maître, et les notes anciennes s'accumulent pour en faire ressortir les qualités ; à peine à la fin quelques lignes montrent le chrétien. Il fait la critique de ses prédécesseurs, d'Eusèbe à Evagrius, sans oublier les historiens perdus, Théodore le lecteur, Basile de Cilicie. Ils ont eu tort de ne pas comprendre dans leurs ouvrages tout le passé de l'Église jusqu'à leur époque, mais lui-même déclare ne pas vouloir pousser plus loin que le schisme de Photius. Tout en objectant que ses prédécesseurs ont mêlé dans leurs écrits assez d'histoire profane, il n'en agira pas autrement, plaçant l'idylle du Christ dans le cadre de l'histoire contemporaine. A chaque pas il y aura la confrontation et l'interprétation des textes. C'est de la religion pour les plus distingués et plus prétentieux parmi les savants. Les paraboles de Jésus sont soumises à une vraie analyse de critique littéraire et le drame sacré présenté comme une série d'épisodes de l'histoire courante ; ce qui intéresse plutôt l'auteur c'est d'expliquer la Résurrection ; aucune génuflexion, aucun cri

¹ Le passage (p. 41) est mal traduit par M. Guiland. Grégoras dit qu'ils ne sont pas capables de cette harmonie qu'on trouve chez les Demi-Lydiens et Demi-Phrygiens, cependant des demi-barbares eux-mêmes.

² Aussi celui de Georges de Chypre ; I, p. 155.

³ Guiland, *Essai*, p. 163 et suiv. Cf. C. E. Ruelle, *Nicéphore Grégoras*, dans la *Revue des études grecques*, 1895, pp. 251-255 ; Terzachi, dans les *Studi italiani di filologia classica*, XII (1904), pp. 181-217 ; Dräseke, dans la *Byz. Zeitschrift*, X, p. 106 et suiv. (ses rapports avec Jean Cantacuzène) ; Mercati, dans le *Bessarione*, 1918 ; Ostrogorsky, dans la *Deutsche Literaturzeitung*, 1925, c. 1677-1701.

⁴ Ἐφραϊμίου Χρόνικον, éd. de Bonn, et Migne, *Patr. Gr.*, CXLIII. Cf. Souarn, dans les *Échos d'Orient*, I, p. 113 et suiv. Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, I, p. 390 et suiv.

⁵ Migne, *Patr. Gr.*, CXLVI CXLVII. Cf. Bidez et Parmentier, *De la place de Nicéphore Callistos Kanthopoulos dans la tradition mss. d'Évagrius*, dans la *Revue de l'Instruction Publique en Belgique*, XL⁸ (1897) ; Papadopoulos-Kérameus, dans le *Byzantion*, V, p. 357 et suiv. (poésies).

de la passion indignée du chrétien. Il y a même un portrait physique du Seigneur qui est tout à fait curieux, insistant sur ce qu'il ressemblait à s'y méprendre avec la Vierge Marie. On le voit faire l'éloge de Trajan le persécuteur, et les hérésies l'intéressent sous le rapport des idées. On voit partout le curieux de livres.¹

Quant à Éphrem, l'historien en vers des Césars vers 1313 résume dans sa forme, correcte, mais plate, les anciennes chroniques. Son récit devient plus ample avec les Comnènes, sans offrir du nouveau même pour l'époque de la restauration grecque. Il est plus original en versifiant une histoire des patriarches de Constantinople.²

Parmi les petits historiens de l'époque il faut ranger cet Alexios Makrembolitès qui décrit le conflit byzantino-génois de 1348.³ Et on a, d'André Libadénos, qui vivait à Trébizonde vers la moitié du quatorzième siècle, une description de l'Arménie, une profession de foi, des lettres et des poésies.⁴

Le peuple lit, bien entendu, d'autres ouvrages. Ainsi l'histoire, racontée dans des vers aussi courts qu'ennuyeux, du « très illustre et très sage vieillard » que ses fils veulent vendre à Constantinople. Elle appartient, par les épithètes données à la « grande Byzantion », à « la grande Polis, illustre et trois fois heureuse création de Constantin le Grand », aussi bien que par les dignitaires impériaux qui y sont mentionnés (le mésazon, le logothète), environ à cette époque. On s'amusait aussi à présenter sous la forme de dialogues dans la langue comprise par tout le monde des discussions d'une philosophie commune, comme celle entre le Malheur et le Bonheur.⁵ Le langage est familier, plein de termes usuels : la vie actuelle s'y mire avec sa façon de penser et de parler. On y sent ce peuple de Byzance qui à travers les siècles a si peu changé de caractère, de sorte qu'on ne peut pas assigner une date à un écrit de cette façon. Avec le don de personnifier les notions abstraites, qui correspond aux procédés littéraires de l'Occident dès le treizième siècle surtout, on en arrive, par ces poupées habilement manœuvrées, à échafauder tout une petite comédie de mœurs. Certains éléments renvoient même aux contes populaires

Le genre des allégories avait déjà paru. Celle de l'âne, du loup et du renard, parlant de Léon le Sage et de la Lombardie, est rédigée dans des termes qui font penser au treizième siècle.⁶ Dans un autre apologue, les animaux se rassemblent le 15 septembre 1367 : « les Rhomées » étant à côté des « Francs⁸ », il faut en chercher peut-être la patrie en Crète ou en Chypre. Du reste, la dernière forme du Poulologue, avec ses Sarrasins,⁹ renvoie à une époque plus ancienne : c'est un des meilleurs morceaux, dans une forme choisie. Il est question de Francs et de chevaliers, de Φράγκισσαι, et des Hospitaliers, les

¹ Migne, *Patr. Gr.*, CXLV.

² Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.* p. 390 et suiv. Il y a de l'histoire aussi dans les lettres de l'empereur Manuel ; éd. Migne, *Patr. Gr.*, CLVI, p. 91 et suiv., et éd. citée de Berger de Xivrey.

³ Papadopoulos-Kérameus, *'Analecta*, Pétersbourg, 1891.

⁴ Bănescu, dans la *βυζαντις*, II (1912), pp. 257-295. Cf. Heisenberg, dans la *Byz. Zeitschrift*, XXII, p. 542. Cf. plus haut, p. 214.

⁵ Lampros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, III, p. 402 et suiv.

⁶ Wagner, *Carmina*, p. 124 et suiv.

⁷ *Ibid.*, p. 141.

⁸ *Ibid.*, p. 158.

⁹ *Ibid.*, p. 181. On y trouve cependant le Φράγκος με τὸ καπούτζιν (capuce) ; *ibid.*, p. 183.

φρέρεις dans la Zagora des Bulgares et des Valaques (ἐκ τῆς Ζαγοῦρας Βούργαροι εἶτε Βλάχοι),¹ les Tatars étant placés à côté de ces Bulgares (βουργαροαγαθρέμμενοι), et la Tartarie en face de la « Romanie² ».

Dans ce siècle savant on ne méprisait pas non plus de recourir au rythme sautillant, d'une si sympathique vivacité, de la chanson populaire, pour chanter, comme le fait, vers 1350, Marc Angélos, l'amour, dont le poète s'évertue à trouver l'origine.³

VII. — SITUATION APRÈS LA GUERRE CIVILE

L'Empire sortit de ces luttes fortement diminué. C'était, du reste, de plus en plus, une formation latinisée, à laquelle les esprits, avant tout religieux, ne tenaient pas tant. D'autant plus haut s'élevait l'Eglise, qui conservait, qui devait nécessairement conserver ce caractère œcuménique emprunté jadis à l'État, qui l'avait depuis longtemps perdu. Par dessus des frontières mouvantes, défendues contre les barbares de la même croyance ou « païens », l'unité indestructible de l'orthodoxie était fortement fixée dans la raison opiniâtre des moines. Les rapports avec les patriarches soumis au Soudan d'Egypte, avec lequel on pratiquait amicalement le commerce,⁴ étaient non pas seulement fréquents, mais permanents. Les deux avaient leurs métoques à Constantinople et, une fois, sous Michel, on les vit ensemble participer à un synode.⁵ Plus souvent employé, celui d'Alexandrie allait jusqu'en Eubée et à Thèbes, se disputant avec les Latins,⁶ et on l'employait aussi comme ambassadeur au Caire.⁷

Le patriarcat de Tirnovo, pour une Bulgarie ecclésiastique aux frontières qui durent être définitivement fixées, alors que les frontières politiques changeaient au gré des guerres, avait été reconnu par Jean Dukas Vatatzès et par le patriarche Germanos au moment du mariage de Théodore Laskaris avec la fille d'Asên, Hélène.⁸ A l'égard du Siège de Pec on n'avait pas pris une décision formelle ; un patriarche œcuménique mourut de peste en 1362 pendant un voyage solennel en Serbie. Mais les Serbes aussi, si longtemps rebelles, cédèrent en mai 1371. Ougliécha de Serrés avait fait sa paix avec Byzance ; les autres chefs de la nation et son patriarche même suivirent en 1375.

On était disposé, du côté byzantin, à passer par dessus la langue étrangère qui avait remplacé le grec. Tout cela, grécité, monde slave des Balkans, slavisme de

¹ *Ibid.*, p. 186. Mention de Nicée, p. 187, de la Zagora (à l'époque de Muntaner), p. 193. 193. Cf. *ibid.*, p. 194. Sur le « Méliténote », autre poème allégorique, Miller, *Poème allégorique de Méliténote*, Paris 1858.

² Wagner, *op. cit.*, p. 197.

³ Cf. Wagner, *Ἀλφάβητος τῆς ἀγάπης*, Leipzig 1879 ; Festa, dans *Atene e Roma*, I (1899), p. 223 et suiv. ; Hesselting et Pernot, *Ἐρωτοπαίγνια*, et Koukoulés, dans la *Λαογραφία*, III, 3.

⁴ Pachymère, I, pp. 176-175 ; Nicéphore Grégoras, I, pp. 101-102, 393 ; II, p. 240 ; Cantacuzène, II, p. 90 et suiv.

⁵ Pachymère, I, pp. 253-260.

⁶ *Ibid.*, pp. 594-595.

⁷ Nicéphore Grégoras, III, pp. 182-183, 196. Cf. aussi *ibid.*, p. 216.

⁸ Jireček, dans la *Byz. Zeitschrift*, XIII, p. 197.

Russie, roumanisme commençant dans des formes politiques définitives au-delà du Danube, devait rester ensemble, s'entendre, si possible, dans les pays des Infidèles. On donnera à Constantinople jusqu'au dernier moment d'une existence si misérable sous le rapport politique des ordres qui seront exécutés pendant longtemps presque sans résistance, à Arges de Valachie, à Suceava de Moldavie, à Kiev chez les Russes. On créera des exarchats pour empêcher la formation d'Églises nationales, transportant dans des capitales d'États nouveaux les chefs de diocèses presque déserts, Vicina, Asprokastron (Cetatea-Albà) ; on jugera des conflits d'autorité chez les Russes, on appellera des évêques récalcitrants devant le Siège œcuménique, qui aura la prétention de se réserver tous les choix ; on lancera des anathèmes qui ne resteront pas sans effet.¹ Nicéphore Grégoras pouvait donc écrire avec un légitime orgueil : « La cité impériale est le foyer commun, pour ainsi dire, du monde entier et son prytanée ».²

L'Empire si diminué continuait cependant à être très lourd dans l'autre sens : celui des anciennes traditions orientales. On avait conservé tous les anciens titres : mégaduc, panhypersébaste, grand stratopédarque, protosébaste et même, pour flatter des partisans, on en créait d'autres : un chartophylax fut fait ainsi « grand » chartophylax ; on rencontre un « grand diœcète », espèce de maire du palais. Le Trésor ravagé était soumis à une « *tamias* des revenus impériaux » (ταμίας τῶν βασιλικῶν χρημάτων).³ Ces dignitaires paraissaient entourés de clients dont le nombre équivalait à leur importance.⁴ Il y avait les sénateurs et beaucoup d'archontes.⁵ On créait des képhalies comme en Grande Valachie.⁶ L'ancienne étiquette était intacte. C'est à cette époque même que fut rédigé le premier traité de ces prescriptions byzantines qui a passé longtemps sous le nom de Kodinos, et on avait gardé le prestige des couronnements.⁷ Le serment était prêté aussi au fils de l'empereur, qui portait les mêmes insignes que son père.⁸ Les Génois et les Vénitiens étaient astreints aussi au devoir de la salutation dominicale pour l'empereur.⁹ Et on continuait les anciennes coutumes pénales barbares : épreuves au fer rouge, promenade des condamnés sur des ânes.¹⁰

On prenait soin des soldats, parfois enclins à s'enfuir, accroissant leurs salaires et leur distribuant des terres.¹¹ Une nouvelle augmentation de soldes sera ordonnée par Cantacuzène.¹² On continuait à affermer les revenus, comme celui du sel.¹³ On demandait aux villages πορθοῦντες κῶμαι¹ des provisions.

¹ Cf. notre étude sur la formation de l'hierarchie dans le Sud-est de l'Europe, *Bulletin de la Section historique de l'Académie Roumaine*, II.

² Ἡ γὰρ τοι βασιλεύουσα πόλις αὕτη κοινὴ τῆς ὅλης εἰπεῖν οἰκουμένης ἐστὶν ἐστία καὶ κοινὸν κοινὸν πρυτανεῖον ; II, pp. 677-678.

³ Cantacuzène, I, p. 312 ; II, pp. 90-91, 218.

⁴ *Ibid.*, II, p. 102.

⁵ *Ibid.*, pp. 421, 445, 479 (ἄρχων Ἀπρίων).

⁶ Κεφαλή τῶν κάστρων καὶ χώρων Βλαχίας ; *ibid.*, II, p. 320.

⁷ *Ibid.*, I, p. 196 et suiv.

⁸ *Ibid.*, p. 17.

⁹ *Ibid.*, p. 61.

¹⁰ *Ibid.*, II, pp. 172, 184.

¹¹ Πλέθρα χρυαίων ; *ibid.*, p. 164.

¹² *Ibid.*, pp. 88, 498 ; II, p. 59. Sur l'armée à cette époque, *ibid.*, p. 346. Τάξεις τῶν Ἀχοραιτῶν ; *ibid.*, p. 180.

¹³ Ἀλῶν ἀρχή ; *ibid.*, p. 89.

Mais Cantacuzène, influencé par l'Occident, crut devoir convoquer une vraie « assemblée du peuple » pour demander des subsides. Il finit par exiger un *demuchryson* pour chaque *holkos* de blé acheté (le double pour les revendeurs), par imposer un *chryson* pour chaque groupe de cinquante mesures (χοδι) de vin ; les marchands durent payer les πεντηκοστία.²

Tout cela n'était pas fait pour capter et maintenir, dans une situation si dangereuse, les sympathies populaires. Aussi la seule ressource resta-t-elle l'appel à l'étranger.

¹ *Ibid.*, I, 101 : στρατιωτικοὶ ἐν χώμασι; II, p. 368.

² Cantacuzène, III, p. 34 et suiv., 40, 81. Cf. Stein, *Untersuchungen zur spätbyzantinischen Verfassung und Wirtschaftsgeschichte*, dans les *Mitteilungen zur osmanischen Geschichte*.

CHAPITRE CINQUIÈME

LA DÉBÂCLE PAR LES OSMANLIS

I. — L'AVANCE OTTOMANE

Ce n'est pas que l'Empire eût à craindre du côté des Bulgares ou des Serbes, les ennemis traditionnels, en tant que rivaux, de l'Empire.

Le Tzar Alexandre s'était uni par une nouvelle alliance de famille aux Paléologues, non sans avoir retenu les ports disputés de la Mer Noire, Anchiale, le « Lassilo » des Occidentaux, l'Aquila des Catalans, et Mésembrie.

L'Épire échappait aux Byzantins, Albanais et Napolitains se réunissant pour la leur défendre. La Thessalie resta encore aux Serbes, mais dès 1367 Thomas Prélioubovitch, gendre de Siméon Ouroche, avait eu Ianina ; Arta restait albanaise, appartenant à Jean Spata, qui lui aussi portait le titre de despote, C'est par le second mariage de sa veuve, Marie, que l'Épire du Nord passera au Florentin Esaü des Buondelmonti, parent des Acciaiuoli et des Tocchi des îles Ioniennes, sa sœur étant la femme de Léonard Ier, duc de Leucade. Esaü eut pour seconde femme la propre fille de Spata. La troisième fut Eudocie, fille de Georges Balcha, qui lui donna un fils, Georges. Un autre Spata, Maurice, en devint le premier héritier après 1408, puis Carlo Tocco, qui remplaça les deux seigneurs de l'Épire. Sous Charles II les Turcs devaient entrer à Ianina.¹

Le grand Tzar Étienne Douchan était mort à Diavoli, en terre d'Empire,² et trois prétendants se disputèrent cet empire de Serbie de nouvelle création, qui était encore, naturellement, trop fragile pour pouvoir résister au terrible choc de ces ambitions rivales.³ Son héritier, Étienne Ouroch († 1371),¹ qui avait épousé une

¹ Jireček, dans les *Byz.-neugr. Jahrbücher*, I, (1920), pp. 1.16 ; Béés, *ibid.*, II, p. 373 et suiv.

² Pour ses dernières guerres contre l'Empire, qui emploie des Turcs d'Aïdin, Cantacuzène, II, p. 422 et suiv. ; III, pp. 32 et suiv., III et suiv., 247 et suiv. ; Iorga, *Latins et Grecs*, pp. 192-193.

³ Chalkokondylas parle de la division, ordonnée par le Tzar lui-même, de ses provinces : à Zarko la Macédoine, à Bogdan la partie entre Serrés et la rivière de la Strouma (Axios) ; puis la province s'étendant de Serrés (cf. Perdrizet et Chesnay, *La Métropole de Serrés* ; Mon. et Mém. Piot, 1904), jusqu'au Danube à Lazare et à Ougliécha ; enfin la rive du Danube elle-même à Vouk Brancovitch. Aussi Kastoria au joupan Nicolas, L'Étolie à Pladika (pp. 28-29), Zarko et Bogdan se soumettent aux Turcs (p 39). Plus loin, Vouk est présenté comme maître de Kastoria et d'Ochrida (p. 52). Il prend le pays du joupan Nicolas et aussi Prichtina, Niche, jusqu'à la Save (*ibid.*). Sur le pays de Bogdan, *ibid.*, pp. 177-178. Le fils de Zarko fut ce Dragasès dont le dernier empereur byzantin épousera la fille ; *ibid.*, p. 49. — Sur les Serbes en Thessalie : Prélioub, après Jean Angélos, et le

princesse de Valachie, fille d'Alexandre, abandonnera tous les buts politiques de son père, alors que son oncle, Siméon, fils d'Étienne Ouroch III et de, Marie Paléologue, cherchera à rentrer le plus possible dans l'hierarchie byzantine, s'intitulant Siméon le Paléologue, autocrate des Romains, de la Serbie et de la Romanie.²

Sur l'autre rive du Danube, les tatars avaient dû céder la place aux princes roumains de la Valachie, ou « de tout le pays roumain », et de Moldavie. Le dynaste valaque Vladislav était vers 1370 un puissant seigneur qui détenait tout le pays jusqu'au Danube. De ce côté-là, il y avait partout de la terre libre. Enfin le royaume de Hongrie, sous l'Angevin Louis de Naples, avait du côté de l'Orient des visées qui ne pouvaient pas porter ombrage aux intérêts byzantins, car elles entretenaient des conflits entre Hongrois et Serbes sur le Danube.

Le grand danger était en Orient, où un changement de politique, de direction, se prononçait, de la part des Turcs. Ils ne se présentaient pas comme des antagonistes naturels de la religion et de l'Empire chrétiens, ils ne se posaient pas en conquérants. Au contraire, malgré leur puissance militaire, qu'il ne faut pas cependant priser trop haut, car elle fut plusieurs fois brisée par les croisés, qui enlevèrent Smyrne à l'émir d'Aïdin, en 1344³ malgré le nombre et la valeur de leurs archers et de leurs bons cavaliers, ils se prêtaient encore d'assez ; bonne grâce à l'ancien cérémonial humiliant dont Byzance exigeait l'observation de la part de tous les chefs barbares sans exception. Ils obéissaient aux ordres du basileus, qui les appelait devant lui, ou bien s'excusaient, avec force bonnes paroles accompagnées de présents. Ils descendaient de cheval devant la majesté

sébastokrator Étienne, fils de Gabriel († juillet 1333), Jireček, *Gesch. der Serben*, I, pp. 334, 345, 369, 387, 394 ; Boïatzidés, dans l'Ἐπετηρίς βυζαντινῶν σπουδῶν, I, pp. 153, 166 et suiv.

¹ Cf. Béés, dans les *Byz.-neugriech. Jahrbücher*, XX, p. 304 et suiv. Sur la mort de Douchane aussi Phrantzès, p. 388. Portraits d'Ouroch et du vieux roi Vlcache, à Psača ; Petkovitch, *Stari srpski spoménitzi ou ioujnoi Srbii*, Semlin-Belgrade 1894, pl. 23.

² Inscription d'un couvent des Météores : Βασλευς κυρ Συμβων ο Παλαιολογος και αυτοκράτωρ Ῥωμαίων, Σερβίας και Ῥομανίας ο Ουρεσις ; Adamantios, *Ἐργασίαι ἐν Μετεώροις*, Athènes 1910, p. 217, note 1. Une autre inscription des mêmes monastères a ce contenu : βασιλευοντος τοῦ εὐσεβεστάτου και πανευτυχεστάτου δεσπότου ἡμῶν κυροῦ Συμεῶν τοῦ Παλαιόλογος τοῦ Ορῦρεση ἐν Τρικκη ; *ibid.*, p. 216, note 1. Aussi Jirecek, dans *Byz. Zeitschrift*, XIII, p. 197 *Ἄνεος Ἐλληνομνήμων*, XX, p. 297 et suiv. (1362, privilège pour un Orsini). Sur les titres de Douchan : en grec « empereur de Serbie et de Romanie », en latin « de Romanie, d'Esclavonie et d'Albanie », *ibid.*, p. 219, d'après du Cange, *Familiae byzantinae*, p. 233, et Heuzey, dans la *Revue Archéologique*, IX (1864), p. 100, pl. VI. Ailleurs encore il énumère : Serbes, Romains, Bulgares et Albanais (*ibid.*, p. 219). Cf. aussi *ibid.*, pp. 220-225, note 1. Sur Jean Ouroch Paléologue, empereur dès 1371, le futur moine Joasaph et sa sœur, l'impératrice Marie Angélinev Doukaine, Paléologue, qui épousa Thomas, fils du César Prélioub, puis Ésaü des Buondelmonti, installé à Ianina, *ibid.*, pp. 222, 225. Aussi Jireček, dans *Byz. Zeitschrift*, XIII, p. 197 *Ἄνεος Ἐλληνομνήμων*, XX, p. 297 et suiv. (1362, privilège pour un Orsini). Sur les titres de Douchan : en grec « empereur de Serbie et de Romanie », en latin « de Romanie, d'Esclavonie et d'Albanie », *ibid.*, p. 219, d'après du Cange, *Familiae byzantinae*, p. 233, et Heuzey, dans la *Revue Archéologique*, IX (1864), p. 100, pl. VI. Ailleurs encore il énumère : Serbes, Romains, Bulgares et Albanais (*ibid.*, p. 219). Cf. aussi *ibid.*, pp. 220-225, note 1. Sur Jean Ouroch Paléologue, empereur dès 1371, le futur moine Joasaph. et sa sœur, l'impératrice Marie Angélinev Doukaine, Paléologue, qui épousa Thomas, fils du César Prélioub, puis Ésaü des Buondelmonti, installé à Ianina, *ibid.*, pp. 222, 225.

³ Cf. notre *Philippe de Mézières*.

impériale, se mettaient à genoux et taisaient avec componction le brodequin de pourpre orné d'or et de pierreries.¹

Entre les expéditions de pillage on échangeait des présents : Ourkhail donnait des chevaux, des chiens de chasse, des tapis, des peaux de panthère pour recevoir, avec le caftan de vassalité, des verres d'argent, des étoffes de laine et de soie.² Ces ennemis sont presque assimilés, sauf la religion ; ils ont des machines de guerre³ et parlent le grec en s'adressant aux Romains.⁴ Les prisonniers turcs sont traités en chevaliers vaincus !, comme ce fut le cas pour Soliman, fils de Saroukhan, et les émirs se font un plaisir de fournir largement de provisions leurs hôtes chrétiens.⁵ Lorsque Our-khan, avec ses quatre fils, vint voir Jean VI, on mangea à la même table et les Byzantins consentirent à s'asseoir devant les tapis qui Servaient de table à leurs visiteurs.⁶ Une seule fois on vit avec étonnement un prince turc, qui était le gendre de l'empereur, entrer à cheval dans la cour du palais, à côté de son beau-père, couronné de l'incomparable couronne romaine. Il fallut bien des exhortations pour que le fils du puissant émir Ourkhan consentit à porter le lourd fardeau de cet honneur.⁷ Ce qui n'empêchait pas cependant les guerriers turcs de chercher à cribler de flèches dans les rencontres avec les troupes impériales, la personne sacrée de l'empereur.⁸

La rudesse guerrière s'accommodait pourtant chez les Jures avec les anciennes pratiques d'humble soumission. Nous avons dit que, ayant gagné, avec le camp de l'empereur Michel, la « kalyptra » qui ornait le front du conquérant de Constantinople, le Turc Khalil, un prédécesseur des émirs du quatorzième siècle, fit la grossière plaisanterie de la planter sur sa rude tignasse. Cependant on verra encore dans la suite Oumour de Smyrne marcher à pied à côté de Jean VI, qui dut le forcer presque à monter à cheval.⁹ Il a été question de l'effort du vieil Andronic,¹⁰ qui avait tenté vainement de réduire, en une grande expédition, tous ces barbares descendant de leurs montagnes avec leurs troupeaux, qui envoyaient une partie de leur jeunesse faire le méfier de pirate ou de pillard en Thrace,¹¹ recueillaient les tributs des villes soumises, vendaient Tes captifs qu'ils avaient enlevés et s'en retournaient dans la montagne protectrice. Pendant la guerre civile entre les deux Andronic, al piraterie turque prit un grand essor. Les premiers contingents de cette nation apparaissent dans les bandes du jeune

¹ Cantacuzène, I, pp. 339-340, 389-390. Le même cas pour des prisonniers ; *ibid.*, II, pp. 65-66. Comme le gendre de l'empereur, Nicéphore, Commence à les massacrer, ils ne s'en prennent pas à Jean VI, qui était entre leurs mains (*ibid.*).

² *Ibid.*, I, pp. 446-447. Aussitôt les hostilités recommencent ; *ibid.*, p. 460 et suiv. Une autre visite, *ibid.* ; celle d'Oumour, *ibid.*, pp. 842-483 et suiv. Une troisième, *ibid.*, I, p. 476. Cf. Iorga, *Latins et Grecs*, p. 193.

³ Cantacuzène, I, p. 447.

⁴ Ἑλληνιστὶ πρὸς Ῥωμαίους ; *ibid.*, pp. 471-472. Un officier byzantin de Philadelphie parle turc ; *ibid.*, p. 408. Batatzès aussi ; *ibid.*, pp. 555-556. Jean VI lui-même connaît un peu cette langue ; *ibid.*, p. 66.

⁵ "Αφθονος ἀγορὰ ; *ibid.*, p. 480.

⁶ *Ibid.*, III, pp. 27-28. Des mariages turcs à Trébizonde, Phrantzès, p. 21x.

⁷ Nicéphore Grégoras, III, pp. 505-506.

⁸ Cantacuzène, I, pp. 206-207.

⁹ *Ibid.*, II, pp, 392-393.

¹⁰ *Ibid.*, I, p. 242.

¹¹ Nicéphore Grégoras, I, pp. 538, 548. Projet d'Ourkhan de prendre, pendant la récolte, des captifs dans la banlieue constantinopolitaine ; *ibid.*, pp. 540-541.

empereur. Brousse avait été perdue¹ ; Andronic III voulut sauver Nicée,² et, après une longue période de résignation, les habitants grecs de l'Asie Mineure virent apparaître une armée romaine qui venait tenter la récupération de la ville.

Les chrétiens vainquirent d'abord à Pélékanon, Puis une folle panique les saisit ; ils s'enfuirent vers, le rivage, emportant dans un tapis leur chef blessé, pendant que les barbares d'Ourkhan faisaient défiler devant eux les chevaux impériaux ornés de selles rouges.³

La conséquence du désastre fut cette prise de Nicée par les Turcs de Bithynie dont nous avons déjà parlé. Le pays était maintenant conquis d'un bout à l'autre. Les Turcs devenaient les vrais maîtres des habitants des vallées fertiles. Ils firent, dit la Chronique de Grégoras, leurs habitations sur le littoral bithynien. A peine l'empereur put-il sauver Nicomédie par son intervention personnelle.⁴

En même temps, la flotte d'Aïdin devenait l'effroi de la mer méridionale, vers l'année 1340.⁵ L'émir de Smyrne était le roi de la mer, le θαλασποκράτωρ, et ses vaisseaux allaient jusqu'à l'île de Crète et aux ports de la Morée méridionale.⁶

Une ligue latine, patronnée par le Saint-Siège, s'organisa entre Vénitiens, Génois, gens de Chypre et Hospitaliers de Rhodes contre cet Oumour. Les Zaccaria attaquaient, dans le Voisinage de la côte asiatique, sans aucune déclaration de guerre et en employant des amis turcs, — les Pérotés combattirent aussi pour leur propre compte contre Jean VI, — la grande île de Chios et les deux Phocées, importantes pour l'exploitation de l'alun. L'Empire reprit possession de ces provinces envahies, mais, quelques années plus tard, ce fut le tour de Lesbos, conquise par les Cattanei ; les Byzantins durent s'unir aux Turcs pour écarter les compétiteurs latins.

Grâce à la croisade de 1344, Martin Zaccaria prenait sa revanche en occupant l'île de Chios et la place de Phocée.⁷

Cette fois l'Empire n'avait pas le loisir de tenter une récupération. Oumour était mort en combattant contre ces rudes Francs de l'Occident ; son successeur conclut un traité favorable aux chrétiens.⁸ En vain Cantacuzène s'unit-il aux

¹ Cf. plus haut et Nicéphore Grégoras, I, p. 448 ; Phrantzès, pp. 38, 79 (la célèbre et la belle).

² *Ibid.*, p. 458 (les Turcs vendent à Constantinople ce qui était dans le butin sacré). Les bourgades épargnées payèrent tribut au Turc ; *ibid.*

³ Nicéphore Grégoras, I, pp. 433-436 ; Cantacuzène, I, pp. 342-362. Un grand hétairiarque, un grand stratopédarque, un grand domestique conduisent les Byzantins (loc. ult. cit.). Deux neveux de l'empereur restèrent sur le champ de bataille (*ibid.*). Cf. aussi Phrantzès, p. 36 et suiv.

⁴ Cantacuzène, I, p. 464 et suiv.

⁵ Pendant la querelle entre les deux Andronic, les Turcs commencent à ναυπηγείν και επιβαίνειν θαλάσσης ἀδδῶς τε και κατά πλήθος ; *ibid.*, I, p 301.

⁶ Cantacuzène, III, p. 851. Cf., pour ces émirs de la Mer, Mordtmann, dans les *Mémoires Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1911, pp. 2-7 (celui de Karassi).

⁷ Sur Oumour, Nicéphore Grégoras, I, pp. 438-523 et suiv., 525-526 (pour Lesbos), 529, 529, 597 et suiv., 648-652, 659, 671 et suiv., 676, 683, 686-687, 702 (offre de Chios et Lesbos à Cantacuzène), 728-729. Pour la ligue, *ibid.*, pp. 689, 693 et suiv.

⁸ Mas Latrie, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* ; cf. notre *Philippe de Mézières. Mézières*.

Vénitiens, qui ne manifestaient pas d'intentions conquérantes ; sa participation à la guerre vénéto-génoise pour la domination dans les mers de l'Orient ne rapporta à l'Empire que des défaites et une plus complète ruine financière à, une époque où l'on portait des bijoux faux, en verre, et où le trésor de la Couronne se trouvait engagé à Venise.¹

Dans le traité conclu entre Jean Cantacuzène (10 novembre 1349) et les Vénitiens, il était question de détruire, de raser la colonie génoise de Péra.² En effet, elle fut attaquée par Nicolas Pisani en 1351, mais les vaisseaux génois commandés par Paganino Doria réussirent à l'en chasser. Avec des embarcations grecques et catalanes, qui finirent par se dérober, une grande bataille fut livrée dans le Bosphore, le 13 février 1352, et les Vénitiens la perdirent.³ Jean VI, oscillant entre les deux belligérants, finit cependant par confier, contre monnaie, Ténédos à la République de Venise,⁴ pendant que François Gattilusio, soutien de de Jean V, établissait une dynastie durable à Lesbos. Jean VI offrit même Lesbos au Gattilusio qui le ramena à Constantinople.

Pendant tout ce laps de temps, du côté des Turcs, les Byzantins ont à faire seulement aux bandes de pillards qu'ils savent employer dans leurs querelles dynastiques, ou bien contre leurs ennemis chrétiens du moment : Bulgares, Serbes,⁵ Albanais même. Les Turcs arrivent ainsi à connaître tous les recoins de la Thrace, jet de la Macédoine, jusqu'aux montagnes du Balkan et du Pinde, qui bornent encore leur horizon de brigands. Oumour eut même une fois l'occasion de voir auprès de son vieil ami Cantacuzène, la splendeur conservée par l'immense ville des empereurs, qu'ils assiégeaient ensemble.

Les habitants des provinces d'Europe s'accoutumaient aux bonnets turcs, aux grands cris de combat des guerriers, qui, avant de se jeter sur l'ennemi, semaient leur tête de poussière et élevaient leurs mains vers le ciel.⁶ Les alliances de famille, mentionnées, des émirs avec les Cantacuzènes, les Paléologues, les Batatzès donnaient à tel prince musulman d'Asie Mineure un prestige de descendant d'anciennes familles rhomaïques".

Il n'était pas toujours facile d'avoir, au moment favorable, ces auxiliaires précieux par leur bravoure et par leur fidélité envers celui qui les avait engagés. Aussi Jean VI, qui avait déjà colonisé des Serbes et des Bulgares dans le Chersonèse,⁷ eut-il l'idée, pour son État et sa race, d'établir en Europe une colonie de Turcs, qui seraient toujours à sa disposition : il donna la place de Tzympe à ces mercenaires, qui vinrent avec leurs femmes et leurs enfants.⁸ Cette politique ressemblait à celle que Frédéric II d'Allemagne et des Deux Siciles avait employée envers les Arabes de Lucera, avec cette différence notable que l'empereur de la décadence byzantine ne pouvait pas maîtriser ses terribles alliés, qui avaient à leur tête Soliman, un des fils d'Ourkhan. On le vit bien par leurs pillages incessants.

¹ Nicéphore Grégoras, III, p. 99 et suiv.

² *Ibid.*, I, pp. 416-417 ; Romanin, *op. cit.*, III, pp. 160-161.

³ *Ibid.*, p. 166 et suiv.

⁴ *Ibid.*, p. 168 et suiv.

⁵ Un conflit entre Turcs d'Aïdin et Serbes, à Démotika ; Nicéphore Grégoras, III, pp. 181-181-182.

⁶ *Ibid.*, I, p. 266.

⁷ *Ibid.*, III, p. 203.

⁸ Λογάδας ἐκείθεν μισθώσασθαι καὶ ἄμα -γυναιξὶ τὴ καὶ τέκνοις εἰς Εὐρώπην μετενεγκεῖν ; *ibid.*, p. 23.

Jusque là, ils vivaient à l'air libre sous leurs tentes,¹ mais, lorsque, en 1354, un grand tremblement de terre démantela les places de la province, les Turcs pénétrèrent partout et se nichèrent dans les maisons qui étaient restées debout (2 mars 1354).² Une ville de l'importance de Gallipolis devint ainsi turque. Les habitants de Constantinople durent héberger les réfugiés des campagnes, car on n'entendait pas vivre sous la tyrannie des Turcs, qui imposaient leurs « décadarques » et « épitropes » ou « épistates³ », et la Capitale elle-même, dont la ceinture de murailles colossales avait été ébranlée, craignit de voir les Turcs entrer en conquérants.⁴

Bientôt Ourkhan et Soliman disparurent.⁵ Khalil, le gendre de l'empereur, ne succéda pas à son père. Mourad, autre fils d'Ourkhan, eut l'héritage. Les anciennes relations de parenté et d'amitié disparurent ainsi. D'un seul essor victorieux les bandes bithyniennes gagnèrent Démotika et un grand nombre de châteaux et places du littoral, entre autres la Bourgas actuelle et Tzouroulon, célèbre dans le passé byzantin. Le Vizir Xala-Chahin domina, de Gallipolis, ces régions d'Europe appartenant à son maître le Sultan, qui vivait en Asie, où il n'avait pas de concurrent, car l'émirat de Karassi avait disparu, celui de Safoukhan agonisait et le pays d'Aïdin lui-même était affaibli par les compétitions des successeurs d'Oumour.

Aussi, libre de ce côté ainsi que de celui des Latins, ses alliés, Mourad put-il passer lui-même en Europe et s'emparer d'Andrinople, menacée depuis peu par les Bulgares et dont il fit sa capitale,⁶ puis de Philippopolis. A sa mort, en Asie, son père avait demandé qu'on l'ensevelisse dans cette péninsule dont la terre recouvrait les restes d'un de ses fils.⁷

¹ Comme dans *Ἰασιάτις γῆ* ; *ibid.*, p. 224.

² Ἐν ἔτει « ςωξβ' , ἰνδικτιῶνος ζ' , μηνὶ Μαρτίῳ β' , τῆ νυκτὶ τῆς ὀρθοδοξίας... γέγονε σεισμὸς μέγας, ὅτι καὶ τὰ τεῖχη κατέπεσον τῆς Καλλιουπόλεως καὶ τὸν μετ' αὐτὴν καὶ παφεδόθησδν, οἷς κρήμασιν οἶδε Θεός, τοῖς Ἀγαρηνοῖς ; notes citées, dans l'ouvrage de Müller. Cf. Phrantzès, p. 32. Ὁ τοῦ Ὑρκάνου παῖς, ὡς εἰς ἰδίαν ἀποικίην καὶ πάτριαν γῆν διαβάς τὸν Ἑλλησποντον, συνοικῆ ἐκεῖ τοῖς ὀλίγω πρότερον ἐληλυθόσι ἔκρινε δεῖν ἐκείνοις βαρβάροις ; *ibid.*, p. 203. Ὡστε ἔχειν αὐτοὺς ἐπιτείχιμα καὶ συμμαχίαν πρόχειρον κατὰ Παλαιολόγου τοῦ γαμβροῦ ; Nicéphore Grégoras, III, pp. 223-224 ; cf. Iorga, *Latins et Grecs d'Europe*, p. 213, note 2. Nicéphore Grégoras, III, pp. 117-119, 144-145, 159-160, 171-172, 181 (pour tous les appels récents aux Turcs). Pour la prise de Tzympe, redemandée à Ourkhan, avec l'offre de 10.000 ducats, Cantacuzène, III, pp. 270-277. Cf. Laonikos Chalkokondyle, p. 25. Cf. Iorga, *Latins et Grecs*, p. 213. Garnison turque à Andrinople, Cantacuzène, II, p. 244.

³ Nicéphore Grégoras, III, pp. 224-225. Cf. Cantacuzène, III, p. 278 : (Soliman) πολλοὺς πολλοὺς τῶν ὁμοφύλων διαβιβάσας ἅμα γυναιξὶ καὶ τέκνοις κατώκιζε τὰς πόλεις, τὰ καταβεβλημένα ἀνορθῶν... καὶ στρατιάν ἐγκαθίδρυσεν πολλήν. Des bandes en partirent pour piller la Bulgarie (cf. *ibid.*, pp. 276-281).

⁴ Τὸν οἰκεῖον ἔχουσι πρὸ ὀφθαλμῶν ὄλεθρον ; *ibid.*, p. 225.

⁵ Mars 1362, d'après les notes de chronique.

⁶ Cf. notre *Gesch. des osmanischen Reiches*, 1. La date a été mieux fixée, plus récemment, par M. Babinger, d'après des sources ottomanes. Cependant une mention contemporaine donne : 1377 ; *Ἡέος Ἑλληνομνήμων*, VII, p.142. D'après une autre, Héraclée du Pont fut occupée en 1360 ; *ibid.*, p. 143. Cf. aussi Phrantzès, p. 149.

⁷ Chalkokondyle, p. 33. Cependant Soliman aurait offert avant 1354 à l'Empire sa province de Roum, où il était molesté par les Serbes, pour 60.000 drachmes (Chalkokondyle, p. 44).

II. — PREMIERS ÉTABLISSEMENTS TURCS

Les Turcs de 1360 n'étaient pas des barbares logés provisoirement dans un campement qu'on pouvait leur reprendre. Ils avaient maintenant quitté leur ancienne vie de nomades ; des paysans labouraient la campagne, des gens de métiers, venus d'Asie, travaillaient dans les villes, les seigneurs terriens exploitaient les nouveaux fiefs militaires distribués par les Sultans, qu'ils servaient à la guerre, entourés de leurs sujets ruraux. Ce n'était pas une invasion passagère, mais une colonisation durable, qui devait bientôt, comme sur l'autre rive de la Mer et, comme on le fera plus tard du côté du Danube et du littoral scythe du Pont, changer l'aspect des provinces occupées.

Après la prise d'Andrinople,¹ qui était une résidence évidemment supérieure à l'ancienne, cette Brousse ou reposaient, sous les monuments qu'il s'étaient bâtis eux-mêmes, les premiers chefs des conquérants, Roum devint pour les princes de la maison d'Osman la partie essentielle de leurs vastes possessions. Le gouvernement de l'Asie était confié à quelqu'un des fils du Sultan, et celui-ci passait les mois d'automne et d'hiver, quand ordinairement était suspendue la vie des camps, dans le grand palais de cette Édirnéh de la Maritza devenue la vraie capitale de l'empire naissant des Infidèles. Aussitôt que les prés reverdissaient, que les chevaux des spahis pouvaient se nourrir d'herbe nouvelle, les hérauts du maître proclamaient partout la guerre qui serait faite au cours de la nouvelle année ; ils fixaient le point de départ des armées et, autour du poyau stable, formé par la Porte, avec tous ses dignitaires, ses officiers et ses pages du Sérail, par les quelques milliers de janissaires, enfants de chrétiens élevés pour le métier des armes, se rassemblaient, sous leurs oriflammes déjà glorieuses, les contingents des différents sandchakats dont se composait l'héritage, sans cesse agrandi, de l'ancêtre Osman. Mais, à côté, les akindchis, les hippodromes, turcs étaient libres de traverser le pays à leur gré, en pillant.²

En même temps les Turcs reprirent pour leur compte la rivalité entre les dominateurs de la Mer Noire et les maîtres serbes de la Macédoine.³ La mort de Douchane, les querelles pour sa succession leur facilitèrent sensiblement la tâche. Ils balayèrent bientôt la faible domination des petits princes qui, s'étaient nichés dans les châteaux de la montagne du Pinde.

Déjà en 1383, ayant pris Serrés, le 19 septembre,⁴ et, en 1385-6, Béroé,⁵ ils avaient conquis Thessalonique, jadis gouvernée par Manuel⁶ qui capitula en avril

¹ Sur l'intervention du comte Amédée de Savoie, après les travaux de Datta et de Bollati di Saint Pierre, après notre *Philippe de Mézères*, Costas Kérofilos, *Amadeo VI di Savoia nell' impero bizantino*, Rome 1926. Cydonès conseillait de retenir Gallipolis contre Mourad (Migne, *Patr. Gr.*, CLIV, c. 1009 et suiv.). Il était aussi pour l'union avec les Latins contre les autres États chrétiens des Balkans, l'empereur étant disposé à aller en Hongrie pour se concerter dans ce sens ; *ibid.*, c. 976.

² Chalkokondyle, pp. 99-100.

³ Novakovic, *Die Serben und Türken im XIV. und XV. Jahrhundert*, Semlin 1897.

⁴ Νέος Ἐλληνομνημίων, VII, p. 145. Sur l'Évangile de Serrés, voy. Evangélis G. Strati, *Ιστορία τῆς πόλεως Σερρών*, 2e édition, Serrés 1926 ; cf. *Byz.-neugriech. Jahrbücher*, VIII, pp. 378-382.

⁵ Béés, dans la même revue, III, p. 374 et suiv.

⁶ Phrantzès, p. 47.

1387, mais devait redevenir bientôt impériale.¹ Le prince byzantin n'avait pas pu défendre cette place importante ; pris par les Turcs, il s'était échappé, n'avait pas été reçu par son père et par les gens de Lesbos : il fallut que le Sultan, qui l'avait abrité à Brousse, intervint pour le pardon de celui qu'il appelait le *tchélebi* byzantin, au pair de ses propres fils.² Non seulement Manuel, mais aussi Jean V accompagnèrent, en vassaux, le Sultan qui se rendait en Asie.³

Déjà les Turcs s'étaient engagés même dans des conflits avec les Albanais des Génévizi, des Doucachine, des Thopia, des Castriotes,⁴ avec les Serbo-Roumano-Roumano-Albanais des Balcha de la Zentaf Une offensive serbe, conduite par le roi Vlcachine et le despote Ougliécha,⁵ fut écrasée (1371) dans ce combat, livré sur les bords de la Maritza, qui consolida la puissance turque d'Andrinople.⁶

Le comte, le knèze Lazare, que les gens qualifiaient de kralj voulut essayer encore une fois, avec le secours de son voisin de Bosnie, Tvrtko, l'œuvre de délivrance. Il fut vainqueur au combat de Pločnik, mais, deux années après, perdit son armée, sa couronne et sa vie, dans la grande bataille de Kosovo (1389),⁷ dans laquelle le Sultan Mourad périt aussi, assassiné par un des preux de la légende serbe.⁸

Le fils du kral, Étienne, auquel Byzance décerna plus tard le titre de despote, à l'occasion de son mariage avec une princesse des Gattilusii, apparentée à la Maison impériale,⁹ dut payer le kharadch et s'engager à prendre part à toutes les expéditions de son seigneur le Sultan.

La Bulgarie finit d'une manière moins tragique. Les fils du Tzar Alexandre,¹⁰ un parent des Paléologues par le mariage entre sa fille, Kyratza, et Andronic, fils de Jean V,¹¹ se partagèrent ses pays, en frères ennemis. L'un résida à Vidine, un autre, Sichmane, garda la résidence de Trnovo, pendant que l'usurpateur Dobrotitch et, après lui, son fils, Ivanco, restaient maîtres du littoral. Dès 1393 la Capitale bulgare appartenait au Sultan Baïézid. Vidine se soumit, se souleva ensuite pour retomber définitivement au pouvoir de ? Osmanlis, qui en firent le siège d'un pacha de la frontière, d'un « marquis turc », gouverneur des bords du

¹ Les notes de chronique dans Müller, déjà citées. Cf. Béés, loc. cit., VII, pp. 145-146.

² Phrantzès, pp. 48-49.

³ *Ibid.*, pp. 49-50.

⁴ Des Turcs d'Ionie contre eux ; Cantacuzène, I, p. 496.

⁵ Sur un autre chef serbe, Voichna, et sa lutte contre Manuel Cantacuzène, Cantacuzène, Cantacuzène, III, p. 327. Le César Gourgouras (le nom est alain). fondateur, en 1361, de l'église de Zaoum, Diehl, *Manuel*, II, p. 759.

⁶ Iorga, *Gesch. des osmanischen Reiches*, I.

⁷ Sur les sources byzantines de la bataille, Radojicic, dans les *Actes du IIIe congrès d'études byzantines*, p. 315 et suiv. Sur la famille de Lazare, le même, dans le *Vestnik srpské crkve*, XXXI (1926), pp. 303-304.

⁸ Cf. Chalkokondyle, pp. 53-56 ; Ducas, pp. 16-17. Cf. Iorga, *Gesch. des osmanischen Reiches*, I. Plus tard, Radojicic, dans le *Byzantion*, VI, p. 241 et suiv. ; Grégoire, *ibid.*, p. 247 et suiv. — Sur le tremblement de terre de Phocée, *Ἡέος Ἐλληνομνήμων*, V, pp. 338-339 ; VII, pp. 146-147.

⁹ Glasnik^o de Belgrade, XIII, p. 279 ; *Archiv für slavische Philologie*, XVIII, p. 429 ; Iorga, *Notes et extraits*, I, *Syndicamenta Perae*.

¹⁰ Sur ses rapports avec les Turcs, Cantacuzène, II, pp. 1X1, 345-348, 595-596 ; III, pp. 162-163. Cf. aussi *ibid.*, II, pp. 406-407 ; Iorga, *Latins et Grecs*, p. 187.

¹¹ Migne, *Patr. Gr.*, CLII, c. 1379-1380.

Danube contre les Hongrois et les Roumains, dont la force d'expansion fut bientôt arrêtée.

L'Empire était comme une ville assiégée, et, de fait, dès 1391 une armée turque l'étreignait.¹ Il n'avait plus le moindre prétexte pour se mouvoir et pouvait voir de chaque côté le danger turc qui s'avavançait rapidement pour renverser jusqu'au dernier débris de ce monde en liquidation pressée.

La mission historique, romaine et chrétienne, de Byzance paraissait être enfin achevée après plus de mille ans. L'État des Paléologues, réduit à des limites misérables, n'aurait plus attendu que le coup de grâce.

Cependant, la conscience du naufrage prochain, de la disparition fatale, n'avait nullement pénétré dans les masses de ce peuple grec qui vivait dans Constantinople, dans les villes de la Mer Noire, dans Thessalonique et dans cette lointaine oasis byzantine du Péloponnèse isolé. L'ancienne vie était restée immuable, et il semblait naturel de la croire éternelle. La Capitale du Bosphore conservait son étendue immense, ses murs imposants, ses monuments glorieux, son commerce florissant, qui néanmoins ne suffisait pas pour payer les nombreux créanciers, de Péra et de Venise, qui avaient consenti des emprunts onéreux et risqués aux empereurs.

Constantinople nourrissait encore quelques centaines de milliers d'habitants. Rien n'avait été supprimé dans la pompe, dans le faste, dans le luxe apparent du Palais, de la Cour, de la Grande Église, des offices publics et des familles de la ville mondiale. Tout était comme aux jours d'auparavant, et le peuple naïf était porté à croire que cela aurait éternellement le même lendemain.

Et n'avait-il pas, du reste, une garantie de cette perpétuité du seul Empire orthodoxe et légitime dans les prophéties qui assuraient que les Turcs, s'ils seraient vainqueurs, ne pourraient pénétrer que jusqu'à la colonne où l'Archange devait paraître pour les chasser, l'épée flamboyante à la main ? N'y avait-il pas, pour rassurer les plus timides, la protection manifeste, prouvée tant de fois depuis les jours des Arabes, de la Sainte-Vierge tutélaire, qui serait obligée de faire un miracle en faveur de son bon peuple fidèle de Constantinople, la ville très chrétienne de l'Empereur θεόστυπος « couronné par la volonté divine » ? Et, autant que Constantinople vivait encore, pouvait-on abandonner l'espoir de reconquérir tout ce qui avait été perdu, lorsque la récupération était venue tant de fois de cette ville qui valait plus que toutes les autres du monde ensemble ?

Les empereurs se faisaient naturellement moins d'illusions que leurs sujets. A une époque où la croisade, patronnée par le Saint Siècle, envoyait sans cesse des pèlerins armés, plus ou moins utiles, Jean V, fils de la Savoyarde, crut devoir appeler l'Europe latine au secours de Byzance. Dès 1355, il avait écrit au Pape,² lui offrant des avantages incroyables, tels que l'envoi de son fils Manuel à

¹ Phrantzès, p. 65. Prise, en cette année, de la χριστώνυμος πόλις ; voy. le 'Νέος Ἑλληνομνήμων, VII, p. 148 (22 mars). Pour la prise d'Ephèse et la fuite des habitants en Crète, *ibid.*, I, p. 209. Sur le siège de 1394 à Constantinople, Jireček, dans la *Byz. Zeitschrift*, XVIII, p. 584 ; cf. notre *Politique vénitienne*, (dans le Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine, II), pp. 326-327. L'empereur Manuel se préparait déjà à partir. Sur la mère de Jean VII, son rival, qui était à Venise dès 1390, *ibid.*, pp. 319-320.

² Halecki, *Un empereur de Byzance à Rome*, Varsovie 1930 ; Vasiliev, dans les *Studi bizantini*, III (1931), p. 154 et suiv.

Avignon, comme otage, l'éducation latine du fils aîné, Andronic, l'établissement d'une école latine pour les dignitaires de sa Cour) le Pape pouvant, au cas où on n'aurait pas tenu ces engagements, disposer de ce prince héritier et de tout l'Empire à son gré, pourvu qu'une flotte vienne à Constantinople avec des troupes contre les Turcs.¹ Plus tard, ces grandes espérances ne furent pas réalisées, car, pendant des mois, en 1365-6, revenant du côté de Vidine, l'empereur fut retenu par le Tzar bulgare Sichmane, en guerre avec le roi de Hongrie, et il fallut l'intervention de son parent Amédée de Savoie pour le délivrer.² Et, avant de prendre d'assaut les châteaux bulgares du littoral de la Mer Noire, le brillant chevalier, célébré dans les tournois du monde occidental, réussit même à arracher aux Turcs (1366) Gallipolis, que d'ailleurs ils reprirent quelques mois plus tard.

Alors Jean V offrit au Pape, en échange pour le même secours, le sacrifice des ambitions patriarcales du monde grec, le précieux holocauste de l'ancien dogme, si longtemps débattu : les trois patriarches y avaient donné leur assentiment.

Après avoir visité Naples, où il débarqua, employant des vaisseaux napolitains il se rendit par Mer à Rome, résidence momentanée d'Urbain V, avec son parent, le seigneur de Lesbos, Francesco Gattilusio, et y il fit, dans l'église du St. Esprit, le 18 octobre 1369, sa déclaration d'union.³ La cérémonie d'hommage eut lieu ensuite, le 21, et l'acte de foi fut renouvelé en janvier 1370. Puis l'empereur repassa par Naples. Or, le résultat de ses pérégrinations était si maigre qu'il lui fallut passer par Venise aussi, espérant y trouver au moins de l'argent. Mais, chargé de dettes anciennes, pour lesquelles il avait gagé les bijoux de sa couronne et l'île de Ténédos, Jean dut emprunter de nouveau, pour vivre et, lorsqu'il fut empêché de partir par ses créanciers vénitiens, il fallut que son fils puîné, Manuel, qui, à l'époque où la flotte turque attaquait les grandes îles près de l'Asie et les Cyclades, devait être un otage menacé chez les Turcs,⁴ lui transmette les moyens de revenir à Constantinople,⁵ ces bijoux restant définitivement perdus.

Bien qu'il eût fait deux fois sa déclaration solennelle devant le Pape, Jean V ne fut guère secouru, de sorte qu'il lui fallut envoyer son fils plus jeune à la Porte du Sultan.⁶ Sous ses yeux cependant les Vénitiens et les Génois se combattrent pour la possession de Ténédos, qu'il avait abandonnée, comme nous l'avons déjà dit, à Venise.

¹ Cf. aussi les documents publiés dans le *Νέος Ἑλληνομνημίων*, XI, p. 241 et suiv. — Sur des projets d'union en 1327 déjà, Omont, *Projet de réunion des Églises grecque et latine sous Charles le Bel en 1327*, dans la Bibliothèque de l'École des Chartes, 1892, pp. 254-257 ; *Lettre d'Andronic II Paléologue au Pape Jean XXII (1327)*, *ibid.*, 1906, p. 587 et suiv. Sur la politique religieuse d'Andronic, Nicole, dans la *Revue des études grecques*, VII, pp. 68-80.

² Cf. Jireček, dans *Archiv für slavische Philologie*, XIV (1892), pp. 263-264, et dans la *Byz. Zeitschrift*, XX, p. 271. Sur l'intervention du comte de Savoie, aussi Dino Muratore, *Aimon III, comte de Genevois, sa participation à l'expédition du Comte Vert en Orient*, Annecy 1906 (extrait de la *Revue savoissienne*).

³ La bulle d'or, dans Schlumberger, *Revue Numismatique*, 1894, et *Mélanges d'archéologie byzantine*, I, p. 183. Cf. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνημίων*, XI.

⁴ Ducas, pp. 44, 48-49.

⁵ Phrantzès, p. 53. Aussitôt Manuel gagna le droit de porter les cothurnes de pourpre ; *ibid.* Cf. Chalkokondyle, pp. 50-51.

⁶ *Ibid.*, pp. 51-52.

Au printemps de l'année 1376, l'empereur dut accepter la cession formelle de Ténédos aux Vénitiens, prêts à s'entendre avec le Sultan Mourad.¹ Le clergé grec ne devait pas y être incommodé, et les drapeaux de l'Empire allaient être hissés à côté de ceux de S. Marc. Pour s'en venger, Gênes prépara même, aussi bien que le Sultan Baïézid, en cette même année, l'usurpation du fils aîné de Jean V, Andronic, époux de la fille de Marc Kraliévitich,² que son père avait aveuglé par ordre du Sultan pour avoir organisé, avec le prince ottoman Saoudchi,³ le complot qui devait donner de nouveaux chefs aux Byzantins ainsi qu'aux Turcs d'Europe.⁴ Cette révolte fut, du reste, soutenue par les riches de Constantinople, Constantinople, aussi par les « Bulgares » de Marc, et aidée en première ligne par le Sultan auquel Andronic et son fils Jean avaient promis un tribut et des droits à Constantinople même, ce qui amena de la part de Manuel non seulement l'offre, sous serment, d'un tribut plus élevé, mais aussi celle d'un concours militaire de 12.000 hommes chaque printemps, sous ses propres ordres.⁵ Bientôt Bientôt à Serrés on vit dans la suite du Sultan, avec Manuel,⁶ aussi son frère Théodore, le prince serbe Constantin Dragasès de Chtip, le despote serbe Etienne et Paul Mamonas, le seigneur de Monembasie.⁷ Le prince Jean, fils d'Andronic, était entretenu par le Sultan,⁸ et, à la prise de Philadelphie par les Turcs, l'ordre avait été donné par Manuel, mais Andronic et Jean se distinguèrent à l'assaut.⁹ De son côté, Venise avait été disposée, si on ne pouvait pas rétablir Jean V, à soutenir Mathieu, fils de Jean Cantacuzène.¹⁰ Lorsque l'empereur légitime, appuyé pas les Turcs, eût été rétabli, en 1379, il fallut le concours armé des Vénitiens pour déloger leurs perpétuels rivaux de la forteresse qu'ils occupaient encore.¹¹

¹ Romanin, op. cit, III, pp. 1255-256. Cf. *ibid.*, pp. 256-257.

² D'après Chalkokondyle (p. 87), celle du Tzar bulgare Sichman.

³ Ce fils, en dehors de Baïézid, est mentionné aussi par Ducas.

⁴ Les notes de chronique citées fixent comme date de l'installation d'« Andronic le nouveau » le 12 août ; le 18 octobre on le couronne. Il fut chassé par son père et son frère Manuel, après deux ans et dix mois, le 1^{er} juillet 1379. Il vécut encore jusqu'au 28 juin 1385, étant enseveli εις τὴν μονὴν Χριατοῦ τοῦ Παντοκράτορος (*ibid.*) ; la fondation de Jean Comnène. Le récit dans Ducas, pp. 45-46. Cf. Phrantzès, pp. 50-51 (il appelle Ἀδεμάνιδες, près des Blachernes, ce qui est pour une autre source la « Tour des vents » (Ανεμῶ) ; Doukas, p. 58. Le récit de Chalkokondyle est particulièrement précieux ; il mentionne aussi la punition des partisans d'Andronic, que le Sultan fit noyer ; l'empereur fit verser-du vinaigre brûlant sur les yeux de son fils ; pp. 40-46.

⁵ Phrantzès, p. 58. Sur le couronnement de Manuel, *ibid.* Andronic fut envoyé à Thessaionique (*ibid.*).

⁶ Sur ses rapports antérieurs avec le Sultan, qui l'avait fait pardonner, aussi Chalkokondyle, pp. 46-47, 52.

⁷ *Ibid.*, pp. 80-82. L'empereur aurait proposé à Dragasès de ne plus aller à la Porte, mais mais de se lier par un lien de parenté ; *ibid.*, p. 81.

⁸ 6 Phrantzès, p. 61.

⁹ Chalkokondyle, pp 63-64.

¹⁰ *Ibid.*, p. 257 et suiv. Romanin cite le curieux passage de la *Storia della Liguria e di Genova de Serra*, dans lequel il est question du « fameux empereur » aux « étranges inventions » qu'on appelait « il Diavolangelo », lequel aurait fait sortir de la Tour « des Vents » Jean V et son fils Manuel, emprisonnés par Andronic. En échange, le récit dans la Vie de Carlo Zeno sur son rôle dans cette affaire (dans les *Rerum Italicarum Scriptores* de Muratori) tiendrait du roman.Cf. tout dernièrement l'excellente étude de M. Dölger sur Jean VII (extrait de la *Byz. Zeitschrift*, 1931).

¹¹ Chronique vénitienne de Caroldo, dans Romanin, *loc. cit.*, p. 261.

La question du trône byzantin était considérée comme encore en discussion lorsque, en 1381, le traité vénéto-génois de Turin, qui confiait au comte Amédée de Savoie Ténédos, avec pleine liberté d'en disposer, en détruisant les fortifications, établissait qu'on essaiera de réconcilier Jean V et son fils rebelle, avec la prévision que, si l'empereur tarde à se reconnaître publiquement catholique, les deux puissances maritimes italiennes l'y amèneront par la force. Quant à Ténédos, le gouverneur, Jean Muazzo, qui espérait pouvoir conserver l'île pour lui-même, fut forcé de la livrer à la flotte vénitienne, et, démantelée, elle reçut un gouverneur civil vénitien pour que, en 1397, on demande à Gênes le droit de la fortifier de nouveau dans l'intérêt de la chrétienté.¹

Mais les projets changeaient vite au gré des malheurs qui accablaient ce qu'on appelait encore un Empire. Alors que, à la veille de la bataille de Nicopolis, livrée en 1396 par les croisés aux Turcs, Manuel, qui avait envoyé une ambassade à Sigismond, roi de Hongrie, était sûr que, en mai de cette année, le roi de Hongrie sera à Varna et qu'il se dirigera vers Constantinople,² où des vaisseaux seront armés par l'empereur à son propre compte et à celui de son allié quelques mois après il offrait à Venise de lui laisser, pour la défense contre les Turcs, Lemnos et Imbros et même, on l'a affirmé, Constantinople elle-même.³

Car, encore une fois, après la conquête de la Bulgarie par le Sultan Bayezid, successeur de Mourad, et une expédition en Morée, un appel désespéré avait été lancé par Manuel, bloqué,⁴ aux Hongrois et, par le moyen de leur roi, ce Sigismond, aux chevaliers de l'Occident. La grande équipée des nouveaux combattants pour la Croix, qui se composait de Français, d'Allemands et de Hongrois, soutenus et conseillés par le prince de Valachie, Mircea, échoua dans cette catastrophe de Nicopolis sur le Danube,⁵ alors que le premier projet prévoyait une rencontre de Manuel avec Sigismond à Varna.⁶ Un nouveau voyage en Italie, en France, en Angleterre, de Manuel, maintenant successeur de

¹ Romanin, *op. cit.*, III, pp. 301-302. Cf. notre *Venise dans la Mer Noire* (extrait du *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, de). — Pour les événements qui se suivent à cette époque voyez surtout les notes de chronique citées : après la réconciliation, Jean arrive à Constantinople le 14 avril 1390 ; Manuel le chasse le 6 septembre. Jean fut exilé à Lemnos (Dukas, p. 78). Le siège de Constantinople par les Turcs, qui soutenaient Jean, suivit aussitôt (Phrantzès, p. 61). — Jean VII vint à Constantinople pour prêter serment et prendre le pouvoir le 10 décembre 1399 ; *Ἡ Νέος Ἑλληνομνήμων*, VI, p. 483 ; VII, pp. 149-150.

² Romanin, *op. cit.*, III, p. 332.

³ Battistella, *La repubblica di Venezia*, p. 313.

⁴ Ducas, pp. 49-51.

⁵ Description aussi dans Phrantzès, p. 60 (rapports de Manuel avec l'envoyé de Sigismond). Cf. Ducas, p. 44. Le livre le plus récent est celui de G. Kling, *Die Schlacht von Nikopolis im J. 1369*, thèse, Berlin 1906.

⁶ Ulnavi ; Silberschmidt, *Das orientalische Problem*, Leipzig 1925, p. 15. Ils ne devaient se rencontrer qu'en 1412 ; Norden, *Papsttum und Byzanz*, p. 723 et suiv.

Jean V,¹ ne rapportera pas plus de fruits² que celui qu'avait entrepris, trois ans auparavant, son père.³

Aussitôt après, les Turcs de l'Occident se saisissaient d'Athènes, qu'ils allaient perdre, mais pas au profit de l'empereur, car un riche Florentin, Nerio des Acciaiuoli, réussit à s'y installer.⁴

III. — LES ÉLÉMENTS DE LA DERNIÈRE RÉSISTANCE

L'Empire ne pouvait pas être plus bas à ce commencement du siècle qui devait amener sa ruine. Mais, dans cette grande détresse, il y avait les deux éléments déjà soulignés qui pouvaient soutenir encore cet État branlant. D'abord ce qui se reflétait sur lui de la puissance, croissante, de l'orthodoxie.

Nous avons déjà parlé de la valeur de cette influence, dans les rapports avec les « souverainetés » (*Domnii*) des Roumains. Un évêque de Vicina fut le premier métropolitain de la Valachie en pleine formation ; un second Grec s'ajouta, auquel il faudra attribuer, pour finir la querelle, une diocèse occidentale, du côté de la forteresse hongroise de Severin ; un prêtre du Mont Athos, Chariton, deviendra chef de l'Église de ce pays nouveau, où se conserve la forme première, destinée à ne rien changer aux cadres une fois admis, de l'exarchat, de la « délégation » patriarcale. En Moldavie, l'influence byzantine écarta, après une brève lutte, la tentative « serbe » de créer quelque chose de totalement autonome. Si on y refusera un métropolitain nommé par le patriarche, les procès entre les candidats à cette dignité se jugeront à Constantinople. Et, sur la base de cette dépendance de l'hierarchie religieuse, celle de la politique vient d'elle-même.⁵ Lorsque l'empereur Jean VII traversa la Moldavie, où il enverra l'icône l'icône révéérée du couvent de Neamt, il fut reçu en souverain de l'Orient par le grand prince Alexandre. Ceci en attendant le mariage d'Étienne le Grand avec une princesse de Mangoup, du château des SS. Théodore (Théodori), laquelle, sur le rideau recouvrant son tombeau, porte le monogramme des Paléologues qui, déjà, n'avaient plus Constantinople.

De l'autre côté, sans mentionner encore une fois les rapports avec les Gattiluso à demi grécisés⁶ il y a cette transmission, toujours plus loin, jusqu'au fond de la

¹ Μορτ ἡμέρα τῆς δ' ἑβδομάδος τῆς ἀγίας τεσσαρακοστῆς. On l'enterra le 16 février 1391 ; notes citées.

² Cf. plus récemment, Jugie, *Le voyage de l'empereur Manuel Paléologue en Occident (1399-1403)*, dans les *Échos d'Orient*, XV, p. 322 et suiv. ; *Νέος Ἑλληνομνήμων*, IX. Voy., sur ce voyage, aussi p. 251, note 3.

³ Aussi Chalkokondyle, pp. 84-87. Les Byzantins en arrivèrent à parler du Charlemagne, de Renaud, de Roland, d'Olivier ; *ibid.*, p. 87.

⁴ J. H. Mordtmann, dans les *Byz.-neugriech. Jahrbücher*, IV, p. 346 et suiv. Cf. William Miller, *The turkisch capture of Athens*, dans la *English Historical Review*, XXIII (1905), p. 529 et suiv. — L'appel de Manuel à la République de Sienne (22 septembre), dans Gius. Müller, *Documenti sulle relazioni della città toscane coll' Oriente*, Florence 1879, p. 147 et suiv. ; *Νέος Ἑλληνομνήμων*, VI, pp. 102-104 ; VII, pp. 90-91 ; *Revue hist. du Sud-Est européen*, IV (1927), pp. 281-282.

⁵ Notre *Istoria Bisericii romanesti*, I, 2e édition.

⁶ Halecki, dans le *Byzantion*, VII, p. 48 et suiv.

Pologne, avec laquelle on avait des rapports de croisade,¹ et sur les rives lointaines, à Caffa et vers le Caucase, de la Mer Noire,² de l'art nouveau, dont l'efflorescence³ ajoutait un nouveau et brillant chapitre aux mérites universels de la synthèse byzantine.

Avec cette puissance d'expression et une liberté de mouvements que le passé n'avait pas connue, avec un sens très vif de la couleur, qui correspond à une jeunesse d'esprit, à un plaisir de la vie qu'on ne soupçonnerait guère dans un monde visiblement condamné à mourir dans son centre d'expansion, avec une prédilection pour la fresque à une époque de pauvreté, pendant laquelle la mosaïque se meurt après les splendeurs de la fondation constantinopolitaine de la Kahrié. Cette peinture porte partout la même formule, liant les âmes pieuses à la source même de cette beauté, toujours renouvelée. Son caractère si vivant et gai, sans rien du mysticisme syrien, de la sombre brutalité de l'Égypte, se retrouve tout aussi clair et net qu'à cette Monétes choras de Constantinople et aux petites églises, bâties à neuf ou refaites, dont les despotes de la famille des Cantacuzènes et des Paléologues, leurs successeurs, ornèrent leur résidence de Mistra, château franc aménagé à la byzantine⁴ en Valachie, à l'Église Princière d'Arges, sous les Carpates, où travaillèrent pour le prince Alexandre, portant le même nom que son voisin et parent de Tirnovo et mêlé à toutes les querelles balkaniques, des Grecs, à côté de Slaves, venant de pays où, comme en Serbie à Krouchédoi, on bâtissait encore après les triomphes d'art de Stoudénitza, de Nagoritchani,⁵ de Gratchanitza. Il dut en être de même dans les premières églises, transformées au quinzième siècle, d'un esprit plus conservateur pour la peinture, de la Moldavie, bientôt victorieuse sur les Turcs. Et on a constaté cette admirable expansion dans telle chapelle à Vilno du prince lithuanien, roi de Pologne, dont l'ancien paganisme avait abdicqué devant un christianisme encore indécis entre les deux directions, et à Lublin.

Les formes architecturales aussi pénètrent dans tous ces pays : la basilique, comme dans l'église valaque dont nous venons de parler, Pédicule en forme de croix apparente, venant par un moine macédonien, de Prilep, passé par le Mont Athos, Nicodème, pour s'imposer aux constructions religieuses, non seulement des couvents, mais aussi des villes, dans les deux pays roumains, qui empruntèrent, en les adaptant au climat et aux traditions sémillantes d'un folklore artistique deux fois millénaire, aussi la façon de l'ornementation, avec les briques posées de côté, qui alternent avec les blocs de moellons novés dans le ciment, avec les arcades aveugles, avec les disques de céramique s'encastrant dans la bâtisse.

¹ François Gattilusio de Lesbos avait épousé la princesse Marie (Ducas, p. 46). Sur la despotissa Eugénie Gattilusio, morte en 1439, Phrantzès, p. 195. Le despote Constantin épousa la fille de Notaras Paléologue Gattilusio, Catherine ; Phrantzès, pp. 192-193. Sur la mort de cette princesse, qui lui donna un fils, *ibid.*, p. 195.

² Voy. Tséréféli et Sobolewski, *op. cit.*, p. 17 (un ms. de 1376 ἐν Ματρῶγαϊς, à Matréga) ; Latychef, Deux bas-reliefs à inscriptions, Moscou 1909, p. 10.

³ Des rapports avec l'Occident sont possibles aussi par l'île de Crète. Des Crétois viennent spontanément dans l'armée byzantine ; Pachymère, II.

⁴ Millet, *Monuments byzantins de Mistra*, Paris 1910 ; Strück, *Mistra, eine mittelalterliche Ruinenstadt*, Vienne 1910.

⁵ Où le maître signe : Eutybios Millet, Recherches, p. 643. Sur d'autres artistes grecs chez les Serbes, Diehl, *Manuel*, II, p. 789, Des émigrés en Russie, *ibid.*, pp. 792-793.

Byzance donnera pendant longtemps aussi des initiateurs, sinon pour les travaux des arts mineurs, car, en fait de sculpture en métal, calices, lipsanothèques, ostensoirs, veilleuses, encensoirs, les Roumains s'adressent, naturellement, à leurs voisins, les Saxons de Transylvanie, élèves des grands artistes de l'Allemagne, au moins pour les crucifix en bois sculpté, qui viennent ordinairement du Mont Athos, étroitement lié dès le commencement avec les pays roumains ; et les travaux d'aiguille montrent, par leurs inscriptions grecques autant que par leur caractère, l'origine nationale des brodeurs et des brodeuses. Il est possible aussi que les premières images sur bois fussent venues des pays byzantins ou du monde byzantin, qui envoyaient aussi, directement ou par l'intermédiaire slave, du reste slave de simple forme parfois, l'art de la calligraphie et de l'enluminure.¹

Je préférerais placer à ce quatorzième siècle où on latinise tant dans tous les domaines, aussi l'arrangement par des Grecs, probablement en Morée, où le contact était journalier et l'interpénétration plus avancée, ces derniers « romans », aux thèmes occidentaux, français, qui paraissent avoir formé la lecture favorite dans certains cercles de ce monde si entremêlé. Les péripéties aventureuses par lesquelles passe l'empereur Jean V, victime de son fils, l'usurpateur Andronic, avec son triste séjour dans la tour où on l'a emprisonné, avec les lettres secrètes qu'il fait partir, employant le concours d'une femme, pour gagner sa liberté, paraissent être tirées d'un de ces petites poèmes d'imitation latine.²

Mais il y a autre chose pour étayer ce qui paraît, au premier regard, un édifice prêt à s'effondrer, avec tous les matériaux qui le composent. N'oublions pas, d'abord, qu'à cette époque, l'idéalisme du moyen âge, l'idée de l'autorité première dont tout descend et qui, de ce fait, dépasse toute fondation d'ordre matériel, n'est pas morte. En Orient comme en Occident, on a le respect de la chose ancienne : ceux qui se préparent même à la démolir ont l'intention de se substituer à elle. La forme change, le sens reste, et c'est par le sens qu'on vit alors.

Mais, en outre, cet Empire qui paraît se morceler ne fait que continuer la direction latine qu'il avait adoptée depuis longtemps, en se créant par la division même du gouvernement des possibilités de mieux dominer. On peut s'en apercevoir en considérant combien de vitalité montre le petit État du Péloponnèse, que Jean VI avait créé pour son fils et qui vivra à côté de Constantinople, représentant la même civilisation, mais sans souffrir des mêmes misères et participer aux mêmes risques : c'est, dans un milieu rural, entre des fondations de chevaliers occidentaux et des bandits de même origine, comme une nouvelle image de ce qu'avait été la provinciale Nicée. Le régime d'Irène à Thessalonique, qui, par dessus une première conquête turque, passera aux Vénitiens dès 1420, pour appartenir définitivement au Sultan une dizaine d'années plus tard, représente le même phénomène de reviviscence par la fissiparité.

La reviviscence de l'« hellénisme » retient, du reste, dans la même unité morale ces « membre disjecta ». Il n'avait manqué que très peu pour qu'il y eût de nouveau à l'avantage d'un Cantacuzène, la marche d'Andrinople. Les Césars, les

¹ Voy. notre ouvrage *Les Arts mineurs en Roumanie*, Bucarest, Imprimerie de l'État, 1934.

² Cf. *Vita Caroli Zeni*, éd. Muratori, c. 219 et suiv. Cf. Mavropbrydis, Athènes 1866.

despotes serbes dans les vallées de la Macédoine montrent par leur titre qu'ils appartiennent à l'Empire ; la race n'intéresse pas : eux-mêmes n'y tiennent pas tant.

Mais, en même temps, sous leurs titres donnés par l'empereur, ce sont de parfaits chevaliers. Vladko Vladtchévitch, le neveu du roi de Bosnie, Tvrtko, fait son devoir à Kossovo comme un de ses pairs en Occident. Miloch Obilitch, l'assassin de Mourad, de même, qui, à la *zdravitza* avant la bataille, a reçu le gobelet d'or de la main de Lazare et qui veut prouver par ses exploits qu'on l'a calomnié en le présentant comme traître, tel que le sera Dragoslav, qui provoquera la panique des chrétiens. Le traducteur en italien du chroniqueur Dukas s'attaquera à Cantacuzène parce que les qualités chevaleresques lui manquent trop.¹

Les fragments de l'Épire, à Arta, en Céphalonie, ont de cette façon tous leurs liens avec Constantinople. Nous avons vu combien on s'est accommodé aussi avec les Francs, qui parlent le grec et emploient des Grecs ; la dépendance des États, des dynasties de l'Occident n'importe pas tant sous le régime de ces vicaires, pour la plupart acclimatés ; l'archevêque latin de Patras est trop lié avec ses bourgeois pour qu'il ne se revête pas un peu de grécité locale.² La Compagnie des Navarrais d'un Coquerel, débris des bandes qui infestaient l'Occident,³ gagne à Athènes et à Thèbes un certain vernis hellénique. Il n'y a que la Bulgarie triple, orientée maintenant, comme la Serbie du fils de Lazare, du côté du Danube, vers la Valachie ou vers le Pont génois, qui se maintient étrangère aussi bien au latinisme qu'à l'adhérence envers Byzance, et encore Dobrotitch et Ivanco, voisins des marchands de Gênes, ont-ils eux aussi de vagues profils de chevaliers d'aventure.

Les Turcs eux-mêmes, attirés vers les alliances de famille impériales, habitués à la pompe byzantine, initiés par les Byzantins eux-mêmes aux modes occidentales, participent à cette même direction féodale, chevaleresque. Bayezid, bien différent de l'Asiatique, du bon Musulman qu'avait été son père Mourad, qui resta toujours un étranger sur cette terre d'Europe, qu'il ne pouvait pas aimer, bien qu'il dût reposer en partie dans son sein, sur la place même de son martyr, est un fougueux chevalier au pair de son adversaire momentané, Jean sans Peur, Ses fils ne se distingueront que par la foi religieuse de leurs voisins serbes et roumains, frères d'armes et presque associés au pouvoir. Tandis que les masses se détachent par bandes pour faire le métier, si rentable, de routiers par tous les grands chemins de la péninsule, du Sud au Nord et de l'Est à l'Ouest, les chefs se cherchent des châteaux pour s'y nicher et exploiter la région, tout prêts au fait d'armes aussitôt qu'on leur jette le geste de défi. Ils font ce que leurs antécédents, suivant la trace des chevaliers normands à l'époque des Comnènes, avaient fait en Asie. Aucun souvenir de la « basiléia » millénaire de l'Asie, encore aucune disposition à se substituer, comme territoire et comme méthode, aux gens de Byzance. Pour arriver au désir de les remplacer, il faudra que, par dessus Bayezid et ses fils, par dessus son petit-fils, le nouveau Mourad, qui se fit derviche à un moment, une éducation spéciale prépare pour une autre conception le « fatih », le conquérant que sera Mahomet II.

¹ Pp. 354, 360-361.

² Gerland, *Patras*, *passim*.

³ Voy. les travaux cités plus haut, de M. Rubio i Lluçh.

IV. — BYZANCE ET L'ANARCHIE DYNASTIQUE OTTOMANE

Si l'idée byzantine était, ainsi, évidemment en marche, Constantinople aurait dû, au contraire, succomber, et Manuel en serait resté en Occident un hôte respecté, mais indésirable et incommode, comme le seront ses petits-fils après la catastrophe de 1453, s'il n'y avait eu du côté de l'Orient un secours inespéré dans une grande action militaire dont les suites arrêteront sur place pour une vingtaine d'année l'avance des Ottomans.¹ Ce ne fut pas celui, qu'on avait longtemps escompté, à Constantinople de même qu'en Occident, des Mongols, auxquels on avait naïvement supposé des intentions chrétiennes,² mais l'apparition de ce Turcoman, émule de Dehinguiz, l'empereur mongol, qui venait de la Perse.³

Pendant qu'on faisait à ce fier et pauvre voyageur couronné qui était Manuel des réceptions solennelles en Occident, là se bornaient ses succès.⁴ Bayezid assiégeait Constantinople,⁵ défendue par le régent Jean VII, fils d'Andronic, auquel son oncle avait confié, oubliant le passé, la régence,⁶ le prince même qui

¹ Clavijo, *Vida del gran Tamorlan y itinerario*, Madrid 1782 ; Sylvestre de Sacy, dans les *Mémoires* de l'Institut royal de France, VI ; *Lettre de Timour à Manuel*, dans Sanudo, Muratori, XXII, p. 798. Cf. sur le poème populaire *Timour*, Byz.-neugriech. Jahrbücher, III, pp. 77-79.

² Voy. Marr, dans le *Viz. Vréménik*, XII, p. 1 et suiv. ; *Oriens Christianus*, IV (1894), pp. 184-187 Iorga, *Brève Histoire de la Petite Arménie* ; *Revue historique du Sud-Est européen*, 1932, pp. 82 et suiv. (sur le livre de M. Giovanni Soranzo, *Il Papato, l'Europa cristiana e Tartari*. Milan 1931). L'illusion du khan qui ira à Nazareth. Finke, *Acta*, n° 464 (1307).

³ Sur la prise, par ses bandes, de Smyrne, défendue par les Hospitaliers, Ducas, p. 28. Cf. notre étude sur Rhodes, chap. IV.

⁴ Il revint le 13 septembre 1402 ; Ducas, p. 62. Cf. le récit de ses voyages, à Venise, à Milan, en France, dont les chroniques (aussi *Chronique du bon duc Loys de Bourbon* ; Douët d'Arcq, *Choix de pièces inédites* ; cf. *Νέος Έλληνομνήμων*, XIII, pp. 132-133) mentionnent assez largement le séjour, dans le récit de M. Vasiliev, *Journal du Ministère de l'Instruction Publique de Russie*, 1912 ; Schlumberger, *Un empereur de Byzance à Paris et à Londres*, Paris 1916. Cf. nos *Notes et extraits*, I, pp. 81 et suiv., 142 ; Marinescu, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, XI, p. 192 et suiv.

⁵ On aurait pensé à la lui donner.

⁶ En 1392 on le trouve, avec sa mère, Marie-Makaria, une nonne, en Lombardie, à Pavie ; Sophrone Eustratiadis de Léontopolis, dans *Ἐκκλησιαστικός Φάρος*, IV (1911). pp. 273-304, 353-405 (Évangile donné par eux à Pierre, évêque de Novare). Il avait été expulsé de Gênes (Chalkokondyle, p. 82). Voy. l'étude récente, déjà citée, de M. Dölger. — Sur les Paléologues du XIV^e siècle voici encore quelques notices, qui peuvent être utiles : Finke, *Acta*, no. 565 (projets latins sur Constantinople) ; *Νέος Έλληνομνήμων*, VII, pp. 138 (usurpation de Cantacuzène), 139 (mort de la princesse Irène l'Allemande, 16 août 1324) ; 140 (mort d'Andronic II, 13 février 1332) ; 144 ; *Byz. Zeitschrift*, XI, p. 452 et suiv. (épithalame d'Andronic II) ; *ibid.*, XX, p. 269 (Jireček ; mariage d'Andronic II avec Irène) ; Millingen, *Byzantine churches* (sépultures d'Andronic et Anne à Pammakaristos) ; *Νέος Έλληνομνήμων*, XI, p. 254 (signature de Jean V) ; *Δελτίον χριστιανικής αρχαιολογικής εταιρείας*, II (1925) (Théodore Paléologue Philanthropènc) ; Finke, *Acta*, no. 266 (Théodore de Montferrat, rappelé pour Thessalonique ; projet d'alliance de famille en Aragon) ; *Mélanges Schlumberger*, II, p. 521 et suiv. (une nonne Paléologue). Des vers pour la « despina » Marie, P. N. Papaguéorgiou, dans la *Byz. Zeitschrift*, XXX, pp. 326-327.

avait cédé, par le moyen du même agent pour l'Occident, François Gattilusio, le lendemain de Nicopolis, ses droits sur l'Empire à Charles VI, roi de France.¹ Une expédition française de Boucicaut, gouverneur de Gênes, réunit dans ses attaques, du Bosphore et jusqu'en Syrie, chevalerie et action de corsaires.² Timour, le Turcoman tout frais, sans influences byzantines, brisera seul, bientôt, à Angora, en 1402, la carrière foudroyante du Sultan des Turcs, rappelé de Morée,³ et Bayezid mourra dans une captivité dont il devait ressentir, après avoir acquis tant de gloire, toute la honte.⁴

Une nouvelle sommation de rendre la ville venait à peine d'être adressée à Manuel, auquel le Sultan offrait en échange la Morée.⁵ A ce moment,⁶ miné aussi par la querelle entre Manuel et Jean,⁷ l'Empire dégénéré et amoindri au dernier degré payait un tribut au Sultan ; il devait fournir aux armées ottomanes, un contingent commandé par l'héritier du trône ; un cadî, un juge turc avait été imposé à Constantinople.⁸ L'ancien apanage du prince Andronic, comprenant les villes de la Mer Noire, Sélymbrie, Panidos, Rhodosto, Héraclée, avait été récemment envahi par le Sultan. On avait vu les bandes de Yacoub et d'Évrénos jusqu'à Coron, à Modon, à Argos, qui fut prise, des milliers de Grecs étant transplantés en Asie (1395).⁹

Le fils de l'empereur Jean Cantacuzène était mort en Morée,¹⁰ et son successeur, qui fut un Paléologue, Théodore, frère de Manuel, se maintenait avec peine dans la péninsule, où un prince indépendant régnait sur l'Achaïe latine, le Génois Centurione Zaccaria, représentant, dans les premiers temps, du roi de Naples. Il appela même, au moment où apparaissait la forte armée du Pacha Yakoub et de cet Évrénos, les Hospitaliers de Rhodes, qu'il alla chercher dans leur île pour leur céder ses villes et ses châteaux, et ici se place un incident qui montre l'attitude de la population à l'égard de pareils changements. Elle jette des pierres et des bûches contre les chevaliers, qui reçoivent l'intimation de partir dans trois jours. C'est tout un mouvement d'autonomie chez ces gens de Mistra, qui sont conduits par leur évêque, qu'ils avaient créé leur « duc » ; à peine Théodore put-il être admis dans la ville qu'il avait ainsi trahie.¹¹ De leur côté, les Vénitiens

¹ En échange pour 25.000 florins d'or par an et un château (l'acte, daté de Lesbos, 15 août 1397), dans le *Νέος Ἑλληνομνημίων*, X, p. 248 et suiv. ; XIV, p. 110 ; Bulletin de l'Institut pour l'étude du Sud-Est européen, I, p. 39.

² *Livre des faits*, éd. Buchon ; Schlumberger, *Jean de Châteaumorand*, Paris 1919. Cf. Iorga, *Les voyageurs dans l'Orient européen*, Paris 1928.

³ Chalcocondyle, p. 145.

⁴ Sa femme, fille de Lazare, avait été prise aussi, — on lui fit boire du vin —, ainsi que le fils de Bayezid, Moussa, libéré ensuite ; Phrantzès, p. 68 ; Chalkokondyle, pp. 158, 160, 165.

⁵ Ducas, p. 55. Pour faire partir les Turcs, en leur céda tout jusqu'aux murs ; *ibid.*, p. 57. 57.

⁶ Phrantzès, p. 83.

⁷ Mort, comme moine Joasaph, le 22 septembre 1408. Cf. l'article de M. Dölger, déjà cité. cité. Cf. le même, dans les Actes du III^e congrès d'études byzantines.

⁸ Mais un fils, âgé de sept ans, de Bayezid, Yakoub, devient le chrétien Démètre ; Phrantzès. Cf. Dukas (il fut enseveli près de l'église du Prodrome à Stoudion).

⁹ Cf. surtout Ducas, p. 63 et suiv. Sur la prise de Smyrne, *ibid.*, pp. 71-78.

¹⁰ Un autre, Mathieu, à Rhodes ; Chalcocondyle, p. 38. Cf. Zakythinios, *Le despotat grec de Morée*, p. 125 et suiv.

¹¹ Phrantzès, pp. 62-64 ; Chalkokondyle, pp. 97-98.

possédaient depuis 1394 Argos ;¹ les Turcs d'Évrénos, qui avaient déjà pénétré dans la péninsule, ne tardèrent pas à l'annexer. De son côté, la flotte turque dominait la Mer et exigeait ce qu'elle voulait des îles restées encore byzantines.² L'état dans lequel se trouvaient alors les restes de l'ancien Empire était donc vraiment désespéré. Jean VII ne régnait qu'à l'intérieur de la Capitale, comme le constatait avec douleur Dukas, le chroniqueur de la conquête musulmane.

Le hasard heureux de la défaite et de la captivité de Bayezid releva le courage de toutes les faibles puissances que le grand Sultan avait presque annihilées. Le Caraman d'Asie Mineure, le despote de Serbie, le prince de Valachie purent mener une existence plus libre. L'empereur, qu'on accusait d'indifférence et de lâcheté,³ tira aussi des conséquences de la bataille d'Angora et de la chute de son terrible suzerain.

Dans les longues guerres pour la succession de ce dernier, il soutint tantôt un des candidats, tantôt l'autre, demandant chaque fois sa récompense.⁴ Un nouveau mariage mixte avait consolidé sa situation. Abrisé pendant quelque temps à Constantinople,⁵ le prince Soliman, premier successeur de Bayezid, épousa une fille du despote Théodore,⁶ ou plutôt de Giannino Doria, υἱδῆς de l'empereur.⁷ Il promettait de restituer Zéïtoun, le pourtour du Pont, Thessalonique, les rives du Strymon et la Morée à l'Empire, et il chercha au moment de sa défaite un asile entre les murs de Constantinople.⁸

Lorsque Mousa tua Soliman, il annula les donations de son frère, sauf Zéïtoun, et assiégea Constantinople, mais la flotte, commandée par un bâtard des Paléologues, Manuel, le fit partir.⁹ Les Byzantins soutinrent ensuite le jeune Gurkhan, fils de Soliman, qui, trahi par son vizir Chaban, fut aveuglé. Plus tard, l'empereur se réunit au despote Etienne, jadis le « frère » de Mousa, pour appeler en Europe l'Asiatique Mahomet Ier, qui gagna la partie.¹⁰

¹ Voy. Chalkokondyle, pp. 97-99, notre étude *Venise dans la Mer Noire*, dans le Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine, II (cf. les documents dans l'édition roumaine ; Annales de la même Académie). Cf. Silberschmidt, *op. cit.*, et aussi Fr. Rühl, *Der deutsche Orden in Griechenland*, dans la revue *Nord und Sud*, 1899, pp. 327-341.

² A Phocée l'évêque fut celui qui appela les Turcs ; Chalkokondyle, p. 67. Pour l'invasion en Grèce, *ibid.*, p. 68.

³ « Manuel sta sempre a letto e non pensa a niente. Se fosse uomo, profiterrebbe del terror de' Turchi per ricuperare da essi tutta Grecia » ; Sanudo, aussi dans Monferratos, *Διπλωματικά ἐνεργείαι Μανουήλ β' τοῦ Παλαιολόγου*, Athènes 1913 (déjà cité).

⁴ Voy. Monferratos, *loc. cit.*

⁵ Chalkokondyle, pp. 168-170, 171.

⁶ Phrantzès, p. 87 ; Ducas, pp. 91-94.

⁷ Chalkokondyle, p. 172. Celui-ci amène le despote Etienne à soutenir Soliman ; *ibid.*, p. 172. Cf. aussi *ibid.*, p. 173.

⁸ *Ibid.*, p. 174 ; Ducas, p. 79. De fait, le prince Jean fut installé à Thessalonique, comme comme « roi de Thessalie » ; Ducas, *loc. cit.*

⁹ Chalkokondyle, pp. 175-177. Sur la bataille du 17 juillet entre lui et son frère Mousa, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, VII, pp. 152. Cf. notre *Gesch. des osmanischen Reiches*, I.

¹⁰ Phrantzès, pp. 87-89.

Dans ces circonstances, Thessalonique devint l'apanage du despote Andronic, un des fils de Manuel,¹ qui, atteint d'éléphantiasis, la vendra aux Vénitiens pour 50.000 florins.²

Mahomet Ier, qui, partant de Constantinople, aussi avec des soldats byzantins,³ parvint à réunir sous son autorité toutes les provinces conquises par les Osmanlis, céda de nouveau aux Byzantins, à son « père » Manuel, la province de la Mer Noire, qui devint ensuite un autre apanage du prince impérial.⁴ Des otages de la Maison d'Osman, comme Ali, fils de Bayezid, vivaient maintenant à Constantinople et retenaient par la crainte le Sultan régnant dans des relations en apparence amicales avec les Paléologues. Théodore II de Morée (à partir de 1407) devint ainsi le plus puissant seigneur dans la péninsule, où l'offensive turque s'était arrêtée. L'empereur se rendit en mars 1415 auprès de son frère pour aviser avec lui aux moyens de fortifier, par la construction d'un mur, l'isthme de Corinthe : pendant deux ans on travailla au célèbre « mur de six milles », défendu par cent cinquante tours.⁵ On vit au retour de ce voyage, Manuel et Mahomet s'entretenir amicalement sur leurs vaisseaux, en rade de Gallipoli (1416).⁶ Bientôt les Vénitiens détruisirent, dans les mêmes eaux de l'Hellespont où le Sultan avait pris Andros, Paros, Milos, la flotte turque, et Mahomet dut faire la paix sans s'être vengé de cette insulte qu'un Mourad Ier ou Bayezid n'eût pas supportée si facilement.⁷ En 1420, le Sultan, devant passer par Constantinople en Asie, fut reçu par les envoyés de l'empereur et mené à la Double Colonne, où se trouvait, devant le vaisseau qui l'attendait, l'empereur et son fils. Mahomet fut conduit jusqu'à Scutari.⁸ Au retour, fêté de la même façon, il fut emporté par la peste presque sous les yeux de l'empereur, qui s'était réfugié au couvent de Péribleptos.⁹

V. — DERNIERS SECOURS ÉTRANGERS

Les Byzantins crurent même pouvoir étendre leur domination, profitant, à la mort de Mahomet Ier, victime d'un accident de chasse,¹⁰ des querelles qui éclatèrent entre son fils, Mourad II, et des concurrents, les deux Moustafa, l'un fils de Bayezid, l'autre, frère du nouveau chef de la Maison d'Osman. Mais le

¹ Un autre, Constantin, se rendit en Gazarie génoise ; Dukas, p. 133. ⁴ Phrantzès, p. 64 ; Chalkokondyle, pp. 205-206. Il mourra à Mantinée ; *ibid.* Voy. Ducas, pp. 197-201 (prise par les Turcs).

² Phrantzès ; Chalcocondyle. Il mourra à Mantinée.

³ *Ibid.*, pp. 94-96.

⁴ *Ibid.*, p. 97.

⁵ Phrantzès, pp. 96 et 108 ; 'Νέος Έλληνομνήμων, II, p. 435 et suiv. ; IV, pp. 20 et suiv., 240-243 ; V, pp. 115-116 ; VII, pp. 152-153. Cf. Zakythinos, *op. cit.*, p. 168 et suiv.

⁶ Voy. Marinescu, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, XI, pp. 196-197.

⁷ Ducas, pp. 109-110. Cf. notre *Gesch. des osmanischen Reiches*, I.

⁸ Phrantzès, p. 112.

⁹ *Ibid.*, p. 113. Cf. Chalkokondyle, p. 178. Deux fois avant la victoire il avait été à Constantinople ; *ibid.*, pp. 179, 181. Cf. Ducas, p. 103.

¹⁰ Il avait recommandé à son fils Mourad l'amitié avec Manuel ; Phrantzès, p. 90. Son testament confiait à l'empereur ses enfants ; ne lui étant pas donnés, celui-ci proclama Moustafa (Ducas, pp. 131-132, 134-135), comme ἡγεμῶν πάσης γῆς Ῥωμαίων ; *ibid.*, p. 151.

premier Moustafa ne fut pas en état de leur livrer la seule ville de Gallipoli, que l'empereur était venu attaquer.¹ Mourad II vint même mettre le siège devant Constantinople, que les Turcs attaquaient ainsi pour la troisième fois.²

A la fin, le nouvel empereur Jean VIII, qui régnait à la place de son vieux père Manuel, avant la mort de celui-ci, le 11 ou 21 juillet 1425,³ dut se résigner à payer un tribut de 300.000 aspres par an pour pouvoir conserver Mésembrie et Derkos, du côté de la Mer, et, vers le Strymon, Zéïcoun.⁴ Thessalonique avait été vendue par son pauvre despote malade aux Vénitiens, mais ceux-ci, hais par la population grecque et juive, la perdirent bientôt, le 29 mars 1430, après un long siège des Turcs, qui n'avait eu cependant rien de véhément.⁵

Une invasion du nouveau flamboularis de Thessalie, Tourakhan, ruina les fortifications de l'isthme (1423) et ébranla sensiblement la situation du despote, frère de Manuel, ce Théodore II, qui se maintint cependant jusqu'à sa mort dans le reste de ses possessions.⁶ Mais un voyage du nouvel empereur allait rendre à ses provinces la sécurité, et Mistra abrita bientôt le faux Moustafa, retenu d'abord à Lemnos.⁷

Mourad avait attaqué aussi la Serbie, qu'il considérait comme un héritage, car le despote Étienne était mort. Vouk Brancovitch, le seigneur qui se saisit du pouvoir, dut marier au Sultan une de ses filles, Mara.⁸ De leur côté, les Byzantins s'allièrent à Georges, lui fiançant en secondes noces une fille du sang des Cantacuzènes et lui conférant la dignité de despote⁹ ; son fils Lazare épousa la fille du despote Thomas.¹⁰

En mourant, Manuel avait consacré, contre l'opinion publique, représentée par Phrantzès, définitivement le régime des apanages, correspondant à celui que le roi Jean de France avait adopté à l'égard de ses fils. Andronic avait eu

¹ Phrantzès, p. 115 ; Chalkokondyle, pp. 203-204, 220-227 ; Ducas, pp. 117-121, 131, 134-135, 139 et suiv., 187-188, 189.

² Phrantzès, p. 91. La princesse serbe Mara négocia la paix (*ibid.*). Quatrième siège en juin 1422 ; *ibid.*, p. 116. Il est largement décrit par Kananos, éd. de Bonn. Cf. Chalkokondyle, pp. 228, 231 et suiv. ; Ducas, pp. 182, 185-187.

³ Comme moine Mathieu ; 'Νέος Ἑλληνομνήμων, V, p. 311 ; VII, pp. 144, 148-149. Cf. Ducas, p. 188 ; Phrantzès, p. 121. L'impératrice Hélène, devenue la nonne Hypomona, « la Patiente », mourut en mars 1450 ; 'Νέος Ἑλληνομνήμων, VI, p. 289 et suiv. ; Jireček, dans les *Byz.-neugr. Jahrbücher*, I, pp. 4-5. La première femme de son fils fut, dès 1414, Anne de Moscou, qui mourut dans trois ans ; Halecki, dans le *Byzantion*, VII, p. 52. Un discours adressé à Manuel, Regel, *op. cit.*, p. 183 et suiv.

⁴ Ducas, p. 196.

⁵ Cf. la chronique de Jean Anagnostès, éd. de Bonn ; Phrantzès, pp. 91, 121-122 ; Chalkokondyle, pp. 235-236. Les renseignements les plus précis dans nos *Notes et Extraits*, I. Cf. 'Νέος Ἑλληνομνήμων, VII, p. 155 ; VIII, p. 206 et suiv.

⁶ Phrantzès, p. 117 ; Ducas, p. 515 et suiv. Cf. le 'Νέος Ἑλληνομνήμων, VII, pp. 154, 309-315. A cette époque, le despote Démètre passa, par Péra, chez les Turcs (*ibid.*)

⁷ Phrantzès, pp. 108 (année 6915), 114. En 1418 le despote Thomas fut envoyé en Morée ; *ibid.*, p. 109.

⁸ Cf., pour les Serbes et Byzance, *Archiv für slavische Philologie*, XXVII (1905), pp. 246-246-257 ; XXXIV (1912-3), pp. 298-304 ; XXXV, pp. 1913-4 ; *Viz. Vreménik*, XII, p. 44 et suiv. ; XXIII, pp. 144-145 ; XXV, pp. 45-46 ; 'Νέος Ἑλληνομνήμων, XIV, p. 399.

⁹ Cf. nos *Familles byzantines*, dans le *Bulletin de l'Académie Roumaine*, XVII.

¹⁰ Phrantzès, p. 202. C'est l'impératrice Hélène, qui mourut en 1473 ; *ibid.*, p. 450. Elle avait été à Venise en 1468. Cf. la description par Grégoras du voyage de la fiancée ; Bezdechi, dans l'*Ephemeris daco-romana*, et Laskaris, *op. cit.*

Thessalonique, qu'il perdit¹ ; Théodore resta à Mistra, Thomas ayant le reste de la Morée ; Constantin gardait la rive de l'Euxin : Anchiale et Mésembrie.² Ce dernier, auquel Théodore offrait ses possessions, épousa Théodora, la nièce du despote Carlo Tocco (+ 1430), le Napolitain qui avait hérité d'Arta et de Ianina, et devait avoir toutes les possessions de ce prince en Morée, où déjà Klarentza avait été prise, Patras promettant un tribut à Constantin, qui l'avait assiégée³ et qui reviendra à la charge,⁴ parvenant enfin à s'en saisir.⁵ Ce fut un vrai acte de restauration byzantine ; alors que l'archevêque latin résistait dans la citadelle, par les rues ornées de feuillage et de fleurs le vainqueur se rendait en cérémonie à l'église de St. Nicolas.⁶ L'impératrice Théodora, morte dans le château de Staméron, fut ensevelie à Klarentza, pour être ensuite transportée à la Zoodoton de Mistra.⁷ Sans les querelles entre les fils de Carlo, Hector et Memnon, aux noms héroïques, qui firent que le beglerbeg Sinan eut Ianina, et les exploits des Catalans,⁸ qui se saisirent de Patras pour la vendre, au prix de 12.000 ducats, à Constantin, on aurait cru l'heure venue pour retourner à la situation d'avant 1204.⁹ Phrantzès était même allé prendre, en échange des châteaux de Morée, Athènes et Thèbes, où Tourakhan le dépassa.¹⁰

Les querelles entre les frères, Constantin allant jusqu'à recourir aux Turcs, gâtèrent cependant une œuvre magnifique.¹¹ Les terres de Nicéphore Mélissènos, avec Androusa, Kalamata, Mantinée, Messène, etc., étaient confiées aux fils de Manuel, qui avaient Kalavryta, Vostitza, la plaine sous le Taygète, les nombreux châteaux de la région et le rivage du golfe de Messénie.¹² Et Thomas, auquel avait été promise la fille du prince d'Achaïe, Centurione Zaccaria, dont le fils avait épousé la sœur de l'empereur,¹³ assiégeait Kalandritza, appartenant à ce dernier.¹⁴

Mais, dans ces événements, de Morée, d'Achaïe, d'Épire, il ne faut pas voir seulement les actions militaires, les exploits chevaleresques, la défense contre l'empiétement des Turcs, toujours aux aguets. Il y a là un phénomène d'ethnographie et un sens moral.

Constantinople est chaque jour plus latine ; Péra, contre laquelle il y eut toute une petite guerre avant 1439, les Génois, bloqués, devant payer des dédommagements,¹⁵ s'enrichissait, prospérait en face de la cité impériale, qui était plutôt un refuge, un abri d'agonie. L'empereur sera bientôt en Occident, se

¹ Sa mort en 1428 comme moine Acacius ; Phrantzès, p. 134.

² *Ibid.*, p. 122.

³ Phrantzès, p. 128 et suiv. (1427). En 1428 les frères se rencontrent à Corinthe ; *ibid.*, p. 130. Cf. aussi Chalkokondyle, pp. 238-242.

⁴ Phrantzès, pp. 136-138. La paix lui donna le château latin de Serravalle ; *ibid.*, p. 145. 145.

⁵ *Ibid.*, pp. 148-152.

⁶ *Ibid.*, Les Turcs voisins revendiquaient aussi cette place. Les Vénitiens étaient à Lépante ; *ibid.*, p. 51

⁷ *Ibid.*, p. 154.

⁸ *Ibid.*, pp. 193-194.

⁹ *Ibid.*, pp. 155-156.

¹⁰ *Ibid.*, pp. 159-161.

¹¹ *Ibid.*, pp. 161-163.

¹² *Ibid.*, pp. 131-133.

¹³ *Ibid.*, p. 148.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Chalkokondyle, pp. 284-286.

dirigeant vers ces Latins qui dans sa maison à lui le dominant ; les quelques villes restées byzantines sur le rivage de la Mer Noire n'attirent plus les cadets des Paléologues. Au contraire, cette Morée, restée très grecque, même sous les maîtres latins, est pleine de la sève naturelle qui avait donné de la valeur à la province de Nicée. Ici le passé hellénique est bien vivant ; des flammes s'élèvent d'un siècle à l'autre de toutes ces cendres entassées. La mode même de l'hellénisme paraît dans les noms, et la vie populaire garde des coutumes très anciennes dont la belle sérénité rappelle les meilleurs temps de l'antiquité : on peut même se demander si ce n'est pas de cette province, si vivante, que vient l'art même, de fraîcheur, de belle confiance, qui, de Constantinople, comme nous l'avons vu, *£**Illa bien loin, portant un évangile de libre beauté 5 ceux qui y ont découvert un parfum classique ne se trompaient pas complètement. Les Turcs eux-mêmes, qui finiront par gagner tout le terrain, parfois des Grecs passés à l'Islam, comme Évrenos, se feront peu à peu à cette vie, qui, analysée de près, montre bien qu'elle ne s'était, au fond, jamais arrêtée. Chalkokondyle déjà a observé que Tourakhan et ses fils travaillaient pour leur propre compte.¹

Mais l'invasion turque, en décembre 1446,² mettra fin à ce rêve de l'Hellade ressuscitée sous une forme chrétienne et monarchique. Le Sultan détruisit les fortifications de l'isthme, qui avaient coûté si cher à l'Empire ruiné, et occupa Patras, coupant ainsi pour les Grecs tout contact avec l'Achaïe et ouvrant une porte pour les incursions de ses pachas.³

C'est l'époque où l'Épire elle aussi devint turque par la prise de Ianina sur les héritiers de Carlo Tocco, qui, divisés par leurs ambitions, ouvrirent eux-mêmes le chemin aux envahisseurs. Charles II, fils de Léonard Tocco, fut toléré à Arta en échange pour un tribut et pour le service personnel dans l'armée du Sultan.⁴

Comme le Sultan devenait chaque année plus menaçant, Jean VII, époux, depuis 1419, de Sophie de Montferrat⁵ et qui avait fait en 1423 un tour en Hongrie,⁶ se se décida à suivre l'exemple de son père et de son grand-père, en tentant lui aussi le voyage d'Occident.

Ce voyage dut être annoncé au Sultan, devenu un suzerain, et un suzerain soupçonneux. Mourad désapprouva cette idée, et, quand l'empereur s'y obstina, il fit mettre le siège à Constantinople, l'Empire n'ayant pas d'autre ressource que

¹ P. 99.

² *Νέος Έλληνομνήμων*, II (1905), p. 477 et suiv. (chronique contemporaine).

³ Phrantzès, pp. 202-203 ; Chalkokondyle, p. 341 et suiv. Sur l'attaque antérieure, avant 1444, et la tentative de détruire l'État athénien et thébain des Acciaiuoli, *ibid.*, pp. 313-322. Sur la querelle entre l'empereur et son frère Théodore, qui assiégea Constantinople, étant emporté ensuite par la peste, *ibid.*, p. 431. Les Valaques du Pinde se soumirent aussi en 1449 ; *ibid.*, pp. 349-350. — Sur la situation de la Morée après la mort de l'empereur, *ibid.*, p. 374. Paix avec les Turcs, *ibid.*, p. 376. — Échanges de territoires entre les Paléologues, p. 378. Démètre est le camarade de Tourakhan ; *ibid.* Nouveau raid de celui-ci ; pp. 381-382. Cf. aussi Ducas, p. 222.

⁴ Chalkokondyle, pp. 236-238. Pour cette Karlili, province de Charles, aussi Georges Konstantinidis, dans *Άρμονία*, 1900, I, pp. 465-474. Pour l'importante île de Saséno, le *Νέος Έλληνομνήμων*, XI, pp. 57 et suiv., 320 et suiv. Pour la dynastie indigène de Boua (le boiteux) Spatas, *ibid.*, II, p. 487.

⁵ Phrantzès, p. 109. Elle devait s'enfuir en 1426 ; *ibid.*, p. 122.

⁶ *Ibid.*, pp. 117, 120-121. Sa sœur Kléopa fut femme du despote Théodore (ensevelie à Mistra) ; Chalkokondyle, pp. 206-207 ; Ducas, p. 100 et suiv. L'empereur épousa alors Marie de Trébizonde ; Phrantzès, pp. 123, 156, 191.

celle d'envoyer à Florence le despote Thomas pour avertir et demander des secours.¹ Plus tard, après le retour de Jean VIII, les Turcs seront encore autour des murs pour soutenir le despote Démètre, révolté contre son frère, celui-là même qui mariera plus tard sa fille à Mahomet II.² Pour sauver la Capitale l'autre frère, Constantin, qui revenait de Lesbos, où il s'était marié à une Gattiluso, dut combattre la flotte turque toute entière.³

Jean était parti cependant avec un attirail et une suite de beaucoup supérieurs à ceux des autres voyages impériaux, emmenant sa Cour entière, son frère cadet, le despote Démètre, et tout un monde de métropolitains et d'évêques, avec le patriarche Joseph lui-même à leur tête. Brillamment reçu à Venise, par le doge et la Seigneurie, fidèles à de très anciens souvenirs, qui le saluèrent sur son vaisseau, au Lido, l'empereur les reçut assis, le chef de la République prenant ensuite la gauche, alors que la droite était réservée au despote.⁴ Le cortège impérial byzantin⁵ se rendit à Ferrare pour le grand concile d'Union qui devait donner un nouveau prestige à la Papauté en lutte avec les fauteurs de réforme rassemblés encore à Bâle. Phrantzès prétend même que son maître avait eu l'intention de s'agenouiller devant Eugène IV.⁶

Les séances furent bientôt transportées dans la grande et riche ville de Florence, où furent rédigées et signées les formules de la réunion de l'Église d'Orient à l'Église apostolique romaine.⁷ Un des partisans de cet acte, le savant Bessarion, archevêque de Nicée, fut fait cardinal ; le vieux patriarche mourut à Florence et fut enseveli dans une église latine ; la basilique de Sainte-Sophie, à Constantinople, sera livrée bientôt au nouveau culte selon le pacte de Florence.⁸

Florence.⁸

Mais Marc Eugénikos, le polémiste des vieilles ambitions byzantines, et, avec lui, d'autres, protestèrent contre cette décision. La population de Constantinople désapprouva énergiquement le compromis, conclu pour retarder la ruine complète de l'Empire, et les églises où le nom du Pape fut prononcé dans les prières liturgiques devinrent par ce seul fait profanes pour les fidèles, qui ne voulaient pas abandonner la tradition des ancêtres.⁹

¹ *Ibid.*, p. 181.

² *Ibid.*, p. 194.

³ *Ibid.*, p. 195. il finit par avoir Sélymbrie ; *ibid.*, p. 196 ; Chalkokondyle, pp. 304-307.

⁴ Phrantzès, p. 182. Cf. Syropoulo, *Historia vera unionis non verae*.

⁵ Romanin, *op. cit.*, IV, p. 189 et suiv.

⁶ Pp. 188-189.

⁷ Cf. nos *Notes et extraits*, II, 1^{ère} partie (avec la bibliographie). Nomination de Métrophane de Cyzique à la place de Joseph, mort à Florence ; Phrantzès, p. 92. Grégoire Méliissinos (Mammas) lui succède : p. 200. Sa fuite, p. 217 (1452).

⁸ Ducas, p. 212 et suiv.

⁹ Outre les sources indiquées dans nos *Notes et Extraits*, série 2, p. 1 et suiv., le décret d'Union, Perrault-Dabot, dans le *Moyen âge*, XII, p. 488 et suiv. ; cf. 'Νέος Έλληνομνήμων, IX, p. 487-489 ; Petit, *Documents relatifs au concile de Florence, la question du Purgatoire à Ferrare*, Paris 1920 ; Ludwig Mohler, *Eine bisher verlorene Schrift von Georgios Amirutzes über das Konzil von Florenz*, dans l'*Oriens Christianus*, N. S., IX (1921), pp. 20-35 ; A. Gottlob, *Aus den Rechnungsbüchern Eugens IV. zur Geschichte des Florentinus*, dans le *Historisches Jahrbuch*, XIV (1893), pp. 39-66 ; Rostagno et Festa, *Indice dei codici laurenziani*, pp. 132-133, dans les *Studi italiani di filologia classica*, I ; Lambros, dans le *Δελτίον* de la *Société d'Athènes*, VI (1904), pp. 351-357 (séjour de Jean VIII à Peretola avec Cyriaque d'Ancône) ; 'Νέος Έλληνομνήμων, IV, pp. 188

Cependant une Croisade fut organisée, à la suite d'une série de campagnes contre les Turcs, par le Roumain Jean d'Inoara (Hunyadi), devenu capitaine général des forces hongroises, et même lieutenant du royaume. Une coalition se forma dans le but de chasser les Turcs d'Europe. Rompant la trêve récemment conclue, les Hongrois, le roi et le légat du Pape à leur tête, s'avancèrent, à travers le pays de Dobrotitch, prenant d'assaut Kaliakra et allant jusqu'à Varna, pendant que la flotte pontificale coupait les communications dans les Détroits et que l'empereur de Constantinople, que Mourad salua au passage,¹ attendait, plein de nouvelles espérances, le résultat de cette nouvelle lutte contre l'Islam envahissant. Mais un mouvement imprudent et héroïque du roi Vladislav de Hongrie et de Pologne causa sa mort et la perte d'une bataille qui était déjà presque gagnée (novembre 1445).²

Jean VIII dut donc présenter ses humbles félicitations au vainqueur, et ses frères, Constantin et Thomas, qui avaient rétabli la muraille de l'Hexamilion à travers l'isthme de Corinthe, et s'étaient même avancés en prenant Thèbes et la Béotie en entier, durent assister impuissants à la campagne de récupération et de vengeance qui suivit la victoire de Varna.³

Jean VII mourut bientôt, le 31 novembre 1448,⁴ et ses restes rejoignirent ceux de son père au Pantokrator.⁵ Il ne laissait que des frères, qui s'étaient longtemps querellés pour sa succession, qu'ils étaient venus tour-à-tour guetter, à Constantinople ou dans l'apanage de Sélymbrie. L'aîné de ces derniers Paléologues, Constantin,⁶ fils d'une princesse serbe de Macédoine, fille de Dragasès, recueillit cependant, à Mistra, où il se trouvait comme maître de la Morée, sans aucun conflit, le dangereux héritage impérial ; les Turcs avaient mis fin à la concurrence, en le désignant.⁷ Il fallut que les Catalans lui donnent des vaisseaux pour qu'il entre à Constantinople, le 12 mars,⁸ où il conclut, le 25, une paix générale avec le Sultan.⁹

et suiv., 296 et suiv. (actes délivrés par l'empereur à Florence) ; Dräseke, dans la *Byz. Zeitschrift*, V, p. 572 et suiv. ; Carra de Vaux, Les souvenirs du concile de Florence, dans l'*Oriens Christianus*, II, pp. 69-73 ; Jugie, dans les *Echos d'Orient*, 1921, p. 269 et suiv. (question du Purgatoire) ; *Byzantion*, IV, pp. 631-632 (Bessarion présente à Florence un mémoire de Georges Scholarios) : Lampros, *Παλαιολογία*, I, p. 3 et suiv. (un discours de 1439). — Le décret fut signé aussi par le despote Démètre. — Comme dates de l'arrivée du patriarche à Modon, en 1437, et celle de tous les délégués au retour, avec leur liturgie franque, en novembre 1439, *Νέος Έλληνομνήμων*, VII, p. 156. — Un prétendu retour du βασιλεύς ὁ ἅγιος ἀπὸ τὴν Φραγγίαν ; *ibid.*, p. 158.

¹ Khalil, fils d'Ibrahim, avait conseillé à l'empereur de garder l'expectative ; Chalkokondyle, p. 330.

² Phrantzès donne une description circonstanciée de la bataille ; p. 197 et suiv. Il y a l'équivalence de l'aga des janissaires avec le drungaire de la *vigla* ; p. 200. Encore plus large le récit de Chalkokondyle, p. 325 et suiv. Quelques notes nouvelles dans Ducas, pp. 221-222. D'autres sources dans notre *Gesch. des osmanischen Reiches*.

³ Cf. Chalkokondyle, p. 283.

⁴ *Νέος Έλληνομνήμων*, VII, pp. 158-159.

⁵ Phrantzès, p. 203. Cf. aussi Béés, dans les *Παναθηναϊα*, 1909, pp. 185-189.

⁶ Ducas, p. 224 : ὕστατος βασιλεύς χρηματίσας Ῥωμαίων.

⁷ Phrantzès, pp. 204-205. Il fut couronné à Mistra même, le 6 janvier suivant.

⁸ *Ibid.*, pp. 205-206.

⁹ *Νέος Έλληνομνήμων*, VII, pp. 158-159.

V. — ÉTAT D'ESPRIT AVANT LA CATASTROPHE

En croyant que dans cette ville qui n'était pas sûre du lendemain toute activité intellectuelle avait cessé, on se tromperait totalement. Au contraire, jamais l'activité d'école, la production de cénacle n'avait été plus vive.

Et il y a une explication à cet état d'esprit qu'on pourrait trouver curieux. On s'était peu à peu, dans la nouvelle *œcuménicité* d'Église, de civilisation, d'art, détaché en quelque sorte de ces vieilles pierres qui seront bientôt escaladées par les janissaires du conquérant turc. Constantinople était une demeure, non plus une patrie. Quelques-uns y vivaient encore, auprès d'un empereur qu'on aimait comme le bon vieux Manuel, un lettré lui aussi, un homme de la compagnie, espèce de roi René et, en souvenir de lui, comme le fidèle Phrantzès, auprès de ses fils, qui méritaient moins d'être servis. Ce sont ceux dont nous nous occuperons d'abord, mais, depuis que Manuel Chrysoloras professait à Florence, payé par la République,¹ et que d'autres se trouvaient à Venise ou flânaient à travers l'Italie, on était chez soi aussi ailleurs, partout où on comprenait et aimait cet hellénisme auquel ces érudits du style avaient consacré, plus qu'à la forme politique, passagère et défaillante, leur vie.

Ils ont la religion de la grammaire et parfois le culte discret de la pensée. Jamais en effet le bon style n'avait été plus largement à la disposition de tout le monde que pendant cette première moitié du XVe siècle qui précéda la perte de Constantinople et de la Morée. Tous écrivent bien, et écrivent de la même façon² : Marc Eugénikos, Jean Dokéianos, Georges Scholarios, un Michel Apostolis, un Mathieu le Kamariote, employé ail Patriarcat, un Manuel de Corinthe, un Georges Amiroutzios de Trébizonde, un Andronic Kallistos, un Théodore Gazis, un Michel Malaxos, les plus grands mêmes : un Bessarion, un Gémistos Pléthon.³ Et tout cela est d'un vide absolu : pas une allusion à un événement historique, pas une note réelle de vie contemporaine. Le seul profit pour d'autres que les grammairiens est dans les noms qui se succèdent, dans les dédications de ces produits d'une rhétorique qui écœure par sa perfection même.⁴ Ils sont pour la plupart étrangers à la vie politique, sauf quelque mission mission comme celle de Maxime Planude à Venise, à la fin du treizième et au commencement du quatorzième siècle.

¹ Nos *Notes et Extraits*, seconde série, table. Cf. Migne, *Patr. Gr.*, XCIII, c. 1348 et suiv. suiv. (sur Gaza et Laskaris, *ibid.*, c. 1364 et suiv.). Ses lettres, *ibid.*, CLVI, c. 24 et suiv. Pétrarque avait appris le grec de Léonce Pilate, archevêque de Thessalonique.

² Cf. K. Neumann, *Byzantinische Kultur und Renaissance-Kultur*, dans la *Hist. Zeitschrift*, *Zeitschrift*, 1903.

³ Cf. la quantité des matériaux que donne Lampros dans les *Παλαιολογεῖα καὶ Πελοποννησιακὰ*, 4 vol., 1912 et suiv.

⁴ Cf. la bonne exposition de Rudolf Nicolai, *Gesch. der neugriechischen Literatur*, Leipzig Leipzig 1876, p. 22 et suiv. Pour Dokéianos, *Ἄγιος Ἐλληνομνήμων*, I, p. 295 et suiv. ; VIII, p. 368 ; Lampros, *Παλαιολογεῖα*, I. Pour Andronic Calliste, *ibid.*, V, p. 203 et suiv. *Un Théophile de Midia*, *ibid.*, X, pp. 258-275. *Sur Apostolis*, Noiret, *Lettres inédites de Michel Apostolis*, Paris 1889. Cf. K. Rupprecht, *Apostolis, Eudem und Suidas*, dans le *Philologus*, Suppl. XV¹, Leipzig 1922. *Sur le patriarche Grégoire Mammas (1453-56)*, *ibid.*, IV, p. 114. *Sur un de ses successeurs, Marc le Xylocarabe (1467)*, Petit, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, VIII (1903), pp. 144-149 ; *Viz. Vrémenik*, X, p. 402 et suiv.

On s'occupe encore, sans doute, même avant Florence, de la polémique, représentée aussi par telle lettre qu'adresse le moine Nil, originaire de Mylai, en Crète, du monastère des Karkassiens, à Maxime, « Grec devenu Italien », en 1400.¹

Si les partisans de l'orthodoxie stricte trouvent devant eux, continuant la tradition d'un Bekkos, le cardinal Bessarion, ce sont eux qui représentent avant la fin de l'Empire l'attaque, inlassable, jusqu'à l'entrée des Turcs dans la capitale.² Frère de Jean Eugénikos, auteur d'ἔκφρασεις, très à la mode, Marc, archevêque d'Éphèse, figure parmi les plus ardents de ces lutteurs pour la foi.³

Le second champion contre l'acte de Florence, Georges, plus tard Gennadios, Kourtésios, d'origine probablement mélangée — car son nom doit venir de *cortese* —, appelé Scholarios à cause de ses occupations dans l'enseignement, ce patriarche nommé par Mahomet II, qu'il servit jusqu'à sa retraite dans un Couvent, en 1460, était capable de discuter avec les philosophes « polythéistes » sur des passages difficiles d'Aristote, et son éloquence a été appréciée par des contemporains aussi étrangers que lui à la franchise.⁴

Dans l'autre camp, celui des penseurs laïques, on révère le disciple tardif de Platon, à l'étude duquel il se consacra et dont il chercha à imiter l'idéologie, le Lacédémonien Georges Gémistos, qui se fit appeler Pléthon († 26 juin 1452). Courtisan des Paléologues de sa Morée à lui, cet homme d'une vie réglée, sans élan et sans autres risques que les exercices polémiques entre lui et les « bons chrétiens », ses adversaires, sensible aux donations dont bénéficia sa famille, proposa à ses maîtres une réforme générale, dans laquelle ils n'auraient eu cependant rien à prendre. Il s'était consacré à des études sur les deux plus grands philosophes de l'hellénisme, à des considérations sur les lois et à d'autres travaux dans le domaine de l'abstraction pure.⁵ Mais c'est un « patriote » de

¹ Evêque Arsénios, *Nil de Mylo, moine de Crète* (en russe), Novgorod 1895.

² Sur la polémique entre Mammas et Marc d'Éphèse, Migne, *Patr. Gr.*, CLX (lettre à l'empereur de Trébizonde ; *ibid.*, c. 205 et suiv.). Traité de Siméon de Thessalonique contre les hérésies, *ibid.*, CLV, c. 33 et suiv.

³ Migne, *Patr. Gr.*, CLX. Sa biographie, due au Grand Rhéteur Manuel, a été publiée par l'évêque Arsène. Cf. Nicéphore Kalogéras, archevêque de Patras, Μάρκος ὁ Εὐγενικός καὶ Βησσαρίων ὁ καρδινάλης, Athènes 1893 ; Adamantios N. Diamantopoulos, Μάρκος ὁ Εὐγενικός καὶ ἡ ἐν Φλορεντία σύνοδος, Athènes 1989 ; Papadopoulos-Kérameus, dans la *Byz. Zeitschrift*, XI, p. 50 et suiv ; Legrand, dans la *Revue d'études grecques*, V (1892) (Canon de Marc Eugénikos) ; Pétridès, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 1910, pp. 97-107 (le Synaxaire de Marc d'Ephèse) ; Dräseke, dans la *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, XII, pp. 91-116 ; *Échos d'Orient*, XIII, pp. 19-21 (sur sa mort). — Sur Jean : 'Νέος Ἑλληνομνήμων, V, p. 219 et suiv. (plainte pour la perte de Constantinople) ; Pétridès, dans les *Échos d'Orient*, XIII (1910), pp. 111 et suiv. (œuvres), 276 et suiv. Un écrit contre l'Union, dans le recueil du patriarche de Jérusalem Dosithée, Τόμος καταλλαγῆς, Jassy 1692. Cf. Syllogue de Constantinople, XV-XVIII, pp. 95, 98, 102 ; Lampros, *Παλαιολογία*, I, p. 17 et suiv. — Pour les deux, Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 115 et suiv.

⁴ Migne, *Patr. Gr.*, CLIX, CLX ; Petit, Sidéridis et Jugie, *Γεωργίου τοῦ Σχολαρίου ἅπαντα τὰ εὐρισκόμενα*, 2 vol., 1929.

⁵ Cf. Alex. Pellissier, *Νόμων συγγραφῆς τὰ σωζόμενα*, Paris 1858 ; Κατὰ τῶν Πλήθωνος ἀποριῶν τῶν π' Ἀριστοτέλει, éd. Minoïdés Minas, Paris 1858 ; Dräseke, dans la *Byz. Zeitschrift*, IV, p. 561 et suiv. ; 'Νέος Ἑλληνομνήμων, XI, pp. 465-467 ; Salaville, dans les *Échos d'Orient*, 1922, p. 129 et suiv. ; 1928, p. 300 et suiv ; Papaioannou, dans l'*Ἀλήθεια*, XVI (1896) ; le même, dans l'*Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*, XIX, pp. 24-28 ; *Byzantion*, IV, p. 601 et suiv. ; V, p. 295 et suiv. (contre les musulmans) ; VI, p. 899 et suiv. ; Ellissen, *Analekten*, V. Cf.

Morée, qui voit des gens du Péloponnèse dans les Sabins, fondateurs de Rome, et attribue aussi aux Péloponnésiens la, création de Constantinople.

C'est le représentant le plus distingué de cette renaissance byzantine, qui existe aussi dans sa continuation, influencée par le séjour en Orient et en Occident de tout un monde de marchands de Venise, de Gênes, de Florence.¹ Sans doute, malgré le caractère abstrus de sa pensée, malgré son manque de « contemporanéité », malgré l'illusionnisme dont il se nourrit, se voyant, jusqu'à prendre un nom correspondant, comme une réincarnation de Platon et créateur, par conséquent, dans cette pauvre Morée ensanglantée par les Turcs, d'une autre république. Gémistos Pléthon est une personnalité hors ligne. Négateur du Dieu qui est, fidèle aux dieux qui sont morts, auteur de lois impossibles et ridicules, il appartient à l'époque par ce projet de réformes, qui tient à peine à la terre, et surtout par ses éloges des membres de la famille impériale.²

Tout cela,³ est bien vivant, de mouvement et de passion. Cependant, même ailleurs, en sortant de cette rhétorique sèche et nulle, quel esprit des réalités anime les négociateurs, les fauteurs de projets réalisables ! On n'a qu'à mettre en regard le mémoire adressé par Bessarion à Constantin Paléologue, alors despote de la Morée, auquel à travers une dizaine de pages il ne fait que recommander la fortification de l'isthme, ou la lettre latine envoyée par le même, en 1459, à frère Jacques de la Marche, dans laquelle il expose, pour l'inciter à prêcher la croisade, tous les avantages, économiques aussi, de la péninsule, en ajoutant les prix. Il y énumère l'étendue d'un territoire qui pourrait nourrir 55.000 cavaliers venus à son aide, les trois cents places fortifiées, en dehors des

Baumker, *Der Platonismus im Mittelalter*, Festrede, Munich 1916 ; L. Mohler, *Wiederbelebung des Platonstudiums in der Zeit der Renaissance durch Kardinal Bessarion*, Cologne 1921 ; 'Νέος Έλληνομνημων, VII, p. 160. Son ouvrage sur la défense de la Morée, dans Ellissen, *Analekten*, IV², pp. 41-84 ; *Byz.-neugriech. Jahrbücher*, VU, p. 237 ; Gass, *Gennadius und Pletho, Aristotelismus und Platonismus in der griechischen Kirche*, Breslau 1844 ; C. Alexandre, *Pléthon, Traité des lois*, Paris 1858 ; Schultze, *Geschichte der Philosophie der Renaissance*, I., *Georgios Gemisthos Plethon und seine reformatorischen Bestrebungen*, Iena 1874 ; J. L. Heiberg, *Studier fra Sprog og oldrisforsning udgivne af det philologisk-historiske jennfuns*, 1895 ; Paristotti, *Idee religiose di un filosofo greco del medio evo*, dans les *Mélanges Monaci*, 1901 ; Kazazis, Γεώργιος Γεμίστος ὁ Πλήθων καὶ ὁ κανωνισμὸς κατὰ τὴν Αναγέννησιν, Athènes 1903 ; le même, dans l'*Annuaire de l'Université d'Athènes*, 1904 ; Dräseke, dans la *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, XIX (1898), pp. 265-292 ; T. W. Taylor, *Georgius Gemistus Pletho, Criticism of Platon and Aristoteles*, thèse, Chicago-Menasha 192L ; Dräseke, dans les *Neue Jahrbücher für das Klassische Altertum*, XXVII (1911), pp. 102-119 (sur la défense de la Morée) ; *ibid.*, XXVIII, pp. 397-414 ; Lampros, *Παλαιολογία*, III, p. 248 ; Tozer, *A Byzantine reformer (Gemistus Plethon)*, dans le *Journal of hellenic studies*, VII, pp. 353-380. Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 121 et suiv., 429 et suiv.

¹ Cf. notre contribution aux *Mélanges Diehl* et celle de M. L. Bréhier. Aussi Guiland, *Le palais du Métochite*, *Revue des études grecques*, XXXV, pp. 82-95.

² Migne, *Patr. Gr.*, CLX, c. 940 et suiv., 952 et suiv. C. Alexandre et A. Pellissier *Πλήθωνος νόμων συγγραφῆς τὰ σωζόμενα*, Paris 1858 (déjà citée), et Béés, dans les *Byz.-neugr. Jahrbücher*, VII, p. 106 et suiv. (influences turques). Cf. Heisenberg, *Das Problem der Renaissance in Byzanz*, dans la *Historische Zeitschrift*, CXXXIII (1926), pp. 392-412.

³ Des attaches à la Serbie, par Constantin le Philosophe, grammairien, réformateur de l'orthographe, historien ; Dvornik, dans les *Byz.-Slavica*, III, p. 55 et suiv.

villes, la rapidité avec laquelle, contre les Turcs et contre les traîtres, Thomas Paléologue est arrivé à regagner ce qu'on lui avait pris.¹

Bessarion (n. vers 1395), encore un homme de Trébizonde, comme les Eugénikos et Amiroutzi, devint odieux aux orthodoxes par son passage au catholicisme romain plus que par son culte pour Platon. Car le grand combat entre l'archevêque de [Nicée et Marc Eugénikos occupa longtemps les esprits, Gennadios Scholarios et Joseph de Méthone s'y mêlant. Les uns tenaient compte aussi du danger turc, comme, au treizième siècle, leurs prédécesseurs de celui du côté des Angevins ; les autres préféraient mourir dans l'orthodoxie. On ne peut pas contester à Bessarion le patriotisme qui lui avait fait recommander toute cette œuvre de défense du Péloponnèse dont il put voir le fruit (1445),² et il avait salué dans le futur défenseur martyr de la Constantinople impériale le réalisateur énergique de ses plans. Il avait même prévu la catastrophe lorsqu'il observait que « sans être bien gardés, les murs (de Constantinople) ne valent rien » ; « le temps et les souffrances du passé l'ont montré ».³

L'attitude des représentants du passé envers les innovateurs apparaît dans le pamphlet⁴ que le Grand Rhéteur lança contre Bessarion et Gémistos, tous les deux polythéistes, gagnés par la religion des anciens Hellènes, dont le dernier, ce fils de Platon, ce nouveau Julien, n'a-t-il pas écrit sur la pluralité des dieux ? Suivant la Théologie d'Orphée,⁵ cet élève de l'atticisme, accablé d'ans,⁶ a préféré ces blasphèmes au moment où l'attendaient, selon ses illusions païennes. Cerbère et les Erynnies ; il est question aussi de l'âme basse d'Épicure. Mais l'adversaire de ces « blasphémateurs » connaît lui-même l'antiquité dont il combat le retour, et sa dialectique vient des mêmes sophistes d'Athènes qui avaient donné leurs armes à ses adversaires. Chez lui aussi, l'amour du débat est si fort que, voulant présenter la vie du parfait orthodoxe qu'était Marc d'Éphèse, il l'oublie pour se livrer à cette escrime qui, à travers les siècles, fut le principal divertissement des Byzantins. On sent le souffle de la Renaissance même chez ce bon chrétien, et d'autant plus que dans le monde grec il s'en fallait de peu pour revenir à l'antiquité, jamais, oubliée.

La théologie, la fureur polémique, la philosophie viennent donc de Trébizonde ou de Morée. Des représentants de l'histoire, un seul est Constantinopolitain, bien

¹ Lampros, dans le 'Νέος Ἑλληνομνήμων, III p. 12 et suiv.

² Migne, *Patr. Gr.*, CLXI, 693 c. et suiv. ; CLX, c. 616 et suiv. (pour la mort de Manuel et de l'impératrice Théodora) ; Michel Apostolis, panégyrique de Bessarion, *ibid.*, CLXI, CXXVIII. Cf. Rud. Rocholl, Bessarion, *Studie zur Geschichte der Renaissance*, Leipzig 1904 ; Dräseke, *Zu Bessarion und dessen neuen Briefen* (bibliographie de ses autres études) ; le même, dans la *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*, XLIX (1906), pp. 366-387 ; 'Νέος Ἑλληνομνήμων, XIV, pp. 110-111 ; Mohler, *Kardinal Bessarion, Theologe, Humanist und Staatsmann, Funde und Forschungen*, I, Paderborn 1923. Sa croix, 'Νέος Ἑλληνομνήμων, XII, pp. 113-114. Son sceau, *Bessarione*, VII, pp. 1-8.— Sur son action d'union dans les monastères gréco-italiens, Gertrude Robinson, *History of the Greek monasteries of St. Elias and St. Anastasius of Carbone*, I, 1928, p. 306. — Son discours à la mort de la despina de Trébizonde, Évangélidis, *Δύο βυζαντινὰ κειμμένα*, Hermoupolis 1910. Sur l'ensemble, H. Vast, *Le cardinal Bessarion (1403-1472)*, Paris 1878. Cf. Marc, *Bessarion und Joseph von Methone*, dans le *Byz. Zeitschrift*, XV (1906), pp. 137-138.

³ Lambros, dans le 'Νέος Ἑλληνομνήμων, II, 1905, pp. 334-336, 477 et suiv.

⁴ Evêque Arsène, dans la *Chr. Tchténia* de Moscou, 1886.

⁵ Il confond Théologie et Théogonie, Orphée et Hésiode. Il cite aussi Proclus et se moque d'Aristophane.

⁶ Γραωδῶς καὶ οὐ φιλοσόφως κατ' ἔννοιαν ; p. 31.

que son dévouement pour les fils de son bon maître, Manuel Paléologue, l'eût fait passer en Morée, où l'attendaient beaucoup d'épreuves et de souffrances : Georges Phrantzès.¹

Les Paléologues du quinzième siècle avaient trouvé en lui leur biographe d'intimité, s'arrêtant sur les événements politiques autant qu'ils touchent à cette vie de famille qui retient par les liens de ce parfait dévouement leur loyal serviteur. Phrantzès est à l'origine un insulaire de Lemnos, dont la sœur fut la femme d'un des puissants Mamonas de Morée. Tous les siens avaient rempli auprès des membres de la dynastie des fonctions pareilles. Georges arriva, tout en faisant les comptes de la Cour, à être protovestiaire.

Comme, après la chute de Constantinople, un reste de domination byzantine se conservait en Morée, il servit les frères de l'empereur défunt et en arriva à être captif des Turcs ; ses fils tués, sa fille enfermée dans un harem, il occupa, comme moine à Corfou, ses tristes derniers jours d'octogénaire à écrire des souvenirs déjà anciens, mais étonnamment clairs et précis, grâce aussi à des notices.

C'est de Phocée que vient un demi-Latin, n'ayant d'intérêt que pour ce qui se passe dans le voisinage, Turcs y compris : « le neveu de Michel Ducas² ».

Dans un coin de la côte d'Asie, ce demi-Latin, qui, eu querelle avec le puissant Apokaukos, avait été réduit à se mettre à la solde de l'émir d'Aïdin, accepta lui-même de servir Jean Adorno, le maître génois des mines d'alun de Phocée, pour passer ensuite chez les Gattilusii de Lesbos. Il fait de l'histoire locale, mais son récit a une grande ampleur et arrive même à être pittoresque et émotionnant lorsque Phrantzès reprend la plume pour montrer comment la ville impériale fut conquise par le Sultan.

Avec un large horizon devant lui, ce qui lui permet de voir jusqu'au fond des Carpathes, où se meut la croisade de Hunyadi, l'Athénien Laonikos Chalkokondylas ou Chalkondylès, vivant à la Cour des Acciaiuoli, a l'esprit latin dans sa vivacité et sa multilatéralité, esprit de lettré et pas de marchand, comme Ducas. Imitateur des modèles anciens, qu'il connaît très bien, il classe ses matériaux variés selon des critères qui lui sont propres.³

La biographie de Mahomet par Michel Critoboule d'Imbros, poète aussi, qui en fait comme une Vie de Saint, représente dans cette historiographie de la dernière

¹ Éd. Bonn, copiée par Migne, *Patr. Gr. Cf. Byz. Zeitschrift*, n, p. 639 ; III, p. 166 ; *Νέος Ἑλληνομνήμων*, XVII, p. 30 et suiv. ; Mercati, *Alcune note sul cronico del Franza*, dans les *Atti* de l'Académie der Turin, XXX (1895).

² William Miller, *The historians Doukas and Phrantzès*, dans le *Journal of hellenic studies*, XLVI (1926), pp. 63-71 ; Černousov, dans le *Viz. Vremeni*, XXI, p. 171 et suiv. ; Marco Galdi, *Lo stile del Ducasi Naples*, 1910.

³ Éd. Bonn et Darko. — Cf. F. Røedel, *Zur Sprache, des Laonikos Chalkokonodyles und des Kritobulos aus Imbros*, Programm, Ingolstadt et Munich, 1905 ; Darko, *Die letzten Geschichtsschreiber von Byzanz*, dans la *Ungarische Rundschau* ; le même, *Adalékok Laonikos Chalkondyles*, Programm, Budapest, 1907 ; le même, dans *l'Egyetemes Philologiai Közlöny*, XXXI (1907) ; le même, *Zum Leben des Laonikos Chalkondyles*, dans la *Byz. Zeitschrift*, XXIV, pp. 29-39 ; K. Gütterbock, *Laonikos Chalkokondyles*, dans la *Zeitschrift für Völkerrecht und Bundesstaatsrecht*, Breslau, IV (1922), pp. 36-49 ; Motta, dans *l'Archivio storico lombardo*, série 2, X (1893) ; Moravcsik, dans les *Byz.-neugr. Jahrbücher*, VIII, p. 355 et suiv. Cf. Kambouroglou, *Οί Χαλκοκονδύλαι*, Athènes 1926.

heure quelque chose de nouveau comme style aussi bien que comme tendances.¹

Ce qu'on appelle la « Chronique » de Michel Panarétos n'est, pour ce pauvre Empire de Trébizonde, dont la vie intérieure, avec le voisinage — et la pénétration — des Géorgiens et des Turcs, a dû être très intéressante, qu'une simple collection de notes chronologiques, qui est extrêmement utile à l'historien, mais en dehors de toute littérature.²

Jean Anagnoste présente dans un brève exposé l'attaque turque en 1422 contre sa Constantinople. A côté, Jean Kananos a raconté les malheurs de Thessalonique en 1430.³ Mais il rédigea aussi le récit d'un intéressant voyage fait en Scandinavie.⁴ Il fut chargé peut-être d'une de ces missions qui rapportaient un peu de subsides à l'Empire agonisant, parce que son chemin n'est pas celui d'un marchand thessalonicien.

Ce géographe pratique du quinzième siècle se glorifie d'avoir « vu beaucoup de pays en « et « d'avoir traversé toutes ses côtes en partant de l'Océan hyperboréen ». Il a passé en Norvège à d'époque « du jour d'un mois », a connu Bergen, où il croit qu'on n'a pas dépassé le troc, et à côté il note ses expériences en Suède, en Livonie, à Danzig et à Lübeck, où il s' imagine retrouver chez les Ditmarshes le dialecte du Péloponnèse ; il ne mentionne pas seulement la « Koupanavé » (Copenhague) danoise, mais assure avoir été aussi, partant d'Angleterre, chez les « Ichtyophages », dans la Thulé de l'Islande, avec sa « journée de six mois ». Il est dommage que tout cela tienne dans trois ou quatre pages seules.

A ces petites chroniques du quinzième siècle ajoutons le poème lourd et gauche de Paraspondylos Zotikos sur la bataille de Varna en 1444.⁵ A tous ces historiens de guerres et d'affaires d'État s'oppose Sylvestre Syropoulos, Grand Ecclésiarque de l'Église de Constantinople, qui, sans aucun parti-pris, note dans ses Mémoires

¹ Ed. K. Müller, dans les *Fragmenta Historicorum Graecorum* Cf. Nil Andriotis, Κριτόβουλος ὁ Ἰμβριος ; dans les Ἑλληνικά, II (1929), pp. 168-200. Cf. *Ἡ Νέος Ἑλληνομνήμων*, VII, p. 95 ; Palmieri, dans le *Bessarione*, V, pp. 107-111. — Un ms. de son œuvre principale, Ebersolt, *Mission archéologique à Constantinople*, p. 56. Cf. *Actes du IIIe congrès d'études byzantines*, pp. 171-172.

² Nouvelle édition par Lampros (après celle de Fallmerayer) ; éd. de Chachanov, Moscou 1905. Cf. *Ἡ Νέος Ἑλληνομνήμων*, IV, pp. 257 et suiv., 450 ; VI, p. 284 et suiv. ; *Byz. Zeitschrift*, XVII, p. 487 ; Papadopoulos-Kérameus, dans le *Viz. Vrémenik*, V (1898), pp. 678-680. — Sur les beautés de Trébizonde, *Bessarion*, dans le *Ἡ Νέος Ἑλληνομνήμων*, XIII, p. 145 et suiv. Trébizonde décrite par Tafur, *Byzantion*, VII, p. 99 et suiv.

³ Les deux dans la collection de Bonn.

⁴ Vilh. Lundström, *Smärre Byzantinska Skrifter*, I, Upsal-Leipzig 1902. Sur un travail de Nikolaus Busch, dans les *Sitzungsberichte* de la *Société pour l'histoire et les antiquités des pays baltiques* ; Kurtz, dans la *Byz. Zeitschrift* XIII, p. 586. Cf., du même, *Efterskörd till Laskaris Kananos*, dans *Peranos*, VII (1907), pp. 104-107 ; Vasiliev, dans les *Mélanges Buzescul*, pp. 397-402 ; E. Ziebarth, *Ein griechisches Reisebericht des jünfzehnten Jahrhunderts*, dans les *Athenische Mitteilungen*, XXIV (1899), pp. 72-88 ; Néoj IV, p. X13, — M. Lundstrom a édité aussi un livre populaire, Salomon ; *Anecdota byzantina*, I, Upsal. 1902.

⁵ Publié par Legrand, *Coll. de monuments*, V (1875), pp. 51-84 ; cf. Pecz, dans le « Szâzadok », 1894 (aussi sur le Hiérax ; cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 311) ; le même, dans la *Ungarische Revue*, XIV (1894), pp. 85-88 ; Czebe, *Adalékok Paraspondyles Zotikos életviszonyaihoz*, Budapest 1916 ; le même, dans la *Egyet. Philol. Közlöny*, XLII (1918), pp. 262-264 ; *Byz. Zeitschrift*, IV, p. 178 ; XXIV, p. 144.

du synode de Florence, d'après les procès-verbaux mêmes, les événements au jour le jour, donnant ainsi une source de tout premier ordre.¹

Surtout par le panégyrique de son frère Théodore, Manuel Paléologue s'inscrit, non seulement parmi les rhéteurs, mais aussi parmi les historiens de son époque.² Ses considérations générales sur l'éducation, brèves, sont d'un contenu plutôt vague.³ Celles qui sont données dans les Oraisons dédiées au fils Jean sont plutôt le résultat de ses lectures étendues dans les œuvres de l'antiquité.⁴ On désirerait un peu plus de personnalité dans l'œuvre de celui qui laisse parler son âme dans ses seules prières à Dieu : « j'ai vieilli au milieu de mes ennemis⁵ ».

Un très médiocre poète, le diacre Jean, écrivit l'éloge versifié de Jean VIII Paléologue.⁶ La discussion sur les différences entre Latins et Grecs que le prêtre Jean Plousiadénos rédigea à l'époque du concile de Florence met ensemble, entre autres, Antonio Sagredo, Giorgio Faliero, Jean Tzourdounis et l'auteur.⁷ La même forme est employée par l'évêque de Modon, Joseph, pour répondre à Marc Eugénikos,⁸ par Gennadius le Scholaire pour combattre les Turcs⁹ : la langue turque est même employée dans un second écrit pour exprimer la nouvelle foi d'un converti.¹⁰

A la Recherche de ce que l'Occident a toujours affectionné et que l'Orient rejette trop souvent, on trouve quelque chose dans l'écrivain de second ordre que Trébizonde donna à ce dernier chapitre de la littérature byzantine, à côté du patriarche Siméon, Georges de Trébizonde ou Georges Améroutzès.¹¹ Lorsqu'on abandonne le terrain,, travaillé jusqu'à le réduire en poussière, des discussions de dogme pour les esprits subtils, l'âme se porte vers le Ciel, comme dans l'« Hymne à Dieu » de cet Améroutzès : on y sent, chez ces hommes de l'Orient, le même courant de fervente communication directe avec la divinité.¹² Car ce Byzantin du quinzième siècle ose dire que Dieu dépasse tout ce que la raison humaine peut trouver pour le définir et le glorifier, toute la rhétorique des

¹ *Historia vera unionis non verae*. L'ancienne et unique édition devrait être reprise. Cf. aussi Adamantios N. Diamantopoulos, *Σιλβέστρος Συρόπουλος*, Jérusalem 1883. Cf. le traité de Marc d'Ephèse contre les Latins, Migne, *Patr. Gr.*, CLX, c. 1092 et suiv. Andronic Calliste, dans sa lettre à Georges Paléologue Disypate (Londres, 1476), touche à la prise de Constantinople, *ibid.*, CLXI, c. 1131 et suiv. De même Mathieu le Camariote, *ibid.*, CLX, c. 1060 et suiv. Sur Isidore le Ruthène, qui écrivit sur ce même événement, la lettre bien connue en latin, *Oriens Christianus*, VI, c. 287 et suiv. Sur l'Origine des Turcs par Théodore Gaza, Migne, *Patr. Gr.*, CLXI, c. 997 et suiv.

² *Ibid.*, CLVI, c. 91 et suiv.

³ *Ibid.*, c. 320 et suiv.

⁴ *Ibid.*, c. 385 et suiv.

⁵ Ἐπαλαιώθην ἐν πᾶσι τοῖς ἐχθροῖς μου ; *ibid.*, c. 565.

⁶ *Ibid.*, CLVIII, c. 961 et suiv.

⁷ *Ibid.*, CLIX, c. 960 et suiv.

⁸ *Ibid.*, c. 1024 et suiv.

⁹ *Ibid.*, CLX, c. 321 et suiv.

¹⁰ *Ibid.*, c. 333 et suiv.

¹¹ *Ibid.*, CLXI, c. 763 et suiv. Sur l'école de Trébizonde, la revue *Ἄγιος Ποιμὴν*, 1922. Cf. Boissonade, *op. cit.*, V, pp. 389-409 ; *Ἄγιος Ἑλληνομνήμων*, XII, pp. 476-477 ; *Byz. Zeitschrift*, V, p. 618 et suiv. ; Ép. Th. Kyriakidès, *Βιογραφία τῶν ἐκ Τραπεζοῦντος καὶ τῆς περὶ αὐτῆς χώρας*, Athènes 1897 ; Castellani, dans le *Nuovo Archivio Veneto*, 1896. Cf., sur Amiroutzès et l'Arétin, *Ἄγιος Ἑλληνομνήμων*, XIX, pp. 58-59.

¹² Lampros, *ibid.*, III, pp. 50-55.

hymnographes tombant inefficace à ses pieds. Et, pour exprimer des idées si élevées à une époque où on fouillait fébrilement dans le vieil arsenal des armes théologiques rouillées, il doit employer, non plus un langage décalqué sur celui de l'antiquité, mais le parler simple et net des Évangiles.¹

Une littérature populaire subsiste à côté, et on y trouve très souvent le sentiment qui manque aux savants de l'époque. Alors que les théologiens étaient occupés à discuter sur la procession du Saint Esprit et les lettrés ajoutaient du nouveau à l'utopie de Platon, un inconnu plaignait l'empereur Manuel enfermé entre les murs de la « Nouvelle Rome » par « le descendant d'Agar, à la bouche magniloquente », Baïezid, qui a fait serment de détruire les murs de la « Stéréa » (du continent) byzantine, de consacrer Ste Sophie à l'Islam, de tuer ou de faire renier les habitants, de « déraciner le nom des Rhomées » ; il déplore le sort de Constantinople abandonnée par l'empereur et décimée par la peste ; il salue l'arrivée du vengeur, « le stratiarque géant », « le Persée de Perse », Timour, mais il ne cache pas les actes de cruauté, inconnus encore, que le Mongol perpétra, contre les chrétiens aussi, surtout les moines, actes qu'il décrit au long. On n'a conservé, malheureusement, qu'un fragment de cette « plainte », de ce « thrénos » sur les souffrances de la chrétienté orientale.²

Mais, il est vrai, lorsque la catastrophe même de Constantinople intervint en 1453, elle ne suscita, parmi les « monodies » et les « thrènes » d'un Andronic Calliste, d'un Jean Eugénikos, de plusieurs anonymes, une seule page de vrai sentiment et de pensées utiles.³

Quant au clan des émigrés, l'œuvre si étendue de Bessarion, depuis des dizaines d'années un Occidental, et jusqu'à sa mort, en 1472, appartient au monde byzantin seulement par telles de ses lettres et de ses conseils⁴ ; sa gloire est soigneusement entretenue par ceux qui révèrent en lui le partisan, se gagnant la pourpre du cardinalat, de l'Union des Églises. Dès 1434 Jean Argyropoulos s'était établi à Padoue⁵ et dès 1446 Gazis travaillait lui aussi en Occident, de même que ce Crétois Georges qui portait, à cause de l'origine de ses parents, le surnom de « Trapézountios ».

Par ces exilés surtout, la période byzantine de la littérature grecque dépasse de quelques dizaines d'années la prise de Constantinople. Il faut y faire entrer les discussions de Michel Apostolis. Ajoutons ce François Filelfo, qui avait épousé la fille de Manuel Chrysoloras (mais dont la mère, Manfreda, montre une origine latine) et s'était en quelque sorte « byzantinisé ».

¹ Sur sa prise de Trébizonde, aussi *ibid.*, XIV, p. 108.

² Wagner, *Carmina*, pp. 28-31. Deux discours sur Manuel, l'un après sa mort (avec mention de la défense contre les Perses), dans Regel, *op. cit.*, p. 183 et suiv.

³ Cf. l'excellent article de Lampros, dans le *Νέος Ἑλληνομνήμων*, V, p. 190 et suiv. ; Krumbacher, dans les *Mémoires* de l'Académie de Munich, 1901, pp. 329-362 (les quatre Patriarcats parlent) ; Papadopoulos-Kérameus, dans la *Byz. Zeitschrift*, XII, p. 267 et suiv. ; *Νέος Ἑλληνομνήμων*, V, pp. 190 et suiv., 486 ; VI, p. 495 et suiv. ; Roussos, dans le journal *Πατρις* du 29 mai 1930. Miliarakis, *Νικαΐα*, cite le ποιητής τῆς ἀλώσεως τῆς Κωνσταντινουπόλεως, p. 597, note 1. Cf. aussi Diehl, *Quelques croyances byzantines sur la fin de Constantinople*, dans la *Byz. Zeitschrift*, XXX, p. 192 et suiv., et *Ἄρχεῖον Πόντου*, I, p. 28.— De même pour la perte de Thessalonique, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, V, p. 369 et suiv.

⁴ Lampros, *Παλαιολογεία*, IV.

⁵ Cf. Lampros, *Ἀργυροπούλεια*.

A Rhodes, en pays de chevalerie latine, Manuel Géorgillas continuera jusqu'au début du seizième siècle, par un « Bélisaire » refondu et une description de la peste,¹ une production littéraire qui passera de là, restant populairement byzantine au fond, en Crète et bientôt en pays roumain. L'hellénisme de Byzance profite, on peut le dire, de la débâcle politique, se répandant forcément à travers le monde, comme le fit l'âme russe après les persécutions du soviétisme. Mais, resté dans les provinces conquises après 1453, un Manuel de Corinthe ou le Péloponnésien, élève du Kamatérote et Grand Rhéteur, écrivit en prose et en vers à la façon de l'époque des Paléologues.²

Dans leur correspondance, les maîtres de la littérature byzantine de ce dernier siècle employaient cette langue analytique, si capable de revêtir les sentiments les plus délicats et même les idées les plus élevées. On le voit par les billets qu'adresse Bessarion lui-même au « pédagogue » du despote Thomas, et dans lesquelles on sent ce qui manque dans ses épîtres travaillées à la façon archaïque : l'homme, l'homme vivant.³ Mais, dans l'avenir, comme au cours de ce passé si long, la langue parlée devra lutter contre la langue artificielle gloire de ce qui était maintenant une vraie nation, et ne pourra pas remporter la victoire que dans le seul domaine de la poésie.

VI. — LA CATASTROPHE

Le règne de Constantin fut d'abord pacifique, sauf les changements incessants que provoquait en Morée l'ambition imprévoyante des despotes et « authentopoules » Théodore, Démètre et Thomas, changements qui ont une importance pour la seule histoire locale.⁴ Le vieux Sultan Mourad, qui avait repris le pouvoir, confié avant la bataille de Varna à son fougueux jeune fils Mahomet, était occupé à combattre les attaques réitérées de l'infatigable Hunyadi. Il n'en sera autrement que lorsqu'à sa mort, survenue en 1451, Mahomet redevint le chef des Osmanlis.

Du reste, les rapports avec les Turcs étaient si étroits et si intimes, qu'on a pu chercher dans le système de Gémistos Pléthon des éléments de calendriers d'organisation des sociétés « achis », fleurissant dans l'Islam au quatorzième siècle) et même de religion empruntés aux Turcs ; Pléthon fut, du reste, traduit en arabe.⁵ Le Sultan avait déjà des secrétaires de grec.¹

¹ Sur le *Sachlikis*, mentionné aussi plus haut, l'ouvrage de S. Papadimitriou, Odessa 1896, et le *Viz. Vréménik*, IV, pp. 653-667. Sur l'Alphabet de l'Amour aussi Vértesy, dans *l'Egyet philolog. Közlöny*, XXVII (1903), pp. 213-225.

² Papadopoulos-Kérameus, dans *l'Ἐπετηρίς τοῦ Παρνασσού*, VI (1902), pp. 71-102. Cf. Heisenberg, dans la *Byz. Zeitschrift*, XII, pp. 642-644. — *Un Ésope en prose, du même siècle*, Otto Tacke, *Eine bisher unbekannte Asopübersetzung aus dem 15. Jahrhundert*, dans le *Rheinisches Museum*, 1912, pp. 276-301.

³ Lampros, dans le *Νέος Ἑλληνομνήμων*, V, p. 19 et suiv. — Une lettre en vulgaire de Bessarion, *ibid.*, VI, p. 393 et suiv.

⁴ Cf. plus haut. Mahomet restitue même aux Byzantins τὴν τῆς Ἀσίας παράλιον ; Chalkokondyle, p. 376.

⁵ Franz Taeschner, dans les *Byz.-neugr. Jahrbücher*, VIII, p. 100 et suiv. Aussi dans *l'« Islam »*, XVIII (1929), pp. 326-243.

C'est pourquoi aucune mesure de défense ne fut prise pendant les premiers mois du nouveau règne.

Aucune sollicitation ne fut adressée non plus au Saint Siège, envers lequel on faisait le possible pour donner l'impression que le pacte de 1439 n'est pas rompu, bien qu'on ne puisse pas procéder à son exécution intégrale.² Avec Venise on s'était borné à renouveler comme de coutume la trêve qui régissait les rapports entre les deux États.³ Lorsque, en février 1453, s'inquiétant déjà, l'empereur Constantin demanda secours aux Vénitiens, il obtint la réponse que la République, devenue une puissance italienne, continentale, a trop à faire en Lombardie, se bornant à fournir des munitions.⁴ Mais la Seigneurie ne manquait pas de recommander à d'autres ce qu'elle ne se sentait pas en état de faire elle-même.⁵ On ne s'adressa pas au puissant roi de Naples, Alphonse d'Aragon, qui restait suspect aussi bien à cause de son héritage normand que des grands projets balkaniques qu'il affichait.⁶

Quant à l'autre Empire, on conserve un panégyrique grec pour l'empereur Sigismond, roi de Hongrie, qui mourut en décembre 1437, des années après la visite que lui avait rendue Jean VIII à Bude.⁷ Avec son gendre et successeur en Hongrie, Albert, on n'avait pas eu de rapports, et la lettre, datée 22 janvier 1453, de son gendre et successeur, Frédéric III, qui aurait demandé, ordonné presque, au Sultan de ne pas toucher à Constantinople, paraît un faux.⁸

Nourri des légendes orientales concernant Alexandre de Macédoine, des chroniques qui racontaient la vie et les exploits des empereurs romains, le jeune « tchélibi » Mahomet, « énergique et terrible⁹ », était dévoré de la passion d'accomplir des choses grandes, inouïes. Avant tout, avant de parachever la destruction de la Serbie, de soumettre les Albanais, d'annexer la Morée, de chasser les Vénitiens de leurs colonies orientales, d'envahir l'Italie, et, en Asie, de renverser le pauvre Empire de Trébizonde, d'occuper ensuite Sinope et Castémouni et de rejeter dans l'Asie Centrale son plus puissant concurrent, le

¹ Cf. *Νέος Έλληνομνήμων*, V, p. 40 et suiv. ; VIII, pp. 98-100. Des appels à l'Europe en 1451, 1452-1453, Marinescu, dans les *Actes du IIIe congrès d'études byzantines*, p. 168

² Pour des rapports dans ce sens voy. aussi Halecki, dans le *Byzantion*, VII, p. 55 et suiv. Pour des rapports du patriarche avec la Crète, *Νέος Έλληνομνήμων*, I, p. 51 et suiv. Pour la proclamation du Pape à Athènes, 1440-3, *ibid.*, pp. 43-56. Sur le prétendu synode constantinopolitain de 1450, dont les actes ont paru seulement dans le *Τόμος καταλλαγής* de Dosithée de Jérusalem, pp. 457-521, Chr. Papaioannou, *Τὰ πρακτικὰ τῆς οὕτω λεγομένης ὑστάτης ἐν Ἀγία Σοφία συνόδου (1450) καὶ ἡ ἱστορικὴ ἀξία αὐτῶν*, Constantinople 1896 ; le même, dans le *Viz. Vréménik*, II (et *Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*, XV. Cf., sur le catholicisme à Byzance au XVe siècle, Mittenberger, dans la *Römische Quartalschrift*, VIII. Cf. Van den Gheyn, *Une lettre de Grégoire III*, Patriarche de Constantinople, à Philippe le Bon, duc de Bourgogne, dans les *Annales de l'Académie de Belgique*, Anvers 1903.

³ Cf. *Νέος Έλληνομνήμων*, XII, p. 153 et suiv.

⁴ Romanin, *op. cit.*, IV, pp. 245-246.

⁵ *Ibid.*, pp. 247-248. Cf. aussi *ibid.*, pp. 254, 258-259. Pour la paix vénéto-turque, *ibid.*, p. 261 et suiv.

⁶ Cerone, *La politica orientale di Alfonso, di Aragona*, dans l'*Archivio Storico per le provincie napoletane*, XXVII (1902).

⁷ *Νέος Έλληνομνήμων*, XV, p. 113 et suiv.

⁸ Teleky, *Hunyadi kóra*, I, Pesth 1853, p. 346, no. CLXXIII.

⁹ Δραστικὸς καὶ δεινὸς κατὰ πάντα ; Phrantzès, pp. 92-93. Il aurait parlé le grec, le latin, l'arabe, le chaldéen, le persan ; *ibid.*, p. 94. Critoboule d'Imbros confirme (p. 57).

Turcoman Ouzoun-Hassan, il se rendit compte de la nécessité de conquérir Constantinople.

Il commença par construire, contre la teneur du traité¹ un château à trois grandes tours, destiné à surveiller, à Kataphygon, le passage par le Bosphore de tous les vaisseaux et de les astreindre au paiement de la douane ottomane. Les protestations du faible empereur Constantin, sa tentative de résistance à main armée² restèrent complètement inutiles ; l'Empire perdit ainsi une de ses principales ressources.³

Un premier siège, commencé en juin, s'arrêta en septembre, quand le Sultan revint à Andrinople, envoyant Toura-khan et ses fils en Morée, jusqu'au golfe de Messénie.⁴ Puis, au printemps de l'année 1453, Mahomet fit proclamer la Guerre Sainte contre l'antique cité impériale. Une multitude innombrable d'anciens guerriers, de laboureurs armés de bâtons, de derviches même, comme en 1422,⁵ accoururent, alléchés par la solde élevée qu'on leur offrait et par la perspective du pillage de la capitale byzantine, riche proie à laquelle nulle autre n'était considérée comparable. Karadcha-beg avait déjà réduit les villes données par Mourad, Mésembrie, Anchiale, Vizye, Sélymbrie, qui résista.⁶

Le jour du Vendredi Saint,⁷ 2 avril,⁸ arriva le Sultan en personne, nouveau « Nabuchodonosor » aux yeux des Impériaux, avec sa Cour et ses janissaires. Il amenait des bombardes en grand nombre, dont l'une, fabriquée par un Hongrois, Urbain,⁹ excitait l'admiration de toute l'armée. Une flotte très importante, commandée par le renégat bulgare Baltoglou, chef de l'arsenal de Gallipolis,¹⁰ vint manœuvrer de l'autre côté du promontoire qui ferme le golfe de la Corne d'Or.

Constantinople était complètement isolée. Mais en aucun cas elle ne pouvait capituler ; elle devait, jusqu'au bout et à n'importe quel prix, résister.

L'empereur Constantin avait rassemblé des provisions suffisantes ! il disposait d'un peu plus de 5.000 hommes,¹¹ en grande partie Grecs de la Capitale, gens peureux et peu sûrs.¹² La Morée n'avait pu rien donner, et le secours de Trébizonde avait été arrêté en route¹³ ; il y avait dans le port, à côté de quelques bateaux grecs, trois vaisseaux de Gênes, un de Catalogne, un de Provence, trois de Crète, trois de Venise, non armés¹⁴ ; aussi trois du Pape se

¹ Critoboule (p. 59) en cite le texte.

² Il demanda, alors, secours en Occident et en Chypre, où se rendit Phrantzès ; p. 223.

³ Cette première attaque, eut lieu le 23 mars 1452 ; 'Νέος Έλληνομνήμων, VII, p. 160.

⁴ Phrantzès pp. 232-233.

⁵ Cananus, pp. 468-469.

⁶ Critoboule, pp. 67-68 ; Ducas, pp. 258-259. Mais la flotte grecque tenait la mer ; *ibid.*

⁷ Ducas, p. 263.

⁸ Phrantzès, p. 236 et suiv.

⁹ Jean Germanos, chef de l'artillerie byzantine (*ibid.*, p. 244) est un Allemand. Pour Ducas, Urbain est un Hongrois (p. 247).

¹⁰ *Ibid.*, p. 270 ; Critoboule, p. 71. Cf. aussi le récit anonyme que nous avons publié dans le Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine, 1924.

¹¹ Phrantzès compte 973 Grecs et environ 2.000 étrangers ; pp. 240-241. Chalkokondyle présente mille défenseurs du rivage ; p. 387. Ducas parle de 3.500 Grecs et Latins (p. 284), puis de 8.000 (p. 286).

¹² Ils offensent l'empereur ; *ibid.*, p. 261.

¹³ Ducas, p. 265.

¹⁴ Phrantzès, *loc. cit.*

trouvaient en route, du côté de Chio.¹ Plus tard arrivèrent trois vaisseaux génois génois de Chio.² Mais Péra avait mis à la disposition de l'empereur un gros vaisseau venu récemment de Gênes, et les navires marchands vénitiens de la Mer Noire avaient été, bon gré mal gré, retenus pour coopérer à la défense. Jean Giustiniano Longo ; Génois, avait amené aussi deux embarcations et quelques centaines de combattants, lourdement protégés par des cuirasses d'airain, qui en imposaient aux Turcs ; il avait été nommé aussitôt protostrator, et l'île de Lemnos lui avait été promise³ ; quelques autres Génois s'ajoutèrent. Girolamo Minotto représentait, avec Giacomo Contarini, Giacomo Cocco et Gabriel Trevisano, chef des vaisseaux de la République, le concours des bourgeois vénitiens,⁴ Pierre Giulian celui des Catalans. On ne peut pas dire que les Latins, individuellement, manquèrent, à la défense d'une cité devenue en grande partie latine. Phrantzès fait l'éloge de trois frères italiens héros ; Paul, Antoine et Troïle.⁵ Mais jusqu'au dernier moment il y eut entre Vénitiens et Génois des conflits,⁶ puis entre les Génois et Luc Notaras, un des principaux officiers de l'Empire.⁷

Le grand canon commença à battre la pointe de Saint-Romanos, où se trouvait le Sultan. Un peu partout, quelque temps avant le lever du soleil, le combat s'engageait, sans avantage notable pour les Turcs.

Une camaraderie d'armes s'établissait au dernier moment, devant le danger Suprême, entre les défenseurs grecs et latins.⁸ On se rappelait les quatre sièges sièges qui s'étaient succédés en moins de cinquante ans et dont la ville était sortie indemne, grâce à la protection de la Vierge.⁹ L'empereur avait communiqué

¹ Critoboule, pp. 84, 100.

² *Ibid.*, p. 450.

³ Ducas, p. 266 ; Critoboule, p. 74.

⁴ Phrantzès prétend cependant qu'on aurait mieux fait de la part de Venise si Constantin, Constantin, qui avait voulu épouser la fille du roi des Ibères (p. 217), aurait accepté le mariage avec celle du doge, chez lequel on avait envoyé Aloisio Diedo ; *ibid.*, pp. 324-325. Accusant les Hongrois d'avoir manqué de parole, il prétend que Hunyadi avait demandé pour lui Sélymbrie ou Mésembrie, ajoutant même qu'il avait écrit de sa main le privilège pour cette dernière (p. 327) et que Lemnos avait été demandée par le roi d'Aragon ; *ibid.* Sur la haine contre les Latins, Ducas, p. 291 : κρείττον ἐμπροσθεῖν εἰς χεῖρας τῶν Τούρκων ἢ Φράγκων. Le cardinal de Russie, Isidore, qui décrit dans une lettre la catastrophe, amène 50 Italiens, auxquels il ajoute des Chiotes, Ducas, p. 253. Cf. pages suivantes. Les fidèles de l'orthodoxie écoutaient l'office dans la cellule de Gennadios Scholarios au Pantokrator ; *ibid.*, p. 253, Le 12 décembre 1452 on avait célébré la messe avec la mention du Pape et du patriarche fugitif Grégoire ; *ibid.*, p. 255. Aussi *ibid.*, pp. 259-260. Pour Gennadius, non seulement Thomas d'Aquin était un hérétique, mais Cydonès aussi ; *ibid.*, p. 264. Luc Notaras aurait déclaré préférer le turban au chapeau latin ; Ducas, p. 264.

⁵ Pp. 253, 288. Des Vénitiens empalés par Mahomet ; Ducas, p. 248. Sur les Catalans, Phrantzès, p. 252. — Il cite aussi François Τολέδος, descendant d'Alexis Comnène, un vrai « Achille » ; cf. aussi *ibid.*, p. 286.

⁶ *Ibid.*, p. 258. Le Sultan faisait tirer aussi sur les édifices de Péra ; p. 260.

⁷ *Ibid.*, p. 263. Une tour du château τῶν Φραντζεζίδων ; *ibid.*, p. 300.

⁸ *Ibid.*, p. 268. Mais voyez aussi pp. 275, 277-278 (pour la conduite ambiguë des Pérotes).

⁹ Était attendu l'ange qui suscitera le défenseur victorieux ; *ibid.*, pp 289-290.

à Ste Sophie et des processions parcouraient les rues chantant le *Kyrie eleison* du désespoir.¹

Mais le Sultan avait fait passer sa flotte de Hiéron dans la Corne d'Or, sur un plan incliné, enduit de suif, il avait établi sur des tonneaux une plate-forme de combat qui lui fut d'un grand service, enfin il avait déjoué le projet formé par les assiégés de mettre le feu à ses vaisseaux.²

Mahomet se pressa, pour empêcher que des secours n'arrivent aux assiégés.³ Pendant toute la nuit du 27 au 28 mai les feux brillèrent dans le camp turc, ce qui signifiait l'assaut général pour le lever du jour. En effet il s'annonça un peu avant l'aube par de grands cris de guerre.

Après quelques quarts d'heure de combat, Longo, qui était l'âme de la défense, blessé, abandonna son poste : il devait en mourir ; les siens le suivirent dans la retraite, il y eut alors un grand effroi parmi les Grecs, qui les avaient vus disparaître. Les Turcs devinèrent l'importance de ce moment. Ils parvinrent à pénétrer dans l'enceinte de la cité par une petite porte de communication que les Génois avaient laissée ouverte à cet endroit. On vit bientôt les hauts bonnets de feutre blanc des janissaires apparaître en haut des murs,⁴ qui se trouvèrent aussitôt dégarnis de défenseurs.

La ville était prise, bien que, durant des heures encore, des postes isolés continuassent à combattre contre des ennemis qui ignoraient encore leur bonne nouvelle.⁵

Des fuyards blessés et couverts de sang ne tardèrent pas à répandre l'émoi dans la ville immense, qui se préparait quiètement à célébrer la grande fête de Ste Théodosie. Quand on se fut convaincu qu'ils disaient la vérité, une immense consternation porta la population par milliers, de riches et de pauvres, de dignitaires, de moines, de nonnes, de gens du peuple et des prêtres, tous confondus ensemble, dans la grande basilique de Sainte-Sophie, qui était jusqu'alors réputée profane, à cause de l'hérésie latine.

Les Turcs firent alors irruption dans la ville, avides de butin plus encore que de sang, car ils ne tuèrent que dans le premier moment, craignant d'ailleurs, dans ce dédale inextricable de ruelles étroites, une résistance acharnée, qu'ils ne rencontrèrent nulle part. Ils se bornèrent donc à choisir à la hâte, à qui mieux mieux, tous les captifs qu'ils pouvaient emmener, dépêchant, pour abréger, les autres, qu'ils jugeaient inutiles.⁶ Toutes les rues furent visitées, toutes les maisons fouillées et pillées⁷ ; le Sultan ne s'était réservé que la propriété des édifices et de la terre, mais c'est pourquoi, aussitôt après son entrée triomphale, il défendit de continuer le pillage des églises,⁸ ce qui n'empêcha pas la

¹ Phrantzès, p. 279.

² *Ibid.*, pp. 250-252.

³ Critoboule, p. 89.

⁴ Cf. Ducas, trad. italienne.

⁵ Un récit circonstancié, basé sur les sources occidentales aussi, dans notre *Gesch. des osmanischen Reiches*, II, chap. 1.

⁶ Cependant le vizir Saganos criait aux habitants de ne pas s'enfuir *μη φεύγετε*, jurant sur la tête du Sultan qu'ils seront épargnés. Cinq vaisseaux purent en sauver une partie ; Ducas, p. 297.

⁷ Sur l'image sainte coupée en quatre à la *τῆς χάραξ* ; *ibid.*, p. 288.

⁸ *Ibid.*, p. 298.

confiscation des monastères ; des cordonniers travaillèrent au Pantokrator, des derviches s'établirent aux Manganes.¹

Dès le début, l'empereur fut tué. Y a-t-il quelqu'un pour me trancher la tête ? avait-il demandé aux siens, qui s'enfuyaient terrifiés.² Aucun n'entendit sa prière. Il rentra dans la mêlée affreuse, où il était impossible de reconnaître personne. Un Turc le frappa à la tête ; un second coup de sabre l'acheva. Il tomba et fut écrasé sous le piétinement fébrile des conquérants. Plus tard seulement, un jeune soldat se rappela avoir tué quelqu'un qui ressemblait à cet empereur de « Roum » que l'on cherchait avec tant d'insistance. Il désigna la place où il avait accompli cet exploit. Et sous un monceau de cadavres on découvrit, couvert de sang, le corps chaussé de brodequins de pourpre ornés d'aigles d'or.³

A la fin du banquet qui suivit la conquête, Mahomet ivre du vin, fit mettre à mort, avec toute sa famille, le mégaduc Luc Notaras, qui n'avait pas voulu livrer son enfant pour servir à des plaisirs infâmes ; ce vieillard, après avoir vu périr tous les siens, fut une des dernières victimes de la conquête.⁴ Le bailli de Venise, Venise, son fils, le consul catalan, avec ses deux fils, furent aussi massacrés ; sans le pacha Saganos, il y aurait eu un massacre parmi les Latins.⁵

Puis le Sultan, qui se sentait devenir empereur, fit rassembler les habitants de la ville qui n'avaient pas été vendus ; il ordonna bientôt d'embellir de tours le palais, et de bains,) la ville admirable.

Il donna aux vaincus ; d'après l'ancien cérémonial, un nouveau patriarche, dans la personne de Georges le Scholaire, qui était devenu le moine Gennadios.⁶ Le nouveau souverain musulman traita le « chef de la nation grecque » d'après la coutume byzantine, l'invitant à table, le conduisant personnellement jusqu'à son cheval, le faisant accompagner de l'« alaï » ; l'église de SS. Apôtres lui fut attribuée avec la Pammakaristos et pour les nonnes fut accordé le couvent de Prodrome *in Trullis*. Un privilège écrit fut remis.⁷ Dès qu'il le put, Mahomet releva les murs de la ville

¹ *Ibid.*, p. 318.

² Οὐκ ἔστι τις τῶν χριστιανῶν τοῦ λαβεῖν τὴν κεφαλὴν μου ἀπ' ἐμοῦ ; *ibid.*, p. 286. Cf. Critoboule : ἡ πόλις ἀλίσκεται κάμοι ζῆν ἔτι περίεστιν (p. 100).

³ Phrantzès, p. 291. Le corps resta exposé jusqu'au jour sur la colonne de l'Augustéion. Puis on fit circuler la tête, empaillée chez Ouzoun-Hassan et chez d'autres chefs musulmans ; Ducas, p. 300. — Pour l'empereur Constantin, aussi *Ἄνεος Ἑλληνομνήμων*, IX, p. 449 et suiv. ; sa, bulle, *ibid.*, I, p. 416 et suiv. ; II, pp. 239-240. Ses portraits, *ibid.*, III, pp. 229-242j IV, pp. 238-240 ; VI, p. 406. Ceux de Manuel et Jean VII, *ibid.*, VIII, p. 385 et suiv. ; Sur ses promesses de noces avec Madeleine Théodora Tocco et Catherine Gattilusio, ses demandes en mariage à Venise (la fille du doge Foscari), au Portugal, à Trébizonde, en Géorgie, en Turquie (la veuve serbe de Mourad), *ibid.*, IV, pp. 417-466 ; cf. *Giornali napoletani*, dans Muratori, XI, c. 1128 (Isabelle Orsini) ; Phrantzès, pp. 210, 214, 216-217, 222-223.

⁴ Sur l'exécution du prétendant Ourkhan, Ducas, p. 300 ; Critoboule p. 97 (il se serait jeté jeté du haut des murs). Critoboule excuse cet acte féroce ; le Sultan aurait été induit en erreur par des dénonciateurs, qui furent punis (p. 102).

⁵ Phrantzès, pp. 293-294.

⁶ *Ibid.*, pp. 304-305.

⁷ Phrantzès, p. 305 et suiv. ; Critoboule, pp. 106-107. Cf. Mordtmann, *Belagerung und Eroberung Konstantinopels durch die Türketi im J. 1453*, Stuttgart, Augsburg 1858 ; Paspatis, Πολιορκεία καὶ δλωσίς τῆς Κωνσταντινουπόλεως ὑπὸ τῶν Ὀθωμανῶν ἐν ἔ. 1453,

Des Turcs furent établis par quartiers entiers ; et, plus tard, de toutes les villes prises, il envoyait de nouveaux colons de toutes races à son Istamboul.¹

Dès le mois de juin 1453, « le Conquérant » imposa un tribut aux despotes de la Morée,² et il invita l'empereur de Trébizonde à venir lui faire hommage « à la Porte ». Après une campagne contre les Serbes, sa flotte, ayant pour chef l'amiral Hanza, alla tenter de soumettre Lesbos, Cos et Rhodes, sans y réussir cependant. Mais les autres îles qui avaient appartenu aux Byzantins : Imbros, Lemnos, Thasos, Samothrace, acceptèrent aussitôt la souveraineté du Sultan Enos, sur la côte de Thrace, en agit de même. La Nouvelle Phocée avait déjà fait sa soumission. Enfin Lesbos et Chios, bientôt possession de Nicolas Gattilusio, assassin de son frère,³ en attendant de renier, pour l'espoir d'échapper à la mort, se rangèrent parmi les tributaires du nouveau maître.⁴

La campagne de la flotte pontificale, armée, en 1455, contre ces îles « turques », réussit, mais leur conquête ne fut pas durable.⁵

C'était maintenant le tour du despotat moréote, qui venait de se voir imposer un tribut de 10.000 ducats.⁶

Là s'était produite l'usurpation d'un Cantacuzène, Manuel, soutenu par les Albanais, contre lequel les frères de Constantin s'adressèrent à Amour, fils de Tourakhan ; le bâtard de Centurione Zaccaria, Jean, ajoutait son agitation aux difficultés chrétiennes.⁷

Athènes 1890 ; E. Pears, *The destruction of the Greek empire and the story of the capture of Constantinople by the Turks*, Londres 1903 ; Schlumberger, *Le siège, la prise et le sac de Constantinople par les Turcs, en 1453*, Paris 1914 ; Iorga, *Gesch. des Osmanischen Reiches*, II, ch. I ; Bury, *Sources for the siege of Constantinople*, dans son édition de Gibbon, VII, App. III ; Mercati, *Scritti d'Isidoro, il cardinale ruteno*, Rome 1926 (un Denis ὁ Ροῦσος à Constantinople en 1380 ; *Syllogue de Constantinople*, XVI, Suppl., p. 38. En 1248, l'évêque de Smolensk, Gerasime ; *Byz. Zeitschrift*, V, pp. 642-643) ; Unbegaun, *Les relations vieux-russes de la prise de Constantinople*, dans la *Revue des études slaves*, 1929, pp. 13-38 (cf. Iorga, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, 1924) ; Béas, dans le *Viz. Vreménik*, XX, p. 319 et suiv. ; U. Benigni, *La caduta di Costantinopoli ed un appello postumo ai Latini*, extrait du *Bessarione*, pp. 225-229 ; *Νέος Ἑλληνομνήμων*, IX, p. 353 et suiv. (lettre du cardinal Isidore). Privilège de Péra, *ibid.*, V, pp. 116-117, et Iorga, dans le *Bulletin* cité de l'Académie Roumaine, II.

¹ L'assertion de Ducas que la ville était complètement vide, οὔτε ἀνθρώπος, οὔτε κτήνος, οὔτ' ὄρνεον κραυγάζονων ἢ λαλῶν ἐντός ; pp. 302, 306, doit être rejetée ; Phrantzès, p. 309 ; Ducas, p. 313. Le récit de Ducas surtout nous fait voir de quoi se composait la capitale : le Mégadéaiétrios, la Βλάχκα, le Mégalapation ; p. 282.

² Ducas, p. 339.

³ Dorino, exilé, mourut en juin 1455. Cf. *ibid.*, pp. 328-335. Deminique le remplaça. Sur les rapports de Dorino et son parent Palamède avec le Sultan, Critoboule, pp. 102-103, 112-114.

⁴ Phrantzès, pp. 386-388 ; Ducas, pp. 321 et suiv., 346 (principale source ; aussi traduction italienne, p. 512) ; Critoboule, pp. 107-109, 118 ; Chalkokondyle, pp. 509 et suiv., 521 et suiv.

⁵ Phrantzès, p. 385. Venise avait occupé Skyros, Skopélos après 1453 ; Chalkokondyle, p. 431.

⁶ Ducas, p. 313.

⁷ Phrantzès, pp. 382-383 ; Chalkokondyle, p. 407 et suiv.

Ce danger suprême ne suffit pas pour empêcher les tristes querelles entre les fils de l'empereur martyr.¹ Thomas et Démètre se jetèrent l'un sur l'autre et il fallut l'intervention du métropolite de Mistra, au nom de la population, pour les réconcilier.² On s'en prenait aussi aux possessions des Mélissénos de Mantinée.

En 1458 Mahomet, qui était depuis 1455 maître d'Athènes, confiée un moment à Franco Acciaiuoli,³ vint en personne s'emparer de Corinthe et de Patras, de Kalavryta (mai-juillet). Cédées par le despote Thomas, qui était enfermé à Mantinée, pendant que la flotte opérait à travers les Cyclades. Nombre de chefs albanais, ainsi que la population de villages entiers, attirés dans des guet-apens, furent assassinés.

Démètre, qui avait fait de sa fille une femme du Sultan, suivit comme Captif l'armée de Mahomet II à son retour. Finalement il reçut des terres et des revenus dans les îles de Lemnos, Imbros, Thasos, Samothrace, confiées d'abord à Palamède et Dorino Gattilusio, puis reprises plus d'une fois,⁴ et aussi en Thrace Thrace (à Énos)⁵ ; il mourut obscurément, en 1470, couvert d'un vêtement de moine.⁶

Mistra elle-même fut occupée le 30 mai 1460 par les Turcs, alors que Monembasie, s'offrant au despote Thomas, finit par lever les drapeaux du Pape.⁷ Les autres châteaux capitulèrent tour à tour : le beglerbeg Mahmoud, qui les acceptait pour le Sultan, avait, du reste, des parents grecs.⁸ Les massacres qui se succédèrent furent si terribles que Chalkokondyle put écrire qu'« il y a à peine un habitant en Morée⁹ ».

Quant à Thomas († 1465), il suivit pendant quelque temps les mouvements de l'armée conquérante, puis s'embarqua pour Corfou, qu'il quitta, se rendant en

¹ Sur la prise de l'Heximilion, 'Νέος Έλληνομνήμων, VII, p. 163. Cf. Monferratos, *Οι Παλαιολογοί εν Πελοποννήσῳ*, Athènes 1913. Sur celle de Monembasie, 'Νέος Έλληνομνήμων, VII, p. 165 ; X, p. 246 et suiv. ; William Miller, dans le *Journal of hellenic studies*, XXXVII (1907), pp. 229-301 ; 'Νέος Έλληνομνήμων, p. 155 (prise de Mistra) ; *ibid.*, p. 161 (celle d'Argos, 3 avril 1463). Cf. Zakythinis, *Le despotat*, p. 248 et suiv.

² Phrantzès, pp. 388, 393.

³ Pour Athènes, *Syllogue* du Parnasse, X² (1914), p. 131 : Φραγκίσκη χάριτι θεού βασίλισσα, fille de Nerio ; 'Νέος Έλληνομνήμων, XV, pp. 101-103 (vers 1390, contrat de Nerio avec le prince d'Achaïe) ; Driseke, dans la *Byz. Zeitschrift*, XIV, p. 239 et suiv. ; Miller, *The capture of Athens*, dans la *English Historical Review*, XXIII (1908), p. 529 et suiv. ; 'Νέος Έλληνομνήμων, I, pp. 216-218 (1460 : Franco a cédé Athènes ; on lui promet Thèbes ; il s'offre comme mercenaire au duc de Milan) ; Philadelphus, *Ιστ. τῶν Αθηνῶν ἐπὶ τουρκοκρατίας*, 2 vol., Athènes 1902.

⁴ Chalkokondyle, pp. 470, 483. — Sur l'exécution de Franco Acciaiuoli, *ibid.*

⁵ Phrantzès, pp. 414, 428. Le seigneur d'Enos avait eu de la grâce du Sultan l'île d'Imbros ; Ducas, p. 328. Sur Thasos, cédée par les Gattilusii, *ibid.*, pp. 330-331. Surtout Critoboule, *loc. cit.*

⁶ Zakythinis, *Le despotat*, pp. 285-287.

⁷ Phrantzès, pp. 395, 397-398, 400 et suiv.

⁸ *Ibid.*, pp. 405-406 ; Chalkokondyle, pp. 446-459, 471-483 ; Ducas, p. 340 ; Critoboule, p. 118.

⁹ P. 485. — Cf., sur la mort de Théodore, R. Fœrster, dans la *Byz. Zeitschrift*, IX¹, p. 641 et suiv. Le sceau de Démètre porte : εν Χριστῷ τῷ θεῷ πιστός δεσπότης ὁ πορφυρογέννητος Παλεόλογος. Sur celui de Thomas, Paletta, dans le *Nuovo Archivio Veneto*, VIII, pp. 251-271.

Italie.¹ Il habita quelque temps à Rome, soutenu par une pension que le Pape lui lui servait à cause de ses sentiments envers l'Union ; les siens passèrent même complètement au catholicisme. Mais un Paléologue devint beglerbeg et commanda contre la Perse les armées ottomanes.²

On eut cependant trois guerres contre Venise, la prise successive d'Argos (1463), de Nègrepont (1470), de Nauplie (1499) et de Coron et Modon (1505), pour que les Turcs eussent enfin la possession de la Morée.³ Il fallut donc ces longs et durs efforts pour avoir la Morée entière, où les gens de Sparte s'étaient révoltés contre les Turcs⁴ ; à un certain moment avant 1470, la République avait paru pouvoir refaire pour elle cet Empire qui s'était effondré, et, sans les guerres d'Italie, elle n'aurait pas perdu toutes ses acquisitions au Levant.⁵

L'Empire de Trébizonde, soutenu par Ouzoun-Hassan, qui avait épousé une des princesses de la famille impériale (une descendante des Comnènes, devenue l'épouse « à la turque » de ce rude Turcoman), subsistait encore. Une dynastie corrompue et une classe dominante sans énergie étaient un faible appui pour le petit État, très riche et florissant, dans des régions incomparables.⁶ Un monstre,

¹ Phrantzès, pp. 408-410. La vieille impératrice y mourut, étant enterrée à l'église des SS. Jason et Sosipatre ; *ibid.*, p. 412. Cf. Zakythinos, *Le despotat*, p. 287 et suiv.

² Phrantzès, p. 450. Cf., pour un autre, Chalkokondyle, p. 436.

³ Cf. plus haut, Pour la conquête, des îles, 'Νέος Ἑλληνομνήμων, VII, p. 163 (flotte pontificale à Rhodes) ; Zerlentis, dans la *Byz. Zeitschrift*, XIII, p. 143 et suiv. ; 'Νέος Ἑλληνομνήμων, VII, p. 265 (prise de Lesbos, 11 juillet 1460) ; X, p. 113 et suiv. (prise d'Imbros) ; William Miller, *The last Venetian, Islands*, dans la *English Historical Review*, XXII (1907). pp. 304-309 ; le même, *The mad duke of Naxos* (François III vers 1501), *ibid.*, XXI (1906), pp. 737-739.— Sur les derniers Paléologues : André, qui signe empereur, mais aussi simplement despote, et qui vend ou cède son héritage au Pape, au roi de France (1494), aux rois d'Espagne (1502), à Ivan de Russie, voy. de Foncemagne, dans les *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions, 1751, p. 572 et suivi ; 'Νέος Ἑλληνομνήμων, X, pp. 256-257 ; XI, pp., 127-128 ; Roth (contre V. Savva, *Les Tzars de Moscou et les empereurs byzantins*, en russe, Charkov 1901), dans la *Byz. Zeitschrift*, XII, p. 329 (cf. *ibid.*, IV, p. 215) ; Regel, dans le *Viz. Vréménik*, I, pp. 157-158 ; Ἐπετηρὶς βυζαντινῶν σπουδῶν (sur le sceau : Andréas Paleologus, *Dei gratia despotes Romeorum*. — Pour Thomas, Paletta, dans le *Nuovo Archivio veneto*, VIII (1894), pp. 251-271 ; 'Νέος Ἑλληνομνήμων, XI, p. 278 et suiv. ; rapports avec le duc de Milan) ; *Byz.-neugr. Jahrbücher*, VIII, pp. 262-270 (ses enfants). — Pour Sophie, *Buiyr Russia* (1462-1682), dans la *Cambridge Mediaeval History*, V, pp. 477-517. — Pour Anne Paléologue, Legrand, *Cent-dix lettres grecques de François Filelfe*, 1892, p. 341 (cf. *Del centenario di Fr. Filelfo*, dans les *Atti e Memorie della r. deputazione di storia patria per le marche di Ancona*, V, 1901). — Pour Constantin Paléologue Graitzas à Milan, 'Νέος Ἑλληνομνήμων, XI, pp. 260-261. — Pour Manuel Paléologue à Naples (1466), *ibid.*, VIII, pp. 280-382. — Pour des Asanés, (1507, 1525), *ibid.*, pp. 397. 400-403. — Pour des Paléologue Ralis (1472-4), *ibid.*, pp. 383-389. — Autres exilés, *ibid.*, p. 377 et suiv. (cf. notre *Revue historique du Sud-Est européen*, V, p. 34). Pour Anne Notaras, *sponsa imperatoris Romeorum et Constantinopolis* (et peut-être avait-elle été la fiancée de Constantin), *ibid.*, IV, p. 455. Pour les Argyropoulos, Lampros, Ἀργυροπούλεια (cf. Chestacov, dans le *Viz. Vréménik*, XVI, p. 379 et suiv.).

⁴ Chalkokondyle, pp. 556, 565.

⁵ Cf. notre *Venise*, III.

⁶ Sur les rapports avec Constantinople, Nicéphore Grégoras, II, pp. 551, 679 et suiv. L'impératrice de Trébizonde était l'ἑξαδέλφη de Mara ; *ibid.*, pp. 214-215. Sur le projet de Manuel d'épouser une princesse de Trébizonde, Chalkokondyle, p. 81. Cf. Ducas, p. 102

monstre, Jean Comnène, avait jeté en prison son père et sa mère, qu'il accusait d'adultère, et avait même voulu les mettre à mort. S'étant enfui à Caffa avec sa femme, fille du roi d'Ibérie, devant un mouvement général d'indignation contre l'usurpateur, il revint cependant et arracha la couronne à ce père, qui fut assassiné. Les Turcs s'armèrent une fois contre lui ; Trébizonde fut même envahie par ceux de Samos et des environs, mais Jean se racheta en payant un tribut de 3.000 ducats.**1**

Après sa mort, son frère, David, qui avait déjà visité le Sultan en Morée,**2** écarta l'enfant qui avait hérité du trône. Il était considéré par Mahomet II comme un de ces vassaux qui doivent se présenter chaque année à la Porte.**3** En 1461, le Sultan l'invita à céder ses possessions et il y consentit, demandant un dédommagement important et l'honneur d'avoir le Sultan pour gendre. Ces prétentions furent repoussées, et les janissaires prirent la ville d'assaut. David et sa famille furent ; emmenés à Andrinople, avec ceux des jeunes gens de Trébizonde destinés à être silihdars ou spahioglan, pages de la Cour, ou à servir dans les rangs des janissaires. Un des fils de David, Georges, renia dans l'espoir d'une carrière.**4** Mais, la Correspondance des Comnènes avec Ouzoun-Hassan ayant été interceptée, ils furent tous tués, sauf, bien entendu, la malheureuse princesse impériale : elle passa dans le troupeau des femmes, de toutes les races et de tous les pays, qui ornaient le harem.**5**

La conquête de Lesbos,**6** contre Domenico, le dernier représentant fratricide de la dynastie énergique des Gattilusii de Gênes, apparentée aux Paléologues, compléta le domaine insulaire de l'Archipel. Naxos et Paros gardèrent pendant longtemps une situation d'autonomie sous les ducs chrétiens, ou même juifs, nommés par la Porte, contre paiement. Enfin Chypre ne fut conquise qu'en 1574 et Crète après un siècle, en 1663.**7**

Ainsi disparurent, deux cents ans après la conquête de Constantinople les derniers restes de la vie d'État chrétienne dans ces régions d'Empire.

Mais, au moment où Mahomet II entrait comme triomphateur dans la Capitale ensanglantée, l'autocratie impériale que les Paléologues, trop faibles et d'une mentalité faussée par le milieu latin* par la mode occidentale, avaient cru devoir abandonner fut rétablie. Le destructeur de l'Empire en était, de fait, avec une

(mariage de Jean avec Marie de Trébizonde). L'empereur Alexis avait marié sa fille au khan des Kara-Youlouk ; *ibid.*, pp. 124-125.

1 Chalkokondyle, pp. 462-468. Il est question aussi des Alains ; p. 463.

2 *Ibid.*, p. 461.

3 Ducas, p. 315.

4 Chalkokondyle, pp. 494-496.

5 Phrantzès, pp. 413, 449 (mort de Démètre-David en 1470) ; Chalkokondyle, 497-498. Cf. *Νέος Έλληνομνημων*, VII, pp. 86 (26 mars : emprisonnement à Andrinople ; 1^{er} novembre ; exécution de David, avec trois fils et un neveu, à Constantinople), 164 ; XIV, p. 270 et suiv. *Viz. Vréménik*, V, p. 680. Sur le sceau de David, Begler, dans les *Izvestia* de l'Institut russe de Constantinople, VIII³ (1903-4) ; le même, dans le *Journal international d'archéologie numismatique*, X (1907), pp. 113-156. Cf. Camilia Lucerna, *Die letzte Kaiserin von Trapezunt in der südslavischen Dichtung* (coll. Patsch), Séraïévo 1912.

6 Phrantzès, p. 414. Cf. pour la date, plus haut.

7 Cf. sur les relations nouvelles avec les Turcs, Dieterich, *Türkentum und Byzantinentum*, dans le *Beiblatt zu den Münchener Neuesten Nachrichten*, 1908, nos. 127-128.

autre religion, et d'autres mœurs, mais aussi avec la décision d'employer sans distinction toute énergie, toute vitalité existantes, le restaurateur.

L'administration directe, qu'on a cru pouvoir observer, ne fut cependant pas introduite par les nouveaux maîtres, parce que les anciens même ne l'avaient jamais pratiquée. Chaque groupe religieux put continuer à vivre à sa façon, pourvu qu'il donnât à l'empereur musulman son prix de rachat, chaque province put conserver ses anciennes usances, qu'un nouveau privilège vint continuer dans les conditions de l'ancien. Mais toute souveraineté à la façon féodale, qui régissait depuis longtemps les territoires byzantins, fut écartée. Mahomet donna la chasse aux derniers restes de ces dominations que ne pouvait réunir aucun sens de solidarité.

Elles appartenaient en grande partie au monde latin. C'est celui-là qui fut frappé mortellement. Rien ne subsista de ce qui avait été principauté d'Achaïe, duché d'Athènes et de Thèbes, où s'étaient nichés, après les Navarrais, les habiles marchands de la famille florentine des Acciaiuoli, du fief d'Église à Patras. Seuls les châteaux abandonnés restèrent pour profiler leurs tours noires, d'un aspect étrange, sur le ciel qui avait dominé les splendeurs helléniques. La « francocratie » avait disparu comme un rêve de violence et de bravoure.

Les villes de commerce, qui avaient regardé d'un œil froid l'émiettement, l'affaiblissement progressif de la puissance de cette Rome orientale, espérant, comme Venise, en avoir pour la seconde fois la succession, se trompaient. Les Sultans, auxquels ce gouvernement vénitien avait prodigué jusque bien tard tous les compliments dus à des « illustres amis », n'avaient pas, sans doute, des buts économiques, mais, en fermant la Mer Noire, ils mirent fin à un régime qui avait enrichi pendant des siècles ces cités italiennes. De toutes les possessions de la République dans les Balkans rien ne resta ; l'île de Crète et celle de Chypre, acquise une vingtaine d'années après la disparition de la Byzance chrétienne, furent sans cesse menacées du même sort, auquel elles ne devaient pas échapper. Les Génois, d'anciens collaborateurs des Turcs, de tous les Turcs, qui avaient ployé le genou dès le lendemain de l'hécatombe constantinopolitaine, perdirent, en 1475, Caffa et toutes leurs possessions du Pont, ainsi que la situation que leurs citoyens avaient su se gagner dans les îles en face de ce domaine vénitien de l'Archipel, destiné à vivoter désormais sans horizon et sans espoir ; complètement anémiée, dépouillée bientôt de son autonomie, Péra ne put pas survivre à la destruction de toutes ses attaches. Le commerce du Levant appartiendra aux grands États de l'Occident, qui se feront valoir par la politique.

Mais, si on peut détruire les intérêts, les idées survivent à tous les désastres. L'Église orthodoxe était intangible dans ses prolongations à travers tout l'Orient européen, et avec elle se conservait tout, un art, presque toute une civilisation. La langue grecque, adoptée depuis presque mille ans par l'Empire, frappée à son effigie, resta celle des discussions théologiques, mais domina aussi, jusqu'aux nationalismes modernes, l'école et fut un peu partout l'instrument d'une culture élevée. Plus que cela, dans tout chef d'État de ce monde oriental de l'Europe il y eut, en regard de la faiblesse des gouvernements occidentaux, même lorsque nous les qualifions d'« absolus », quelque chose de ce césarisme byzantin que les conceptions démocratiques peuvent critiquer dans son essence et flétrir dans certaines de ses manifestations morales, mais qui n'en fut pas moins le seul système par lequel on pouvait faire, sans solution de continuité, les grandes

choses qui durent.¹ S'il fut à Bucarest et à Jassy, il fut à Moscou, et, si on regarde bien, de plus en plus à Vienne aussi, avec sa dynastie, son prestige, ses habiletés diplomatiques et le mariage de ses archiduchesses.²

¹ Chalkokondyle espérait encore un ἑλλην βασιλεὺς ; et les ἐξ αὐτοῦ ἐσόμενοι βασιλεῖς, p. 4.
² Un ouvrage en préparation présentera largement « Byzance après Byzance ».

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME